E. TRIVIER

MON VOYAGE AU CONTINENT NOIR

LA GIRONDE EN AFRIQUE

PARIS

FIRMIN-DIDOT & Cie
Libraires-Éditeurs
56, rue Jacob, 56

J. ROUAM & Cie
Libraires-Éditeurs
14, rue du Helder, 14

BORDEAUX

G. GOUNOUILHOU, Imprimeur-Éditeur
8, rue de Cheverus, et rue Ste-Catherine, 65.

1891

Ex Libris

Henry H. Bucher, Jr.

Cat Garlit Bucher

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/monvoyageauconti00triv_0

Voyage

du

Capitaine Trivier

E. TRIVIER

E. TRIVIER

Mon Voyage

au

Continent Noir

La "Gironde" en Afrique

OUVRAGE ORNÉ DU PORTRAIT DE L'AUTEUR,
DE QUATRE AUTRES PORTRAITS ET DE TROIS CARTES

« *J'étais là, telle chose m'advint.* »
LA FONTAINE.

NEUVIÈME MILLE

PARIS

FIRMIN-DIDOT & Cie
Libraires-Éditeurs
56, rue Jacob, 56

J. ROUAM & Cie
Libraires-Éditeurs
14, rue du Helder, 14

BORDEAUX

G. GOUNOUILHOU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
8, rue de Cheverus, et rue Ste-Catherine, 65

1891

AVANT-PROPOS

En dépit des obstacles que j'ai rencontrés sur ma route, j'ai mené à bonne fin mon voyage à travers l'Afrique équatoriale; j'ai parcouru, en explorateur pacifique, ces contrées mystérieuses dont aucun Français, avant moi, n'avait foulé le sol inhospitalier.

Traverser l'Afrique, partir de l'Atlantique pour aboutir à l'océan Indien, telle était la pensée qui m'obsédait depuis longtemps. A Rochefort, à Bordeaux, à Rome, à Paris, en mer surtout, dans mes voyages comme au milieu des miens, je ne rêvais que choses d'Afrique. Et, à travers le continent noir, je voyais tout en rose! Les difficultés de la route, j'en faisais bon marché. Je me voyais rentrant en France, tout aux joies du succès. Aux noms glorieux des Livingstone, des Cameron, des Stanley, des Serpa Pinto, s'ajoutait un nom bien modeste: mais c'était un nom français. Quelle gloire si la réussite couronnait mes efforts! La tête en feu,

j'étudiais avidement la carte de cette Afrique qui semblait m'appeler à elle. Sans cesse je franchissais l'espace qui sépare les deux océans. Par la pensée, je l'accomplissais, cette traversée, me laissant aller au gré de mon imagination, et croyant voir, comme dans un mirage, les eaux bleues du grand fleuve africain, de ce Congo vers lequel m'attirait une force irrésistible.

Bientôt cette idée prit corps dans mon cerveau. Insensiblement je m'habituai à peser le pour et le contre, à étudier les diverses faces de la question, me disant qu'après tout, la réalisation de mon rêve n'était pas impossible. Je trouverai bien le nerf de la guerre, pensais-je, et quand j'aurai le « Sésame, ouvre-toi ! » qui doit faire tomber les murailles d'airain et fléchir le cœur de Tippo-Tib, bien osé sera celui qui voudra m'arrêter !

Ce rêve, je l'ai réalisé, et la première traversée de l'Afrique équatoriale par un Français n'est plus à tenter : elle est faite ! Si les préliminaires ont été longs et pénibles, si j'ai rencontré sur mon chemin, à la veille même du départ, d'assez nombreuses difficultés, je ne veux pas m'en souvenir. Je ne veux retenir qu'une chose : c'est que j'ai vaincu la mauvaise fortune, c'est que la France n'est pas restée en arrière des autres nations.

Un dernier mot. C'est au public que je m'adresse, à lui seul. C'est lui que je redoute plus que les feux

de l'Équateur, que les fièvres d'Itaoua, que l'astuce des sultans noirs, que les farouches appétits des cannibales. Mais je compte, pour l'intéresser, sur la nouveauté et l'intérêt de mon entreprise, sur son caractère pacifique, sur sa réussite, puis sur ma bonne foi et ma religieuse exactitude.

On ne saurait demander à l'explorateur d'être un écrivain; aussi n'ai-je d'autre prétention que de raconter simplement, au jour le jour, ma vie en Afrique. Je ne veux que dire à mes lecteurs :

« J'étais là, telle chose m'advint; »

et si je leur inspire la pensée de compléter la citation du bon fabuliste et d'ajouter :

« Nous y croyons être nous-mêmes, »

mon succès dépassera mes espérances. Je n'aurai plus rien à désirer.

E. Trivier.

MON VOYAGE
AU CONTINENT NOIR

LA "GIRONDE" EN AFRIQUE

CHAPITRE PREMIER

De Bordeaux à Dakar. — De Dakar à Loango.

SOMMAIRE

Démarches préliminaires. — Le journal *la Gironde* et M. Gounouilhou. — Préparatifs de départ. — Mon compagnon de route. — En mer. — La Corogne, Vigo et Lisbonne. — Dakar. — Mes laptots sénégalais. — La côte d'Afrique. — Le Gabon : Libreville. — Le cap Lopez. — A Loango!

Comment m'est venue l'idée de mon voyage à travers l'Afrique, je vais l'expliquer brièvement à mes lecteurs.

En mars 1888, je me trouvais à Rome auprès de M. Savorgnan de Brazza, et pendant le mois que je passai dans son palais de la *Via Umiltà*, notre conversation roula bien souvent sur cette terre d'Afrique à laquelle nous rattachaient l'un et l'autre tant de souvenirs. Un soir, dans une causerie intime, je lui exprimai mon étonnement de ce que les Français, peuple de marins et de voyageurs, n'eussent jamais songé à traverser le continent noir.

— Voudriez-vous par hasard tenter ce tour de force? me demanda M. de Brazza en riant.

— Pourquoi non? lui répliquai-je sur le même ton. La France est-elle donc inférieure aux autres nations, et ne peut-il se trouver chez nous un homme capable de suivre la trace des Livingstone et des Stanley?

M. de Brazza me mit sous les yeux toutes les raisons qui s'opposaient à une semblable entreprise : il évoqua les souvenirs de ma famille, de mes vieux parents, de mes enfants. Mais, en dépit de la valeur de ces arguments, je ne voulais rien entendre, et, voyant qu'il ne goûtait pas mes idées, je donnai un autre tour à la conversation.

Quelques jours après, poursuivi de nouveau par cette obsession de tous les instants, je relisais une lettre que m'écrivait, le 10 octobre 1886, le savant secrétaire général de la Société de géographie de Rochefort, M. le Dr Bourru, et je me disais que puisqu'un homme de sa valeur adoptait mon projet et le regardait comme réalisable, j'aurais tort de me considérer comme battu.

J'écrivis au directeur de la *Gironde,* M. Gounouilhou, et lui exposai de mon mieux le but que je désirais poursuivre, lui demandant s'il consentirait à m'aider dans l'accomplissement de mon entreprise.

Bientôt, dévoré d'une fiévreuse impatience et me sentant incapable de tenir en place, je partis pour Bordeaux, avec l'intention d'aller soutenir moi-même mon projet.

M. Gounouilhou m'accueillit avec sa bonhomie habituelle; il consentit à discuter ce projet, et il me fit, je dois le dire, les objections les plus sages; mais il eut beau me représenter le sort qui serait réservé aux miens si je venais à disparaître, il eut beau insister sur la responsabilité qu'il assumait lui-même, rien ne put me convaincre, et je le suppliai de faciliter mon voyage.

Quelques instants après, j'eus la joie de le voir accepter mes raisons, et une heure plus tard, nous prenions jour pour aller ensemble à Paris.

Là, nous vîmes tour à tour le ministre de l'instruction publique d'alors, M. Lockroy, puis le sous-secrétaire d'État aux colonies, M. de La Porte. Nous nous heurtâmes à des fins de non-recevoir assez mal déguisées : les dépenses énormes des divers budgets, le temps qu'il faudrait aux

G. GOUNOUILHOU, DIRECTEUR DE LA " GIRONDE ".

diverses commissions pour étudier ma proposition, les interminables démarches que j'aurais à faire pour n'aboutir peut-être à rien, etc. Cela nous renvoyait aux calendes. Pour mettre fin à tous ces ennuis, M. Gounouilhou déclara qu'il prendrait à sa charge les frais de l'expédition.

Je voulus cependant tenter une nouvelle démarche

auprès de M. de Brazza, alors de retour à Paris; mais là comme ailleurs j'échouai.

Fatigués de ces tergiversations qui menaçaient de s'éterniser sans résultat, nous allâmes demander une audience à M. Carnot, qui nous l'accorda sur l'heure.

Le Président de la République parut s'intéresser vivement à nos projets, et la conséquence de cette visite fut que quelques jours après, je recevais un télégramme du ministère de la marine m'avisant que toutes les mesures étaient prises pour faciliter ma mission, que les laptots sénégalais demandés par moi m'étaient accordés, et que le budget colonial se chargeait de l'achat des instruments que j'avais sollicités. De plus, le gouvernement du Congo était invité à me fournir une embarcation à vapeur, *si c'était possible*, pour arriver jusqu'aux Falls.

Peu après, une lettre de M. de La Porte me confirmait cet encourageant télégramme. Pourtant, comme de son côté M. de Brazza m'écrivait qu'il ne pouvait dire s'il y aurait un bateau disponible et me laissait entrevoir qu'il ne pourrait me conduire au delà de l'Oubangui, l'affaire restait bien chanceuse.

Ne voulant cependant pas renoncer à mon projet, je m'adressai alors au gouvernement belge pour lui demander son appui. Le général Strauch, alors grand chef du nouvel État africain, consulté à cet égard, répondit d'une façon tellement évasive, que j'aurais eu le plus grand tort de compter sur un secours efficace de ce côté.

— Enfin, je verrai là-bas, lorsque je me trouverai sur les lieux, me disais-je. Mais je n'étais pas sans inquiétude à ce sujet.

Pendant que je faisais toutes ces démarches, les commandes allaient leur train, et de tous côtés arrivaient dans les bureaux de la *Gironde* les marchandises que je devais emporter avec moi : savons, pommade, couteaux, sonnettes

barrettes de cuivre, cotonnades, perles de couleur; rien n'y manquait.

Une autre question restait encore à résoudre : Comment exécuterais-je mon voyage? Partirais-je seul?

Je ne m'étais arrêté à rien de précis à cet égard, lorsqu'un jour je reçus une lettre d'un ami avec lequel j'avais vécu

ÉMILE WEISSEMBURGER.

naguère au Grand-Chaco, à l'époque même où l'infortuné Dr Crevaux y mourait assassiné. Je n'hésitai plus. M. Émile Weissemburger, de La Rochelle, m'était connu : je savais qu'il me suivrait jusqu'au bout, et que là où j'irais, il irait.

Je tiens à présenter en quelques mots au lecteur mon malheureux ami :

Émile Weissemburger, né à La Rochelle le 8 janvier 1849, fit ses études au lycée de cette ville. Son père était de Saverne, en Alsace. Son instruction terminée, on l'envoya à Strasbourg. A vingt et un ans, il s'engagea aux chasseurs d'Afrique où il fit sept ans de service. Il parcourut ensuite l'Allemagne, et se trouvait en Autriche, à Vienne, lorsque la mort de son père le rappela à La Rochelle.

Pris de l'amour des voyages et possédant une certaine aisance, il partit pour le Rio de la Plata, où je le trouvai en 1881. Pendant quatre mois il navigua avec nous sur le haut Parana « pour voir du pays ».

Après deux ans d'absence, il revint en France, puis en Algérie où il séjourna de nouveau une année. L'annonce de mon voyage lui remit en tête ses goûts de jeunesse, je l'associai à ma fortune, et le 20 août 1888, tous nos préparatifs terminés, nous montions à bord de la *Nerthe,* qui devait nous conduire à Dakar.

Après une navigation de vingt-quatre heures, nous jetions l'ancre devant La Corogne. Ce joli port de la Galice est entouré par une ceinture de montagnes bleues qui descendent jusqu'à la mer. Le coup d'œil de cette rade merveilleuse est de toute beauté. Nous y séjournâmes fort peu de temps, et quelques heures plus tard La Corogne n'était plus qu'un point perdu dans l'espace : nous filions à toute vapeur.

Successivement, nous passons devant le vaste estuaire d'Ares, nous reconnaissons l'étroit goulet du Ferrol, ce port militaire de l'Espagne, et notre paquebot, inclinant sur bâbord, se mit à longer la côte dentelée qui se prolonge jusqu'au cap Villano.

A notre arrivée dans la baie de Vigo, il faisait nuit noire; je n'ai donc point à en parler en ce moment.

Le jour suivant, nous étions à Lisbonne. Le chef-lieu de l'Estramadure portugaise est trop connu, la description en

a été faite trop souvent, pour que je vienne ajouter une impression, à coup sûr trop hâtive, à toutes celles qui en ont été données. Je n'en dirai donc rien aujourd'hui.

En quittant Lisbonne, la *Nerthe* mit le cap sur la côte occidentale de cette Afrique que je brûlais de revoir, et qui bientôt allait devenir mon « véritable champ de manœuvre ». Chaque tour d'hélice nous rapprochait de cette terre à laquelle je voulais faire connaître le nom de la France, et je sentais mon cœur bondir à cette pensée! Je me jurai alors de mourir à la tâche plutôt que de renoncer à la mission que je m'étais donnée. Adieu donc à la vieille Europe! Adieu à la famille! Adieu à nos amis!

Le 29 août, à cinq heures du soir, nous prenions terre à Dakar. Les trois laptots sénégalais que j'avais demandés au département de la marine étaient prêts à me suivre. Je fus charmé de l'air d'intelligence qui se lisait sur leur visage, et ma première impression fut excellente.

Que le lecteur me permette de les lui présenter.

J'aurais voulu faire cette présentation par rang d'âge, mais seuls les parents de mes hommes eussent été capables de me renseigner à cet égard, et encore n'est-ce pas bien sûr. Tout ce que j'ai pu constater, c'est qu'ils étaient jeunes, admirablement découplés et — ce qui ne gâte rien dans un pays où l'ivrognerie est à l'ordre du jour — ils étaient *marabouts,* c'est-à-dire ne buvaient que de l'eau.

Le matin du départ, mes laptots étaient trois; le soir, je n'en comptais que deux. — Celui qui me parut le plus intelligent s'appelait « Ali N'dyaye »; l'autre répondait au nom de « Baba N'dyaye ». Les N'dyaye sont fort nombreux au Sénégal, et je suppose que c'est un terme générique qui sert à désigner une caste quelconque. Quant à mon troisième laptot, Mahmadou Baba, il avait manqué son embarquement à Dakar : j'ai dû, pour ne pas retarder mon voyage, laisser à

terre ce serviteur qui, dans mon esprit, devait devenir le chef de mon escorte, car j'avais remarqué en lui une intelligence fort éveillée... Ce sont toujours les retards qui font manquer une entreprise, et, avant de quitter la France, je m'étais promis de ne me laisser retarder par aucun obstacle.

BABA. ALI.

Mes deux laptots étaient originaires du haut fleuve, l'un de Podor, l'autre de Bakel. Ils avaient déjà servi et fait la campagne du Fouta-Djalon : c'était un passé. Tous les deux parlaient convenablement le français. Bref, j'étais très satisfait et j'entrevoyais l'avenir sous les auspices les plus favorables.

Le 4 septembre, à neuf heures du matin, je m'embarquais, avec Émile et mes laptots, sur le steamer *Cameroon*, qui devait nous conduire au Gabon. Notre bulldog Salem, embarqué à Bordeaux, faisait également partie de l'expédition.

Désormais, mon escorte était formée : mon lieutenant Émile, et les deux indigènes devaient seuls constituer ma modeste troupe, et je me faisais fort de traverser le continent mystérieux en pacificateur et en ami.

Mon intention n'est pas de m'arrêter sur tous les points cependant si intéressants de la côte d'Afrique, surtout au point de vue commercial : le cadre de ce volume ne comporte pas d'aussi longs développements, que je réserve pour un travail plus complet. J'ai hâte d'arriver à Loango, où commencera réellement le voyage fait pour le compte du journal *la Gironde*.

Nous touchâmes successivement à Sierra-Leone, où nous pûmes voir appliquer, dans toute sa rigueur, cette fameuse loi anglaise qui, si elle traite parfois un peu cavalièrement la logique, sert si bien la cause de la colonisation; à Monrovia, pays de la mollesse et de l'oisiveté; au village de Grand Sester et au cap des Palmes, où nous prîmes un certain nombre de ces engagés noirs, nommés *Krooboys*, qui sont les travailleurs de la côte d'Afrique; enfin, à Accra, capitale de la « Côte d'Or », où est établi le siège du gouvernement anglais.

Le 16 septembre, nous étions à Bonny, sur le Niger, autrefois centre important, aujourd'hui bien déchu de son ancienne splendeur. Il y a dix ans, en effet, Bonny était le principal dépôt de tous les produits du delta nigérien : ses factoreries étaient alors des plus florissantes; mais à l'heure actuelle elles sont devenues absolument méconnaissables. La visite au village indigène qui, en langage noir, s'appelle

« Acoloma », me prit à peu près tout mon temps; puis je revins à bord du *Cameroon*, bien décidé à ne plus bouger jusqu'au moment du départ.

Bientôt, nous faisions route pour le vieux Calebar, dont les neuf factoreries, échelonnées sur les bords du fleuve, ont un aspect fort pittoresque : c'est là le pays de ces plantureuses négresses aux mamelles pendantes, que l'on gave comme des oies, sous prétexte d'augmenter leur distinction et d'accroître leurs charmes. Dans ces étranges contrées, une de ces femmes colosses qu'on montre chez nous dans les foires ne manquerait certes pas d'être proclamée reine de beauté par les peuplades enthousiasmées.

Nous mouillâmes ensuite devant Santa Isabella, capitale de l'île Fernando-Po; puis à Camerãos; et enfin, le 29, nous prenions terre à Libreville.

Je venais au Gabon pour la quatrième fois. A part une certaine étendue de territoires mal délimités, le pays gabonais est exclusivement occupé par les indigènes : Boulous, Bakalais et Pahouins. Nos véritables possessions n'ont guère que six milles d'étendue, et, bien que la souveraineté de la France soit reconnue partout, nous n'avons réellement à nous que les établissements de Libreville.

A l'extrémité ouest du petit centre qui porte ce nom s'élève la mission catholique; en revenant vers l'est on rencontre quelques factoreries, ainsi que le Plateau, où habite le gouverneur. Si l'on continue à suivre la route longeant la plage, on arrive à Glass : c'est en cet endroit que furent établis les premiers comptoirs européens; c'est à Glass, également, que se trouvent les maisons de commerce étrangères. Enfin, à une faible distance, à Baraka, on trouve la mission évangélique américaine.

Il y aurait des chapitres à écrire sur les mœurs des indigènes du Gabon; mais ce serait dépasser le cadre que je

me suis tracé. Qu'il suffise de savoir que chez eux la polygamie est en faveur et que la débauche règne en maîtresse : peu leur importe, en effet, la question d'honneur! Pourvu que le vice leur rapporte, ils ne demandent pas autre chose. Leur costume est réduit à sa plus simple expression, et ils ne s'inquiètent pas s'ils offensent ou non les lois de la pudeur. Outre qu'ils fument à outrance la *liamba*[1], ils s'enivrent encore d'alongou (eau-de-vie), et les femmes partagent avec les hommes ces deux passions, qui leur sont presque toujours funestes.

Le 29 octobre, avant de quitter le Gabon, j'allai rendre visite au lieutenant-gouverneur, M. le Dr Ballay, qui me communiqua la dépêche suivante, reçue de Paris :

« *Marine à Gouverneur, Gabon.*

» Ne conduisez pas Trivier au delà Oubangui. »

Cette dépêche émanait du sous-secrétaire d'État aux colonies!... Avant mon départ de France, M. de La Porte m'avait pourtant bien promis son appui pour me faire conduire jusqu'aux Falls! Malgré cette nouvelle entrave, je n'en résolus pas moins de pousser en avant, d'arriver coûte que coûte, et le 30 octobre nous étions à Mandjy, l'établissement français du cap Lopez.

Je ne ferai que mentionner, en passant, Cette-Cama et Mayumba; le premier point n'est que trop célèbre, on le sait, par les nombreux sinistres maritimes qui s'y produisent chaque année.

Le 9 novembre, par un brouillard intense, nous arrivions enfin devant Loango, et le lendemain, à sept heures trente, je prenais pied sur le sol africain.

---

[1] La *liamba* ou *liemba* est la fleur séchée du chanvre. Elle provient en partie de l'Angola.

CHAPITRE II

De Loango à Brazzaville (Stanley-Pool).

SOMMAIRE

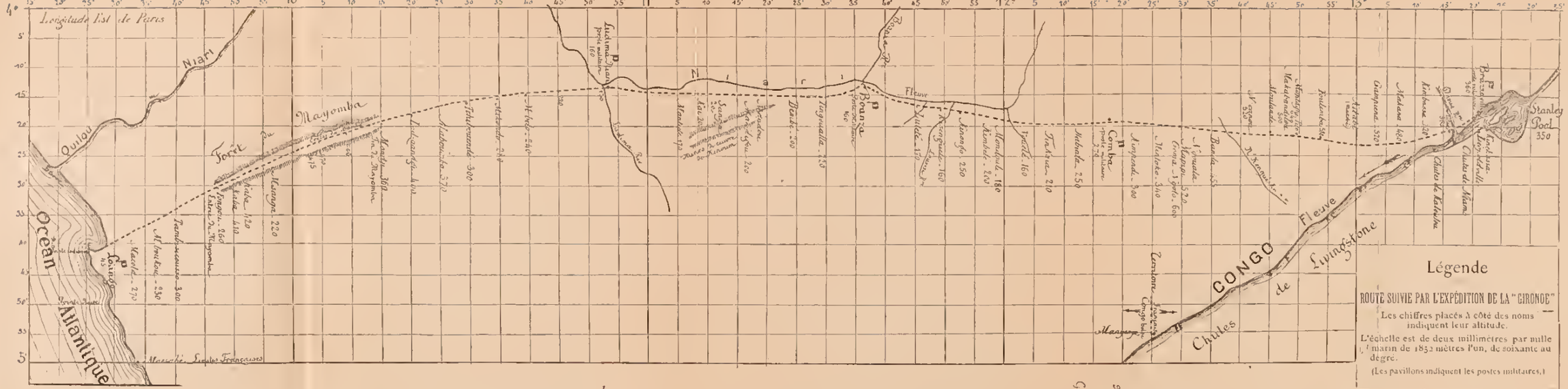
Loango, son port, son commerce, son climat. — Formation des caravanes. — La question de l'esclavage. — Les chefs indigènes John Dick, Makosso, Mabongo. — La forêt du Mayomba. — Je deviens médecin. — Les postes français de la route : Ludima-Niari, Boanza, Comba. — Arrivée à Brazzaville.

Abritée de la houle du large par la pointe indienne et par un banc de rochers qui s'étend au nord, la plage de Loango peut être considérée comme la meilleure et la plus sûre de toute cette partie de la côte. Partout ailleurs, la mer brise avec une telle force que, la plupart du temps, la sortie en pirogue est impraticable.

Une petite lagune, limitée par un banc de sable, sépare Loango de la mer; et, comme il arrive fréquemment que ce banc se prolonge à l'infini, les embarcations trouvent fermée la route du large. En pareil cas, force est d'attendre qu'une nouvelle coupure se produise; mais, comme l'attente pourrait être fort longue, l'administration prend les devants et se charge elle-même de remédier à cet état de choses.

Loango qui ne se livre à aucun commerce spécial, est l'entrepôt des marchandises européennes que l'on dirige, de là, sur le haut Congo afin de les échanger contre de l'ivoire; c'est la tête de ligne, le point de départ de toutes les cara-

ROUTE DE LOANGO A BRAZZAVILLE



vanes qui vont ravitailler les comptoirs du Pool. Autrefois l'ivoire de l'intérieur s'écoulait exclusivement par la route orientale et était dirigé sur Zanzibar. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et une bonne partie des *pointes* (c'est le nom que l'on donne aux défenses d'éléphants) s'embarque sur l'Atlantique.

Ma première impression sur Loango a été des meilleures. Je considère ce point de la côte comme bien supérieur au Gabon. Élevée d'environ 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, la ville de Loango reçoit la brise du large, chargée de molécules fraîches et salines. N'eussent été les faces noires qui m'entouraient, je me serais presque cru en France. A l'ombre, dans ma chambre, la température ne dépassait pas 28 degrés centigrades : c'était, on le voit, fort supportable. Tout autour de ma « villa », je pouvais, en me promenant sous la véranda, apercevoir les grands vallonnements de terrain couverts d'herbes vertes qu'émaillaient par places les boutons d'or et les pervenches du pays. A mes pieds grondait la mer bleue, presque toujours déserte, tandis qu'à l'horizon du nord-est j'entrevoyais les gorges rougeâtres du Quilou.

De tous côtés, des milliers d'oiseaux au plumage noir velouté et à la gorge blanchâtre sautillent sur les tiges herbeuses que leur poids léger fait fléchir. Je m'amuse à leur jeter du riz; mais les folâtres n'y prennent seulement pas garde, préférant à mes largesses le suc qu'ils retirent des plantes en les piquant près des nervures. L'idée barbare m'est venue d'en tirer quelques-uns; mais ils étaient si gentils, si gracieux sur leurs frêles rameaux, ils avaient l'air de trouver la vie si bonne, que je n'eus pas le cœur de troubler leurs ébats.

Émile, lui, n'avait pas de ces pudeurs-là, et la poésie le laissait absolument froid. Depuis notre arrivée, en effet, il ne perdait pas une seule occasion d'aller à la chasse. Je me

hâte d'ajouter qu'il revenait presque toujours les mains vides. La cause en était-elle à la rareté du gibier ou à un manque de coup d'œil de la part de mon ami? C'est une question que je ne veux pas élucider.

A l'entrée, Loango est port franc, c'est-à-dire qu'on n'y perçoit aucun droit de douane. C'est seulement à la sortie que le caoutchouc et l'ivoire achetés dans la contrée passent sous les fourches caudines de la gabelle. La vie y est d'un bon marché relatif, ce qui se conçoit aisément, puisque les marchandises venues d'Europe ne sont grevées d'aucun droit. Quant à la nourriture que l'on trouve dans le pays, elle se compose presque exclusivement de poisson, de langoustes, de pintades et de légumes, ces derniers fournis en grande partie par la mission catholique.

Enfin, c'est de Loango que partent les caravanes qui se dirigent vers le haut Congo. C'est à Loango que j'ai formé la mienne.

Pour peu qu'on ait sous la main des contremaîtres habiles, ils ont bientôt fait de se procurer des porteurs. Ils se répandent dans les villages et racolent ici cinq hommes, là dix, plus loin davantage. Chaque contremaître se met à la tête de trente porteurs; ces derniers s'engagent au prix de 40 francs par charge de 30 kilogrammes à porter à Brazzaville. Sur cette somme de 40 francs, ils ont à se nourrir. La longueur du voyage et les difficultés de la route feront peut-être paraître ce prix peu exagéré; mais, en y réfléchissant, on voit qu'il augmente de 1,333 francs celui de la tonne de 1,000 kilogrammes. Si, à ce chiffre déjà élevé, on ajoute les avaries de la route, le bris des colis, les vols commis par les porteurs, on en arrive bientôt à une dépense beaucoup trop forte, étant donné le peu de valeur des marchandises dont on se fait suivre.

Tous les travailleurs s'engagent au mois; et, naguère encore, ces engagements étaient l'occasion d'interminables

disputes. Le noir ne connaît rien à notre système de numération; son facteur ne vient pas, à époques fixes, lui présenter le calendrier de la nouvelle année. Aussi, a-t-il imaginé un moyen de mesurer le temps sans payer tribut à la mémoire de Grégoire XIII. Ce moyen consiste dans l'emploi d'une corde à nœuds : à chaque pleine lune, l'engagé fait un nœud; autant de nœuds, autant de mois gagnés dont on lui doit compte, selon lui.

Naturellement il se produisait toujours au bout de l'an un écart d'une trentaine de jours entre l'engagiste et son serviteur. Ne voulant pas entendre raison, ce dernier portait la question devant l'autorité compétente, qui se donnait un mal infini pour expliquer au noir qu'il avait tort, et qui, à bout d'arguments, se voyait réduite à le renvoyer peu convaincu. Aujourd'hui, bien à contre-cœur, les indigènes se sont enfin rendu compte de la différence qui existe entre le mois lunaire et le nôtre : c'est un progrès à constater.

C'est pendant mon séjour à Loango que j'appris, par les journaux, la croisade noire due à l'initiative privée de l'archevêque d'Alger. Voici, à ce sujet, ce que j'écrivis alors dans mes notes de voyage :

« Certes, personne ici ne peut s'empêcher de rendre hommage au caractère du nouveau Pierre l'Ermite; mais on considère comme une utopie irréalisable, du moins pour le moment, cet élan de charité du prélat algérien. Avant de tenter l'entreprise dans cet intérieur africain encore si fermé à la civilisation européenne, avant de vouloir empêcher la chasse à l'homme sur les bords du Victoria-Nyanza, du Tanganika, du Nyassa et autres lacs du centre, il me semble qu'il serait plus rationnel de commencer par la côte.

» On a beau dire, l'esclavage existe partout, aussi bien dans les possessions anglaises que dans les colonies françaises et allemandes. Ce ne sont pas les blancs qui vendent

ou achètent la chair humaine; mais il n'est noir de quelque importance qui ne possède un nombre assez considérable d'esclaves, au vu et au su de tout le monde.

» Il ne faudrait pas croire, du reste, que la condition du nègre est aussi malheureuse qu'on veut bien se le figurer. L'esclave de la côte est libre d'aller, de venir, de s'absenter sans qu'il lui soit fait aucun mal[1]. Il appartient à la famille de son maître et appelle ce dernier « papa ». Le maître a le droit d'en faire ce qu'il veut, de le vendre, de le louer, de le prêter ou de le remettre en garantie d'une dette à payer, et seul il touche l'argent gagné par son esclave.

» De temps en temps, quelques brimades rappellent à ce modèle des serviteurs qu'il n'est pas libre; mais ces corrections paternelles sont assez rares; et, somme toute, le sort de l'esclave est doux. Aussi, entend-on ce malheureux, qui n'a jamais connu la liberté, crier, pleurer et se lamenter si on veut la lui donner. Libre, où irait-il? Il n'a ni case, ni champ, ni famille. Libre, il n'a rien à manger, et, pour se procurer des aliments, il volera dans une propriété quelconque de quoi subvenir à ses besoins, délit qui le fait de nouveau condamner à l'esclavage à vie. C'est, d'ailleurs, ce à quoi tendent tous ses actes. »

Le cardinal Lavigerie trouvera des fonds, je n'en doute pas; il trouvera également une petite armée pour sa croisade, c'est encore possible. Mais, après? que feront ces hommes, dans un pays nouveau pour eux? Que n'auront-ils pas à souffrir sous ce soleil de feu, au milieu de marigots pestilentiels? Que deviendront les blancs qui, croyant trouver en Afrique une porte de sortie à la misère qui les étreint en Europe, devront se contenter pour nourriture de quelques racines de manioc ou d'un peu de farine de millet?

En voulant aller trop vite, l'archevêque d'Alger va fermer

[1] Nous verrons plus loin qu'il en est de même pour celui de l'intérieur.

— je le crains — la porte de l'Afrique aux Européens, car les indigènes verront désormais dans tout voyageur un adepte ou un défenseur de ses idées et le traiteront en adversaire. L'esclavage sera aboli, on peut l'espérer, mais seulement lorsque le sol africain sera sillonné de commerçants qui répandront autour d'eux des idées pacifiques destinées à germer avec le temps!

L'indigène de Loango est plus civilisé, ou plutôt moins sauvage que ses congénères de la côte d'Afrique, et c'est à lui que l'on s'adresse lorsqu'on a besoin d'un tailleur, d'un blanchisseur ou d'un cuisinier. Mais, en dépit de ses talents, je n'aime pas ce type obséquieux. Jamais il ne salue sans se prosterner jusqu'à terre; il pousse l'humilité jusqu'à la bassesse; et, quoique ayant l'air de considérer le blanc comme un être d'essence supérieure, il ne manque pas de le dévaliser lorsque l'occasion s'en présente.

Enfin, le 10 décembre, rien ne me retenant plus désormais, je serrais une dernière fois la main à M. Erhmann, notre sympathique résident, et, escorté de quelques amis, je me mettais en marche pour commencer ce voyage qui devait aboutir à l'océan Indien.

En quittant Loango, je poussai un soupir de satisfaction: j'étais mon maître enfin!

Une heure plus tard, je m'arrêtais à *Mafouca-Bayonne*. Cette étape était prévue, car la plus grande partie de mes porteurs appartenaient à ce village, et je ne pouvais, à franchement parler, les arracher à leurs familles sans leur donner le temps de se livrer aux épanchements de la dernière heure. Je devais me résigner, et je le fis sans maugréer.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tous mes bagages étaient remisés dans une méchante petite case que le chef me céda moyennant l'abandon d'un modeste miroir et de quelques perles de couleur. Ce chef, nommé John Dick,

parle l'anglais. Dès qu'il me vit venir, il s'avança à ma rencontre, et, après les salamalecs d'usage, me tendit un grand registre sur lequel, me dit-il, les voyageurs de passage avaient l'habitude d'inscrire leur nom. J'eus la curiosité de lire quelques-unes des annotations laissées par mes prédécesseurs, et je vis que, selon les uns, le vieux chef était un excellent homme, tandis que les autres le représentaient comme un ivrogne fieffé. Connaissant assez bien les noirs de cette région, je me rangeai sans peine à l'avis de ces derniers. J'apposai donc sur le registre une phrase des mieux senties, et je me débarrassai de John Dick en lui octroyant un léger cadeau; après quoi, nous prîmes nos dispositions pour la nuit.

Les nouvelles installations sont toujours ennuyeuses, en quelque pays que l'on se trouve : tout est emballé, et l'on ne sait où prendre ce dont on a besoin. On cherche un couteau, par exemple, et c'est sur le tabac que l'on met la main. Nous eûmes beau fouiller de notre mieux, nous en fûmes pour nos frais : nos conserves n'étaient pas là! Un porteur d'un autre village les avait sans doute emportées plus loin.

Soyons sans inquiétude, demain nous les aurons!... Oui, mais en attendant, que mangerons-nous ce soir? Il est encore trop tôt pour serrer la boucle de son ceinturon. Mes laptots ont bien un peu de riz; mais, du riz, c'est assez maigre! Enfin, on s'en contentera, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement! De dépit, Émile part pour la chasse, et deux heures plus tard, je le vois reparaître, brandissant d'une main une pintade, de l'autre une tourterelle. Sauvés! nous sommes sauvés! Et c'est sans nous faire prier que nous nous régalons de cette manne céleste, que nous préférons à tout le riz du monde!

Cette abondance de vivres survenant après la perspective d'un repas plus que frugal, me fit immédiatement songer

à la célèbre devise : *Nil desperandum!* Désormais ce sera la nôtre. Certes nous aurons de rudes moments à traverser; mais, au milieu des plus dures épreuves, nous nous dirons que tôt ou tard nous prendrons notre revanche contre la mauvaise fortune, et, cet instant venu, nous n'en serons que plus heureux. D'ailleurs, avec un peu de philosophie, un grain de bonne humeur et ce fonds de gaîté gauloise qui ne nous abandonne jamais, on passe partout. Et nous nous chargeons de le prouver!

Rien de bien particulier à dire sur Mafouca. Ce village est trop près de Loango pour qu'il ait un cachet spécial. Un noir qui parle anglais, français ou portugais, n'est plus un type à peindre. Il a forcément les vices de chacun des pays où il a vécu sans en avoir les qualités : Anglais, il aime un peu trop le gin; Portugais, il rançonne sans pitié le voyageur; Français, il est galant envers le beau sexe. Et quel beau sexe! De hideuses créatures aux mamelles pendantes, à la toison laineuse, aux lèvres épaisses, et dont la peau huileuse dégage une odeur repoussante : tels sont ces êtres déshérités qui paraissent avoir été créés uniquement pour donner un semblant de raison à la thèse du philosophe Darwin!

La moyenne de mon baromètre altimétrique porte à 120 mètres l'altitude de Mafouca. C'est peut-être à cette élévation que je dois de pouvoir dormir ce soir sans moustiquaire. Ah! je serai bien gardé cette nuit! On ne m'a donné qu'une case : je l'ai prise. Emile a suspendu son hamac sous l'avancée de mon toit : il ne sera pas mal. Ali et Baba couchent sur leur natte étendue à terre, et au pied de mon lit, veille mon chien Sultan, qui remplace le pauvre Salem, que nous avons dû renvoyer en France pour cause d'anémie. Quant à mes deux domestiques, je ne sais où ils sont allés, voir leurs parents, sans doute, ce qui n'est pas petite affaire, car on ne saurait se faire une idée du nombre de frères que

possède le noir; frères qui ne portent pas le même nom, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins, d'après eux, issus de la même origine.

Le domestique d'Émile a nom Zinga; le mien s'appelle Sapho! Oui, on a bien lu : Sapho! Qui a pu le désigner de la sorte? Sans doute quelque blanc, amateur de la grande Lesbienne, car il est impossible que ses parents l'aient ainsi dénommé d'eux-mêmes.

En somme, je suis content de tout mon monde. Il y a bien quelques ennuis par-ci par-là; mais, où n'y en a-t-il pas? Le marin a les tempêtes de l'Océan; le ministre a les tempêtes parlementaires, qui le mettent souvent à la côte; pourquoi serions-nous plus privilégiés? D'ailleurs, tous ces ennuis me laissent indifférent : je ne vois pas à mes pieds; c'est là-bas, vers l'Est, que j'ai les yeux fixés.

Le lendemain, à six heures du matin, nous sommes prêts à partir; mais l'orage, qui a sévi toute la nuit, dure encore, et la pluie tombe à verse. Comme nous avons suffisamment le temps de faire connaissance avec elle avant d'arriver au but, nous attendons la fin de la tourmente. Enfin, à sept heures et demie, je donne une poignée de main au chef John Dick, qui profite de ce moment d'oubli pour me demander du tafia. Je n'en ai pas la moindre goutte.

— Qu'à cela ne tienne! me répond-il, une *mukanda* sur Loango sera la bienvenue.

Je lui signe un bon pour un gallon; le vieux nègre est ravi, et, à la file indienne, nous prenons la route de Brazzaville. Car il y a une route, une vraie route! Certes, elle n'est point carrossable; bien souvent, même, elle disparaît sous les hautes herbes encore chargées de gouttelettes perlées; ce n'est guère qu'un étroit sentier, qui se faufile à travers champs, coupe les forêts, s'enfonce dans les gorges boisées, escalade les montagnes rocheuses; mais on peut y marcher à l'aise, et même assez rapidement. Ce que je

reproche à ces routes africaines, c'est de ne pas suivre la ligne droite : rien de plus facile pourtant, puisque le sol, n'étant à personne, appartient à tous. Mais non, le noir est ainsi fait, il lui faut louvoyer en marchant. Aussi, parcourt-on généralement un chemin double de celui que l'on devrait faire en réalité.

Une heure après notre départ, à environ 5 kilomètres de Mafouca, nous arrivons à l'excavation de Boulitchougou : au milieu de la plaine unie apparaît tout à coup un immense cirque qui a bien 30 mètres de profondeur. Dans cet éboulement de terrain toutes les eaux viennent se réunir, et la végétation y est telle qu'on ne peut apercevoir le fond de ce gouffre, dont les parois à pic semblent avoir été taillées par la main des hommes. Nous jetons un coup d'œil sur le grand orifice, puis nous repartons du même pas.

Le soleil est bien un peu chaud, mais nous pensons à ceux qui sont au loin, dans notre bon pays de France, à ceux qui grelottent de froid, et cette pensée nous donne du courage en ranimant nos forces.

Toute ma caravane est partie en avant. Nous ne tardons pas cependant à rencontrer des traînards : un d'abord, puis deux, puis trois. Je fais appeler le contremaître, qui marche non loin de là en portant le pavillon de l'expédition, et je l'invite à accélérer l'allure de ses hommes; car il est responsable, le contremaître, et il sait parfaitement que, s'il me manque un colis, il aura à le payer. Mon avis reçu, notre homme disparaît dans la brousse et va presser le mouvement des porteurs.

A dix heures, nous passons le village de *Boukilibouli;* mais, sans nous arrêter, nous continuons notre route, pour atteindre la halte que j'avais indiquée.

A mesure que le soleil devient plus ardent, les pas s'alourdissent, les talons s'enfoncent davantage dans le sol humide. Pour un début, je le trouve rude; mais, étant

donnés des blancs et des noirs, ce n'est pas aux premiers à se plaindre.

Depuis un certain laps de temps, Émile était passé à l'avant-garde, et je l'avais perdu de vue, lorsqu'au détour d'un sentier je l'aperçus qui faisait des signaux télégraphiques au milieu de la bande arrêtée. Je pressai le pas, et dès que je fus à portée de voix, je l'entendis qui criait : « *Kouakisiana*, dix minutes d'arrêt, buffet! »

Avec un pareil fonds de gaminerie, nous arriverons très certainement!

C'était la halte du déjeuner. Nous nous assîmes à l'ombre de l'arbre unique qui s'élevait dans la plaine, et, pendant que le cuisinier apprêtait le repas, nos domestiques mettaient le couvert... par terre sur une natte.

Était-ce l'effet de la chaleur ou de l'eau qu'Émile avait absorbée en trop grande abondance? Je l'ignore : toujours est-il que mon compagnon de voyage sentit subitement son cœur défaillir, et de grosses gouttes de sueur inonder son visage. Force lui fut de renoncer au repas.

Une heure après, trop faible pour nous suivre, Émile demeurait en plein champ, sous la garde de Baba et de son domestique. Au premier village, je devais lui envoyer un hamac.

Nous reprîmes donc la marche en avant, et nous eûmes à traverser un pays des plus accidentés, car après être montés à 310 mètres, nous ne tardions pas à redescendre à 250.

A deux heures, nous arrivâmes chez Makosso, chef du village de *M'binga*, qui m'offrit sa plus belle case : les murs étaient ornés de gravures lithographiques, et, à ma grande stupéfaction, je retrouvai, appliqué sur la cloison, le portrait du brav' général Boulanger enluminé à outrance; à sa droite se détachait la silhouette anguleuse d'Henri Rochefort, tandis qu'à sa gauche s'étalait une réclame sur le pâté de foie gras de Gravier frères, usine à vapeur à Bordeaux! O bizarrerie

du sort! En quittant la France, je me figurais en avoir fini avec Boulanger, et voilà que tout à coup, au milieu des brousses de l'Afrique, dans une case de noir, je le retrouvais en effigie. Je dois pourtant à la vérité de dire que le légendaire cheval noir faisait absolument défaut.

Pendant que j'admirais la noble prestance du grand guerrier, on préparait un hamac pour Émile, et mes porteurs allaient partir, lorsque je vis arriver mon pauvre ami, traînant la jambe, la tête ballante, se soutenant tout juste. Il pouvait à grand'peine marcher, et j'étais sur le point de le gourmander vertement, quand, portant mes regards dans la direction du nord-est, je vis venir une petite tournade: peu après, la tempête éclatait et les échos de la montagne répercutaient avec fracas les éclats de la foudre. Sur le soir, la fièvre d'Émile tomba, et je pus lui faire prendre de la quinine: ma grande préoccupation était de savoir si le lendemain il pourrait nous suivre.

Ce que j'ai dit de John Dick, je le répète pour Makosso: c'est un ivrogne; quant à son village, il se compose d'un ramassis de cases malpropres et tout à fait indignes d'être mentionnées.

Le lendemain, 12 décembre, Émile m'annonce qu'il peut marcher, et à six heures nous nous mettons en route. Une demi-heure après, sur les bords de la Loualo, nous rencontrions un blanc, revenant de Brazzaville, qui rentrait au Gabon.

A huit heures, nous passions une seconde rivulette, et me sentant l'estomac assez bas, je décidai la halte du déjeuner. Sous de grands arbres qui croissaient à 200 mètres de la route je fis dresser le couvert, et peu après nous attaquions un pâté de Rödel avec un appétit féroce.

— Franchement, dis-je à Émile, lorsque nous fûmes bien repus, il ne nous manque qu'un fruit pour dessert.

A peine avais-je formulé ce désir, qu'une belle mangue

bien dorée, bien mûre, tombait à deux pas de nous et m'était apportée par mon domestique. J'étais en train de remercier mentalement l'aimable fée qui s'intéressait à nous d'une façon si particulière, lorsque je remarquai que nous nous trouvions justement sous des manguiers, ce qui me fit bien vite écarter toute idée d'origine surnaturelle.

A onze heures, nous arrivons au petit village de *Makalla*, où nous restons jusqu'à midi afin de reprendre haleine. A une heure, nous gagnons l'entrée d'un bois appelé Moabi à 220 mètres d'altitude. A trois heures — la journée avait été bonne — nous étions au village de *M'boukou*, où nous devions passer la nuit. A peine étais-je au campement que le chef Mabongo vint me voir. Je lui demandai du manioc, des bananes, des vivres en un mot : sa réponse ne fut pas favorable. Et il en est généralement ainsi de tous les noirs, qui veulent ruser avec les blancs. Ils se figurent que plus ils hésitent, plus on paiera cher leurs denrées. Comme, en somme, j'avais des provisions suffisantes et que la disette n'était pas à craindre, du moins pour le moment, je fis comme Achille, je me retirai sous ma tente. Une heure plus tard j'en sortais, et, à ma grande surprise, je vis Mabongo assis sur une natte, à deux pas de moi. Il me fit savoir qu'il était un grand chef, puissant, riche ; que toute la terre que je voyais était à lui ; bref, une telle énumération de titres et qualités, qu'un moment je fus réellement effrayé pour mes tissus. Sa palabre finie, il me présenta un superbe coq. Mais je connaissais les façons d'agir de ces chefs africains, et la vue du gallinacé me rappela à la situation. Un cadeau en attire un autre, je le sais ; mais il me fallait aussi songer à l'avenir ; je ne devais pas oublier que nous n'étions qu'au début de notre voyage et que je n'avais pas le droit d'être généreux outre mesure. Grâce à ces sages réflexions, je fis remettre au noir le double de la valeur de son coq, pensant qu'il allait se prosterner dans la poussière en signe de

remerciement. Grand fut mon étonnement lorsque je le vis soulever d'un air de dédain ma mince étoffe, la tourner, la retourner, puis enfin la rendre à mon domestique, en disant que lorsqu'un blanc lui faisait un présent, généralement il lui donnait une pièce entière. Je fis ramasser ma cotonnade et ne voulus plus entendre parler de Mabongo.

Le lendemain, 13, nous arrivions à l'entrée de la forêt du Mayomba. Avant notre départ de Loango, on nous avait fait une peinture tellement effrayante de cette terrible forêt que, n'eût été la peur du ridicule, je serais immédiatement revenu sur mes pas. Il y règne, m'avait-on assuré, une nuit éternelle, et ce n'est qu'à tâtons que l'on peut trouver son chemin au milieu de précipices et de fondrières sans nombre. La pluie ne cesse d'y tomber, de toutes parts roulent des torrents qui entraînent les arbres sur leur passage; les rivières débordent; force est au voyageur de camper sur leurs bords et d'attendre, souvent des semaines entières, qu'elles soient rentrées dans leur lit pour tenter de les franchir. Enfin, pour ajouter à ces nombreux désagréments, on m'assurait que j'aurais à lutter contre de véritables légions de fourmis noires et rouges, qui se chargent de disséquer leur homme dans l'espace de quelques minutes.

— Riante perspective! me disais-je. A coup sûr, je n'en reviendrai pas; car si je parviens à passer les fondrières de la forêt, si j'arrive à doubler le courant des rivières, je ne viendrai jamais à bout des hyménoptères de la brousse.

Eh bien! j'y suis allé, dans ce Mayomba! J'ai gravi les pentes assez raides de ses montagnes; je me suis hardiment enfoncé dans ses sinuosités boisées; j'ai traversé les nombreux cours d'eau qui le sillonnent et qui, je dois le dire, sont de la plus grande ressource; pendant quatre nuits, j'ai dormi au milieu des bois, entouré des grands feux rouges de mes porteurs, entendant bien souvent le cri guttural du babouin velu; et, chaque matin, je me suis

réveillé avec la douce satisfaction de constater que je n'étais pas le moins du monde entamé. On n'y voit pas toujours le soleil au Mayomba, c'est vrai; mais, comme compensation, on n'y souffre pas de la chaleur, la fatigue est bien moindre; les torrents sont nombreux, les cours d'eau rapides, rien de plus exact; mais l'eau n'en est que meilleure, et l'on est sûr d'en avoir toujours sous la main. D'ailleurs, outre l'eau naturelle, il existe dans ces parages une liane rougeâtre qu'on n'a qu'à couper aux deux extrémités pour obtenir un liquide rafraîchissant. En plaine, nos hommes se désaltéraient en suçant la tige de ce vulgaire roseau, connu dans le pays sous le nom de *mokoucsso*. J'y ai goûté, et comme mes hommes, j'ai trouvé fort agréable son goût acidulé.

Somme toute, le Mayomba n'a rien d'effrayant : c'est un passage assez difficile au milieu d'une forêt qui suit le flanc de la montagne, et dont l'étendue est d'environ 60 kilomètres; les rampes y sont quelquefois un peu raides, mais il n'y a aucun péril à courir; et, malgré les obstacles divers, les rivières et les fourmis, on arrive sans encombre à l'autre extrémité.

C'est dans le Mayomba que j'ai vu les premières termitières : ce ne sont certainement pas ces grandes constructions en terre, de deux et trois mètres de hauteur, comme on en rencontre non loin du cap des Palmes et comme il m'a été donné d'en voir plus tard dans l'intérieur de l'Afrique; non certes : les termitières de Mayomba étaient plus modestes et s'élevaient à peine à un mètre. Sur le bord d'un sentier se dressait un amas de terre glaise, jaunâtre, parfaitement maçonnée, et ne laissant passer ni la pluie ni le jour. D'un coup de hache je fis sauter la calotte du cône, et, pendant quelques minutes, je pus étudier sur le vif le travail des petites bêtes. On a trop de fois donné leur description pour que je me permette de venir ici joindre ma note à celles

d'observateurs plus autorisés que moi. Je veux constater les termitières du Mayomba, rien de plus.

Le 16, vers une heure de l'après-midi, nous atteignions un des points culminants du Kaba, l'une des crêtes du Mayomba : la hauteur corrigée m'accuse une altitude de 410 mètres.

— Le 17 sera une journée rude, me dit mon contre-maître, car il faut passer le *Bamba !*

A huit heures du matin, ce mauvais pas était franchi, et mon baromètre, descendu à 702 millimètres, m'indiquait une hauteur de 660 mètres.

A onze heures, nous débouchions au village de *Mondji* et en avions fini avec cette effrayante contrée. A trois heures enfin, nous nous arrêtions à *Kaïbongo,* où, pour la première fois, je remarquai des plantations de tabac.

Jusqu'à ce jour mes concitoyens croyaient certainement me connaître, ce que je croyais moi-même. Hélas ! je dois déclarer qu'il n'en était rien. Il m'a fallu visiter les solitudes africaines pour arriver à me rendre compte de toute ma valeur. Les nombreux amis qui m'ont suivi dans mes fréquents voyages autour du monde ne connaissaient qu'un côté de mon existence. Comme eux, je m'ignorais moi-même. Je me savais marin, journaliste à mes heures ; avant mon départ, je m'étais fait initier aux secrets de la photographie, et, sans être devenu un opérateur de premier ordre, je n'aurais pourtant pas commis la bévue de prendre de l'hyposulfite pour de l'oxalate. Oui, ils savaient tout cela, mes compatriotes ; mais, ce qu'ils ignoraient, c'est que j'étais médecin.

« L'occasion fait le larron, » dit un proverbe en honneur chez nous, et il m'a suffi de me trouver en présence d'un patient pour devenir immédiatement chirurgien. C'est à la sortie du Mayomba que je me suis senti cette vocation : un de mes porteurs, ayant fait une chute assez malheureuse,

était venu me trouver, et sur sa blessure j'avais appliqué une forte couche de charpie imbibée de baume du Commandeur; le résultat avait répondu à mon attente : la guérison fut bientôt complète, et je laisse à penser si ma réputation grandit vite dans l'esprit des noirs de mon escorte.

Il est dans l'habitude de tout voyageur blanc — et je le savais — de donner gratuitement soins et médicaments au noir qui déclare souffrir et se présente à lui. Aux yeux des indigènes, tout blanc doit être forcément médecin. Je me suis permis, à *Kaïbongo,* quelques opérations de petite chirurgie assez prestement enlevées. Le pansement des plaies, les lavages répétés à l'eau phéniquée, les applications de teinture d'iode, sont du domaine de la pratique journalière, et je ne les cite que pour mémoire. Mais, lorsque les pinces et le bistouri font leur apparition, c'est une tout autre affaire. Je dois dire, du reste, que je m'acquittais à merveille de mes nouvelles fonctions, et que les sutures, ponctions, incisions, avulsions, etc., ne m'ont jamais fait reculer. Aussi, à partir de ce moment, c'était toujours un véritable défilé devant la porte de ma case; et mes noirs ne se contentaient pas de venir me trouver : ils m'amenaient encore, sans doute afin de m'entretenir la main, des indigènes étrangers à notre petite troupe.

Quelle clientèle, si j'avais voulu!...

Le 19, nous arrivons à *Lodzoandji,* village situé à une altitude de 400 mètres. Son chef, le vieux Mangoïa-Mougoadi, dont la royale demeure est palissadée de bambous, m'envoie trois poules, des bananes et du vin de palme. Ma foi, tant pis pour mes tissus! la chaleur est forte, le vin est frais, et j'accepte le cadeau du chef, que je m'empresse de payer à sa juste valeur.

Vers deux heures de l'après-midi, nous étions à *Kayemongo,* où je faisais une courte halte. L'un des notables de l'endroit m'offrit de me présenter au chef, mais sachant trop

bien à quoi aboutissaient toutes ces visites, je refusai cet excès d'honneur.

Le 20, à onze heures, nous arrivions sur un haut plateau appelé N'coïo, où se trouvaient réunis ce jour-là de nombreux vendeurs. Quelle abondance à ce marché, et comme nous nous y sommes ravitaillés! On y rencontrait de tout en effet : des haricots secs, du manioc, des poules, du vin de palme, etc. Tout cela ne valait certes pas le moindre légume européen; mais bientôt je découvris des brettes, genre épinards, et j'en fis immédiatement l'achat. Quelle aubaine! Si j'étais arrivé la veille ou le lendemain, je n'eusse rencontré personne en ces lieux; et il en est de même de tous les marchés africains de l'intérieur : les marchands s'assemblent, se consultent et décident que la prochaine réunion aura lieu tel jour, à tel endroit. A l'heure dite, ils s'y rendent tous. Ces marchés en plein air ne se tiennent jamais dans les villages, mais bien sur un plateau peu éloigné des petits centres indigènes.

Au marché de N'coïo, c'est la perle almandrille, le clou doré, le coton algérien qui servent à payer les achats. Un peu plus loin, un couteau me suffit pour solder un coq, alors que cette monnaie n'a plus cours près du Pool.

A deux heures et demie, nous arrivions à *M'belo,* où je trouvai une lettre que m'adressait M. Dolisie, résident de Brazzaville. L'ayant avisé de ma prochaine venue, il se mettait gracieusement à ma disposition et m'offrait par avance l'hospitalité.

Le 21, à onze heures, tout suants, brisés de fatigue, nous campions sur les bords de la Ludima, dont le cours, grossi par les dernières pluies, était transformé en torrent. Une pirogue fit l'office de bac, et 300 mètres plus loin nous entrions dans la résidence de M. Cholet, chef de zone du Niari. Malgré l'absence de ce fonctionnaire, alors en tournée dans l'Est, nous devions y prendre quelques jours de repos.

Le lendemain, un accès de fièvre assez violent me retenait au poste, et, malgré la grande envie que j'avais de visiter les environs, je me vis condamné à une inaction forcée. Par bonheur j'avais d'amples provisions de quinine, et deux bonnes doses de la merveilleuse poudre blanche me remirent vite sur pied. Je pus ainsi me promener à loisir dans les grottes profondes qui bordent le Niari.

Le Niari, comme on nomme ce cours d'eau au poste français, le Niadi, selon l'appellation des Bakouniés et autres riverains, est le même fleuve qui vient se jeter à la mer sous le nom de Quilou, à quelques kilomètres au nord de Loango. Ces multiples dénominations m'intriguèrent assez vivement et, m'étant renseigné, j'appris que, malgré leur diversité, tous ces termes avaient la même signification et voulaient dire « la rivière ».

A Ludima-Niari commençait autrefois la région difficile; là, se rencontraient les premières peuplades turbulentes; et si un poste militaire a été créé en cet endroit, il l'a été surtout en vue de protéger les caravanes. Il est dans les habitudes de faire accompagner les porteurs qui passent, d'un laptot armé du mousqueton Gras : ce soldat, représentant l'autorité aux yeux des indigènes, suffit à faire disparaître tout obstacle sur la route. La relève de cette escorte se fait de poste en poste jusqu'à Brazzaville. Mais les rapports qui nous avaient été faits sur la contrée étaient tellement favorables, que je crus pouvoir me passer de l'appui gouvernemental. Je n'acceptai donc pas le laptot de Ludima.

Remis des fatigues de dix jours de marche, nous reprenions, le 24 novembre, la route de l'Est, en suivant la rive gauche du Niari. Tour à tour nous traversâmes les villages de *Momboucou-Mayiaca,* de *Mouellé,* et à deux heures nous sortions de *Mantiété,* d'où nous pûmes apercevoir

au loin la montagne de Kinoun, qui possède des gisements de cuivre.

En novembre 1887, M. Dupont, le savant directeur du Muséum d'histoire naturelle de Bruxelles, les visita en compagnie de M. Cholet, et dans une conférence publique qui attira l'attention du monde savant, il fit ressortir la richesse et l'abondance du cuivre de Kinoun.

Enfin, à trois heures, nous arrivions et campions au village de *Kaï*. Je pus constater l'étrange habitude qu'ont les indigènes de cette région de se traverser la cloison nasale avec une cheville de bois. Je n'ai pas toutefois la prétention de me moquer de ces infortunés : chez eux, c'est une affaire de mode, et sous ce rapport les pays civilisés, sans en exclure notre pays, ont donné souvent prise à la critique.

Le lendemain fut une journée bien remplie, car nous passâmes successivement par les villages de *Madi, Mindouli, Tigembo, Kola, Tibouendé, Palenga* et enfin *Kisemba*. Je dus, pendant la route, abandonner sous un arbre mon pauvre Émile, de nouveau repris par la fièvre : je le laissai sous bonne garde.

On taxera peut-être... d'inhumaine cette façon d'agir avec mon compagnon de voyage. C'était cependant la seule à employer! Qu'on n'oublie pas, en effet, que j'avais devant moi soixante-sept porteurs, tous chargés de marchandises sans lesquelles aucun voyage n'est possible. Par la suite, ne nous faudra-t-il pas acheter des vivres? Plus tard n'aurai-je pas le *hongo,* ou droit de passage, à acquitter aux différents chefs que je dois visiter? Comment le faire, si je n'ai plus rien? Et mes porteurs seraient gens assez peu délicats pour alléger leurs charges s'ils savaient que je ne suis plus sur leurs talons!

Donc, j'abandonnai mon compagnon sous un arbre; mais à peine rendu au campement et mes colis en sûreté, je

m'empressai de lui envoyer un hamac. Quelques heures plus tard, il nous avait rejoints.

Que le lecteur n'aille pas croire, lorsque je parle de campement, qu'il s'agit d'un entourage bien palissadé, avec des fascines, des fossés et tout ce que comporte une castramétation bien comprise. Oh! non, il était plus modeste, notre camp! Il se composait uniquement de nos deux tentes plantées sur la place du village : tout autour de nous, les porteurs se groupaient par troupe de cinq ou six, et à tour de rôle, ils allumaient de grands feux destinés à cuire leurs aliments. A quelques pas, notre cuisinier faisait rissoler son huile rance et nous servait l'invariable poule au pot placée sur une couche de riz.

Le 26, après une assez longue étape, nous dînâmes à *Mandigou,* où l'on me présenta un roi... puissant. Je n'aime pas plus les présentations forcées que cette qualité de « roi » dont s'affublent les misérables noirs de cette région. Lorsqu'on me parle ainsi, j'ai toujours dans l'idée qu'on veut m'exploiter, et alors, par un mouvement instinctif, je serre plus obstinément mes couteaux et mes clous dorés. C'est ce qui arriva à Mandigou. Je fis dire à ce roi « si puissant » que, s'il voulait des marchandises, il n'avait qu'à me donner l'équivalent en vivres. Il comprit, et je le vis bientôt revenir avec des poules et des œufs.

Après le repas, nous nous remîmes en route, et à moins d'une heure de là, les habitants de *Mandou* me conduisaient à une case où je trouvais M. Cholet, malade depuis quelque temps. Nous causâmes quelques instants, et j'aurais bien désiré prolonger cette conversation, mais il était encore de trop bonne heure pour nous arrêter, et puis la marche du lendemain devait être terriblement longue, car je voulais atteindre le poste de Boanza; aussi, sans plus tarder, prîmes-nous congé de M. Cholet.

Le lendemain, à deux heures, nous franchissions l'en-

ceinte du poste de *Boanza*, et son chef m'assura que les courtiers noirs du Congo, de Boma, de Manyenga et autres lieux, venaient jusque dans cette contrée pour y acheter du caoutchouc.

Je profitai de la journée du 28 pour faire laver notre linge, et j'envoyai mon laptot Baba à la rivière. On m'avait dit que les caïmans étaient nombreux dans ces parages, qu'il arrivait souvent que, se faufilant entre deux eaux, ils abordaient la rive, étourdissaient d'un formidable coup de queue l'imprudent qui se laissait surprendre et l'entraînaient ensuite dans leurs demeures aquatiques. En prévision des sauriens à combattre, Émile accompagna Baba, et pendant que le savon moussait sous les doigts rugueux du noir, lui faisait bonne garde. Il vit bien, me dit-il en revenant, au milieu de la rivière, un bout de museau flairant une proie, mais le reptile était trop loin, il ne put le tirer.

Le 29, nous passâmes la petite rivière Loutété, qui gronde, s'étage sur un lit de rochers schisteux et va se jeter non loin de là, dans le Niari, que nous retrouvons peu après. Ses eaux, ainsi que toutes celles que j'ai vues en Afrique jusqu'à ce jour, avaient une coloration rougeâtre comme nos sources ferrugineuses.

Le 30, nous franchissons la Louvisi, autre affluent torrentueux du Niari, et nous quittons ce fleuve, pour ne plus le revoir.

Le 31, la route suivie nous fait passer sur la ligne de partage des eaux du Congo et du Niari; aussi, selon que nous descendons le versant sud ou le versant nord, voyons-nous couler les eaux dans deux directions opposées.

A deux heures du soir, M. Potier, chef du poste de *Comba*, nous fait les honneurs de sa demeure, et c'est entre Français que, le lendemain, nous nous saluons du traditionnel : « Bonne année! Messieurs! »

Le 2 janvier 1889, nous descendîmes dans le lit de deux

rivulettes dont les cailloux sont verts de cuivre. Par le poids même de ces pierres je m'aperçus bien vite que ce n'était pas là du minerai. Les couches extérieures étaient couvertes de vert-de-gris, mais l'intérieur en était indemne. Selon moi, la seule explication plausible, c'est que la rivière doit prendre sa source parmi des gisements de cuivre, dont elle entraîne quelques paillettes. Ces grains, par leur propre poids, se déposent sur les cailloux qui tapissent le lit du cours d'eau et ne tardent pas à se décomposer en sels. On m'a parlé de travaux en cuivre, de colliers fondus par les indigènes, voire même de malachite, mais je n'ai rien vu de semblable.

Le 3 janvier, je traversais le N'kengué, affluent du Congo, le premier que nous ayons encore rencontré, et, le jour suivant, après un déjeuner assez frugal pris à la hâte au village de *Makabandilou,* nous escaladions la pente si raide du mont Pica, dont le sommet est situé à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le 5, après une marche de douze heures, nous campions au grand village batéké *Makana.*

Le 6 janvier, à sept heures du matin, nous entendions les chutes du grand Congo, et Émile, tout courant, venait, sous l'empire d'une certaine émotion, me crier :

— Capitaine! Capitaine! je vois le Pool[1]!

J'étais loin de partager l'enthousiasme de mon ami, mais je le comprenais. Qu'y avait-il d'étonnant, après tout, de voir le Pool là où il se trouvait? Depuis notre départ de France, nous savions que nous y arriverions, à ce Pool, dans la direction duquel nous nous maintenions rigoureusement depuis tant de jours. Le bruit des chutes de Kaloulou, qui nous arrivait distinctement, la vue de cette eau qui miroitait sous les premiers feux du soleil africain, l'entourage de

[1] Le Pool, *étang, amas d'eau.*

cases en bambous, ces noirs qui, sentant la fin du voyage (car je n'avais traité avec mes porteurs que jusqu'au Pool) hâtaient le pas en poussant de temps en temps des cris de joie, tout ce nouveau transportait Weissemburger! Que sera-ce donc si nous arrivons à voir des eaux nouvelles, à en déterminer les secrets hydrographiques? Oh! alors, oui! ma joie, à moi, sera immense, et je ne me laisserai certes pas devancer par mon camarade; mais ici, au Pool, au Congo, il y a déjà plus de douze ans que Stanley y est venu pour la première fois!

Vers dix heures, nous passions en pirogue la rivière Djoué que Stanley appela *Gordon Bennett*, en l'honneur du Directeur du *New-York-Herald;* et sur l'autre rive, dominant de quelques mètres ces ondes dont on apercevait les premiers rapides, nous prîmes notre dernier déjeuner de brousse.

A midi, M. Fondère, chef de la station de Brazzaville, vint à ma rencontre sur la route ensoleillée; et, peu après, je me reposais dans un vrai fauteuil, sous un vrai toit, de mes fatigues de vingt-cinq jours.

La première étape de ce rude voyage était terminée.

CHAPITRE III

Séjour à Stanley-Pool.

SOMMAIRE

Brazzaville : M. Dolisie; sa table. — Je retrouve mes anciennes connaissances du Gabon. — L'hospitalité hollandaise. — Visite à Léopoldville. — Fin de non-recevoir. — Cultures congolaises. — Steamers du haut Congo. — Différentes routes pour gagner le Pool. — Bêtes et gens.

Le 6 janvier, notre résident, M. Dolisie, s'empressait de me recevoir; d'emblée, sans hésitation, il m'offrit une hospitalité vraiment écossaise et prit à sa charge la nourriture de mes hommes : bref, sa table devint la nôtre. Et quelle table! Il était bien évident que notre excellent amphitryon nous avait réservé les meilleurs morceaux!

Depuis Dakar je n'avais pas touché à un seul morceau de bœuf, bien qu'à Libreville on m'eût délivré sous ce nom une lanière de cuir sans goût aucun et qui sous la dent donnait la sensation du caoutchouc. Aussi, il fallait voir comme Émile et moi nous nous en donnions : au risque de passer pour des gourmands, nous dévorions littéralement, et c'était avec une joie réelle que notre hôte nous voyait engloutir dans notre estomac ces tranches exquises dont nous allions perdre trop tôt le goût. Malheureusement, tout a une fin, même l'appétit vorace, et lorsque le nôtre fut

apaisé, M. Dolisie nous demanda en riant si nous savions ce que nous avions mangé.

— Mais, lui répondis-je, je sais que je viens d'absorber un excellent potage.

— Et moi, surenchérit Émile, je déclare que vos biftecks sont uniques au monde.

— Alors, reprit notre hôte, vous avez bien dîné, c'est une affaire entendue? Eh bien! permettez-moi de vous dire que ce bœuf, que vous trouvez si parfait, n'est autre chose que de la viande d'hippopotame.

Même après en avoir connu l'origine, le souper fut déclaré excellent : il n'y avait pas à y revenir. La boucherie de Brazzaville est du reste là, à deux pas, ouverte de jour et de nuit, et l'on est toujours certain d'y trouver un choix irréprochable : cette boucherie, c'est le grand fleuve Congo qui l'alimente. Le boucher, jeune Sénégalais musculeux, était une ancienne connaissance à moi et s'appelait Abdulay.

Je l'avais déjà rencontré en 1884 au cap Lopez. Chasseur au coup d'œil rare et au sang-froid étonnant, il était à cette époque chargé de ravitailler la mission de l'Ouest africain. Pieds nus, armé du mousqueton Gras, un sabre-baïonnette à la main pour couper les branches du chemin, il partait à la pointe du jour, cherchant une proie qu'il ne manquait jamais. Aussitôt tué, l'animal était dépecé et l'on en retirait les intestins, puis on le couvrait de branchages, autant pour le préserver de la chaleur directe du soleil que pour le mettre à l'abri des innombrables insectes du pays. A chacun de mes voyages à Mandjy on me faisait la gracieuseté de m'envoyer à bord une moitié de bœuf sauvage que j'essayais de saler, mais la chair était sans doute trop avancée, car je n'ai jamais pu réussir à la conserver. Quant à cette viande noire, dont nous étions pourtant privés depuis longtemps, elle était loin de valoir celle de nos bœufs d'Europe et celle de l'hippopotame dont je viens de parler, et il fallait

réellement avoir faim pour se contenter d'une semblable nourriture. En revanche, les antilopes et les sangliers sont excellents, surtout lorsque l'animal a été tué au gîte ou à la bauge et que la viande n'est pas fatiguée.

A Brazzaville, je retrouvai également le second-maître Pouplier — autrefois patron du *Papillon* dans l'Ogooué, aujourd'hui capitaine du steamer *Alima*. — Quelques mois plus tôt, j'aurais pu serrer la main au commandant Félix que j'avais connu à la Plata et au Gabon, mais malheureusement j'arrivais trop tard. Ce lieutenant de vaisseau venait de mourir de la dysenterie : le 17 octobre il expirait au poste de Liranga, à l'embouchure de l'Oubangui.

Le lendemain de mon arrivée au Pool, je fus pris par la fièvre : c'était inévitable. Un repos relatif après une marche pénible devait forcément l'amener. Remis sur pied après quelques doses de quinine, je fis diverses visites, et un des jours suivants je m'embarquai pour Kintamo, ou Léopoldville; j'avais hâte de pressentir le directeur de l'État du Congo.

C'est à Léopoldville que commencent les trente-deux chutes de Livingstone, pour finir à Yellala, avec une différence de niveau de près de 200 mètres.

A Léopoldville, où j'arrivai en peu de temps, grâce au fort courant descendant, j'acquis bien vite la certitude de l'inutilité de mes démarches. M. Liebrechts, commissaire du district, me reçut parfaitement, c'est certain; il me parla même d'une circulaire à mon sujet, que l'Administrateur général avait fait passer dans tous les postes; mais quant à me donner passage sur le steamer *la Ville-de-Bruxelles*, alors en partance, il ne pouvait rien me promettre. Pour un marin, pour le voyageur « qui a voyagé », il existe des signes certains qui l'avertissent de suite de ce qu'il doit craindre ou espérer; ces choses-là sont dans l'air :

on les devine, on ne les raisonne pas. Donc, malgré l'excellent repas que m'offrit l'officier belge, malgré sa courtoisie, je le quittai avec la conviction que, bien que m'ayant promis son sympathique appui, l'État indépendant ne ferait rien pour moi.

J'avais prévu ce contretemps dès mon arrivée à Loango, sachant que le gouvernement de Boma n'aimait pas les indiscrets; et en prévision de mon échec, j'avais fait des démarches auprès de M. de La Fontaine, l'administrateur de la maison hollandaise à Banane. Ce gentleman s'empressa de me répondre qu'il se mettait à ma disposition pour tout ce dont je pourrais avoir besoin dans ma future expédition. Je partis donc rassuré, muni d'une lettre pour M. Greshoff, le représentant général de la factorerie hollandaise sur le haut Congo. Je reconnus bientôt combien mon inspiration avait été heureuse.

Le lendemain de ma visite à Léopoldville, M. Dolisie m'apprit le prochain départ de l'*Alima* pour l'Oubangui. Par *raisons spéciales,* et les *ordres ministériels* à mon endroit étant formels, il ne pouvait le mettre à ma disposition que jusqu'à l'Oubangui.

J'acceptai l'offre de notre résident et le 12 janvier Émile et son laptôt prenaient passage à bord. C'était notre première séparation depuis Bordeaux.

Le soleil levant du 14 janvier nous vit naviguant, M. Dolisie et moi, sur les eaux du Pool, dans la direction de Kinchassa, station qu'habite M. Greshoff.

Certes, la lettre de M. de La Fontaine était un précieux passeport, mais je crois bien que, même sans elle, l'accueil que je reçus eût été le même. Aux premiers mots que je lui adressai sur mon voyage, M. Greshoff m'interrompit par cette seule phrase : « Trop heureux, Capitaine, de pouvoir faire quelque chose qui vous soit agréable! »

Il y a des moments dans la vie où la joie est tellement forte, qu'elle a besoin de se manifester extérieurement. J'avais envie de crier, de hurler, de marcher, de me remuer. J'allumai un cigare qui s'éteignit peu après. A ma conversation en français, je mêlais des termes anglais entrecoupés de divers « caramba » espagnols. Qu'on y songe un peu! un énorme poids venait de m'être enlevé. Depuis six mois, je vivais avec l'inquiétude de ne savoir comment gagner les Falls; depuis six mois, je voyais s'augmenter les obstacles, s'accentuer les mauvaises volontés; je sentais tout le ridicule de ma situation d'expectative sur les bords du fleuve africain, et je rongeais mon frein en songeant que peut-être il me faudrait rester impuissant à regarder couler les eaux du Congo et à piétiner sur place; il ne m'eût plus fallu qu'une canne à pêche pour être complet!

— « Eh bien! et ces Falls? » n'eussent pas manqué de me dire les bonnes âmes.

— « Déjà de retour de Zanzibar? » m'eût glissé un ami compatissant.

C'eût été intolérable.

Grâce aux administrateurs de la maison hollandaise, mes six mois de souffrances venaient de cesser, et le 23 janvier le steamer *Holland* — un beau navire et un beau nom devait venir me prendre sur le territoire français.

J'ai contracté envers MM. de La Fontaine et Greshoff une éternelle dette de reconnaissance, et j'étends à tout ce qui est hollandais cet élan de mon cœur.

A cinq heures, nous étions de retour à Brazzaville.

La nuit, je ne pus dormir, tant j'étais ému et préoc cupé.

Le 19 janvier, l'épidémie de petite vérole, qui jusqu'à ce jour n'avait touché que les noirs, ayant atteint les blancs, M. Dolisie, par mesure sanitaire, fit évacuer le poste de Brazzaville, et m'engagea, dans mon propre intérêt, à me

joindre au détachement qui se rendait sur les bords du Djoué.

N'ayant rien à faire de ce côté-là, j'allai demander l'hospitalité à la maison hollandaise de la rive droite du Pool. La porte m'en fut ouverte à deux battants par M. Klein, qui, du reste, avait reçu de M. de La Fontaine, l'administrateur général de Banane, des instructions précises à cet égard. C'était une nouvelle dette de reconnaissance que je contractais.

Ce n'est pas que j'aie eu à me plaindre de l'accueil qui m'a été fait dans les stations françaises : partout j'ai été bien reçu, et l'on m'a donné à manger. Mais une maison étrangère, se mettre si complètement à ma disposition ; une maison étrangère, m'accorder le passage gratuit pour moi et mes hommes ; une maison étrangère donner l'ordre à ses agents de me laisser prendre dans ses magasins les marchandises dont je pourrais avoir besoin, au risque de se démunir elle-même, c'est plus que de l'hospitalité et du bon accueil !

Oui, les Hollandais ont fait cela pour moi, et je leur en témoigne ici ma profonde gratitude. Et non seulement cette nation généreuse m'accordait gratuitement le passage pour moi, mes hommes et mes bagages, mais encore, pendant tout le temps que nous serions à bord, nous ne paierions pas notre nourriture.

Et ce n'est pas tout. Pour des motifs dont je n'ai pas à m'occuper ici, il est certain que les rapports sont des plus tendus entre l'État indépendant et Tippo-Tib. En revanche, ce puissant Arabe est au mieux avec M. Greshoff qui, toujours gracieux, me promit son concours pour me faire obtenir la montée du Congo *après les Falls*. Comprend-on bien? *Après les Falls!* c'est-à-dire dans cette partie du fleuve parcourue seulement par Stanley, à sa première traversée de l'Afrique ! La route des caravanes de Tippo-Tib

pour la côte orientale remonte le Congo jusqu'à Nyangoué, le Nyangoué de Livingstone, de Cameron et de Stanley.

Le lecteur comprendra que je n'en demandais pas davantage, et je laissai aux circonstances le soin de s'arranger au mieux de nos intérêts.

Je me suis donc installé dans la factorerie hollandaise : je n'ai eu qu'à me présenter, me bornant à dire que je venais attendre le départ du steamer pour les Falls, et j'ai été bien accueilli. Que dis-je, accueilli? On m'a donné la plus belle chambre, et il n'est sorte d'attentions délicates que l'on n'ait eues pour moi. C'est du reste le privilège de tout blanc se présentant, en Afrique, chez un autre blanc.

Oh! je sais bien que ceux qui me connaissent pourront assurer que je ne suis pas d'une blancheur immaculée; mais malgré tout, je fais quand même partie de cette belle race caucasique dont ils sont eux-mêmes des représentants Aux yeux de mes amis, je puis ne pas être très blanc; mais les indigènes, eux, n'ont garde de s'y tromper. Au Gabon, j'étais un « Tangani »; sur le Pool, je suis un « Mondelé » . partout et toujours un blanc.

Et, à ce propos, je dois dire qu'on n'est pas tout à fait d'accord sur la traduction exacte du mot « mondelé ». Veut-il dire *marchand?* Signifie-t-il *blanc?* Je l'ignore. Pour les Africains, tout blanc qui pénètre dans leur pays est forcément un marchand. Il est marchand, qu'il fasse du commerce ou qu'il vende ses marchandises européennes pour se procurer des vivres. Moi qui avais des ballots en assez grand nombre, moi qui étais précédé de soixante-sept porteurs, moi qui achetais des vivres et les payais en monnaie du pays, j'étais un « foumou-mondélé », autrement dit : un chef blanc.

C'est quelque chose que d'être un chef; mais, avec moi, cela ne prend pas, et je marchande avec les indigènes tout comme un vulgaire porteur d'eau. Cette façon d'opérer a eu,

somme toute, son bon côté : elle m'a permis d'acheter à meilleur marché, ce qui indiquait clairement aux noirs que j'étais un vieil Africain. Le nouveau venu, lui, tout fier de s'entendre appeler « foumou », redresse la tête avec orgueil, et, pour reconnaître un compliment aussi flatteur, paie sans hésiter le prix parfois exorbitant qu'on lui demande.

Au Pool, on pratique la traite des noirs, et l'on n'y gaze pas les mots : les Batékés, ou régionaux, se livrent carrément à l'achat de la chair humaine. Si la marchandise a bon aspect, on lui regarde les dents, on lui relève les paupières, on la fait marcher, courir, soulever des fardeaux, et on discute le prix. Si l'on n'arrive pas à s'entendre, les Batékés se consolent facilement, car derrière eux il y a les Bayensis, ou riverains du Congo : ceux-ci achètent des esclaves, mais c'est uniquement pour les manger.

Je connais un blanc très correct, parfait honnête homme, à qui je serre la main sans avoir besoin de prendre des gants, et qui possède « actuellement » trois esclaves achetés dans des conditions toutes particulières. Il se trouvait dans l'Oubangui, lorsqu'un jour il vit passer devant lui une femme tenant un enfant à la main et en ayant un autre à califourchon sur la hanche. Cette malheureuse était entourée d'une foule hurlante qui trépignait et faisait force gesticulations. Mon ami s'enquit sur-le-champ de ce que signifiait cette scène, et il apprit qu'on allait égorger ces trois infortunés pour les manger. Il les acheta : les enfants lui ont coûté à peu près 25 fr. pièce — le prix d'un jeune mouton sur nos marchés; — la mère lui fut vendue un peu plus cher. Voilà comment il se fait que mon ami possède des esclaves.

Et ce qui se passe sur notre territoire a lieu également de l'autre côté du fleuve, sur les terres de l'État libre du Congo!... Cette épithète d' « État libre! » m'amène à faire une constatation : c'est que ce gouvernement ne compte

pas un seul citoyen. En effet, les blancs qui s'engagent pour un temps limité dans l'État du Congo ne perdent pas pour cela leur nationalité; les uns sont et restent toujours belges, anglais ou allemands; les autres sont et restent toujours suédois, russes, voire même français, ce qui est plus rare. Quant aux noirs, si on leur demande ce qu'ils sont, ils répondent sans hésiter qu'ils sont ou Ballalis ou Batékés, car ces deux peuplades se rencontrent indistinctement sur les bords du Congo, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche.

Pour rester dans la vérité, je dois dire que les noirs de notre territoire font absolument la même réponse, et que jusqu'à présent la vue de notre drapeau n'a pas eu pour effet d'exciter leur enthousiasme. Du côté des blancs, c'est autre chose : tout est français ou à peu près, et notre cher pavillon tricolore n'abrite sous ses plis que des enfants de la vieille France.

J'ai peu visité la rive sud du Pool et, par suite, ma connaissance du pays est assez restreinte. J'ai néanmoins appris qu'à son dernier passage, c'est à Kinchassa et sur les terres de la maison hollandaise, que logeait le premier voyageur du siècle, H. M. Stanley. Comment se fait-il qu'il ne soit pas allé habiter Léopoldville? Mystère! C'est pourtant lui qui, le premier, a songé à un État congolais; c'est lui qui a fondé cet État! Dans cette sorte d'ostracisme pour tout ce qui était gouvernemental, il y a certainement quelque chose que nous ne saurons jamais, d'autant plus que l'accord paraît exister aujourd'hui entre Stanley et le gouvernement de Boma.

Léopoldville s'occupe plus particulièrement des choses maritimes, mais ne néglige pas pour cela absolument les cultures. Il paraît, et cela de l'aveu d'un officier belge, que la récolte de riz de 1888 a dépassé 7,000 kilogrammes. J'ai visité le jardin du gouvernement, qui est véritablement fort

beau avec sa haie de goyaviers aux fruits succulents. J'ai remarqué d'admirables caféiers aux feuilles vert jaune, aux branches chargées de fruits. Ces essais heureux doivent encourager les efforts, et nul doute, s'ils sont couronnés de succès, que Léopoldville, dans quelques années, ne puisse se passer de la graine étrangère.

M. Liebrechts m'a montré ses plants de vigne du Cassaï; mais qu'ils sont loin d'approcher de notre vigne française! Il m'a assuré que les raisins venaient fort bien, je veux le croire; un peu plus loin, on me disait que ce raisin était entièrement privé de sucre. Bref, la vigne du Cassaï pourra faire de fort jolies tonnelles, bien ombragées et bien fraîches; mais quant à détrôner nos vins de la Gironde, de la Bourgogne et même de régions moins privilégiées de la France, nous pouvons dormir tranquilles : pendant longtemps encore nous n'avons rien à craindre de l'État indépendant au point de vue vinicole.

J'ai dit que Léopoldville s'occupait plus particulièrement des choses maritimes. J'en viens donc tout naturellement à parler des nombreux vapeurs qui parcouraient le haut Congo lors de mon séjour au Pool en 1889. Ce ne sont certes pas des steamers comparables à nos paquebots, mais enfin ils ont supprimé la pirogue, si incommode et si lente, et c'est déjà beaucoup.

L'État du Congo possédait alors quatre vapeurs : le *Stanley,* la *Ville-de-Bruxelles,* l'*En-avant* et l'*Aïa*. De ces quatre steamers, les deux premiers sont seuls capables de prendre des marchandises et des passagers. L'*En-avant* est plus particulièrement destiné au Cassaï et au bas cours du fleuve. Quant à l'*Aïa,* il met la station des Bangalas en communication avec les Falls.

Les bateaux belges *Stanley* et *Ville-de-Bruxelles* étaient les plus grands et les mieux compris de tous : c'étaient de longs et larges chalands, sur le pont desquels s'élevaient de

confortables cabines. Également sur le pont, mais à l'avant, afin de contre-balancer le poids de la machine et des roues qui se trouvent à l'arrière, sont les chaudières qui communiquent avec les tiroirs des cylindres par des conduits de vapeur cachés sous le second pont. Une machine à fourreau fait mouvoir directement l'énorme roue terminale, et deux gouvernails, mus par une seule barre, servent à diriger le bâtiment.

A une hauteur de deux mètres s'élève un second pont sur lequel se trouvent les cabines. Pour le passager, rien de plus agréable, car il a à profusion l'air et l'espace. Mais ce dont j'ai pu me rendre compte, c'est que, chargé par ses deux extrémités, le bateau se cassait en deux et faisait déjà le dos d'âne. J'ai même remarqué, à Léopoldville, qu'on travaillait à placer des tirants afin d'empêcher ce renflement. Heureusement que l'État du Congo paraît être assez bien monté quant à ses ateliers de forge.

Le Congo français comptait également quatre steamers : le *Ballay*, le *Djoué*, l'*Alima* et l'*Oubangui*. Bien qu'à Brazzaville on m'ait dit avoir ces quatre vapeurs, en réalité je n'en ai vu qu'un en état de naviguer : c'était l'*Alima*. Le *Ballay* figurait peut-être sur le papier comme y figurent dans nos ports les vieux pontons amarrés sur les vases et destinés à y pourrir; mais il était mort, bien mort dans le haut cours de l'Alima, théâtre de ses débuts. Le *Djoué* était en réparations; quant à l'*Oubangui*, ce vapeur était, disait-on, prêt à fonctionner, mais je ne l'ai pas vu. A son retour de Liranga, l'*Alima* devait lui amener le personnel nécessaire.

Tel était le matériel naval que nous avions au Stanley-Pool, et je m'expliquai dès lors les tiraillements que j'avais eus avec M. de Brazza avant mon départ d'Europe. La voilà, la raison qui a empêché de me conduire aux Falls; il ne faut pas la chercher ailleurs; et si l'un des principaux

fonctionnaires a imprudemment déclaré à Libreville qu'il donnerait sa démission si on le forçait à mettre un vapeur à ma disposition, c'est qu'il ne voulait pas rester démuni de tout moyen de communication avec ses postes de l'Alima et de l'Oubangui.

La Compagnie américaine « Sandford exploring Expedition » possède les deux steamers *Florida* et *New-York*, plus spécialement affectés au transport des produits indigènes du haut fleuve et de ses affluents.

Le missionnaire anglais Grenfell monte la *Peace*, et c'est sur ce steamer qu'il a pu faire toutes ces belles explorations qui lui ont valu la grande médaille d'or de la Société royale de géographie de Londres.

Le Docteur Sims, missionnaire américain, voyage sur le *Henri-Reed*, qui le transporte rapidement sur les points où l'on requiert sa science médicale.

La mission catholique devait, elle aussi, avoir son vapeur, le *Léon XIII*. La coque de son bateau naviguait déjà, lors de mon passage à Brazzaville, mais la machine n'était pas encore montée. Elle doit l'être actuellement.

La maison hollandaise, en outre de son vapeur *Holland*, sur lequel j'allais remonter aux Falls, attendait un second petit steamer.

La maison française Daumas, Bérard et Cie mettait la dernière main à son vapeur la *France*. Quant au *Roi-des-Belges*, ce steamer avait été mis par l'État indépendant à la disposition de M. Alexandre Delcommune, pour qu'il pût étudier sur le vif tout le bassin du Congo et en faire connaître les ressources commerciales. Mieux que quiconque M. A. Delcommune était capable de mener à bien pareille entreprise, et il l'a parfaitement prouvé par ses récentes explorations sur la Lomami et autres affluents de la rive gauche.

En somme, en 1880, quinze vapeurs évoluaient sur ce

fleuve, encore peu connu il y a quelques années. Et l'on m'assure que, depuis mon passage, cette flotte s'est considérablement accrue.

Si notre marine, au Pool, est inférieure; si nos ateliers ne sont pas tout à fait ce qu'on serait en droit d'exiger, en revanche, nos constructions terrestres ne laissent rien à désirer. J'ai visité le four pouvant cuire 20,000 briques, j'ai vu les divers produits en tuiles, carreaux, etc., ainsi que les bâtiments construits à l'européenne et qui défient toutes les tournades. Elles contrastent singulièrement avec les paillottes primitives qui les entourent.

Au Pool, il n'y a que l'État français qui ait des maisons en briques. A Léopoldville, elles sont en planches.

On y fait également des essais de culture, mais tout l'objectif du résident — du moins j'ai cru le voir — se porte vers la connaissance parfaite du pays. Tantôt ses agents piquent une pointe vers le nord et ne doivent revenir qu'après avoir accompli leur mission, tantôt ils suivent le cours sinueux d'une rivière, qu'ils remontent jusqu'à sa source, construisant des ponts aux endroits favorables et traçant des routes.

Par suite de ce va-et-vient continuel, des séjours prolongés dans certaines stations, les populations autrefois si farouches commencent un peu à se familiariser avec les blancs et commercent même avec eux. Les pointes d'ivoire qui viennent toutes de l'intérieur, mais surtout du haut fleuve, s'échangent généralement contre des tissus, de la poudre et des barrettes de cuivre[1]. Cette dernière marchandise est fort prisée au Pool; elle s'appelle *mitako*. Le mitako est une baguette de cuivre jaune — le rouge n'est pas accepté — longue de 52 centimètres, qui sert plus particu-

[1] J'ai malheureusement constaté que les tissus étaient ou anglais ou hollandais; la poudre provenait ou de Belgique ou d'Angleterre; quant aux barrettes, c'est un produit exclusif d'outre-Manche.

lièrement à l'achat de la nourriture indigène : du manioc, du maïs, etc.

Il existe trois routes pour arriver à Brazzaville, trois routes qui peuvent se décomposer en cinq.

La première de toutes est celle que j'ai prise, par Loango, Ludima-Niari, Boanza et Comba. C'est la plus directe et en même temps la moins dangereuse. En la suivant, on ne court pas le risque des rapides et des rivières, puisque le trajet se fait toujours sur la terre ferme et au milieu de populations amies. Elle ne demande que vingt-cinq jours de marche.

La seconde route part de Banane — rive droite de l'embouchure du Congo, — remonte le fleuve jusqu'à Nokki ou Matadi, et atteint le Pool en suivant par terre la rive gauche du Congo. A Léopoldville ou à Kinchassa, on traverse en pirogue.

Cette route est la plus courte et ne demande que quinze jours de marche, mais elle est la plus rude, en cela qu'il faut constamment monter et redescendre les montagnes rocheuses qui avoisinent le Congo. Pendant la saison des pluies, et vu le manque absolu de ponts, il arrive qu'on est obligé de rester des semaines entières devant un cours d'eau trop torrentueux et trop profond.

Cette route est peu suivie par les Français, d'autant plus que par Loango on n'a ni les ennuis ni les risques d'un débarquement des marchandises à Nokki, d'un réembarquement au Pool et d'un troisième transit sur les terres françaises.

Il arrive quelquefois qu'au lieu de suivre le Congo jusqu'au Pool, on le traverse vis-à-vis Manyenga, où se trouve un poste français. De ce point à Brazzaville il ne faut plus que quatre jours.

La troisième route — dont je ne parle que pour mémoire —

remonte l'Ogooué en vapeur jusqu'à Lambaréné[1]; les colis sont alors transbordés dans des pirogues qui, en deux mois, arrivent à Franceville. Mais les rapides sont si nombreux et si dangereux, qu'il faut compter en moyenne le tiers des marchandises comme perdues à l'arrivée sur la Passa. A Franceville on prend la route de terre, et, à 180 kilomètres environ dans l'Est, on arrive au poste de Leketi, où il faut encore réembarquer les marchandises qui, pour arriver au Pool, devront descendre l'Alima et le Congo.

En outre des dangers de la navigation du haut Ogooué, il y a aussi les longueurs de la route dont il faut tenir compte. Pour arriver au Pool par cette voie, il faut trois mois au moins.

De Franceville, on peut, en piquant directement vers le Sud, éviter l'Alima et le Congo. Mais cette route est peu fréquentée et n'a été suivie jusqu'à ce jour que par M. Fondère. Elle est peu pratique.

Avant d'entraîner à ma suite le lecteur sur ce haut Congo qu'il lui tarde certainement de connaître, je crois utile de dire quelques mots des fauves qui habitent les contrées que j'ai traversées pour arriver au Pool.

Dans les rivières, cours d'eau et marigots, en première ligne se trouve l'hippopotame. Ce pachyderme se prélasse toute la journée dans les eaux qu'il a choisies, se contentant de monter de temps à autre à la surface pour refaire sa provision d'air. Puis il plonge bientôt après, certain de retrouver sur son lit de sable la tranquillité et la sécurité qui pourraient lui manquer à l'air libre. Le soir, après le coucher du soleil, il quitte son humide demeure et vient à terre pour y paître les papyrus de la rive. L'hippopotame est inoffensif, et s'il lui arrive parfois de faire chavirer une

[1] Pendant la saison des pluies, les steamers peuvent remonter jusqu'à N'jolé.

pirogue et ses voyageurs, c'est que la frêle embarcation s'est trouvée sur son dos au moment où il remontait à la surface des eaux. En sa qualité d'amphibie, il est déclaré *immonde* par les musulmans.

Le *chibissi*, rongeur dont la taille varie selon l'âge, est un animal fort apprécié en cuisine. Comme notre blaireau d'Europe, dont il atteint à peu près la grosseur, il se tapit dans son terrier pendant le jour et ne sort que la nuit.

Parmi les félins, je dois en première ligne citer le tigre qui, pour n'être pas comparable à son congénère de l'Inde, n'en est pas moins fort à craindre. Le tigre d'Afrique est une simple panthère. Si bonne garde qu'on fasse, on ne peut se garantir de ses attaques, et les troupeaux de moutons et de cabris sont souvent décimés par le terrible fauve. Caché dans les plantations de manioc, il n'hésite pas à se précipiter sur tout animal qui passe à sa portée, et bien souvent les chiens des factoreries, à défaut d'autre proie, assouvissent sa férocité. Au Pool, il n'y a pas encore d'exemple qu'il ait attaqué l'homme, mais on croit que, si la faim le poussait, il s'en passerait la fantaisie.

Quant aux caïmans, ils pullulent dans tous les cours d'eau, et il est bon de ne jamais laisser pendre sa main hors des embarcations. Ces sauriens, dont la vue est très développée, nagent sans bruit entre deux eaux, arrivent brusquement à terre, étourdissent d'un formidable coup de queue l'imprudent qui se laisse surprendre et l'emportent dans leur énorme gueule.

Passons aux serpents. Dire que je n'en ai pas vu, serait peut-être trop m'avancer; d'un autre côté, assurer le contraire pourrait ne pas être exact. Je m'explique : dans le Mayomba, et lorsque nous gravissions les rudes pentes de la montagne, je fis la rencontre d'un noir qui portait une feuille d'arbre à la main, feuille qu'il me tendit et sur laquelle je vis la tête d'un serpent qu'il venait de tuer; et d'un. —

Deux ou trois jours plus tard, en travers du sentier que nous suivions, se trouvait un serpent mort dont les fourmis s'étaient déjà emparées; et de deux. — Enfin, une autre fois, j'entendis derrière moi le bruit que fait une crosse de fusil frappant la terre. « Que fais-tu donc? dis-je à mon laptot Ali, qui me suivait; tu vas casser ton fusil si tu t'amuses de la sorte. — Mais, Cap'taine, me répondit-il dans son langage de nègre, je ne m'amuse pas : un serpent vient de passer derrière toi, et j'ai essayé de l'écraser; mais il a fui dans la brousse. »

D'où je conclus à la présence des serpents.

Bœufs sauvages, antilopes cornues, singes grimaçants sont, paraît-il, les hôtes assidus des bois environnant le Pool. Comme pour les serpents, je n'ai rien vu. Il est vrai que je suis très myope.

En somme, l'Afrique n'est pas cette contrée peuplée de fauves qu'on a l'habitude de représenter dans les livres. Certes il y en a, là comme un peu partout; mais, pendant cette traversée d'un an, nous les avons toujours vus fuir devant nous et n'avons jamais été attaqués par aucun d'eux. En général, les fauves d'Afrique dorment le jour, et pendant la nuit nous avons sans cesse eu soin de nous entourer de grands feux qui, paraît-il, ont la propriété de les éloigner. J'ai vu des éléphants, des rhinocéros, des bœufs sauvages, des zèbres; mais, au moindre bruit qui décelait notre présence, tous disparaissaient dans les fourrés épais.

Après avoir passé en revue les animaux de la route, j'arrive aux indigènes dont j'ai fort admiré la magnifique structure. Chez eux, pas de bossus, pas de manchots, pas de boiteux. Pour des noirs, me disais-je, ils sont réellement privilégiés, et la malédiction que le vieux Noé lança sur son fils Cham n'est pas retombée sur ses arrière-petits-enfants.

Quelle belle race! comme elle est bien plantée! comme ell est alerte! comme...! J'en étais là de mes réflexions à haute voix lorsqu'un ami vint subitement interrompre mes exclamations. Et quand il sut ce qui en faisait l'objet, il se mit à rire et me dit : « Rien d'étonnant à cela, mon cher Capitaine; et vous aurez beau vous récrier, il n'en est pas moins certain que si ces noirs n'ont aucune difformité corporelle — je ne parle pas des autres, ajouta-t-il malicieusement, — la cause en est des plus naturelles; car tous ceux qui naissent mal conformés subissent le même sort : on les supprime! » L'explication était péremptoire, et je m'en contentai.

Les Africains — ceux du moins que j'ai vus sur nos terres — sont assez industrieux et s'adonnent surtout au tissage des pagnes en fibres d'ananas. Ces étoffes sont réellement fines, très bien travaillées et ressemblent, mais en mieux, à la rabane de Madagascar. — Leurs armes sont de petits bijoux en fer très artistement ciselés. — Avec les barrettes de cuivre jaune qu'ils ont reçues en paiement, ils fondent des colliers qui pèsent quelquefois jusqu'à quinze livres. — Ils fabriquent encore eux-mêmes leurs filets de pêche. Et cependant, en Afrique, le travail est considéré comme le lot des êtres inférieurs : aussi le réserve-t-on en général pour les femmes et les esclaves.

Un mot, pour finir, sur ce Pool, sur ce terrible Pool témoin de tant de sinistres : je ne puis abandonner ce vaste étang sans dire qu'il est inabordable pour les pirogues pendant les mois d'octobre et de novembre, saison des grands vents du Sud-Ouest. A cette époque de l'année, les lames sont assez fortes pour embarquer dans les pirogues et les faire chavirer; aussi les indigènes s'abstiennent-ils, durant ces deux mois, d'apporter leurs divers produits aux factoreries du Pool.

Le 22 janvier, dans la soirée, j'étais prêt à partir et à m'aventurer sur ce haut Congo dont depuis si longtemps je brûlais de suivre le cours. Tout était prêt, mes provisions se trouvaient au complet, mes hommes ne demandaient qu'à se mettre en route, Émile partageait ma joie, personne ne manquait à l'appel. Mon exploration du continent noir allait commencer sous les meilleurs auspices, et c'est le cœur plein d'espoir que je partais pour les Falls, où je comptais trouver Tippo-Tib et, avec lui, l'aide qui m'était nécessaire pour mener à bien mon entreprise.

CHAPITRE IV

Sur le Congo.

SOMMAIRE

Embarquement sur la *Holland*. — Les « Dover Cliffs ». — Notre combustible. — Le Makoko de N'gantchou. — Bolobo et la *Ville-de-Bruxelles*. — La mission de Stanley. — Surnoms des Européens. — Missions sur le haut Congo. — L'Oubangui et l'Ouellé. — La « Sanford Company ». — L'État indépendant et sa flotte. — L'Oumangui et ses habitants.

Le 23 janvier, donc, à sept heures trente du matin, je quittais la factorerie hollandaise et m'embarquais sur le steamer *Holland*. Après une navigation assez pénible, et qui, tout en demandant un pilote expérimenté, ne peut se faire que la sonde à la main, nous étions à onze heures à l'endroit que Stanley, en 1877, appela « Dover Cliffs[1] » par suite de la ressemblance des falaises de la rive droite avec celle des côtes anglaises du Pas-de-Calais.

Les Dover Cliffs du Congo se composent d'une rangée de falaises d'environ cinq milles de longueur. La première, en remontant, est complètement boisée du sommet à la base; de loin en loin, elle laisse percer un tuffeau crayeux, mais la végétation reprend vite ses droits; la seconde est blanche

[1] Les « Falaises de Douvres ». Ce n'est pas Stanley qui leur donna ce nom, mais bien Frank Pocock, le dernier de ses trois compagnons blancs, qui devait peu après disparaître dans les chutes de Massassa, presque à l'issue de ce terrible voyage de trois années.

et entièrement dénudée; la troisième est rougie par des pyrites de fer qui suintent sur la paroi immaculée. Devait-il être fier, Stanley, de contempler, lui, premier Européen, ces terres nouvelles qu'il allait faire connaître aux peuples civilisés! Et il était par là bien payé de ses peines, de ses fatigues de trois ans, de ses douleurs physiques et morales, lorsqu'il imposait à ses importantes découvertes des noms nouveaux, des noms à lui!

Cinq milles plus haut, nous entrions dans le haut Congo dont la largeur me paraît être un peu plus considérable que celle de la Garonne devant Bordeaux. Le grand fleuve, dont le courant descendant était d'environ trois ou quatre milles à l'heure, coulait entre de hautes montagnes boisées venant mourir à la rive. Pas un village sur ses bords, pas une pirogue en vue; mais, patience! car d'après mes cartes, nous devons avant peu faire connaissance avec les indigènes.

A cinq heures, nous stoppons et mouillons à 10 mètres de terre. Une amarre est envoyée à l'avant, une autre à l'arrière, et en dix minutes nos porteurs, transformés en bûcherons, abattent les arbres morts de la forêt. C'est ainsi que procède tout navire dans ce haut Congo où il n'y a aucun dépôt de charbon pour se procurer du combustible. Les chaudières sont construites pour chauffer au bois, et Dieu merci! le combustible ne manque ni sur la rive ni dans les îles. En moins d'une heure, le bois est coupé — car il faut prendre ses mesures avant la nuit qui vient à six heures, — puis transporté de la forêt sur la rive, où de grands feux sont allumés : il reste encore, en effet, beaucoup à faire : maintenant il s'agit de débiter les arbres et de leur donner la longueur et la grosseur voulues pour être brûlés. Jusqu'à dix heures, le grincement des scies se fait entendre, le bruit des coups de hache se mêle aux chants monotones et barbares des indigènes, qui ont hâte d'en finir, puis tout se tait : nous allons nous livrer au repos.

Le lendemain, au jour, les amarres sont largnées, et nous poursuivons bientôt notre route entre deux berges formées de coteaux assez élevés. Jusqu'à présent, depuis notre sortie du Pool, nous avons à peu près suivi le milieu du Congo, tout en nous gardant bien d'accoster les pointes, où les remous du courant accumulent les sables et les alluvions. La brise souffle de l'Ouest avec force et se faufile dans ce grand couloir qui n'est autre que le fleuve lui-même. Notre direction moyenne est l'Est-Nord-Est jusqu'à midi, heure à laquelle nous passons devant l'embouchure de la Rivière-Noire, affluent de la rive gauche; mais à partir de cette rivière, le coude du Congo s'accentue et remonte vers le Nord-Est.

A quatre heures, nous passons à toucher la petite île de *Doula,* que recouvre, selon l'expression de Stanley, « un dôme impénétrable de feuillage, » et dont la végétation luxuriante pénètre jusque dans les interstices des nombreux rochers qui en forment la base. A cinq heures, nous mouillons sur la rive française, pour recommencer le travail de la veille et faire de nouvelles provisions de bois.

Certes, la côte opposée est tout aussi riche en combustible, mais il faut une permission spéciale pour couper du bois sur les terres de l'État indépendant; il faut un papier en quelque sorte officiel que doivent viser tous les chefs des postes du littoral; il faut enfin une foule de formalités qui assomment les marins, et comme notre rive est exempte de toutes ces minuties administratives, M. Greshoff préfère accoster la terre française.

Mon intention n'est pas de m'arrêter aux différentes particularités de la route, d'autant plus que la description des rives du Congo a déjà été faite par de plus compétents que moi. Je me bornerai seulement à signaler quelques faits de nature à intéresser mes lecteurs.

A trois heures, nous passions devant *M'souata,* résidence

du chef Gobila. Presque vis-à-vis, et sur les terres françaises, se trouve la pointe de *N'gantchou*. A une journée de marche dans l'ouest-nord-ouest de cette pointe, habite le Makoko, avec qui M. de Brazza conclut le traité qui nous donnait les terres du Congo. J'aurais bien voulu rendre visite à cette Majesté noire, mais la *Holland*, mon unique moyen de locomotion pour les Falls, allait partir, et je dus me priver du plaisir de serrer la main à un vrai roi. Cela n'arrive pas à tout le monde de tutoyer un souverain et de lui dire sur le ton de la plus intime familiarité : « Eh bien! grand roi, comment va la santé? »

Bah! après tout, mieux valait qu'il en fût ainsi. Cette satisfaction d'amour-propre m'eût coûté quelques pièces de tissus — car toute satisfaction se paie, même en Afrique!

Le lecteur remarquera mon insistance à dire : le Makoko, du Makoko, au Makoko; j'ai l'air de décliner Makoko, comme au collège nous faisions pour le latin. Et, en somme, j'ai raison d'employer l'article, car Makoko n'est nullement le nom d'un individu, comme on le croit généralement, mais bien le titre qu'il porte. Makoko signifie : chef souverain; et les autres chefs ne sont que ses feudataires.

A cinq heures, nous arrivions à l'embouchure du Kassaï, cette immense rivière qui plonge dans l'intérieur de l'Afrique jusque près des sources présumées du Zambèze. Sur la rive gauche de cette embouchure s'élevait autrefois le poste militaire de *Kwamouth :* aujourd'hui il est entièrement abandonné, et les constructions européennes, vues du bateau, m'ont paru tomber en ruines. Sur la rive droite du Kassaï se trouve la mission catholique belge.

Le 26, à dix heures du matin, nous étions par le travers de la Léfini, et, dans l'après-midi, nous stoppions devant un des villages de *Tchoumbiri,* ce chef à la fois si rusé et si obséquieux, qui vint rendre visite à Stanley lors de sa première descente du Congo et le reçut avec une véritable

courtoisie. Dans ce temps-là, la venue d'un blanc soulevait toute une région de l'Afrique; aujourd'hui, c'est tout au plus si l'on y fait attention. Il y avait, en effet, près de deux heures que nous avions accosté le rivage, et pas un indigène ne s'était encore présenté.

Le 27, à cinq heures, nous atterrissions à *Bolobo*, toujours pour refaire notre combustible. Cachée dans les roseaux de la rive, la *Ville-de-Bruxelles*, elle aussi, se livrait à la même opération. Ayant deux heures à dépenser avant le repas du soir, je me rendis à terre, autant pour me délier les jambes que pour visiter le village. A peine au milieu des cases, je rencontrai un officier belge, passager à bord de la *Ville-de-Bruxelles*. Nous nous présentâmes mutuellement et nous causâmes. J'appris que l'expédition de la *Ville-de-Bruxelles*, commandée par le lieutenant Becker, avait pour objectif les Falls, d'où mieux qu'ailleurs on pouvait avoir l'œil sur le pays environnant. « Irons-nous plus loin, » ajouta l'officier voyageur? « Pousserons-nous jusqu'au Manyéma? » Je l'ignore; mais, comme depuis un certain temps les » Anglais ont paru jeter les yeux du côté des grands lacs » du centre, nous voulons être aux premières places pour, » le cas échéant, revendiquer nos droits. Un lord a dernièrement fait une interpellation à la Chambre des Communes et émis cette opinion singulière, mais fort politique » peut-être, que toute occupation qui n'était pas effective ne » pouvait être réelle. Or, Stanley, qu'on disait être parti à la » recherche d'Emin-Pacha; Stanley qu'on avait un instant » voulu transformer en marchand d'ivoire, Stanley est allé » tout simplement passer des traités avec les chefs de l'intérieur, au profit de sa première patrie, l'Angleterre. Stanley » a reçu du banquier Mackinnon, directeur de la *Castle line*, » la somme de 250,000 francs comme participation à l'expédition; Stanley a eu gratuitement pour lui et ses hommes » le passage sur un des steamers de cette ligne, de Zanzibar

» au cap de Bonne-Espérance d'abord, du Cap à Banane » ensuite. Or, un banquier est toujours un banquier, surtout » quand il est doublé d'un Anglais; le don généreux de » M. Mackinnon nous a paru très gros de surprises. Nous » sommes allés aux informations, et nous avons appris que » depuis le départ de Stanley, le dit banquier a pris le titre » de *Président de l'* « *East African and lakes commercial* » *Company* » [1], pour laquelle Compagnie charte royale a été » gracieusement octroyée. Eh bien! en face des agissements » de Stanley, qui est homme à tout sacrifier pour arriver à » son but; en face des envahissements de l'Allemagne, qui » cherche à percer au Nord-Ouest, dans la direction du » Victoria-Nyanza, ne pensez-vous pas qu'il est plus que » temps d'aller dire à nos indigènes : « Reconnaissez-vous » ce papier? c'est le traité que vous avez signé avec nous. » — » Et nous y allons, continua l'officier belge; nous y allons; » ne serait-ce que pour surveiller nos intérêts et protester » contre tout empiètement qui pourrait être fait sur notre » territoire. »

Qu'ils y aillent donc tous en Afrique, Anglais, Allemands, Portugais et Belges! Qu'ils s'emparent bien vite de ce vaste continent noir, où du reste ils ne pourront tenir que s'il plaît à l'indigène! Mais, pour Dieu! que l'envie ne nous prenne pas d'augmenter encore nos possessions de ce côté. J'en ai trop vu de colonies pour ne pas comprendre qu'à part l'Algérie, le Tonkin et la Cochinchine, tout le reste ne peut être que très onéreux.

S'agit-il, en effet, de nos riches colonies d'autrefois, des Antilles françaises par exemple, avant la fabrication du sucre de betterave en Europe? On n'y trouve aujourd'hui que ruine et misère.

Notre île de la Réunion, dont nous étions si fiers jadis;

---

[1] Compagnie commerciale des lacs et de l'Est Africain.

les villes de Saint-Denis et de Saint-Pierre, qui regorgeaient de richesses, ont vu peu à peu la fortune des grands propriétaires fondre comme les neiges du Salazie[1], et les biens-fonds passer aux hypothèques! Certes, il y a encore des fortunes, mais elles sont fort rares.

Que faudrait-il faire pour ramener la prospérité dans nos colonies? C'est une question bien difficile à résoudre, je le reconnais, mais que nos gouvernants doivent aborder de face sans tarder.

Chez les indigènes africains, tout blanc a un nom, mais un nom qu'on lui impose. Ainsi Stanley, entre Issanghila et Manyenga, sur le bas Congo, ayant eu besoin de faire jouer la mine pour frayer un chemin aux pièces du vapeur qu'il allait monter au Pool, a été surnommé *Boula Matari,* c'est-à-dire *le Casseur de pierres.* Il voyageait alors pour le compte de l'État indépendant; aussi, depuis cette époque, les indigènes ont-ils étendu à tout agent du nouvel État cette appellation énergique.

L'ex-résident de Brazzaville, M. de Chavanne, tireur des plus habiles, a été baptisé, sur les bords du Pool, du nom de *Tati Nyama*[2], autrement dit *Père de la viande.* Ce singulier nom est dû à ce que, journellement, M. de Chavanne donnait aux Batékés la viande des hippopotames qu'il tuait.

M. de Brazza, lui, est toujours *commandant,* aussi bien parmi les Pahouins de l'Ogooué que chez les Afourous de l'Alima.

Tippo-Tib lui-même, le richissime Arabe, le véritable chef de l'Afrique centrale, doit son nom à un tic tout particulier : quand il parle, il cligne fréquemment des yeux, d'où son surnom de Tippo-Tib, surnom de guerre, cela va

[1] Le plus haut pic de La Réunion.

[2] *Nyama* signifie *viande* dans toutes les contrées de l'Afrique centrale, et par extension sert également à désigner le *gibier sauvage.*

sans dire, car son véritable nom est : « Hameth ben Mohammed ben Youmah Limariabi. » En Europe peu de personnes le connaissent sous ce vocable.

M. Greshoff, le premier négociant européen qui soit allé aux Falls, est connu, sur tout le Congo, sous le surnom de *Foumou N'tangou,* qui signifie : *Prince soleil.* D'abord, il est bon de dire qu'aux yeux des indigènes tous les Européens occupant une certaine situation sont des *Foumou (princes).* A ce nom ils ont ajouté celui de *soleil,* parce qu'ils ne voyaient M. Greshoff qu'au soleil levant, et que, pendant tout le temps que l'astre-roi éclairait l'horizon, cet Européen restait parmi eux. La nuit venue, il se retirait chez lui, pour ne reparaître que le lendemain.

Moi-même au Gabon, dans l'Ogooué, je suis le *Blanc aux quatre-z'yeux,* parce que je porte un lorgnon. Dans notre colonie de Libreville j'étais le *Tangani antyo anaï;* plus tard, sur les rives du Chiré, je deviendrai : *Mandala.*

Certes, ce sont des détails secondaires que je donne ici, mais qui n'en sont pas moins bons à recueillir; car j'estime qu'il n'est petit renseignement qui ne possède son utilité. Évidemment, tous les blancs qui habitent cette partie de l'Afrique connaissent les particularités que je signale, et ils trouveront peut-être puéril que j'en fasse mention. Mais qu'ils sachent bien, ces chers Africains, que ce n'est pas exclusivement pour eux que j'écris, et que c'est aussi et surtout pour les blancs d'Europe. Il n'est pas donné à tout le monde de venir ici étudier *in animâ vili;* il faut donc que ceux qui s'y sont rendus apportent le plus de pierres possible à l'édifice africain; et c'est pour ce motif que je ne ferai grâce à mes lecteurs d'aucun menu détail, parlant aussi bien du ricin qui croît à l'état sauvage en pleine brousse, que du coléoptère géant qui ne se rencontre que dans cette partie du monde.

Le 30 janvier, à une heure, nous arrivions au grand vil-

lage de *Loukolèla*, et prenions terre à la mission baptiste anglaise. Du moment que nous parlions la langue de sa très gracieuse Majesté la reine, nous avons été très bien reçus, et les : *How do you do?* ont fait leurs frais. Les travaux des révérends pères m'important assez peu, j'étais en train de photographier le steamer *Holland* lorsque j'entendis signaler le vapeur français *Alima,* qui redescendait à Brazzaville. Ayant à aviser le patron de l'épidémie de variole qui sévissait à mon départ sur les blancs de notre station du Pool, je me postai sur la rive, et quand il fut assez près pour m'entendre, je le hélai.

Peu après, j'apprenais de M. Pouplier que mon pauvre Émile avait été très malade de la fièvre pendant sa montée à Liranga; mais l'*Alima* avait quitté notre poste le matin même et mon camarade allait déjà mieux. Dans deux jours, nous serons de nouveau réunis; j'aviserai alors aux soins à lui donner et aux dispositions à prendre.

Les fièvres d'Émile, en effet, ne pouvaient que beaucoup m'inquiéter. Depuis quelque temps déjà elles deviennent fort tenaces et prennent un caractère de plus en plus grave. Avant son départ de Brazzaville, il était d'une maigreur effrayante. A l'heure qu'il est, l'anémie s'est emparée de lui; ses lèvres, ses oreilles, toutes ses muqueuses sont pâles et décolorées, comme privées de sang. Avant de l'envoyer en avant, je lui avais parlé de retour, mais il ne voulut rien entendre. Moi, de mon côté, j'étais résolu à ne subir aucun retard; et, s'il ne peut me suivre, je me verrai dans la pénible obligation de me séparer de mon compagnon. J'en serai désolé, mais pour rien au monde je ne veux perdre l'occasion que j'ai eue de pousser en avant. Une expédition telle que la nôtre vaut bien la vie d'un homme, et, si j'ai engagé la mienne, bien décidé à la sacrifier s'il le faut. chacun doit en faire autant.

Avant de partir de Dakar, j'écrivais à mes amis de France :

« Ce sont les retards qui font toujours manquer les entre-
» prises, et je ne me laisserai arrêter par rien. » Mon opinion n'a pas varié, et mon intention est, comme elle l'était alors, de ne tenir aucun compte des obstacles. Rendu aux Falls, si Émile, malgré le traitement que je lui ferai suivre, ne va pas mieux, je lui proposerai de nouveau de retourner en Europe. S'il ne veut pas accéder à mes propositions, comme après tout il est homme à savoir se conduire, il va de soi que je continuerai ma route sans plus insister : à lui de me suivre jusqu'où il pourra!

Rassuré pour le moment sur le sort de mon ami, j'avisai M. Pouplier des précautions à prendre dès son arrivée à Brazzaville, je remis mon courrier, et nous nous séparâmes.

Loukoléla est une station qui prend énormément de place sur la carte. Il en est ainsi du reste de toutes ces villes congolo-africaines dont nous nous faisons une si fausse idée en Europe. En général, les capitales congolaises se composent de deux ou trois cases en bois ou en terre recouvertes de chaume où nichent les employés blancs. Telles sont les localités de Léopoldville, Brazzaville et Liranga.

La « ville » de Loukoléla se compose de... deux cases, construites en terre glaise et recouvertes en paille; elles servent d'abri aux deux missionnaires baptistes, qui constituent la seule nourriture blanche des nombreux moustiques de la rivière.

Ces révérends m'apprirent que M. Grenfell, que j'avais eu l'honneur de visiter à Kinchassa, appartenait bien à la société des missionnaires, mais qu'il s'occupait plus spécialement des découvertes de la région. M. Grenfell est, en effet, l'homme qui a le plus fait pour la science géographique en ces parages; c'est lui qui marche en avant, qui explore, qui découvre le chemin, qui fait les observations astrono-

miques, en un mot qui prépare la voie. Lorsque le lit est fait, les missionnaires arrivent et... se couchent.

C'est presque une situation que d'être missionnaire anglais ou américain, et une situation qui est loin d'être absolument désintéressée. Je reconnais bien que ces révérends ne font jamais fortune; que beaucoup même meurent à la peine; mais ils sont assurés d'un certain bien-être pendant qu'ils exercent leur ministère, et, en ces temps difficiles, c'est à considérer. Lorsqu'ils ne sont pas mariés, ils touchent une somme annuelle de 3,000 francs (120 livres sterling). Ont-ils une femme, la solde s'élève à 4,500 francs (180 livres sterling). Je sais bien qu'ils ont, là-dessus, à se nourrir et à s'habiller, mais, en somme, en Afrique cette paie est suffisante.

Trente-six heures après notre départ de Loukoléla, nous traversions le Congo et abordions sur la rive droite, au poste de *Liranga*, où se trouvait Émile. J'eus peu de temps pour visiter notre dernier établissement congolais. Néanmoins une courte promenade dans les jardins me fit rapidement gonfler les poches de toutes sortes de « friandises » dont j'étais privé depuis si longtemps. Il y avait un peu de tout, mais surtout des haricots verts et des tomates, ce qui n'était pas à dédaigner, et de belles citrouilles que j'envoyai prendre par mes hommes. Les essais de riz donnaient bon espoir, et les épis des deux espèces que possède Liranga — riz de montagne et riz de plaine — étaient fournis à faire pencher les tiges.

Pauvre Liranga! C'est là que finit notre territoire, sur les bords du Congo. Ce n'est pas que je désire un accroissement quelconque de nos possessions africaines, oh! non; mais c'est le pavillon aux trois couleurs que je ne verrai plus désormais! Avec quel serrement de cœur nous abandonnions les deux misérables huttes de la station française! quelle secrète émotion nous éprouvions en serrant, pour la

dernière fois peut-être, les mains amies de nos compatriotes! Désormais, nous allions être seuls, bien seuls!

Mais je ne veux pas quitter ce pavillon si cher aux véritables cœurs français sans dire quelques mots de la dernière expédition de M. Dolisie dans cet Oubangui dont Liranga semble défendre l'entrée.

Toute la rive droite de cet affluent du Congo est à nous, et c'est par 2° 10' Nord qu'a été établi le poste de Modzaca, à l'endroit même où les naturels avaient attaqué M. Dolisie revenant de son voyage d'exploration. Notre résident actuel [1] de Brazzaville, ancien élève de l'École polytechnique, avait poussé jusqu'aux chutes de Zongo, dont il avait déterminé exactement la latitude — 4° 15' Nord, je crois — grâce à ses instruments de précision.

Rien de plus facile, dira-t-on; du moment qu'on peut mesurer la distance zénithale d'un astre au moment de son passage au méridien, il n'y a plus qu'à ajouter ou à retrancher la déclinaison suivant le cas, et l'on obtient ainsi sa latitude.

— Oui, certainement, rien n'est plus simple, lorsqu'on a cette distance zénithale; mais où la cartographie devient... approximative, c'est lorsque, sans instrument, sans point de départ et pour ainsi dire à vue de nez, on en arrive à déterminer les coordonnées géographiques d'un fleuve. C'est ce qu'a fait le capitaine Van Gèle, de l'armée belge.

Certes, il ne m'est pas permis de douter de la véracité du voyageur de l'État indépendant, et je le prends pour un parfait gentilhomme puisqu'il est officier; mais je me demande comment il a pu faire pour savoir qu'il était arrivé jusque par 4° 40' Nord, ainsi qu'il appert de sa carte publiée

[1] Il ne faut pas oublier que c'est au mois de février 1889 que je me trouvais dans ces parages.

dans le *Mouvement géographique* de Bruxelles, du 22 avril 1888? Comment, sans instruments, puisqu'il avoue avoir oublié les siens à la station de l'Équateur, a-t-il pu affirmer avoir remonté l'Oubangui jusque par 19° 40′ Est de Paris? Comment a-t-il pu déduire, puisqu'il n'a pas relié les deux tronçons de la rivière, que l'Oubangui n'est autre que le bas cours de l'Ouellé? Il y a des probabilités pour qu'il en soit ainsi; mais, en matière de chiffres, il n'y a pas d'à peu près : ou c'est faux, ou c'est juste. Il en est de même de la science géographique.

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, l'ivoire serait assez abondant chez les riverains de l'Oubangui; mais ces indigènes ne veulent l'échanger que contre des esclaves. Ils dédaignent les tissus, les perles, les barrettes, en un mot tous les produits européens, et demandent, en retour de leurs pointes, de la chair humaine, et pas autre chose; car cette marchandise vivante a son emploi tout trouvé : à quelques jours de là, en effet, elle sera égorgée et... mangée à belles dents!

La maison hollandaise qui avait essayé de se livrer au commerce dans l'Oubangui, et qui devait même y établir une factorerie, a dû renoncer à ses projets, ne voulant en aucune façon être soupçonnée de faire la traite. J'aime à croire qu'il en sera de même de toutes les maisons françaises ou européennes, du moins jusqu'au jour où, renonçant à leur détestable habitude de cannibalisme, les Baubanguis comprendront qu'ils ont tout intérêt à s'entendre avec nous.

Mais, hélas! nous n'en sommes pas encore là; et il est à craindre que de nombreuses victimes ne tombent encore sous le couteau et sous la dent de ces féroces indigènes. Ainsi, tout dernièrement, n'apprenions-nous pas que notre infortuné compatriote Musy, chef du poste de l'Oubangui,

avait été tué et mangé, avec ses douze hommes d'escorte, par les noirs d'un village voisin qu'il avait eu l'imprudence de provoquer!

Le 2 février, nous nous amarrions à la station de l'*Équateur*, fondée par Stanley, comme d'ailleurs tout ce qui a été fait au Congo. A l'heure où nous la visitâmes, elle ne possédait aucun représentant de l'État du Congo, à moins qu'on ne considère comme un de ses agents le directeur local de la « Sanford Company » qui s'y est établi.

On ne sait véritablement que croire au sujet de cette Compagnie, qu'on dit avoir été créée par l'État lui-même. Ne pouvant se livrer ouvertement au commerce de l'ivoire, ce dernier s'abriterait sous le manteau américain afin de couvrir ses petites opérations. Sur le Congo, tout le monde est unanime à prétendre que la « Sanford » et l'État indépendant ne font qu'un; et ce qui le prouverait assez, c'est l'appui qu'il donne en toute occasion à cette Société commerciale[1].

A l'Équateur, je fis une visite à M. Boulanger, directeur local de la « Sanford Company »; puis, ayant entendu parler de termitières considérables, je me rendis chez le missionnaire anglais M. Murphy, qui, dans son jardin, possède trois de ces stupéfiantes constructions. L'une d'elles, la plus haute des trois, dépasse certainement 3 mètres; les autres sont moins élevées. J'ai pu prendre une photographie de la première.

Le lendemain, 3 février, nous remontions de nouveau le Congo, et, le soir à cinq heures, nous nous arrêtions à

---

[1] *Dans les Ténèbres de l'Afrique*, à la page 428, tome II, à propos de Djaffar Tarya, Stanley écrit cette phrase : « Il m'apprit incidemment qu'il détenait une » somme de 265,000 francs en or, payée par le *Gouvernement de l'État libre du* » *Congo*, pour ivoire acheté par le lieutenant Becker au même Tippo-Tib. » J'avais donc dit vrai en dénonçant ce commerce dans la *Gironde*. Les intéressés belges ne se sont pourtant pas fait faute de protester contre la nouvelle donnée par le journal bordelais. Stanley confirme le fait et nous donne raison.

Loulanga, rive gauche, où la maison hollandaise possède une factorerie. Ma première occupation fut de prendre quelques vues photographiques, car le soleil allait disparaître; puis, en compagnie de tout le personnel blanc, je visitai le village indigène. Dispersées par milliers au milieu des herbes, les lucioles aux lueurs phosphorescentes nous apparaissaient comme ces verres à illuminations qu'on place dans les plates-bandes de nos jardins, aux jours de fête. Je cherchai à m'emparer de deux ou trois de ces bestioles; mais à l'approche de ma main, l'étincelle argentée s'éclipsait et je ne saisissais que des brins d'herbe.

A Loulanga, nous prîmes avec nous plusieurs noirs, qui certes n'avaient rien à faire à Kizingatini [1], mais que leur humeur vagabonde poussait à voyager et à changer de place. Du reste, ce n'était pas seulement à Loulanga que notre personnel s'était accru : aux divers villages de la route, en effet, nous étions sans cesse assaillis de demandes; et si M. Greshoff avait pris tous les nègres qui s'étaient offerts, bien certainement la *Holland* eût été trop petite.

Ah! ils étaient vite prêts à partir, ceux qu'on acceptait : ils quittaient simplement la pirogue qui les avait conduits à bord, et tout était dit. Avec eux, pas d'adieux à faire aux femmes, pas de recommandations aux enfants, pas de ces déplacements qui, le moment du départ venu, vous enlèvent toute énergie, pas de malles non plus à préparer! Ils sont pratiques, ces braves noirs, et ils comprennent mieux que nous la façon d'opérer les déplacements!

Les procédés tout philanthropiques de la maison hollandaise sont fort dignes d'éloges. Seule, et par ses voyages successifs, elle fait peut-être plus pour l'éducation de ces races primitives que ceux qui prétendent en avoir la charge. A bord, ces noirs regardent travailler; ils examinent une

[1] *Kizingatini* est le nom arabe de la station des Falls.

machine dont ils ne saisissent pas le mécanisme, c'est vrai, mais qui leur donne une idée du pouvoir des blancs. En sortant de chez eux, ces déshérités se frottent à une civilisation saine, honnête, toute de travail, à une civilisation de progrès. Touchant aux diverses escales de la route, ils prennent forcément d'autres habitudes que celles contractées chez eux, et, de retour dans leurs villages, ils racontent, le soir, accroupis devant des tisons, les curieuses péripéties de leur voyage. Dans leur intérieur, ils apportent insensiblement les modifications d'existence observées hors de chez eux. Peu à peu, à force de se frotter à nous, ils en arrivent à comprendre leur véritable intérêt, se créent des besoins qui les obligent au travail, et s'apprêtent à devenir des hommes plus raisonnables et plus raisonnants.

On peut donc assurer que si la factorerie de Banane ne donne pas de gros dividendes à ses actionnaires, elle est au moins grandement profitable à la cause de l'humanité.

Le 5 au soir, à la tombée du jour, nous amarrions notre steamer à la plage du petit village de *Mata M'boudi,* éloigné d'environ deux milles de la station belge des Bangalas. Les habitants de ce village étaient, eux aussi, des Bangalas, mais bien différents de ceux qui, en 1877, accueillirent Stanley en ennemi. Tous ces riverains sont anthropophages, et il est dans leurs habitudes de se parer de colliers faits avec les dents de leurs victimes. Plus le collier a de rangées, plus celui qui le porte est coté parmi ses congénères.

A peine étions-nous à l'ancre qu'une foule considérable se montra sur la rive. Après un moment d'hésitation, les plus hardis se décidèrent à accoster le long du bord avec leurs légères pirogues. Les hommes étaient d'un déshabillé presque complet : une petite cordelette leur ceignait les reins et un lambeau imperceptible formait leur unique vêtement. Grands, bien faits, la physionomie énergique et les traits parfois pleins de finesse, ces hommes contrastaient

singulièrement avec les types de la côte, entièrement abrutis par l'alcool. Quant aux femmes, elles avaient une certaine recherche dans leur mise, et, particularité bizarre, elles portaient autour des hanches une ceinture d'herbes sèches teinte en rouge et qui s'allongeait démesurément sur leur arrière-train. A distance — n'en déplaise à nos élégantes Françaises — on aurait pu prendre cet appendice original pour une tournure!

Avec ces indigènes, nos rapports furent excellents, et le lendemain, nos passagers noirs se trouvaient augmentés de onze Bangalas.

Le 6, à sept heures du matin, nous arrivions à *Iboko,* nom indigène qui a été échangé contre celui de la contrée — *Bangala.*

La station des Bangalas, station belge, est la première qu'on rencontre depuis Léopoldville. Elle m'a paru posséder d'assez jolies constructions : les maisons européennes y sont bâties en briques cuites, mais les toitures sont en chaume; aussi, à notre passage, en février 1889, pûmes-nous constater que la dernière tournade avait mis à découvert tous les bâtiments. Un lieutenant de l'armée belge se détacha du rivage et vint nous annoncer la montée aux Falls du steamer *Stanley.* « Je vous engage, nous dit-il, à faire protéger vos coupeurs de bois par un certain nombre de fusils; ce n'est pas que les populations soient ouvertement hostiles, mais enfin elles pourraient vous ennuyer. »

Nous ne savons véritablement plus que croire avec toutes ces versions qui se contredisent : « Grâce à nous, le pays est pacifié, » assure l'organe officiel du Congo. — « Faites attention aux indigènes, nous assure un officier belge; nous savons de bonne source qu'ils ont de mauvaises intentions. »

Bah! nous passerons quand même.

Le 7 au matin, nous étions à la factorerie hollandaise de *Mobéka,* grand village indigène situé au confluent du Man-

galla, un peu au-dessous du point où cette rivière se jette dans le Congo. Depuis trois jours déjà les eaux ont changé de couleur et présentent une teinte blanchâtre : cela tient évidemment au débit du Mangalla. Cette rivière coule — surtout à son confluent — au milieu de terres crayeuses; de là, sans doute, la coloration que nous avons constatée sur le Congo.

C'est à Mobéka, ou tout auprès, que nous avons atteint notre point le plus septentrional, puisqu'en cet endroit nous nous trouvons par 2° 5′ de latitude Nord. D'ici à la station d'*Oupoto,* le Congo décrit des sinuosités, puis il s'infléchit vers le Sud-Est et suit la même direction jusqu'aux Falls.

Je vais parler de l'État du Congo avec la liberté d'un *reporter* de journal indépendant, qui a le devoir de dire tout ce qu'il a vu et comment il l'a vu. Après tout, quel que soit mon désir de ne pas froisser nos très chers amis de Belgique, le droit de préemption que nous a attribué la Conférence de Berlin — c'est-à-dire la priorité d'achat sur les autres puissances européennes, dans le cas de liquidation du nouvel État — m'impose l'obligation, dans l'intérêt de la France, de faire connaître de mon mieux ce qu'est ce pays et surtout ce qu'il vaut.

Je ne prendrai pas l'État du Congo à ses débuts, à l'époque où le grand Stanley avait échelonné de nombreuses stations jusqu'en plein cœur de l'Afrique : ces détails, on les connaît par les livres déjà parus. D'ailleurs, les stations de Stanley n'existent plus. Mais ce qu'on ignore et ce qu'il est bon de mettre au jour, ce sont les stratagèmes dont on se sert là-bas pour égarer l'opinion publique en Europe et faire croire à un État important.

Je me hâte de dire qu'à part sa contribution annuelle d'un million, le roi des Belges n'y est pour rien. Comme tout le monde, Léopold II est trompé : voilà tout! Il lit sur

le seul journal qui traite spécialement du Congo — le *Mouvement géographique* — que tel mois il y a eu tant d'arrivées de steamers belges, tant de steamers hollandais, et il se figure, le bon roi, que c'est indéniable! — Il trouve dans un entrefilet qu'il est parti de Banane dix, vingt, trente chargements d'ivoire, de café, d'orseille, de cire, etc.; et, en se frottant les mains, il se dit : — Allons, allons, ça va bien, au Congo! ceux qui nous jalousent vont avoir la bouche fermée; sans compter que, sous peu, on ne voudra plus sans doute de mon million!

Je regrette d'enlever une illusion à ce digne souverain qui est à l'âge où on les compte; mais je dois à la vérité de déclarer que tous ces steamers belges signalés à Banane se réduisent à un seul, et je le nomme : le *Héron*, qui fait les voyages de Boma et de Matadi sur le Congo, et revient toujours à son point de départ. A la capitainerie du port, on note avec soin les entrées et les sorties du *Héron*. Ce steamer, qui a une très bonne marche, se rend à Boma en sept heures, et revient à Banane en quatre, de sorte qu'en se pressant un peu, on pourrait compter par mois trente entrées et trente sorties de navires belges. Si Boma use du même expédient, on obtient ainsi un total de cent vingt steamers belges qui sillonnent mensuellement les eaux du Congo.

Que le lecteur ne perde pas ses instants à feuilleter le *Veritas;* même au temps des David, qui possédaient la plus belle flotte de Belgique, il n'y eut jamais le tiers du chiffre que je viens de mentionner.

. Pour les bâtiments hollandais, il en est absolument de même. En outre de son vapeur, le *Mooriann*, qui dessert ses factoreries du Congo, la maison de Banane possède les deux steamers de haute mer *Prinz-Hendrick* et *Karl-Nieman,* qui viennent déverser dans les vastes magasins de la factorerie-mère tous les produits de la côte, depuis Catom-

bela au sud, jusqu'à Mayomba sur notre territoire. Les incessantes arrivées et sorties de ces vapeurs, qu'on ne laisse pas chômer dans le port, font de ce point un véritable petit Liverpool africain. — Que n'ont-ils des gondoles et des hirondelles, comme les Bordelais! C'est alors qu'ils noteraient des « mouvements de port ».

Quant aux chargements d'ivoire, ils viennent généralement de notre Congo à nous. La maison hollandaise, la seule qui soit sur la rive gauche du Pool, ne fait aucun achat sur les terres de l'État indépendant, depuis certaine affaire à la suite de laquelle les gens de Boma ont dû abolir les droits d'exportation sur cet article.

Pour ce qui est du café, on n'en a jamais encore récolté sur les rives du Congo, et les premiers arbustes que j'aie vus en pleine prospérité et chargés de fruits se trouvent à Léopoldville. Y a-t-il dix pieds? c'est tout le bout du monde. Non, il n'y a pas d'exportation de café du Congo, et celui qui vient à Banane arrive du Sud, des territoires portugais, d'Ambriz ou de Saint-Paul-de-Loanda.

Quant à l'orseille, je regrette de contredire le premier voyageur du siècle, mais je suis forcé de déclarer que la mousse parasite qui vient sur les arbres des bords du Congo n'est nullement ce lichen qui donne une si belle teinture rouge violet.

Le café, l'orseille, la cire, tout vient du Sud.

Et voilà ce qu'on raconte en Europe pour engager de malheureux chefs de famille à venir s'établir au Congo! Et c'est dans ce pays malsain et improductif que de trop naïfs actionnaires enverraient leurs épargnes! — Du café, de l'orseille, de la cire, au Congo? — Allons donc! la fièvre, oui!

Pour protéger cet immense territoire qui de l'Atlantique s'étend jusqu'au sud du Tanganika, il y a en tout... dix postes, et encore ne sont-ils pas tous tenus par des blancs. Oh! ils sont économes des deniers publics, messieurs les

Congolais! — Eh bien! malgré cette économie relative, le million royal ne suffit pas, et il faut encore y ajouter les rendements de douane et de poste. On est État, ou on ne l'est pas.

Le 8 février, nous nous trouvons au milieu de populations peu hospitalières et qui sont en lutte ouverte avec l'État indépendant. Celui-ci fait bien ce qu'il peut pour arriver à se faire reconnaître; mais dans ces nouveaux *Boula matari*[1] les riverains ne voient que des oppresseurs: de là quelques villages brûlés, quelques bananiers rasés; de là aussi quelques soldats à la solde de Boma mangés par les cannibales!

On se rappelle que le nouvel État, en 1884, avait établi un poste militaire à l'embouchure de l'Arouimi. Ce poste était gardé par trois Aoussa. Peu après cette occupation, deux de ces malheureux furent saisis par les indigènes et bel et bien mangés; et si le troisième réussit à se sauver, ce fut grâce à la venue d'un vapeur qui le recueillit. C'est sans doute à ces cannibales que faisait allusion l'officier belge des Bangalas, lorsqu'il nous conseillait de nous tenir sur nos gardes. Le fait est que les riverains de cette partie du Congo détestent cordialement les Indépendants, qui, du reste, ne l'ignorent pas, puisque, depuis Iboko, il n'y a aucun blanc aux diverses stations de la rive. A M'pesa, ce sont en effet des noirs qui ont mission de faire respecter le drapeau bleu étoilé d'or.

A Issala, bien que tout fût hermétiquement fermé dans le poste, j'ai vu néanmoins, dans une cour déserte, flotter le pavillon qui couvre un territoire aussi vaste que la Russie elle-même.

---

[1] Surnom de Stanley, donné par les indigènes à tous les blancs qui dépendent de l'État du Congo.

Au lieu de nous arrêter à M'pesa, qualifié du nom pompeux de « station d'Oupoto », nous poussâmes un peu plus loin, certains de trouver, auprès de ces noirs qu'on disait hostiles, l'accueil le plus bienveillant. A peine étions-nous en vue du village d'Oumangui que nous vîmes lancer à l'eau des pirogues qui s'emplirent bientôt de pagayeurs. En quelques minutes, nous fûmes entourés par l'escadrille noire et absolument étourdis par les cris de : *Foumou N'tangou Malamou* (Bon Prince Soleil! Bon Prince Soleil!) Nous aurions voulu continuer notre route que cela nous eût été absolument impossible. Le fleuve était noir de pirogues, et il nous fallait avancer avec prudence pour ne pas en aborder quelqu'une.

Nous mouillâmes. La *Holland* fut comme prise d'assaut : néanmoins, pas un noir ne monta à bord. Sur l'invitation de M. Greshoff, le chef Batabandouli escalada les bastingages, suivi d'un autre noir non moins tatoué que lui et qu'il nous présenta comme son fils, bien qu'il eût nom Mibengui. A cela, rien d'étonnant. Les noirs, en effet, ne connaissent ni neveux ni nièces : pour eux, les enfants de leurs frères ou de leurs sœurs sont également les leurs. De là, sans doute, cette parenté entre Batabandouli et Mibengui.

Dès que le chef fut à bord, les achats commencèrent, et pour la première fois dans le Congo, je vis les cauris[1] servir de monnaie. Quelle abondance dans ce village! Comme tout ce que je voyais alors était différent de ce que j'avais remarqué au Pool! A Brazzaville, à part la viande d'hippo-

---

[1] Le *cauri* est une petite coquille d'un blanc jaunâtre qui tient lieu de monnaie dans certaines régions de l'Asie et de l'Afrique; on la trouve sur nos côtes, sur celles de l'Inde et de Guinée, aux îles Tonga-Tabou, mais principalement sur la côte, au nord de Mozambique. On appelle aussi *thorax* cette petite coquille à cause de sa forme, qui rappelle un peu celle d'une cuirasse, et *monnaie de Guinée* ou des *maldives*, parce qu'elle sert en effet de monnaie dans ces pays. Son nom scientifique est *Cipræa moneta*. C'est une des espèces les plus répandues dans les collections.

potame, on en est réduit aux conserves. Ici, c'était par douzaines qu'on nous offrait chèvres et volailles; c'était à qui nous vendrait des victuailles : l'un nous présentait des cannes à sucre fraîchement coupées; un autre empilait sur le pont le nourrissant bâton de manioc, ce pain de l'indigène et du voyageur; un troisième, courbé sous le poids d'un énorme régime de bananes, nous appelait d'une voix à la fois douce et insinuante; les femmes nous présentaient des jarres d'huile de palme, du riz, des haricots, etc. Pendant trois heures, ce furent des transactions et des marchandages à n'en plus finir. Bref, nous achetâmes toutes ces provisions, et les pirogues indigènes s'apprêtaient à retourner à terre pour aller chercher d'autres vivres, lorsque nous fîmes comprendre à ces braves noirs que c'était assez et qu'il fallait nous séparer.

Au moment de s'éloigner, Batabandouli s'approcha de M. Greshoff et lui dit à brûle-pourpoint : « Veux-tu que mon fils te suive jusqu'à Kizingatini? » Foumou N'tangou accepta sur-le-champ cette amicale proposition, et voilà comment il se fit que je voyageai avec le prince Mibengui, héritier présomptif, s'il vous plaît! Malgré sa naissance illustre, il n'est pas fier, le dauphin; c'est même un excellent homme. Il s'est embarqué à bord presque nu, et maintenant il se complaît à parader sur le pont de la *Holland* avec un beau pagne neuf. Progrès immense! il s'est lavé; oui, lavé, le jour même de son départ! Ayant vu faire les autres, il a voulu suivre leur exemple.

Les habitants d'Oumangui sont grands, forts, très bien découplés : c'est une tribu qui doit être solide. Tous ils ont le corps, et surtout le visage, affreusement tatoué. J'ai déjà parlé de la simplicité de leur vêtement : une étoffe de 15 centimètres de large sur 60 de longueur en fait tous les frais.

Mais si les hommes sont court vêtus, que dire des femmes?

Au premier aspect, leur costume semble être simplement celui d'Hassan, dans *Namouna,* quand Musset nous le représente

Nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église,

cependant, en regardant bien, on finit par s'apercevoir que les dames d'Oumangui ont les reins entourés d'un modeste fil, au milieu duquel sont appendues trois perles microscopiques.

CHAPITRE V

Arrivée à la station des Falls.

SOMMAIRE

Le village de Bumba. — Le « gong » royal. — Salutations indigènes. — Raschid et l'épisode de 1886. — Le télégraphe africain. — Arrivée chez Tippo-Tib. — Le sultan noir. — La station des Falls. — Mort d'un pagayeur. — La cinquième cataracte. — Omonga. — Les mendiants.

Le même soir, nous arrivions à *Bumba*, important centre qui s'étend le long du Congo sur une distance de 2 milles environ. Lorsque nous parvînmes à hauteur de ce grand village, il se faisait tard; le soleil avait disparu depuis longtemps déjà, et, bien que la lune nous éclairât, nous préférâmes jeter l'ancre près des premières cases, plutôt que de nous exposer à couler des canots indigènes ou à heurter quelques-uns des nombreux troncs d'arbres qui encombrent généralement les abords des localités. Ce mouillage en dehors du village parut tout d'abord suspect aux habitants, et nous dûmes les rassurer immédiatement sur nos intentions.

« *Malamou!... malamou m'bingui!* » *(Bon!... beaucoup bon!)*, leur cria le prince Mibengui, qui s'était porté à l'avant du steamer; puis, il entama à distance une véritable conversation avec des êtres invisibles que sa vue perçante lui montrait là où ils étaient. Sur-le-champ, de nombreux

« *Malamou* » répondirent à sa pacifique harangue, et peu après, à ce signe de reconnaissance, succéda le son du gong, instrument dont les rois et les chefs ont seuls le droit de se servir. En Europe, nous avons le sceptre; en Afrique, l'indice du pouvoir est le gong; c'est une sorte de longue cloche en fer, privée de battant, sur laquelle l'indigène frappe de petits coups pour aviser les populations qu'elles n'ont rien à craindre. Tout le temps que retentit le gong, on parle, on discute, on achète. S'arrête-t-il subitement, aussitôt la foule de disparaître, en prévision d'un danger qui lui est ainsi signalé par son chef.

Le lendemain matin, dès le point du jour, nous nous portâmes devant la demeure royale, et le chef, muni de son inséparable gong, vint à bord. Aux premiers tintements de l'instrument, les transactions commencèrent : elles durèrent trois heures, pendant lesquelles toutes les deux ou trois minutes se faisait entendre le « dong, dong » rassurant.

A neuf heures du matin, nous nous séparâmes des indigènes de Bumba, qui firent promettre à M. Greshoff de venir les visiter à son retour des Falls.

Le 12 février, notre bois de chauffage ne valant rien, nous nous arrêtâmes pour refaire notre provision à l'une des nombreuses îles du Congo. Les habitants, d'aspect farouche, ne se présentaient sur la rive qu'armés d'une longue sagaie dentelée. Enfin, un chef portant le même gong qu'à Bumba se hasarda à monter sur sa pirogue et à venir nous adresser quelques questions. Il n'y avait qu'un seul homme dans la pirogue, et je remarquai que l'extrémité de sa pagaie était terminée par une boule d'ivoire. Deux heures plus tard, le même ornement surmontait toutes les pagaies.

— *Sen-ne-neh!* nous cria le chef.

— *Sen-ne-neh!* lui fut-il répondu.

C'est le bonjour amical, le mot de paix. « Les bons indi-» gènes, avec lesquels nous échangions des courtoisies, dit

» Stanley dans ses émouvants récits, nous expliquèrent que, » pour articuler exactement ce signe de paix, il fallait traîner » chaque syllabe d'une voix tremblotante et plaintive, » et le grand voyageur compare ces cris à de longs bèlements. Du reste, les formes de salutation varient selon les contrées et les populations. Au Gabon, *bonjour* se traduit par le terme *m'bolo*. Dans le bas Congo, à Loango, dans la forêt du Mayomba, et enfin jusqu'à Loudima, on me saluait en disant : *m'botè*. De Loudima jusqu'au Pool, ce vocable avait fait place à celui de *m'alembé*. Du Pool à Bumba les *malamou* dominaient.

Enfin, nous entrâmes en relation avec les habitants de *Bougongou :* une embarcation fut envoyée à terre, mais le gong ne se faisait pas encore entendre. Nous étions mouillés à 20 mètres de la rive et pouvions surveiller les mouvements des indigènes qu'on voyait se dissimuler derrière les cases. La vue des cauris (monnaies) décida de la victoire, et le royal instrument résonna aussitôt. Avec les Africains, j'ai toujours pensé qu'on peut en arriver à ses fins si l'on sait s'y prendre : c'est pourquoi je suis parti avec si peu d'hommes. On verra, par la suite, si j'ai eu tort.

Nous voici maintenant au confluent de ce terrible et mystérieux *Arouimi,* sur les bords duquel, au camp d'Yambouya, le major Barttelot, commandant l'arrière-garde de Stanley, a été assassiné il y a six mois à peine. Et le chef de l'expédition, qu'est-il devenu? J'apprends que depuis un an, on n'en a pas eu de nouvelles; à cette époque il a disparu en remontant le long de cette sombre rivière, dans la direction de l'Albert Nyanza. Rumeurs sur rumeurs parviennent à mes oreilles : le *Royal* et le *Stanley,* deux steamers de l'État libre, auraient été attaqués par les indigènes; le poste de l'Oubangui enlevé; tout cela est médiocrement rassurant! Mais, bah! nous veillerons, en continuant, quoi qu'il arrive, à aller de l'avant.

A partir de l'Aronimi, le pays est au pouvoir des Arabes! C'est assez étrange ce que je dis là, et l'on n'a pas l'air de s'en douter en Europe. Cependant rien de plus vrai; je vais essayer de le démontrer.

J'ai été envoyé en Afrique pour voir ce qui s'y passait, pour le voir avec clarté et netteté. Je ne me suis pas contenté de mes appréciations personnelles, j'ai interrogé les naturels, j'ai causé avec les blancs, et de cette enquête il résulte que si le pavillon de l'État indépendant flotte toujours sur ces territoires, c'est en réalité le croissant musulman qui fait la loi.

Le lecteur n'est certes pas sans connaître le petit épisode de 1886, alors que la station des Falls, commandée par MM. Dean et Dubois, tomba au pouvoir de Raschid, neveu de Tippo-Tib et fils de Nzigué. De ces deux blancs, M. Dubois se noya, tandis que M. Dean était recueilli plus tard par le vapeur *Aïa*. Pauvre M. Dean! il était écrit sans doute qu'il devait périr de mort violente, car en 1888, sur une des îles du Congo, en face de Loukolela, un éléphant qu'il avait blessé lui traversa la tête d'un terrible coup de défense!

A partir de cette époque, sentant que le pays entier allait lui échapper, le gouvernement belge chargea Stanley de le lui conserver, et l'illustre explorateur fit un véritable coup de maître en décidant Tippo-Tib à accepter le poste de gouverneur des Falls, poste pour lequel l'État libre, préférant l'avoir pour fonctionnaire que pour ennemi, paie au puissant autocrate la somme annuelle de 9,000 fr. Quant à Raschid, qui avait si violemment enlevé les Falls à la domination congolaise, il reçut de superbes cadeaux, afin qu'il pût bien se convaincre de la bonne amitié qu'on désirait désormais voir exister entre lui et les blancs. Il est aujourd'hui le gouverneur des territoires avoisinant la Lomami.

C'est un fait des plus curieux à étudier que ces migrations des peuples africains vers l'Ouest. Chez nous, ce sont les

Pahouins qui empiètent toujours sur leurs voisins et s'emparent de leur territoire après les avoir refoulés. Il y a quelques années ils étaient au delà de Lambaréné, sur l'Ogooué, aujourd'hui ils sont rendus à la mer. Au Gabon, pas n'est besoin de sortir de la colonie pour les trouver : leurs villages sont à nos portes.

Quant aux Arabes, partis de la côte orientale, ils avaient à peine atteint le Tanganika en 1871; en 1886, ils étaient maîtres des Falls; et aujourd'hui ils absorbent peu à peu le pays Basoko. C'est sans doute à cet envahissement continu que faisait allusion M. Van Eetvelde, lorsque, en août 1888, il certifiait à notre ambassadeur à Bruxelles, M. Bourrée, que le pays était en feu et que l'expédition que je voulais entreprendre courait risque d'échouer.

Depuis le Pool jusqu'à la station des Bangalas, le pays est relativement tranquille; on peut impunément le traverser par la voie du fleuve; mais, à partir de ce poste jusqu'à l'Arouimi, c'est-à-dire aux pays Liboko, Oubika, Ouatomba et Basoko, on pille impitoyablement toute pirogue étrangère.

Lorsqu'on aborde en vapeur un des nombreux villages situés sur la rive, les indigènes ne disent rien, car ils savent fort bien que le personnel est assez important et que les armes ne manquent pas; mais, dans une pirogue, il ne faudrait pas trop s'y fier. A bord du *Royal*, dans le canal de Mounengueri, M. Dean a eu cinq hommes tués, et lui-même fut blessé d'un coup de lance. Ce sont ces mêmes indigènes qui n'hésitèrent pas à attaquer le *Stanley :* l'équipage de ce steamer leur tua sans doute pas mal d'hommes; mais, malgré cette répression, le passage n'est pas sûr, et personne ne s'y hasarde.

Peu à peu l'invasion des Arabes, qui s'accentue chaque jour davantage, amènera la sécurité en ces parages, il n'y a pas à en douter; car au train dont ils vont, les musulmans seront certainement aux portes des Bangalas avant deux

années. Que l'État indépendant y prenne garde! c'est là surtout qu'est le péril. Il est vrai qu'alors il pourra nous proposer l'achat de ses terres déjà envahies.

Sa conduite ressemble fort à celle de Charles XII, qui ne pouvant se soutenir en Suède, alla porter la guerre en Norwège. L'État du Congo fait de même; tous les jours les Arabes avancent : le gouvernement de Boma le sait bien; mais comme il n'y peut rien, il les laisse faire et s'en va annexer les provinces de l'Ourrega et du Manyéma[1]. Et encore, cette annexion, si elle a lieu, fera-t-elle plus de bruit sur le papier qu'en réalité; malgré la bonne volonté et le courage des officiers belges à la solde du Congo, ils ne pourront jamais, à eux vingt, embrasser un aussi vaste territoire. Pendant qu'ils seront à l'Est, l'Ouest se refermera derrière eux; car non seulement la rive droite appartient de fait à Tippo-Tib, mais il en est de même de la rive gauche, où il a échelonné de nombreux agents qui lui sont dévoués.

Le 16 février, en passant à l'embouchure de la Lomami, nous nous sommes arrêtés chez ce même Raschid dont j'ai déjà parlé, et avons télégraphié notre prochaine arrivée à Tippo-Tib.

Qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit ici d'un bureau placé sous la haute direction d'un Cochery africain. Non, il n'y a en Afrique ni libellés imprimés, ni guichets où l'on reçoit les cinquante centimes de droit, ni fils, ni poteaux. Le télégraphe noir est plus simple, et si la dépêche ne court pas avec la rapidité de l'éclair, elle n'en devance pas moins les courriers les plus alertes. Le télégraphe africain se compose d'un tronc d'arbre long d'un mètre et creusé dans toute son étendue. Le télégraphiste frappe sur cette sorte de tambour et en tire des sons parfaitement perceptibles au loin. La

[1] C'est ce qui avait motivé l'expédition commandée par M. Becker. Du moins cet officier me l'avait affirmé.

dépêche demande un certain temps pour parvenir, mais elle est transmise intacte par tous les bureaux intermédiaires. Au bureau d'arrivée, le chef seul est appelé à en prendre connaissance. Deux jours avant notre venue chez Tippo-Tib, ce personnage était avisé de notre passage.

Le 18 février, à une heure de l'après-midi, nous étions à la station des *Falls*. Le même jour, M. Greshoff me présentait à Tippo-Tib, avec qui je discutai immédiatement les clauses du contrat à passer entre nous.

Que dire de ce souverain, chef réel de l'Afrique centrale? Généralement, l'opinion qu'on a des gens dépend des services qu'ils vous rendent. Dans certains passages de ses livres, Stanley en dit beaucoup de bien; aujourd'hui il le traîne aux gémonies. Quant à moi, je n'ai pas eu à m'en plaindre, tout au contraire, et il a tenu à remplir tous ses engagements. J'ai bien été un peu volé, un peu pillé; mon escorte m'a bien abandonné plusieurs fois, mais la faute n'en est pas imputable à cet Arabe qui, sachant le danger que j'allais courir en prenant la route de l'Est, n'a pas hésité à m'envoyer courriers sur courriers pour me prévenir à temps. Grâce aux recommandations qu'il avait adressées en ma faveur à ses nombreux amis, j'ai reçu partout un accueil des plus empressés et je me suis vu combler de soins et de vivres. J'ai payé, c'est vrai; mais, en somme, n'étant pas le plus fort, j'aurais pu être dévalisé; et il n'en a rien été.

Avant tout, Tippo-Tib est marchand et connaît fort bien la valeur de l'or. Quoique gouverneur en pied de la station des Falls, il n'en conserve pas moins sa résidence à *Kassongo,* dans le Manyéma. C'est un métis d'arabe et de négresse d'une taille au-dessus de la moyenne, au front fuyant, à la barbe grisonnante, au nez épaté. Tout indique l'origine noire; c'est néanmoins une belle figure, qui doit en imposer aux masses.

Mon Tippo-Tib à moi, homme de cinquante-deux ans, est

le Tippo-Tib de Livingstone, celui-là même que Cameron rencontra à Nyangoué, arrivant du Sankourrou : c'est le Tippo-Tib de Stanley, des docteurs Junker et Lenz, du Suédois Glerup, de l'Allemand Wissmann; c'est l'homme sans la permission duquel on ne peut pénétrer en Afrique. Pendant mon séjour aux Falls j'eus l'occasion de parler à Tippo-Tib du lac Lincoln signalé par Livingstone. Le sultan noir me dit que ce lac n'existait pas; et il a trop habité ces contrées, il les a trop parcourues en tous sens pour ne pas être sûr de ce qu'il avance. Sans avoir une idée exacte de la cartographie africaine, il arrivait parfaitement à définir sur mes plans les rivières, les lacs qu'il nommait par leurs noms, ainsi que les pays à traverser pour aboutir à la côte. Il reconnaissait ces pays sur la carte. Actuellement Tippo-Tib est un Arabe assez lettré.

Son influence, pourtant, ne s'appuie pas sur des forces très considérables. Le maître du centre africain, sultan, banquier, marchand, traitant, chasseur d'ivoire et acheteur d'hommes, n'a guère sous son influence que 3,000 ou 4,000 Arabes du Zanguebar; mais cette poignée d'hommes a, pour dominer les centaines de mille indigènes qui tremblent à son approche, deux choses avec lesquelles on accomplit des prodiges : la discipline d'abord, puis la direction d'un chef né pour le commandement. C'est parce qu'ils sont unis, bien commandés et obéissants sous la main d'un maître, qu'ils ont conquis cette énorme portion de continent et qu'ils y font la loi; c'est le défaut d'entente, les divisions, les stupides guerres intestines et l'absence de toute direction d'ensemble qui mettent les noirs à la merci d'une bande d'aventuriers musulmans.

Le 20 février, je devais signer avec Tippo-Tib le contrat qui nous liait l'un à l'autre, mais son stock d'ivoire — environ 35,000 kilogrammes — réclamant tous ses instants, force nous fut de remettre la signature à un autre jour.

Et puis, j'avais à lui montrer mes marchandises françaises, mes tissus de Rouen, si jolis de qualité et de dessins, mes couteaux de Thiers, ma bimbeloterie de Paris, mes perles, mes glaces, mes sonnettes, etc.; car tout doit entrer en ligne de compte pour la somme à payer à Tippo-Tib. Si mes marchandises ne suffisent pas à parfaire le paiement, il acceptera, il me l'a dit, un bon payable à vue sur Zanzibar. Si incroyable que cela soit, cela est; et l'Arabe de l'intérieur vous livrera, sur votre signature, toutes les marchandises que vous désirerez. Cela tient à ce que tous les Européens qui ont voyagé en Afrique ont toujours fait honneur à leur signature. Mais qui sait si le procès en 10,000 livres sterling [1] de dommages-intérêts que Stanley vient de faire à Tippo-Tib ne va pas désormais faire perdre tout crédit au papier des blancs!

Tippo-Tib vient de visiter mes pacotilles; il a l'air très ferré sur le chapitre des étoffes : en Europe, il ferait à coup sûr un fort bon commis de magasin. Il lui a suffi d'un coup d'œil pour établir de suite la différence qui existe entre mes tissus et ceux de Manchester, et il a manifesté le regret que je n'en eusse pas davantage; mais quant à les payer plus cher, il s'y refuse absolument. — Oui, certainement, me disait-il, c'est plus solide; cela doit durer plus longtemps, je le reconnais; mais les mouchoirs anglais me font le même office que les tiens, et, pour le noir qui ne lave jamais son linge, tes tissus se saliront aussi vite que ceux dont il se sert d'ordinaire.

Et il a raison après tout, Tippo-Tib!... Ce que regarde l'indigène, c'est la quantité, non la qualité. Tant que nos manufactures s'entêteront à ne pas vouloir fabriquer ce qu'on demande en Afrique, il faudra rayer ce pays de nos débouchés.

---

[1] Deux cent cinquante mille francs.

La station des Falls se compose, sur la rive droite, du poste belge et de quelques constructions indigènes; sur la rive gauche sont les magasins et la résidence de Tippo-Tib. En remontant à l'est on trouve le village indigène, qui s'échelonne sur les bords du Congo, en amont de la septième cataracte. Quant à l'île, où l'État indépendant avait autrefois ses locaux, elle est occupée par les Arabes, et c'est à son extrémité orientale que commencent les chutes. En ce point, elles font un saut brusque de près de 2 mètres.

Le vacarme que produit cette eau qui se précipite avec violence, ces perfides tourbillons, cette écume jaunâtre, ces immenses remous, tout cela constitue un spectacle inoubliable et il faudrait un pinceau bien vivant pour reproduire de tels tableaux.

Debout près de l'abîme, je regardais, sans voir, cette masse roulante, car mon esprit planait ailleurs : je me représentais Stanley, Cameron, Livingstone! Ces deux derniers voyageurs, il est vrai, n'avaient jamais contemplé les splendeurs des chutes, mais ils n'en avaient pas moins pressenti le Congo dans la vaste rivière qui baigne Nyangoué.

A l'endroit où je me trouvais, abîmé dans une muette contemplation et debout sur des roches granitiques humides de vapeur d'eau, se sont peut-être tenus avant moi Stanley et son compagnon Frank Pocock! Ah! c'étaient de rudes hommes, ces vaillants qui m'avaient précédé dans la traversée du continent noir! car ce sont eux qui ont réellement ouvert cette terre à la civilisation; et si les progrès sont aujourd'hui si rapides dans le centre africain, c'est surtout à eux qu'en revient l'honneur! Je dis : *surtout*, car, il faut bien le reconnaître, les Arabes y ont contribué, eux aussi, pour une bonne part.

A l'exception de 60 mètres environ de largeur, où l'eau tombe presque perpendiculairement, le reste de la septième cataracte s'étage de banquettes en banquettes qui descendent

sur une longueur de 100 mètres jusqu'à une différence de niveau bien sensible. Le tableau est véritablement saisissant. Quel courant de foudre ! quels flots courroucés ! Et dire que, malgré ce courant si violent, en dépit de ces roches sur lesquelles ils peuvent être écrasés, de ces remous qui peuvent les étreindre pour ne rendre que des cadavres, dire que les indigènes se hasardent journellement au milieu des pêcheries qui obstruent les Falls. Certes, il y a bien, de temps à autre, quelques accidents, mais ils sont extrêmement rares; à 30 mètres en amont et en aval des chutes, les pirogues vont, viennent, traversent le fleuve, sans plus s'inquiéter des dangers qu'elles côtoient à tout instant. J'ai souvent mis le pied dans ces embarcations indigènes et, je dois l'avouer, bien que marin et peu craintif de ma nature, je n'étais pas précisément rassuré lorsque je me voyais lancé dans la direction des roches avec un courant de 12 milles à l'heure. Par bonheur, au moment d'y arriver, nous tombions dans un remous providentiel qui nous faisait échapper au péril; mais, lorsque j'entendais le sourd craquement de la pirogue touchant le fond et que je sentais le sinistre frôlement de notre barque contre le flanc du rocher, eh bien ! j'aurais préféré être ailleurs, ce qui ne m'a pas empêché de recommencer le même trajet à diverses reprises.

Après trois jours passés à Kizingatini, Tippo-Tib et moi étions de vieux amis.

Tous les renseignements qui m'avaient été donnés jusqu'à ce jour, de provenance blanche, jaune ou noire, étant les mêmes, quant à l'envahissement du pays par les musulmans; toutes les personnes compétentes consultées par moi se trouvant d'accord sur la puissance et la popularité de Tippo-Tib, je m'étais dit que, seul, cet homme était capable de servir mes projets. Sans sa permission, nul ne peut passer; mais il la donne facilement. Réduit à mes seules ressources, escorté par mes deux laptots sénégalais, sans

l'appui du sultan Tippo-Tib, je n'aurais certainement pas fait dix lieues sans être pillé par les indigènes, et peut-être égorgé. Tippo-Tib est le roi, le maître, le souverain de ce vaste pays : chacun le craint et lui obéit.

Pensant qu'il serait curieux de faire connaître cette importante figure à mes compatriotes, je pris à part le puissant sultan africain, et lui dis : « Tu m'as l'air d'un brave homme, et je veux faire ta photographie pour l'envoyer à

TIPPO-TIB.

mon journal *la Gironde.* » Or, Tippo-Tib ne parle ni l'anglais, ni le français, ni l'espagnol ; de mon côté, je ne parlais pas encore le souahili, et tout mon bagage en cette langue se composait de deux mots : *yambo sana!* (bon bonjour!), augmentés de l'*inchallah!* (c'est bien!), qui finit les phrases.

Néanmoins, nous sommes vite tombés d'accord, et je réussis à obtenir le portrait que mes lecteurs ont sous les yeux.

Nous devions repartir le 20 février, mais nos préparatifs n'étaient pas terminés, ce n'est que le 22 que nous monterons en pirogue; car nous n'allons pas tourner les sept cataractes : nous en franchirons quelques-unes en embarcation. Aujourd'hui (21), Tippo-Tib fait transporter notre canot indigène au delà de la première des chutes, ou falls : tout notre bagage y sera donc rendu, et, dès demain à sept heures, nos pagayeurs commenceront à entonner cette longue série de chants qui ne prendront fin qu'à Nyangoué. En somme, le voyage promet d'être charmant, et surtout très accidenté.

Donc le 22 février, à dix heures du matin, je serrais la main à MM. Greshoff et Koïman, ces deux gentlemen hollandais qui m'ont fait trouver le temps si court à bord de leur navire, et je partis sous la poussée de mes six pagayeurs.

D'après l'article 2 de la conférence de Berlin, la navigation du Congo est permise à tous les pavillons. Je fis arborer le mien à l'arrière de ma pirogue, et, pour la première fois, les couleurs françaises flottèrent sur ces eaux nouvelles. J'étais heureux de le voir se gonfler sous la brise, le vieux pavillon des Droits de l'homme. Je ne me sentais plus aussi isolé. Sa vue me rappelait le temps où je le promenais sur toutes les mers du globe. Tous les jours nous le verrons, cet étendard chéri : lorsque je reprendrai la route de terre, je le ferai porter devant moi par un de mes laptots, un soldat français, et au campement il surmontera ma tente.

Notre flottille comporte environ quarante pirogues que Tippo-Tib expédie à son beau-frère N'zigué, sultan de Kassongo, et je navigue en compagnie de pauvres diables des deux sexes qui semblent se résigner fort difficilement au voyage; les chaînes qui les rivent par le cou les uns

aux autres ne sont pas faites pour embellir leur traversée Naturellement, ce sont des esclaves. Du reste, on ne se gêne guère en fait d'esclavage. A la station des Falls, on m'a proposé plusieurs de ces malheureux au prix de deux dotis. Le *doti* est une mesure arabe, équivalant à deux brasses d'étoffe. C'est assez cher, comme on voit, et il viendra un moment où la vie ne sera plus tenable, même aux Falls.

Deux dotis, un enfant de huit ou dix ans! et un enfant tout nu encore! un enfant qu'il nous faudrait faire tremper pendant deux jours au moins dans la potasse pour le rendre présentable! Deux dotis : 8 francs! c'est à n'y pas croire, tant c'est exagéré! Autrefois on payait en perles et, pour vingt sous, quelquefois moins, on pouvait se passer le luxe d'un *mancipium!*

Après cinq heures de navigation le long des rives, nos hommes se servant alternativement de la pagaie et de la perche, selon la profondeur de l'eau, nous abordâmes au village de Manombé pour y passer la nuit et attendre le reste du convoi encore en arrière.

Dirai-je que Manombé appartient à Tippo-Tib? Mais à quoi bon? Où le riche sultan n'est-il pas le maître, en effet? A peine eus-je abordé à la berge qu'un Arabe de Bagamoyo nommé Moueni Kondo [1] vint me prendre pour me conduire au local où nous devions passer la nuit. Pas de meubles dans cette demeure; seuls, quatre piquets nus supportaient une claie tressée, sur laquelle on jeta une natte en bambou, et ce fut tout. Néanmoins je me déclarai satisfait, car je m'y trouvais à l'abri du soleil, voire même du jour : en effet, à part une porte très étroite s'ouvrant en dedans sur une pièce sombre, il n'y existait d'autre ouverture que quelques trous ronds percés dans le mur d'argile. Le jour, il n'y faisait

[1] Le mot *Moueni* ou *Mouni* veut dire : *chef*. Presque tous les Arabes de Bagamoyo s'octroient ce titre.

pas trop chaud; la nuit, on n'y sentait pas la fraîcheur; et, cette demeure africaine m'eût parfaitement convenu sans le désagrément que me procuraient de grosses mouches blanchâtres dont l'aiguillon acéré pénétrait mes chairs en me laissant la sensation d'une vive brûlure.

Le 24, dès l'aube, tout le convoi nous ayant rejoints, nous allâmes de l'avant, et, sous l'impulsion de nos noirs mariniers, nous atteignîmes à une heure du soir la sixième cataracte.

Là, impossibilité absolue de passer! Les pirogues vides peuvent seules se le permettre, et encore à quel prix? Force est aux hommes, en pareil cas, de se mettre eux-mêmes à l'eau et de suivre les roches glissantes pour faire franchir l'obstacle à leurs embarcations. Un de ces malheureux vient-il à faire un faux pas ou se laisse-t-il entraîner par le courant, il est perdu! Du moment où il perd l'équilibre, c'en est fait de lui : le torrent le roule sur des assises de granit, le précipite contre les roches qui obstruent le fleuve, le lance, au milieu des tourbillons écumeux, dans un gouffre effrayant, pour bientôt le précipiter dans un gouffre plus terrible encore. Tout secours serait inutile; aussi personne ne s'occupe du pagayeur qui fait une chute. Le travail de hissage continue de plus belle, et ce n'est que lorsqu'on est à l'abri des eaux mugissantes et loin de tout danger que l'on se décide à parler de l'absent.

Le 24 au soir, nous comptions un noir de moins! La sixième cataracte en avait fait sa proie.

Quant à nous, passagers et chefs de caravanes, esclaves et hommes libres, nous fîmes tous le tour par la voie de terre, seul moyen de franchir victorieusement les difficultés. Notre marche, jusqu'au cours navigable, fut de deux heures en pleine forêt : nous étions à l'abri du soleil, et ce nous fut une consolation; mais, pour la compenser, nous fûmes assaillis par les fourmis. M'étant attardé sur les bords d'un

ruisseau assez large et peu profond, je dus me jeter tout habillé dans le courant pour mettre fin aux cuisantes morsures que je ressentais par tout le corps. Le moyen du reste était radical, et je fus vite débarrassé des terribles bêtes; mais, le lendemain, je payai mon imprudente baignade, car j'eus une fièvre assez forte.

Ah! c'est une véritable plaie que ces fourmis! Tous les voyageurs en souffrent. Voici ce qu'en dit Livingstone :

« Un soir, comme il pleuvait très fort, nous avons accepté le gîte que nous offrait un indigène. Impossible de dormir dans cette case, en raison des tourments que nous causèrent de petites fourmis dont la grosseur n'excédait pas un seizième de pouce[1]. Elles étaient évidemment soumises à une discipline rigoureuse et s'efforçaient d'exécuter les ordres d'un habile capitaine. Nos mains et nos cous furent l'objet du premier assaut. Des corps nombreux avaient été massés en silence autour des points attaqués. Une minute s'écoule; nous entendons le mot bref du commandement, jeté d'une voix aiguë et stridente. Jusqu'alors nous n'avions pas cru aux facultés vocales des fourmis; cependant l'ordre est répété.

» L'instant d'après, nous sentions les assaillants nous fondre sur la tête, sur la gorge, nous mordre les chairs aux endroits les plus sensibles; nous prendre aux cheveux, et y laisser leurs mâchoires plutôt que de lâcher prise. Nous nous recouchons, espérant les avoir mises en fuite. A peine avons-nous éteint la lumière, que l'attaque recommence. Des ordres précis frappent notre oreille, et l'assaut est renouvelé. Il n'était pas moins difficile de dormir dans cette case que dans les tranchées de Sébastopol.

» Nous rencontrons journellement les fourmis rougeâtres que dans l'Ouest on appelle *conducteurs*. Elles traversent le

[1] Celles du Congo sont beaucoup plus grosses.

chemin en colonnes serrées, larges d'un pouce. Jamais l'humeur batailleuse n'a été portée plus loin, ni chez l'homme, ni chez la bête. Approcher d'elles, même par hasard, est un *casus belli :* quelques-unes sortent des rangs; elles se dressent, les mandibules ouvertes, se jettent sur vous, les mâchoires tendues, et vous mordent avec férocité. Nous avons souvent, à la chasse, mis le pied au milieu d'elles. Absorbés par la recherche du gibier, et ne pensant pas aux fourmis, nous étions tout à coup envahis des pieds à la tête par ces pestes rongeuses, qui vous saisissent la peau et tournent sur elles-mêmes pour emporter la pièce. Leur morsure est tellement douloureuse, que l'homme le plus brave est obligé de s'enfuir et de se déshabiller entièrement pour arracher ces bourrelles, dont les mandibules tiennent à sa chair ainsi que des crocs d'acier. Ces fourmis font également disparaître tout ce qui a cessé de vivre et semblent essentiellement carnivores. Le rôle qu'elles jouent dans la nature rentre donc dans celui des nettoyeurs du globe[1]. »

J'ai tenu à donner cette intéressante page en entier, car elle exprime, mieux que je n'aurais su le faire, toutes les souffrances qu'infligent à l'infortuné voyageur ces imperceptibles insectes, au premier abord si peu redoutables [2].

Le 25, toutes nos pirogues n'étant pas encore arrivées, nous restâmes au campement. Heureusement j'avais la fièvre! je dis : heureusement, car cette inaction forcée dans une forêt infranchissable, coupée de marigots infects à l'eau bourbeuse, m'eût pesé au delà de toute expression. Étendu dans le fond de ma pirogue, bien enroulé dans mes couvertures de laine, le temps me parut d'autant plus supportable

---

[1] *Explorations du Zambèse et de ses affluents et découverte des lacs Chirona et Nyassa*, par David et Charles Livingstone (1858-1864). Traduction de Mme H. Loreau.

[2] En voulant retirer les fourmis que j'avais sur moi, j'ai souvent constaté que la tête restait prise dans mes chairs. J'arrachais bien l'abdomen et le corselet, mais ce n'est qu'après perte de vie qu'il m'était possible d'extraire les mandibules.

que, lorsque je suis en proie à un accès, je m'endors aussitôt : au réveil, j'ai les bras et les jambes brisés, je me sens littéralement rompu ; mais, au bout de deux jours, il n'y paraît généralement plus.

Le 26 fut une rude journée pour mes hommes ; car, partis à cinq heures trente du matin, nous ne nous arrêtâmes que le soir après sept heures. Il ne faut pas songer à manger pendant la route : c'est seulement au repos qu'il est permis aux pagayeurs de penser à leur écuelle de riz et à leurs bananes bouillies. Je me suis souvent demandé, sans du reste pouvoir répondre à cette question, comment ces noirs résistent à un pareil régime. Et malgré tout, ils sont gras et forts.

Le lendemain, nous étions en route bien avant le soleil, et à midi nous venions nous échouer sur les roches des premiers rapides de la cinquième cataracte. Nous refîmes la même manœuvre que précédemment, et c'est en sautant de roche en roche et en prenant des bains partiels que nous atteignîmes le village d'*Omonga*.

Il faisait chaud ; brisées par la fièvre de la veille, mes jambes pouvaient à peine me supporter, mais j'allais quand même.

Les Arabes m'avaient tellement dépeint cette cataracte comme l'une des plus terribles, que, malgré ma grande lassitude, je ne pus résister à l'envie d'en conserver un durable souvenir.

Je commençai donc par photographier le village. Il n'a rien de bien intéressant ; mais c'est Omonga, que personne ne connaît et dont on n'a jamais dit un mot. Toutes les revues géographiques parlent des Falls (septième cataracte), donnent des vues des Falls, des pêcheries des Falls, et rien des autres. Et pourtant elles auraient le droit de se plaindre, les sœurs aînées (aînées parce qu'elles sont en amont). Elles ont bien aussi leur importance, et méritent de retenir l'attention. Cette cinquième cataracte surtout est splendide.

Grimpé sur un énorme rocher, j'ai pu, le lendemain 27,

à 30 mètres de distance, en prendre une vue; mais c'est un peintre qu'il eût fallu ici! Comment rendre l'effet à la fois grandiose et terrible de cette eau qui se précipite, bondit et tombe avec fracas! Comment donner une idée exacte du bruit assourdissant que produit cette onde écumante qui roule de bloc en bloc, se brise contre l'obstacle, retombe impuissante et disparaît bientôt, happée par les immenses remous qui étendent sur le fleuve leurs larges circonférences! Quel pinceau pourrait rendre la sublime beauté de cette sauvage nature, de ces rochers grisâtres, de ces nuages liquides! Comment reproduire la haute stature, l'allure décidée de ces Africains qui, impassibles au milieu du torrent, s'exposent à tout instant à un péril nouveau! Il est des scènes qui ne peuvent se décrire ni par la plume ni par le crayon. Telle est la cinquième cataracte. Elle s'étend sur un parcours de 6 à 8 kilomètres, et comprend plusieurs banquettes granitiques qui forment la quatrième, la troisième et la seconde des chutes de Stanley.

A Omonga, nous passâmes la nuit à terre. Cette phrase ne laisse absolument rien à désirer sous le rapport de la syntaxe, mais je crois pourtant être plus exact en disant que nous passâmes la nuit *par terre*. Omonga est un village pauvre, mais pauvre à en être inconvenant! On nous montra une barza (trottoir) sous un auvent, nous y étendîmes nos couvertures. Le lendemain, au réveil, je ne retrouvai plus mes chaussettes; pendant la nuit, on me les avait dérobées. Si j'avais connu mon voleur, d'abord je les lui aurais reprises, puis je lui aurais demandé pour quel motif il s'était approprié mon bien. Je comprends qu'un nègre congolais pratique le vol : c'est dans sa nature; j'admets qu'un noir m'enlève des bananes ou du riz : rien d'étonnant à cela! c'est son estomac qui a parlé. S'il fait main basse sur une pièce d'étoffe, je trouve bien le larcin un peu lourd; mais, réflexion faite, je me laisse attendrir

par l'amour et la prévoyance de mon voleur pour les siens. Mais mes chaussettes! mes belles chaussettes rouges! pourquoi me les avoir volées, dans un pays où l'on va nu-pieds?

Ces hommes-poissons sont beaucoup plus souvent dans l'eau que sur terre. Leur seul gagne-pain, en effet, consiste à faire franchir aux pirogues les endroits difficiles. Force est au voyageur de recourir à eux : ils connaissent les bons et les mauvais parages, les remous qui peuvent leur servir, les roches perfides qu'il faut éviter coûte que coûte, et ils savent tirer parti de tout. Aux prix d'efforts presque surhumains, ils parviennent au pied de la chute, et là je les ai vus, de mes yeux vus, se mettre tranquillement à l'eau sans paraître se soucier de la mort qui les guette.

A la cinquième cataracte, l'inclinaison à donner à la pirogue dépassait certainement 50 degrés; mais c'était là le moindre de leurs soucis. Pour eux, le travail d'aujourd'hui est ce qu'a été le travail d'hier, ce que sera le travail de demain. Quel métier, grand Dieu! que le leur! Il faut croire pourtant qu'il rapporte puisqu'ils n'en veulent pas d'autre et dédaignent la culture du sol.

Pour faire traverser trois chutes à quarante pirogues, un temps assez long est nécessaire; aussi restâmes-nous toute la journée du 28 en amont de la cataracte.

Le 1er mars, à midi, vingt pirogues seulement étaient rendues au campement : il en restait donc autant en arrière. Certain de demeurer jusqu'au soir dans ces parages, je déballai tous mes colis pour leur faire prendre l'air, et aussi afin de me rendre un compte exact des dégâts causés par l'humidité. Je constatai, hélas! qu'ils étaient énormes! Ma foi, tant pis! Quelque mauvais que soit l'état des vêtements, nous devrons les porter tels qu'ils sont, sans égard pour les trous de mites et la décoloration des étoffes. Notre mise ne serait certainement pas correcte dans un salon européen; mais en Afrique, il suffit d'être blanc pour être un person-

nage, et c'est surtout pour le haut Congo qu'a été inventé le proverbe : « L'habit ne fait pas le moine. »

Je constate avec stupéfaction qu'une bouteille d'encre s'est brisée. Par bonheur j'ai eu soin de prendre avec moi de la fuchsine; il me sera donc facile d'en préparer. Mes allumettes, mes cigares, tout a été mouillé! Par un heureux hasard, mon tabac n'a subi aucun dommage et j'en suis enchanté, car notre vulgaire caporal l'emporte — et de beaucoup — non seulement sur l'affreuse solanée anglaise mélangée de mélasse, mais encore sur la *black american leaf* saturée de nicotine. A ces deux produits de l'industrie blanche je préfère, et de beaucoup, le tabac des Batékés qui, bien que laissant fort à désirer sous le rapport de la préparation, a du moins le double avantage de coûter bon marché et d'être naturel.

L'exposition de tous mes articles au soleil a eu pour résultat immédiat de faire surgir de terre une foule de mendiants : l'un me demande une pipe, l'autre du tabac, un troisième des allumettes; celui-ci me fait comprendre qu'il a faim et qu'il désirerait manger, celui-là voudrait bien un pagne, le suivant me montrait du doigt mes perles et mon savon : ce manège menaçait de durer longtemps, mais je pris soin d'y mettre un terme. Pour en avoir plus tôt fini, je n'ai fait à personne le moindre présent, et j'ai même eu le courage de rester impassible devant le pauvre diable qui roulait des yeux pleins de convoitise en contemplant une bouteille d'huile d'olive d'un rance à faire lever le cœur.

Dans un « palabre » aussi court que bien senti, je me suis efforcé d'expliquer à ces noirs enfants de la nature que je ne m'étais pas fait suivre de tant de richesses pendant six mois pour le seul plaisir de les leur offrir, et que, du reste, un vol de bananes ayant été commis dans ma pirogue, je coupais court à toute libéralité jusqu'à ce que l'on m'eût dénoncé le coupable.

Ce sont de rudes comédiens que ces Africains; leur mimique désolée aurait arraché des larmes aux crocodiles congolais eux-mêmes; mais je tins bon, et je poussai la férocité jusqu'à leur refuser mes boîtes de conserves vides.

Ce même jour un de mes laptots faillit me tuer dans des circonstances toutes particulières. Sachant fort bien que nous ne partirions pas, beaucoup de pirogues manquant à l'appel, au lieu de me lever à la pointe du jour comme d'habitude, j'étais demeuré étendu, dans un état de demi-somnolence. Je me rendis donc parfaitement compte de l'entrée d'Ali sous ma tente, mais sans en prendre autrement souci. Tout à coup — oh! cette fois le réveil fut complet! — je reçus sur les... rondeurs de mon hamac le plus formidable coup de massue qu'il soit possible d'imaginer. Sauter à terre et bondir sur mon revolver ne fut que l'affaire d'un instant; et quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsque, en relevant la tête, je vis mon fidèle laptot armé d'un énorme gourdin, et qui, la face épanouie par un large sourire, me jeta ces seules paroles : — « Je l'ai tué!... »

— « Mais, misérable, qui as-tu tué? réponds vite, » lui demandai-je courroucé.

— « Toi n'as pas voir cent-pieds sur hamac, me dit-il dans son langage nègre; li monter, monter sur toi, et moi écrasé li. »

Je crois bien qu'il l'avait écrasé! et en plein encore.

La morale de cette histoire par trop véridique, c'est que, pendant au moins huit jours, j'eus toutes les peines du monde à me mettre sur mon séant.

CHAPITRE VI

D'Oussaou à Nyangoué.

SOMMAIRE

Oussaou et ses habitants. — Le drapeau français. — Kibongué. — Les consultations médicales. — La fabrication du savon indigène. — Anthropophagie. — Naufrage sur le Congo. — La manière de faire du feu. — Les chasses d'Émile. — Ferments de révolte. — Pirogue chavirée par un hippopotame. — Erreur géographique. — Moules et huîtres. — Nyangoué. — La question de l'esclavage chez les Arabes.

Le 2 mars, notre escadrille étant au complet, nous reprenions la montée du Congo, et à neuf heures nous arrivions à la première cataracte, qu'une distance d'environ six milles marins sépare de la seconde[1].

Cette soi-disant cataracte mérite-t-elle un nom aussi retentissant? Selon moi, ce n'est, à proprement parler, qu'une longue suite de rapides à courant un peu plus prononcé, et pour les franchir, on n'est pas même obligé de décharger préalablement les embarcations. Toutes les nôtres ont passé ce mauvais pas en deux heures sans le moindre accident. Pour la cinquième cataracte, et avec l'aide des indigènes d'Omonga, il nous avait fallu deux jours : on voit d'ici la différence.

Les passagers de marque ayant mis pied à terre, nous fîmes comme Nassoro ben Sleiman, Kondo et toutes les notabilités

[1] Le mille marin est de 1,852 mètres.

arabes qui rejoignent Zanzibar. Si ces braves seigneurs étaient passés par Banane, ils n'auraient certes pas mis plus de deux mois pour gagner la petite île de l'océan Indien; en suivant ma route, ils mettront sept mois, c'est-à-dire trois fois plus de temps; mais chez eux c'est affaire d'habitude. Et, là comme en Europe, comme dans tous les pays du monde, l'habitude est une seconde nature.

En passant sous bois, je remarquai plusieurs espèces d'une certaine vigne sauvage dont je recueillis quelques échantillons : c'étaient bien les mêmes que ceux qu'il m'avait été donné de voir au jardin du gouvernement de Léopoldville et que M. Liebrechts me disait être la vigne du Cassaï.

A onze heures nous reprenions notre navigation riveraine, et peu après nous trouvions de nouveau le Congo barré par des rochers dont quelques-uns émergeaient à la surface. Nous nous glissâmes dans l'un des goulets en raclant un peu le fond, et, abandonnant la rive gauche qui, sans nous en douter, nous eût fait entrer dans la rivière Bondou, nous pénétrâmes dans le pays Ouregga.

A cinq heures et demie, nous nous arrêtions au village d'*Oussaou,* dont les habitants n'avaient encore jamais vu de blancs. A ma descente à terre, les cris, les hurlements, les vociférations éclatèrent de toutes parts, mais bientôt le vide se fit et au bout d'un instant j'étais seul maître de la localité. J'arrivai sur une sorte de place, où je vis tout d'abord une hutte en paille entourée d'informes figurines en bois. Cette hutte, surmontée de décorations, n'était autre que la chapelle, dans laquelle reposait le Grand Fétiche, gardé par les fétiches de second ordre rangés à l'extérieur : ceux-là pouvaient impunément recevoir la pluie sur le dos.

C'était dans cette hutte délabrée, où les fourmis, peu respectueuses, se promenaient en paix jusque sur la face de la répugnante idole, que le M'ganga, ou sorcier, se

renfermait pour correspondre avec les Esprits et soutirer des cadeaux à ses naïfs clients.

N'ayant pas été foudroyé par la vue de tant de fétiches, je fus sans doute considéré comme un ami des dieux, car les naturels revinrent en foule. En peu de temps les relations devinrent des plus amicales, et le chef me fut présenté; je lui offris un cigare de la régie : c'était assurément lui faire un assez piètre cadeau, mais c'est tout ce que j'avais sous la main. C'était à qui, des indigènes, se rapprocherait le plus de moi. Mon lorgnon, « qui se démontait », leur fit pousser de bruyantes exclamations; peut-être croyaient-ils qu'il faisait partie intégrante de mon individu. Puis c'étaient mes vêtements, mes souliers, ma montre, etc.

Avec le secours de mon interprète Alimasi, nous pûmes causer. Le chef m'apprit que sa venue sur les bords du Congo était récente; auparavant il habitait la brousse, c'est-à-dire l'intérieur des terres. Il avait bien entendu parler des blancs, de ces blancs possesseurs de nombreux fusils à l'aide desquels ils massacraient tout, mais il n'en avait jamais vu un seul avant moi. Il savait, pour l'avoir appris des autres indigènes, que des « Boula Matari » avaient déjà pénétré dans le Congo, mais, pour lui, nous étions les premiers. — « A ta vue, ajouta le chef, mon peuple a eu peur; pensant que tu allais tout brûler, il s'est réfugié dans la forêt; mais ton attitude paisible l'a rassuré, et il est bientôt revenu. »

Prenant alors mon homme par la main, je descendis avec lui dans ma pirogue, et, lui montrant le drapeau français qui flottait à l'arrière, je l'assurai que, tant qu'il verrait de semblables couleurs, il n'aurait absolument rien à craindre des voyageurs.

Je lui donnai un second cigare, puis il regagna sa case. Notre passage dut, sans aucun doute, faire les frais des conversations du soir.

Le lendemain, 3 mars, nous passâmes au pied de grands villages portant tous des noms différents, mais qui paraissaient n'en faire qu'un.

A onze heures, les habitants accoururent sur le rivage pour nous voir passer : nous n'étions pourtant pas les premiers blancs à visiter ces parages, car, naguère encore, M. Jameson, de l'expédition Stanley, était remonté à Nyangoué. Depuis, ce voyageur, atteint de fièvre bilieuse, retournait à la côte lorsque la mort vint le surprendre à la station belge des Bangalas.

A une heure, fatigué de conserver si longtemps la position allongée, j'interrogeai mon interprète pour savoir s'il n'y avait pas moyen de continuer la route par terre. Sur sa réponse affirmative, j'abordai et, malgré un soleil assez ardent, je me sentis heureux de pouvoir me dégourdir les jambes. Mais je n'avais pas fait vingt pas, qu'une interminable queue de tous les oisifs du village se formait.

J'étais directement précédé par un chef arabe qui, d'un geste de son mouchoir, écartait les curieux par trop encombrants. En dépit de la foule qui augmentait sans cesse, je pus gagner *Kiroundou,* station arabe où nous devions rester quelques jours. Là, je fus reçu par le chef Kibongué, qui était déjà prévenu de mon arrivée. Cet Arabe me fit donner une maison où se faufilèrent aussitôt après moi de nombreux badauds. Pendant que je goûtais les douceurs d'un repos réparateur, Kibongué m'envoya une poule préparée à l'huile de palme, un énorme plat de riz, des ananas et des bananes. Assis à terre sur la natte usitée en Afrique, nous prîmes notre repas, que je n'appréciai pas comme j'aurais dû le faire, car notre position était des plus gênantes.

La dernière bouchée absorbée, la pièce où je me trouvais fut promptement envahie par la foule.

Décidément, le rôle de bête curieuse n'a rien de bien réjouissant. Heureusement le chef vint nous rendre visite : nous

pûmes donc causer tout à notre aise. Et ce fut une véritable conversation en français que la nôtre, grâce à la présence d'Hamadi M'samgama. Ce musulman, natif de l'une des Comores, avait longtemps habité Mayotte et la Réunion : il me cita même des noms fort connus de Saint-Denis, et je fus ravi d'entendre parler ma propre langue par un Arabe. A la fin de notre conversation, Kibongué me demanda si je ne pouvais le guérir d'une maladie qui le torturait depuis longtemps : le malheureux était perclus de rhumatismes.

Après son départ, on me présenta une petite fille atteinte de la fièvre. N'ayant que ma quinine pour combattre le microbe paludéen, j'en délayai 30 centigrammes dans un peu de café, et je fis prendre ce breuvage à l'enfant. Dès lors, ce fut à qui viendrait se faire soigner par moi, et mon coffre à médicaments courait grand risque d'y passer si je n'y mettais bon ordre; aussi, fis-je mander le chef pour qu'il me délivrât de ces importuns. Je lui fis comprendre que, pendant ma longue route, je serais certainement appelé à visiter de nombreux chefs arabes amis de Tippo-Tib, et que si j'épuisais toutes mes drogues d'un seul coup, il ne me resterait rien pour plus tard; bref, je fus éloquent et obtins gain de cause. Sur un mot de Kibongué, tous les gêneurs délogèrent.

Dans l'après-midi, je visitai l'immense village. Au lieu des grossières huttes en jonc que j'avais vues jusque alors, s'élevaient partout, sur la rive, des maisons maçonnées en terre glaise. Ce n'étaient certes pas des palais, et l'intérieur laissait fort à désirer, surtout comme ameublement, puisqu'on n'y trouvait que des nattes, mais l'extérieur était propre, blanchi à la chaux et agrémenté de bancs en terre attenant au mur. Il était aisé de voir que les Arabes avaient passé par là. Chaque soir, ceux-ci s'y donnaient rendez-vous et discutaient les affaires du jour.

Le 4, dès le lever du soleil, nous fûmes éveillés par une aubade dont nous régala un jeune indigène qui s'accompa-

gnait avec des grelots : c'était là sans doute la diane africaine. A six heures, ma case était déjà pleine de curieux. En faisant sa ronde matinale, Kibongué vint me rendre visite et s'informer de ma santé. Je me plaignis des importunes visites des naturels qui m'empêchaient de faire un pas dans le village et de prendre une seule vue photographique. Le vieux chef prononça quelques mots, et sur-le-champ j'entendis siffler la badine des noirs policiers, flagellant les curieux des premiers rangs. La place fut bientôt nette, mais la foule se reforma presque aussitôt.

L'heure de la visite médicale ayant sonné — de neuf à dix heures chaque matin — je commençai par faire donner de fortes frictions au premier magistrat, atteint, je l'ai dit, de rhumatismes; je lui ordonnai des bains de vapeur, un massage des parties malades, et défendis absolument les ablutions d'eau froide. De plus, comme il s'était plaint d'une douleur au côté, je le badigeonnai de teinture d'iode.

Après lui, vint le tour des fiévreux; puis ce furent des plaies à cautériser, des ulcères à panser, des douleurs atroces de ventre, des constipations opiniâtres, bref toute la série des maux de notre pauvre humanité. Je m'efforçai de donner satisfaction aux uns et aux autres, m'occupant de tous, ne renvoyant personne, et chaque jour mes patients me quittaient, persuadés qu'il leur suffisait pour guérir d'avoir été soignés par moi.

Pendant que je donnais mes consultations et mes soins, mon laptot Ali faisait le marché et payait ses achats avec des boîtes de conserves vides qui, sans bourse délier, nous procuraient bananes, patates douces, œufs, oignons, poules, manioc, etc.

A dix heures, Kibongué m'envoyait des provisions, et je levais la séance, au grand contentement des sorciers indigènes, auxquels je faisais une sérieuse concurrence.

Après le déjeuner, je voulus prendre une vue photogra-

phique des bords de la rivière; mais ce fut en vain que j'essayai de mettre mon appareil au point. Les indigènes s'écartaient bien respectueusement sur mon passage, mais reformaient le cercle immédiatement derrière moi. Comment expliquer à cinq ou six cents nègres qu'il faut rester tranquille et ne pas passer devant l'objectif? Autant eût valu défendre au Congo de couler. Je remis donc mon instrument dans sa boîte, tout en regrettant de ne pas avoir d'appareil instantané. C'est en effet le seul qui soit pratique en ces pays, où les habitants ont la mobilité du singe. Les indigènes ont, en outre, un terrible penchant pour le vol. Tous les jours ce sont de nouveaux larcins qui se commettent dans ma pirogue. De guerre lasse, j'ai rendu mon interprète responsable et l'ai averti que je lui retiendrais une livre sterling pour chaque vol commis. De cette façon peut-être arriverai-je à conserver mes marchandises.

Ce même jour, Kibongué m'envoya un très fort cabri en cadeau. J'ai été on ne peut plus sensible à sa politesse; mais j'aurais préféré de beaucoup qu'il eût conservé son présent pour d'autres. Je voulais d'abord refuser, mais on me fit comprendre que c'était impossible, car je froisserais le chef arabe. — « Tu es l'hôte de Tippo-Tib, me fut-il répondu, et il ne serait certes pas satisfait que tu fusses passé à Kiroundou sans avoir été traité comme il convient à ton rang. Bien certainement nous aurions des palabres avec notre ami des Falls, et à tout prix nous n'en voulons pas; donc, il te faut accepter le cabri. » Je dus m'exécuter : le lendemain, j'envoyai à mon gracieux hôte une pièce de mouchoirs; mais ce ne fut pas sans un grand mal au cœur que je fis ce cadeau : je n'étais pas rendu à l'océan Indien, tant s'en fallait, et j'avais encore beaucoup de chefs à visiter.

Depuis longtemps déjà la question du savon me préoccupait, d'autant plus que chaque fois que j'envoyais laver

mon linge, il fallait toujours en remettre un petit morceau aux dignitaires arabes. En quittant Bordeaux, je m'étais muni d'une certaine provision que j'avais encore renouvelée en route, mais on salit tant de linge en Afrique, et les noirs sont si peu scrupuleux que, malgré mes précautions, mon stock de savon diminuait d'une façon effrayante.

A Karoundou, en me promenant sur le marché, j'avais vu des marchandes accroupies devant un panier rempli de boules noires; je m'enquis aussitôt de ce que pouvait être ce produit exotique, et j'appris avec une réelle satisfaction que c'était du savon indigène. Grâce à la haute protection du chef, je pus visiter une des usines où se prépare cette pâte. Voici comment on procède :

Le préparateur prend des peaux de bananes et les expose au soleil jusqu'à parfaite dessiccation. Elles deviennent noires comme de l'encre; on les fait alors brûler jusqu'à ce qu'elles soient réduites en cendres. Ces cendres sont jetées dans l'eau jusqu'à saturation. Cette préparation est ensuite mise sur un feu doux où on la fait bouillir pendant deux ou trois heures afin d'en extraire toute la potasse; puis on laisse reposer.

On transvase alors dans un autre récipient le liquide saturé, et l'on y ajoute la même quantité d'huile de palme. Cet amalgame est ensuite bouilli jusqu'à ce que le liquide se transforme en pâte. On obtient de la sorte une espèce de savon mou, qui est loin de valoir le savon de Marseille, mais qui nettoie assez bien le linge. J'en ai fait sur-le-champ l'expérience, et à l'avenir nous pourrons être moins parcimonieux.

Depuis lors, j'ai trouvé ce savon dans toutes les régions occupées par les Arabes où croît le palmier à huile. Les voyageurs qui suivront la voie du Congo n'auront donc point à se préoccuper à ce sujet. A Nyangoué, à Kassongo, à Oudjiji sur le Tanganika, les indigènes ne se servent que de ce savon.

Après quatre jours de repos, nous nous mettions de nouveau en route. Et, quand je parle de repos, il ne s'agit, bien entendu, que de mes hommes; car ayant, outre mes occupations médicales, à remplir aussi celles de photographe et d'ethnographe, je n'eus guère le temps de chômer.

Malgré ce long repos, la marche de nos pirogues n'en fut point activée, et à deux heures de l'après-midi nous dûmes nous amarrer sur la rive droite. Cet arrêt était motivé par le retard mis par quelques pirogues à venir nous rejoindre. Or, nous devions, à peu de distance de là, passer devant des villages dont les habitants ne se font aucun scrupule d'attaquer les embarcations lorsqu'elles ne sont pas en nombre : les marchandises sont pillées et les hommes mangés; car, il ne faut pas l'oublier, les indigènes du haut Congo sont anthropophages. D'ailleurs, où ne le sont-ils pas, sur les rives du grand fleuve découvert par Diego Cam en 1485?

On m'a montré, parmi mes pagayeurs, un noir qui habite près de Nyangoué. Voici l'histoire qu'on raconte de lui : Un jour — il y a quelques années de cela — il se rendit à son champ de manioc en compagnie de sa femme. Pendant la route, il s'aperçut qu'il avait faim; il tira son couteau et dépeça sa douce compagne, dont il fit griller quelques tranches. A son retour au village, il raconta que sa femme s'était sauvée et qu'il ignorait ce qu'elle était devenue. La vérité vint à se savoir; mais ces cas n'étant pas rares et ayant en somme si peu d'importance dans ces pays, on n'y fit même pas attention. Avis donc à nos belles Françaises, si l'envie leur prenait d'essayer de l'homme manyéma!

Mes pagayeurs, comme tous les noirs du reste, ont voulu commencer par me tâter dès le premier jour. D'abord, c'étaient des vivres qu'ils me demandaient, puis du tabac, puis des pagnes. Si je n'avais pas connu mon personnel, si j'avais été assez faible pour m'apitoyer sur son sort et accéder à ses demandes, j'aurais perdu tout mon prestige

ainsi que mes marchandises. Aux yeux des noirs, qui ne donnent jamais rien pour rien, j'aurais passé pour un parfait imbécile. Et puis, ne serait-il pas venu un moment où force m'eût été de leur refuser? Puisque je devais en arriver là, j'ai préféré les éconduire immédiatement.

Donc, le 8 mars, à cinq heures du matin, branle-bas général et départ de toute la flottille, qui est véritablement imposante. Sur un parcours d'au moins un mille, on n'aperçoit que des embarcations se faufilant le long des hautes herbes, où le courant se fait moins sentir; chacun chante, crie, hurle; c'est un brouhaha infernal, une cacophonie discordante qui dure des heures entières. En passant devant les villages suspects, nous ne fûmes nullement inquiétés; nous vîmes bien, à travers le feuillage, quelques visages effarés qui nous observaient, mais tout demeura tranquille, et nous pûmes librement avancer.

Après dix heures de marche, nous fûmes assaillis par une tornade qui nous obligea à relâcher au milieu des herbes de la rive. Malgré le peu de largeur relative du fleuve, la violence du vent était telle, qu'une vingtaine de pirogues furent remplies par les lames. Redoutant une semblable mésaventure, je fis alléger mon embarcation, en ordonnant à mes hommes de se mettre à l'eau. Mais, malgré cette précaution, je fus inondé moi aussi, et, quelques jours plus tard, je pus constater avec peine que près de quatre cents de mes plaques photographiques étaient avariées.

A quatre heures et demie la bourrasque était passée, et toute l'équipe sauta à terre pour débroussailler et faire du feu. Faire du feu!... oui, les indigènes en font; mais non pas avec des allumettes, car à Karoundou, quand j'allumais mon cigare, tous les regards étaient fixés sur la petite boîte à dix centimes. Quel étonnement ils manifestaient à la vue de la flamme instantanée, claire et brillante qui surgissait tout à coup, et avec quel empressement ils ramassaient le

petit bout de bois ou de bougie brûlé, pensant pouvoir renouveler le phénomène!

Les noirs n'ont pas d'allumettes, mais ils trouvent toujours le moyen de faire du feu, soit qu'ils frottent rapidement deux morceaux de bois l'un contre l'autre, soit que, prenant l'espèce de poudre noirâtre qui se rencontre sur les palmiers, ils s'en servent en guise d'amadou : une pierre à fusil et un morceau de fer quelconque font le reste. Ils n'en ont pas moins conscience de leur infériorité et croient fermement que le blanc n'a qu'à vouloir pour pouvoir.

Le lendemain, à deux heures du soir, nous passions devant un affluent de droite que les cartes allemandes désignent sous le nom de *Lowa*. Les habitants du pays ignoraient ce que je voulais dire en prononçant ce mot : eux, en effet, l'appellent *Oroua*.

A une heure de là, l'orage s'avançant rapidement, nous cherchâmes un refuge sur la rive gauche, dans une petite crique où la bourrasque ne pouvait nous atteindre. A peine étions-nous à l'abri, qu'elle éclata avec la violence ordinaire des orages africains : vent, pluie, éclairs, tonnerre, rien n'y manquait. Et quels éclairs! des éclairs à vous aveugler.

Notre petite crique, si tranquille quand nous y abordâmes, se trouve située au pied d'un ravin; de sorte qu'une heure après, toutes les eaux y dévalaient avec la furie d'un torrent. Nous doublâmes nos amarres, mais le courant était tel, que nous craignions à tout instant d'être entraînés au large, où notre perte eût été certaine. Enfin, peu à peu, l'orage s'éloigna en grondant, et nous en fûmes quittes pour une douche sérieuse, qui trempa tous nos effets en un instant.

Le 10 mars, le jour se fit tard; une pluie fine continuait à tomber, ce qui du reste ne nous empêcha pas de repartir, nos pagayeurs n'ayant rien à craindre pour leurs vêtements. A midi, nous passions devant l'embouchure de la rivière *Ourindi*, affluent de droite encore inexploré.

Le Congo est assez bien connu; on en a une idée à peu près exacte; mais, que d'intéressantes explorations à faire sur la plupart de ses affluents, où personne ne s'est encore aventuré!

Le lendemain, à neuf heures du matin, nous stoppions à l'embouchure de la *Kousoukou*, affluent de gauche, sur les bords duquel s'élève le grand village du même nom, que nous allâmes visiter, car nous avions deux heures devant nous.

A onze heures, nous reprenions notre montée du Congo, et dans l'après-midi, sur la rive opposée, nous aperçûmes un éléphant que nous saluâmes de trois balles. Les deux premières tombèrent dans l'eau, la distance qui nous séparait de l'animal n'ayant pu être assez exactement estimée; mais la troisième piqua sans doute l'énorme bête, car elle détala dans la brousse avec rapidité, ce qui ne l'empêcha pas de revenir peu après à la rive.

En cet endroit, le Congo a 600 mètres de largeur environ mesurée à la hausse, car c'est à cette distance que nous avions tiré l'éléphant. Une heure après, un singe, perché en haut d'un palmier, nous regardait passer en nous faisant force grimaces : Émile l'abattit d'un coup de winchester, au grand bonheur de mes hommes, qui, le soir, firent bombance. C'était à qui aurait les mains : il paraît que pour l'anthropophage, c'est le morceau le plus délicat, qu'il s'agisse de l'homme ou du singe.

Le 12, à cinq heures du soir, mis en goût par ses précédents succès, Émile m'appela pour me montrer un énorme singe juché sur un palmier. Saisissant son fusil, il s'apprêtait à épauler, lorsque mon laptot Ali, dont la vue est des plus perçantes, lui cria : « Ne tire pas, ne tire pas! c'est un homme! » Nous avons bien ri de la méprise; mais franchement, il faut une certaine habitude pour distinguer, au haut d'un arbre, un indigène d'un quadrumane de la forêt.

Ce même jour, il y eut parmi mes pagayeurs une petite tentative de révolte, bien vite réprimée d'ailleurs. A propos

d'une querelle insignifiante, l'homme de barre menaça Gambiro, mon contremaître, de le jeter à l'eau. Mon attention ayant été attirée par ce bruit insolite, je m'enquis aussitôt de ce qui l'avait motivé, et l'on me fit part des menaces du noir : froidement, je lui fis comprendre, le revolver en main, qu'à la prochaine tentative de rébellion je lui ferais sauter la cervelle. Il se le tint pour dit.

Sur le Congo, il n'y a ni juges ni tribunaux. Je me trouvais seul avec trois hommes contre des milliers de sauvages qui n'auraient certes pas hésité à nous tuer, pour s'emparer de nos marchandises d'abord, et grignoter nos doigts ensuite, histoire de voir si ceux du singe ont meilleur goût. Force est donc de se faire respecter coûte que coûte, et le seul sentiment auquel il faille s'adresser, c'est la crainte. Aussi ai-je agi en conséquence, bien décidé à ne laisser passer aucune menace. Chez les indigènes, l'extrême indulgence a toujours passé pour de la faiblesse : et c'est parmi eux surtout que la force prévaut.

Le soir, arrivé au campement, je racontai ce petit incident au chef du convoi arabe. Il fit appeler le récalcitrant et lui signifia que, dans la pirogue, je représentais Tippo-Tib lui-même, et que si ce sultan s'était trouvé à ma place, les choses eussent eu un tout autre dénouement. Il m'approuva fort d'avoir fait respecter mon autorité.

Le 13 mars, nous gravissions la berge qui conduit au grand village de *Riba-Riba*, élevé, d'après les indications de l'altimétrique, de 515 mètres au-dessus du niveau de la mer. Là, je pus profiter du départ d'une pirogue chargée d'ivoire pour expédier mon courrier à Tippo-Tib.

L'accueil qui me fut fait par le chef arabe Mohameth ben Hamis M'zerera dépassa de beaucoup celui de Kibongué : il est vrai de dire qu'il souffrait davantage et qu'il comptait sur moi pour le guérir ou tout au moins le soulager. Pendant trois jours, ma case ne désemplit pas, et à toute heure de la

journée l'Arabe m'envoyait une friandise nouvelle : le matin, à sept heures, c'était du lait fraîchement tiré ; à onze heures, notre déjeuner se composait de riz cuit à l'eau, de poulet préparé à l'huile de palme et mélangé à des quartiers de chevreau ; pour terminer, nous avions le café pilé et non moulu : de bon, d'excellent café servi à la maure avec le marc. Enfin, à deux heures du soir, nous recevions une jatte de lait caillé, et à six heures le dîner faisait son apparition.

Pour reconnaître tant de courtoisie, je fis cadeau à mon hôte d'une pièce de mouchoirs, de quelques boîtes d'allumettes et d'un paquet de cigares. Les Arabes de cette partie de l'Afrique ne fument jamais ; ils appellent même le tabac *daoua* (médecine), ce qui ne les empêchait pas de me faire sans cesse des demandes de cigares.

— Pourquoi veux-tu des cigares, demandai-je à un Arabe qui, depuis un mois, venait chaque matin me visiter à ce sujet? Pourquoi en désires-tu, puisque chez toi fumer est le propre de la basse classe?

Il me fit comprendre que c'était afin de les mâcher. Fumer est mal vu : chiquer est plus noble.

Je ne parlerai plus, à moins de cas extraordinaires, de mes fonctions de médecin : il paraît que je suis appelé à recommencer les mêmes consultations dans tous les villages où nous passerons! Ne restant que quelques jours dans chaque endroit, l'effet de mes lavages phéniqués et de mes onguents ne doit guère se faire sentir; mais, ici surtout, c'est la foi qui sauve, et du moment que le Moussongou [1] les a soignés, les patients retournent chez eux, souffrant *déjà* beaucoup moins. Je suis persuadé qu'un médecin, mais réel alors, qui s'installerait pour un certain temps en ces parages, ferait certainement aimer son pays, par suite des soins intelligents qu'il donnerait aux indigènes. Reste

[1] *Moussongou*, nom générique du blanc. *Mou* est le préfixe du singulier, *Ouu* celui du pluriel : Moussongou, *un blanc ;* Ouassongou, *des blancs.*

à savoir si ceux-ci le laisseraient partir lorsqu'il voudrait retourner parmi les siens!

Riba-Riba n'est point le nom du village, mais bien celui du chef qui fut le prédécesseur de Mohameth, actuellement maître de la localité de par le bon vouloir de Tippo-Tib. Par extension, on a donné son nom à toute cette agglomération de cases réunies sous son ex-domination. Le village — et j'ai été fort longtemps avant de le savoir — s'appelle Nyanguéroué. Et encore, est-il bien sûr que ce soit là son véritable nom? Lorsqu'on interroge un indigène pour en obtenir un renseignement, c'est avec la plus grande difficulté qu'on arrive à avoir une réponse exacte. — « *In como ifé ouvé* (comment appelles-tu cet endroit), demandais-je à l'un d'eux en frappant la terre du pied? — Ça, me répondait-il invariablement, c'est *Inchi*. Et je m'empressais d'inscrire sur mon carnet le village d'Inchi. Mais je me rappelais à temps que le mot souhahili *inchi* signifie *terre*, et je renouvelais ma demande. — « Mais ces cases, ces maisons, quel est leur nom véritable? Tout cet entourage, ce pays, comment le nommes-tu? » Le mot *Nyomba* m'arrivait à l'instant. Or, cette expression est la traduction littérale du mot *maison*. De guerre lasse, j'envoyais promener mon noir; mais, cinq minutes après, je posais la même question à un nouveau venu. Avant de connaître le véritable nom de Nyanguéroué ou de Riba-Riba, j'en ai inscrit au moins dix sur mon journal, et aucun n'était celui que portent les cartes anglaises, françaises ou allemandes.

Le lendemain de notre départ de Riba-Riba, nous passions la *Lira*, affluent de droite, et, le soir, au coucher du soleil, nous campions au pied des immenses villages de la rive gauche. Les indigènes, moins tatoués, mais aussi nus et aussi cannibales que les autres, nous accueillaient par des *Bi-i-i-i-i* prolongés, remplaçant déjà le *Sen-nè-neh* des Falls.

Le 17, à neuf heures et demie du matin, par 3°17′ de

latitude Sud, nous remontions, sans sortir de notre pirogue, une triple série de rapides, alors peu dangereux, mais qui aux basses eaux nécessitent la mise à terre de tout le personnel. Aux dernières banquettes de ce barrage de roches et d'îlots herbeux, le Congo mesure à peine 150 mètres de largeur. Le rapide, dont l'étendue est d'environ trois milles, demande une heure pour être complètement franchi. Entre les différentes banquettes qui forment ce rapide, le courant est normal. A partir de ce niveau, le fleuve s'élargit. Les villages, quoique fort nombreux en ces parages, sont entièrement cachés dans la forêt, et j'en suis encore à me demander comment, en 1877, Stanley a pu faire pour triompher de toutes ces peuplades avides de chair humaine et envieuses du bien d'autrui. Si les indigènes avaient été armés comme ils le sont aujourd'hui — tous ont actuellement des fusils, bons ou mauvais, — bien certainement, malgré son courage et son adresse, l'intrépide explorateur n'eût pu résister au nombre.

A midi, nous descendîmes à terre, afin de tourner un rapide assez raide : les pirogues ne furent pas débarrassées de leurs colis, mais simplement allégées de leur personnel. A une heure, nous étions en amont du mauvais passage, où notre embarcation venait accoster peu après.

N'ayant eu, depuis deux jours, aucune nouvelle du canot qui portait nos bagages, nous attendîmes son arrivée; mais le soir à huit heures il n'avait pas encore paru. Le 18 au matin, aucun canot en vue. Fatigué d'attendre, j'envoyai aussitôt mon interprète s'enquérir d'où provenait ce retard. En Afrique rien n'est impossible, rien n'est invraisemblable, et il est permis de se livrer aux suppositions les plus inadmissibles. Il peut fort bien se faire que, voyant une pirogue isolée et chargée de colis, les naturels l'aient attaquée malgré la présence de mon laptot Baba. Quant aux pagayeurs, il n'y a pas à compter sur eux; aux premières démonstrations hostiles

des riverains, ils détalent, qui à l'eau, qui dans les hautes herbes, abandonnant l'embarcation qu'on leur avait confiée.

Midi : j'ai eu tort de supposer des intentions mauvaises aux indigènes congolais, car la pirogue de Baba vient d'arriver saine et sauve. La cause de ce retard était due à la fuite de deux pagayeurs, qui avaient emporté avec eux, pendant la nuit, des vivres, des effets, et deux revolvers d'ordonnance. Du moment qu'ils ont respecté mes instruments photographiques et astronomiques, la perte est, en somme, assez minime. A quoi serviraient d'ailleurs nos regrets? — Je porte donc à la colonne des pertes les objets disparus, et je n'y songe plus.

A trois heures du soir, nous croisons une de nos embarcations qui vient d'être victime d'un accident heureusement fort rare. Par suite du fort courant descendant, toutes les pirogues recherchent les bords de la rivière, pénètrent dans les anfractuosités du rivage, longent les îles, en un mot suivent la route où le courant se fait le moins sentir. Mais cette route est celle que suivent aussi les hippopotames, et croyant poser sa perche sur le fond de la rivière, un des pagayeurs l'a mise sur la tête ou le dos d'un de ces gros amphibies. Dérangé dans sa sieste, l'animal s'est soulevé et a fait chavirer l'embarcation; tout ce qu'elle contenait a été perdu. Malheureusement, là ne se bornèrent pas les pertes, car furieux de ce qu'il considérait comme une agression, l'hippopotame, de trois coups de dents, fit trois victimes : ce n'était certes pas afin de les manger, puisque ce pachyderme est herbivore, mais il n'en tua pas moins les trois noirs dans le seul but de se venger.

A l'annonce de cette nouvelle, nos hommes poussèrent un *lo-o-o-o-o* prolongé; ce fut toute l'oraison funèbre des trois disparus. Au milieu de la nuit, une des veuves, la première en titre, poussa des hurlements funèbres, comme il est dans l'habitude de le faire, exalta les vertus du défunt, raconta

sa vie, vanta son courage, et enfin nous empêcha de fermer l'œil. Nous donnons un homme à la pirogue naufragée, deux autres canots font de même, et à notre arrivée à Nyangoué on n'en parlera déjà plus. En Afrique, trois hommes de plus ou de moins, cela ne compte guère : les indigènes savent bien que l'homme est mortel.

Heureuse nature que celle de ces Africains, qui ne vivent que pour manger, dormir et voler! Quant au sentiment de la famille, s'il existe, il prend fort peu de place dans leur cœur. Cette perte de trois hommes, jointe aux deux désertions et au pagayeur noyé à la sixième cataracte, porte à six le nombre des disparus. N'aurons-nous pas à déplorer d'autres pertes avant d'arriver à l'océan Indien?

Une seconde pirogue a failli avoir le même sort; par bonheur, l'amphibie est passé à côté de l'embarcation sans l'atteindre, et jamais la nage de mes pagayeurs, pressés de s'enfuir, n'a été aussi vigoureuse.

Le 20 mars, à neuf heures du matin, nous arrivions au pied de la dernière chute : dernière pour nous, s'entend, puisque nous devions nous arrêter au port de Kassongo. Cette chute s'espace sur un trop long parcours pour que nous la remontions en pirogue : aussi nous décidâmes-nous à reprendre la route de terre. Trois heures plus tard, nous étions en amont du passage difficile, et le Congo, resserré entre ses bordures de forêts, n'était guère plus large que notre modeste Charente à Rochefort.

A six heures du soir, après une tornade peu violente, nous quittâmes la rive, car nous voulions naviguer une partie de la nuit, malgré la pluie et l'obscurité, et ce n'est que le 21, à neuf heures du matin, c'est-à-dire 15 heures après notre mise en marche, que nous nous trouvâmes à l'embouchure de la *Loufoubou,* affluent de la rive gauche.

A midi et demi, nous accostions la berge de *Nyangoué :* il nous a donc suffi de trois heures et demie pour, de la

Loufoubou, atteindre ce village. Je montais alors une pirogue manœuvrée par six pagayeurs; le courant était contraire; j'estime notre vitesse, surtout après la nuit blanche passée par nos mariniers, à 3 milles à l'heure; de sorte que l'embouchure de la Loufoubou serait à 10 milles de Nyangoué et à environ 25 milles de la neuvième cataracte. Or, la position de Nyangoué étant parfaitement définie, il s'ensuit qu'à son entrée dans le Congo, la Loufoubou se trouve être par 4° 7′ de latitude Sud, et non par 3° 52′, comme le porte la carte de Gotha de 1887. C'est la première erreur que j'aie encore signalée; ce ne sera pas la dernière!

Nyangoué est un des plus importants marchés de l'Afrique centrale. Du temps de Livingstone et de Cameron, il primait tous les autres; mais aujourd'hui il passe après Kassongo, surtout depuis que Tippo-Tib a fixé sa résidence dans cette dernière localité.

Je fus très bien reçu par le chef arabe, Moueni-Mohara, qui s'empressa de me désigner une case, dans laquelle affluèrent bientôt les provisions de bouche. Il faisait une chaleur assez forte, et la jatte de lait qu'il m'envoya fut la bien reçue. Son cuisinier nous combla de pâtisseries au miel, spécialité arabe qui est réellement fort bonne. J'eus également ce soir-là des huîtres et des moules à mon repas [1]. Ces mollusques de Nyangoué étaient agglomérés les uns sur les autres et retenus par une sorte de byssus végétal. Ils étaient oblongs, biscornus, anguleux; la bordure était en zigzag; la partie extérieure se trouvait agrémentée de petits coquillages parasites, et sur la coque supérieure on remarquait de nombreux tuyaux calcaires de la grosseur d'un tube de plume d'oie. Ces tuyaux servaient de demeures à ces

[1] Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, t. Ier, p. 145, dit : « Sur l'une des îles se trouvent des bancs d'écailles d'huîtres dont l'un mesure 18 mètres de long, 3 de large et 1 de haut. »

parasites qui s'attachent, même sur nos côtes de France, à tous les corps durs. La nacre était épaisse, et ces bancs de mollusques eussent facilement déchiré une coque de pirogue. L'huître avait tout à fait l'apparence de celle d'Europe, et plus spécialement de la portugaise. J'ignore si l'animal est hermaphrodite, ou bien si, comme pour nos huîtres françaises, il y a des mâles et des femelles. Cette étude-là m'eût demandé trop de temps.

Quant aux moules, elles sont, comme celles de la Méditerranée, longues, effilées. La moule de l'Océan est plus grosse de forme, et elle est à celle de Nyangoué ce que la lourde galiote est au modeste clipper. N'ayant pas vu pêcher ces coquillages, je ne sais donc que peu de chose sur ce bivalve africain. J'ai néanmoins remarqué sur le côté concave et à l'intersection des deux coquilles une sorte de byssus.

Pas plus que l'huître, la moule ne vaut celle de France; le goût en est fade et fatigue assez vite l'estomac; mais nous les mangions quand même avec plaisir.

Je ne sais véritablement pas où peuvent avoir pris naissance les bruits qui courent en Europe au sujet des Arabes de l'Afrique centrale : d'après ce que m'avaient dit, avant mon départ d'Europe, les personnes les plus autorisées, le passage aux Falls devait m'être fermé, et si j'essayais de forcer la route, moi et les miens nous serions impitoyablement massacrés. Tous ces méfaits étaient mis sur le compte des Arabes : morts, pillages, incendies, ils devaient tout endosser... J'avais cru alors à un certain parti pris de dénigrement dans ces informations de source étrangère, et j'avais continué ma route afin de me rendre compte et de voir par moi-même où était la vérité.

J'avais bien fait, puisque le résultat dépassait mon attente. Non seulement les Arabes ne me barraient pas la route, mais encore ils me la facilitaient. J'irai même plus loin, et

je déclare formellement que sans eux, sans leur appui, aucun voyageur ne pourra traverser ces régions inhospitalières. A moins de deux jours des Falls, il sera pillé, dévalisé, bien heureux encore s'il n'y laisse pas la vie.

Je saisis avec empressement l'occasion qui m'était offerte de causer avec Moueni-Mohara de la future croisade contre l'esclavage, et voici quelle fut, en substance, notre conversation, que je reproduis à peu près en entier et dont je transcris aussi fidèlement que possible la traduction :

« Même en admettant, m'expliquait Mohara, que cette » expédition soit sérieuse — et, disant cela, il souriait avec » un air de doute, — à quoi aboutira-t-elle? L'archevêque » d'Alger opérera-t-il sur la côte ou viendra-t-il dans l'intérieur? S'il reste sur les bords de la mer, ses soldats ne » tarderont pas à être décimés par les fièvres; s'il cherche, » au contraire, à pénétrer jusqu'à nous, de quelle façon » procédera-t-il? Achètera-t-il nos esclaves, ou nous les » prendra-t-il de force? S'il les achète, ces esclaves, devenus » libres, ne sauront que faire de leur liberté : ou bien ils » deviendront voleurs de grands chemins pour manger, et » par cela même *rougas-rougas* (assassins), ou bien ils » seront réduits de nouveau en esclavage par les indigènes » des environs, qui s'empresseront de nous les revendre.

» Nos esclaves!... — mais ils ne veulent nous quitter à » aucun prix! Où iraient-ils, eux qui sont nés sur les bords » de l'Oubangui, du Kassaï et de la Lomami?

» Le cardinal poussera-t-il la cruauté jusqu'à les faire » reconduire de force dans leur pays? Son caractère de prélat » français l'en empêchera très certainement, car du moment » qu'il est le grand chef des missionnaires blancs de l'Afrique » centrale, il doit savoir que ce sont les indigènes qui font des » esclaves, et non pas nous. De retour chez eux, ces libérés » d'un jour se verront appréhendés de nouveau par leurs anciens maîtres, chargés de chaînes et vendus à nos traitants.

» L'abolition de l'esclavage est une utopie irréalisable en » Afrique, du moins à notre époque. Si l'abolition a lieu un » jour, elle viendra de nous et non par d'autres, alors que » toutes les populations seront musulmanes; car le texte du » Coran défend expressément qu'un véritable croyant soit » pris et vendu. L'Afrique est notre terre; peu à peu les » indigènes se rangent à nos croyances, à nos habitudes, à » nos mœurs. Parmi eux, les vieillards seuls demeurent » réfractaires et retournent à leurs fétiches dès que nous » avons disparu; mais les femmes et les enfants nous » restent; ils sont notre espoir pour l'avenir : à eux le soin » de continuer et de parfaire notre œuvre! Il y a vingt ans, » où étions-nous? A peine à Oudjiji! — Aujourd'hui, nous » sommes sur la route de votre mer.

» Ah! il peut venir, l'archevêque d'Alger! S'il se présente » en ami, nous le recevrons en ami; nous lui ferons fête, il » sera logé, nourri, escorté à nos frais. S'il vient en ennemi, » nous en serons fâchés pour les blancs, qu'il conduira à » une mort certaine, mais nous nous défendrons : sur son » passage, il ne trouvera pas de vivres, car il sera défendu de » lui en vendre; chaque village caché dans la brousse tirera » son coup de fusil, lancera sa flèche, jouera de la sagaie. » Perdant des hommes à tout instant, harassée de fatigue, » privée de nourriture, brûlée par le soleil — notre si pré- » cieux auxiliaire — harcelée sans relâche, la petite troupe » murmurera, parlera de retour et enfin se débandera; dès » lors, entièrement désunie, elle tombera facilement au » pouvoir des indigènes, qui ne verront là que de la chair » à manger et des étoffes à piller. La croisade noire ne » réussira pas, elle ne peut pas réussir! »

Ainsi parla Moueni-Mohara. Je reproduis ses paroles sans commentaires.

CHAPITRE VII

Nyangoué et Kassongo.

SOMMAIRE

Nyangoué ; la maison de Cameron. — Marché indigène. — L'occupation arabe. — Kassongo et le sultan N'zigué. — Tribunal indigène ; exécution. — Cannibalisme. — L'*Ateuchus doré*. — L'école des tirailleurs. — La vie indigène à Kassongo. — Les cérémonies funèbres.

J'ai prié Moueni-Mohara de me loger dans la maison qui fut occupée jadis par Cameron, mais cette demeure se trouve située dans la partie sud du village, par conséquent loin du mouillage de mes embarcations. Or, comme je veux, pour beaucoup de motifs, rester à portée de mes valeurs; comme malgré toutes mes précautions je suis toujours volé, je n'ai pu réaliser le désir que j'avais de séjourner dans la maison historique, qui est devenue du reste aujourd'hui à peu près inhabitable. Force m'a donc été de me contenter d'une modeste visite, pendant laquelle je me suis reporté, par la pensée, au temps où, arrêté dans sa marche en avant par suite du manque d'embarcations, Cameron ne dut qu'à Tippo-Tib de pouvoir quitter le Congo.

Qu'on me permette un rapprochement — tout à l'honneur de Tippo-Tib — entre ces illustres voyageurs et l'obscur

reporter de la *Gironde!* Cameron suivant Tippo-Tib; Stanley faisant prix avec lui pour se faire accompagner pendant soixante marches; Livingstone voyageant avec les Arabes et tirant d'eux sa nourriture; le Dr Lenz hébergé par eux, etc. Décidément, il n'y a rien de nouveau sous le soleil! Il est certain qu'en Afrique le soleil lui-même appartient aux Arabes!

Nyangoué se compose de deux villages bien distincts, que sépare une large prairie. J'habitais le village nord, dont la population m'a paru des plus compactes; mais je crois fort que les habitants des deux Nyangoué s'étaient donné rendez-vous devant ma case, afin de pouvoir contempler à leur aise l'homme blanc. Braves gens, du moins pour moi, que ces habitants de Nyangoué! Ils sont un peu cannibales, assez voleurs, assassins même et marchands d'esclaves, mais ils me savaient sous la protection de Tippo-Tib et n'avaient garde de me manquer en quoi que ce soit.

Chaque jour, comme du reste à Kibongué et à Riba-Riba, le marché se tient sur la grande place de la résidence. Dans ce petit centre africain, j'ai constaté un certain raffinement de civilisation que je ne m'attendais certes pas à y rencontrer. Mais il est indéniable que ce progrès est dû à la présence des Arabes, qui ont apporté avec eux de Zanzibar un certain bagage de coutumes empruntées aux Européens. A Nyangoué, on trouve des charpentiers et des forgerons; à Nyangoué, se fabriquent ces chaînes et ces manilles de fer qui enserreront plus tard le bétail humain conduit à la côte; à Nyangoué, j'ai vu des chèvres, des poules, de la farine de maïs, du miel, du sel, des citrouilles, du tamarin et des oignons; enfin, à Nyangoué, j'ai mangé des moules et des huîtres que l'on a pêchées sous mes yeux. Du reste, à partir de Riba-Riba, on rencontre sur beaucoup de points de la rive gauche des monceaux énormes de coquilles de ces mollusques.

Nous sommes au 22 mars; il pleut à torrents, et j'en suis fort aise, car je prévois que demain il fera beau pour s'embarquer.

Le lendemain, en effet, nous repartons, et dans deux jours nous pourrons dire adieu au Congo! dans deux jours nous quitterons l'Ougaraoua, comme l'appellent les indigènes, ou le Loualaba, comme nous le nommons bien à tort, car cette dénomination n'appartient qu'au cours d'eau qui vient du sud-ouest et se réunit au Louapoula, dans le lac Landji.

Je profite donc de ce que la pluie me retient prisonnier dans ma case pour examiner mes ballots, m'assurer de la bonne fermeture de mes caisses, et inspecter ceux de mes colis qui ont échappé à la rapacité des indigènes. Je ne saurais en effet trop prendre de précautions, car c'est au moment même où les naturels font le plus d'amitiés à leur hôte, qu'ils nourrissent le dessein de le dévaliser : les flatteries qu'ils lui prodiguent ne servent qu'à endormir sa défiance. Comment croire, en effet, qu'un homme qui vous reçoit chez lui et vous fait mille protestations de dévouement puisse avoir la pensée de vous voler? Rien pourtant n'est plus vrai, et jamais — à part mes deux Sénégalais, pour qui je représentais le salut — je ne me suis fié à un noir. Dans un pays comme celui-ci, et j'en parle par expérience, les précautions sont toujours loin d'être inutiles.

Le 23, à huit heures du matin, nous reprenions notre navigation du haut fleuve, et, une heure et demie plus tard, à environ 6 milles de Nyangoué, nous nous trouvions à l'embouchure de la *Kunda,* affluent de la rive droite. Cette rivière, large d'environ 40 mètres à son point de réunion avec le Congo, précède immédiatement le populeux village d'*Oulaïa*. D'ailleurs, des deux côtés, les villages riverains sont nombreux, et tous, sans exception, se trouvent sous la dépendance des Arabes, qui n'occupent cependant que les principaux points : de cette façon, sans trop disséminer

leurs forces, qui ne sont pas excessives, ils restent les maitres du pays.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie...

a dit La Fontaine, et le bon fabuliste a surtout dit vrai pour les Africains. Si les indigènes s'entendaient entre eux; si au lieu de se faire une guerre perpétuelle, les villages s'unissaient aux villages, les districts aux districts, les contrées aux contrées, ils auraient bientôt fait de réduire les deux ou trois mille hommes dont disposent les Arabes et qui sont échelonnés depuis l'Arouimi jusqu'à Kassongo. Tout au contraire, c'est à qui, des naturels, surprendra ses congénères des villages voisins, les tuera ou les réduira en esclavage, pour les vendre ensuite au premier acheteur qui voudra lui offrir une brasse d'étoffe. En agissant de la sorte, les indigènes deviennent facilement la proie des envahisseurs, dont ils trouvent d'ailleurs le joug fort supportable.

Les Arabes occupent le pays, cela est vrai, mais ils ne modifient aucune des habitudes qu'ils y trouvent établies. A part leur commerce d'ivoire, dont ils veulent garder le monopole, le reste leur importe peu. Leurs esclaves font partie de la famille et sont traités avec humanité; on ne leur demande pas un travail exagéré, et, sauf ceux que l'on réserve pour le service intérieur, tous les autres, hommes et femmes, sont employés comme porteurs.

J'ai rarement vu un Arabe frapper un noir; il faut, pour qu'il en arrive à cette extrémité, qu'il soit poussé à bout ou que l'esclave ait commis une faute des plus graves.

Le même jour, à quatre heures du soir, nous abordions à *Kabanga* (par un *b*), et non *Kaouenga,* comme le portent les cartes étrangères. Le village est situé dans les terres, à environ un mille du Congo. Traversant, par une route large et parfaitement tracée, les champs de riz, de manioc et de canne à sucre, j'y arrivai bientôt, et je fus reçu par

le chef Moueni-Monranda. Ai-je besoin d'ajouter qu'il est Arabe?

Il était déjà tard, et le soleil allait disparaître à l'horizon; aussi m'empressai-je de profiter de ses dernières lueurs pour photographier ce chef et ses principaux dignitaires.

Tous ces types d'Arabes méritent d'être pris sur le vif, car ils représentent la véritable idée civilisatrice en Afrique. Je photographiai également la partie du Congo où nous nous trouvions, ainsi que quelques huttes en paille, d'une construction nouvelle pour moi. Les maisons des Arabes, en effet, sont construites en terre et munies de portes, chambres, etc., tandis que les indigènes pauvres logent dans des cabanes à dôme conique. C'était un genre d'habitation que je n'avais pas encore observé : je n'avais garde de le laisser passer inaperçu.

Au lever de la lune, toute la flottille appareilla, et le 24, à neuf heures du matin, je prenais terre à *Mikété*, port de Kassongo. Tous les colis furent remisés dans un magasin dont je confiai la garde à mon laptot Baba, et à dix heures, par un beau soleil de 38 degrés centigrades, je quittai le Congo et me mis en route pour la véritable résidence de Tippo-Tib.

Quel long adieu je jetai alors au grand fleuve dont chaque pas désormais allait m'éloigner! Ce ne fut pas sans une vive émotion que je lui adressai le *koï-héri*[1] arabe. Mais c'était plus loin qu'il me fallait regarder : c'était là-bas, du côté du Landji et de la Loukouga! En quittant le Congo, je sentais que je n'avais pas encore tout vu, que mon voyage, bien qu'intéressant, était incomplet. — *Koï-héri* Congo! au revoir Congo, au revoir!

A onze heures, je traversais le grand village palissadé connu sous le nom de *Kirongosi*[2]; j'avais pris la tête de ma

---

[1] L'expression *Koï-héri* signifie : Au revoir.

[2] En souhahili, *kirongosi* est l'équivalent de *guide*.

petite colonne, et mon laptot Ali fermait la marche. Au bout d'un instant, j'entendis courir précipitamment derrière moi; me retournant aussitôt, j'appris de mon soldat, qu'Émile, atteint de la fièvre, s'était vu obligé de rester au village.

Depuis assez longtemps déjà, la santé de mon compagnon m'inquiétait; aussi, lors de mon passage aux Falls, craignant qu'Émile ne pût parvenir à s'acclimater, avais-je pressenti M. Greshoff sur son retour à la côte. Le négociant hollandais s'était gracieusement mis à ma disposition; mais mon second, consulté, ne voulut jamais consentir à revenir en arrière.

— « Je suis parti avec vous, me disait-il, et nous irons ensemble jusqu'à ce que l'un de nous tombe en route. »

Pauvre Émile! pourquoi ne l'ai-je pas forcé à rebrousser chemin! Pourquoi? S'il eût cédé à mes sollicitations, nous n'aurions pas aujourd'hui à déplorer le meurtre de Penza! Mais, comme disent les Arabes, c'était écrit!...

Ne voulant pas l'abandonner seul et sans ressources au village de Kirongosi, je lui expédiai un homme de garde auquel j'enjoignis de racoler les retardataires qu'il rencontrerait et d'attendre le rétablissement du malade; après quoi, ils l'escorteraient tous jusqu'à Kassongo.

La route qui conduit à ce grand village est large et bien battue; on n'y trouve ni marais à traverser, ni ornières fangeuses; mais elle est terriblement longue, surtout par la lourde chaleur de midi.

A une heure et demie, j'étais chez N'zigué, beau-frère de Tippo-Tib, qui détient en son nom le pays Manyéma. Grâce à la lettre de recommandation du grand chef arabe, l'accueil que je reçus fut des plus chaleureux, et l'on me donna un immense local, que je m'empressai d'occuper.

Harassé, fourbu, rendu, je voulus dormir, ou tout au moins me reposer un peu. Impossible! la foule assiégeait mon... palais, malgré la garde d'honneur placée à ma porte. Les noirs policiers frappaient-ils sur les curieux, ceux-ci se

dispersaient, mais pour revenir bientôt après. J'en pris mon parti, et malgré les cris de la bande indigène, je me mis à relever mes notes.

Le soir, à sept heures, Émile arrivait : son accès était passé. Certes, la quinine produit des effets merveilleux en Afrique, et c'est le seul remède à employer contre la fièvre; mais l'activité et le mouvement sont les puissants auxiliaires du sulfate. Pendant la marche, j'ai vu fréquemment avorter des accès de fièvre qui, bien certainement, m'eussent tenu couché si je m'étais laissé tant soit peu aller.

Le 25, à neuf heures du matin, minimum du baromètre altimétrique, je constatai que Kassongo est élevé de 710 mètres au-dessus du niveau de la mer. Étant sorti un instant pour prendre l'air, je remarquai sur la place une multitude d'indigènes qui s'écartèrent respectueusement sur mon passage et me laissèrent arriver au chef, que je m'empressai d'aller saluer. N'zigué était debout, sur le seuil de la résidence; à ses côtés, par terre, une dizaine de malheureux étaient enchaînés, tandis qu'accroupi sur le sol, un onzième se tenait immobile, les mains attachées derrière le dos. Dans une dispute survenue le matin même, cet indigène avait tué l'un de ses camarades et affreusement défiguré un autre noir.

Les victimes furent amenées. Pris sur le fait, le pauvre diable n'avait pu nier son crime. N'zigué le condamna à mort. Dix minutes plus tard, un coup de feu retentissait derrière la demeure de N'zigué : justice était faite.

On m'avait invité à assister à l'exécution; mais je déclinai l'offre avec empressement, me contentant d'y envoyer mon laptot Ali, qui m'en rendit compte. Le condamné, toujours enchaîné, fut placé dans les broussailles; puis, sans plus d'apprêts, un askari[1] se posta à cinq pas, et d'une seule

[1] En souhahili, soldat indigène.

balle lui fracassa la tête. « Œil pour œil, dent pour dent, » dit la loi de Moïse; c'est également celle des Arabes.

Et il n'y a pas à en appeler à qui que ce soit; ici, pas de recours en grâce! Aussitôt le jugement prononcé, l'arrêt est exécuté. Cette justice sommaire, sévère, est absolument nécessaire avec ces peuplades sauvages qui n'obéissent qu'à la force. Certainement je préfère nos tâtonnements, nos hésitations; mais les lenteurs de notre justice auraient de déplorables résultats en Afrique, tandis que, seule, celle de N'zigué est capable de refréner les passions bestiales de ces forcenés qui jouent si facilement du couteau.

Les deux morts, l'assassin et sa première victime furent emportés; mais ma réputation m'avait devancé à Kassongo, et le blessé me fut adressé. Une profonde entaille partait de l'œil gauche pour se rendre à l'oreille du même côté, qui était littéralement fendue. La plaie, béante, était affreuse à voir. Sans perdre mon sang-froid, et avec un aplomb superbe, je la débarrassai de ses caillots sanguins; puis, rapprochant les deux lèvres de l'entaille, je les réunis au moyen de fines bandelettes de sparadrap, après avoir préalablement matelassé la partie atteinte de tampons de charpie imbibés de perchlorure de fer, afin d'arrêter l'hémorragie. Enfin, mon pansement terminé, j'entourai la tête du patient d'une bande de toile solidement assujettie. Afin d'avoir le malade toujours à portée en cas de complication, je le fis coucher dans ma case. Poursuivant jusqu'au bout mon rôle de chirurgien, je lui administrai vingt-cinq gouttes de laudanum diluées dans de l'eau. Il ne tarda pas à s'endormir. Je l'examinai alors plus attentivement : la respiration était régulière, le pouls normal. Donc, tout était pour le mieux. — Il faut que ces Africains soient véritablement bâtis avec du ciment pour résister à de pareilles blessures. Je ne sais si je m'avance trop, mais je crois pouvoir affirmer qu'avant huit jours mon homme sera sur pied.

J'ai parlé plus haut de dix noirs enchaînés : ces prévenus avaient été les témoins du meurtre. Leur interrogatoire fut expéditif. — « Toi, tu as été témoin; toi aussi, et toi encore, leur dit N'zigué; pourquoi n'avoir pas empêché l'assassinat? pourquoi n'avoir pas désarmé le meurtrier? Par votre faute, il y a maintenant deux hommes de moins; vous aurez tous quarante coups de verge. » Et l'exécution suivit sur-le-champ cet arrêt sans appel. Comme pour le condamné à mort, aucun sursis ne fut accordé, et d'affreux hurlements de douleur éclatèrent bientôt de toutes parts.

Certes un pareil traitement n'empêchera pas ces mêmes fustigés d'être acteurs à leur tour, à la première occasion. Heureusement que le blanc a encore un certain prestige à leurs yeux, et que c'est généralement entre eux que les noirs se passent ces petites fantaisies criminelles.

Peu après, mon interprète Alimasi vint m'aviser que, sous ma vérandah, une vingtaine de nègres étaient attachés les mains derrière le dos, mon contremaître Gambiro en tête. Le sultan de Kassongo en avait ainsi décidé, parce qu'ils avaient laissé Émile derrière eux, malade, dans un village de la route. On n'attendait que ma sortie de ma chambre pour appliquer à ces pauvres diables le nombre de coups de rotin que j'aurais jugé convenable de faire distribuer. Je fis prier N'zigué de vouloir bien délivrer mes ex-pagayeurs, ce à quoi il consentit, non sans me faire observer que cette trop grande bonté d'âme serait taxée de faiblesse par les indigènes. Entre nous, il pourrait bien avoir raison.

J'habitais alors la place du Gouvernement, qui, le soir venu, se trouvait encombrée par tous les animaux ralliant leurs étables au retour des champs... Comme j'étais ravi d'entendre le braiment des ânes blancs de Mascate! Le beuglement des bœufs me transportait à trois mille lieues de là, au milieu de mes chères prairies de la Saintonge! L'homme a beau vouloir se dire et se faire fort, il y a

toujours en lui de l'homme, c'est-à-dire de la faiblesse. Attiré par ces bruits, je quittai ma chambre et, pendant au moins un quart d'heure, je restai ébahi en face des ruminants, me reportant à l'époque de ma jeunesse, à cet heureux temps des vacances où, délivré de tout souci, je m'envolais joyeux vers la campagne.

Les bœufs de Kassongo sont hauts sur jambes; ils ont des cornes démesurées et ne brillent pas par l'embonpoint. Cependant, même malgré leur excessive maigreur, j'aurais volontiers échangé ma poule quotidienne contre un de leurs biftecks.

Le 26 et le 27 furent employés à faire sécher tous nos bibelots. J'en ai été quitte pour un couteau-canif, qui m'a été soustrait par un curieux. Ah! j'ai eu à noter aussi l'absence d'un flacon d'oxalate de potasse! Mon voleur a sans doute pris ce produit chimique pour du sel de cuisine! Ma foi, tant pis pour lui!

A ce propos, il importe de dire que le sel dont nous nous servons est récolté dans le pays, car il y a longtemps que nous avons épuisé notre provision d'Europe : ce sel est noir comme de l'encre et provient des prairies avoisinant le village de Nyangoué. Le matin, on voit suinter à la surface des prairies herbeuses un produit de couleur blanchâtre que l'on s'empresse de recueillir avant que la chaleur du soleil ne l'ait fait rentrer sous terre. On le dépose alors dans une sorte de filtre-entonnoir, et l'on verse de l'eau par-dessus. Le liquide s'assimile rapidement les matières salines et est recueilli dans un vase : l'évaporation fait le reste. C'est, à peu de chose près, on le voit, notre manière de procéder en Europe.

Depuis hier, le chef manyéma Peana est à Kassongo. Ayant appris l'arrivée de deux blancs, il a voulu voir sans doute comment « c'était fait » et s'est aussitôt mis en route avec femmes, esclaves et enfants. Pour paraître plus impo-

sant, il avait arboré sa coiffure en plumes rouges de perroquet avec jugulaire au menton. Ses bras étaient garnis de bracelets bleus, et son pagne, en paille très artistement tressée, était bordé avec la peau d'un fauve quelconque. Sa femme, la favorite sans doute, se tenait gravement derrière le maître, ne se permettant pas d'ouvrir la bouche; car ici la parole est aux hommes.

On voit bien que nous sommes en pays sauvage! Un petit esclave, pas trop mal de visage, portait le tabouret royal orné de cauris.

A tout prix il me fallait ce groupe : moyennant une glace, un couteau et trois mètres d'étoffe rouge, je réussis à faire venir ces augustes personnages chez moi et à les photographier dans ma cour.

— « Vous voyez ce chef, me dit mon interprète, eh bien! si vous étiez chez lui, vous ne seriez pas tout à fait certain d'arriver à Zanzibar. Peut-être, craignant la vengeance des Arabes, regarderait-il à grignoter un blanc; mais, pour sûr, vos soldats y passeraient. »

A Mikété, je n'avais pas pris l'altitude du Congo; aussi, dès mon arrivée à Kassongo, me suis-je empressé de réparer cette omission.

Le 29, dès les premières lueurs du jour, j'étais en route pour le grand fleuve. Parti à six heures du matin, j'y arrivais à dix heures et demie, après plusieurs arrêts aux villages de la route, car, en marchant bien, on peut s'y rendre en trois heures et demie.

Élevé de 6 mètres au-dessus du Congo, mon hypsomètre — par 28° de température ambiante — me donna 99°3 pour la vapeur d'eau. Il ne faut pas oublier qu'à Libreville, au niveau de la mer, par 26° centigrades, il m'avait donné 100°35.

Mes observations terminées, je remis mon instrument dans sa boîte, et, sous l'auvent d'une case, Baba procéda à

la confection de notre déjeuner : des œufs durs, quelques bananes bouillies, une boîte de sardines en firent les frais; le tout arrosé de quelques verres d'eau du fleuve.

A quatre heures du soir, j'étais de retour chez moi, après avoir fait, dans cette seule journée, 36 kilomètres. Cette distance me semblerait énorme en France, où j'aurais eu à ma disposition dix moyens pour la franchir sans fatigue. Là-bas, au Manyéma, elle ne me coûtait nullement, et le lendemain 30, je refaisais la même promenade, rien que pour photographier quelques cases de la route, ainsi que les termitières que j'avais aperçues en passant.

Ce jour-là, en plein midi, sur la route de Mikété, j'ai fait une trouvaille, qui a bien, je crois, sa valeur. M'étant arrêté pour observer deux coléoptères d'un vert émeraude magnifique qui, attelés à une boule, la roulaient dans une certaine direction, je reconnus bien vite l'*Ateuchus doré* des Égyptiens. Malgré les récits d'Hérodote, pendant longtemps on avait pensé que cette couleur vert-doré avait été imaginée par les Égyptiens, leur scarabée ordinaire étant noir. Mais en 1819, M. Caillaud en rapporta plusieurs du Nil Blanc, et depuis il a été reconnu que le Sennaar en possède des spécimens. J'ignore si la présence de ce curieux insecte dans ces parages a été signalée; en tout cas, notre éminent savant, M. Milne-Edwards, peut désormais affirmer que le Manyéma est aussi favorisé sous ce rapport que le Sennaar.

Immédiatement, je mis mes deux coléoptères infuser dans de l'eau-de-vie, où ils se conserveront, je l'espère, pour prendre place plus tard dans un muséum français[1]. Aptères, diptères, hémiptères, rien ne manque à ma collection, et soit par un, soit par plusieurs sujets, toutes les classes des insectes y sont représentées.

Quel riche pays que l'Afrique pour un entomologiste!

[1] Rochefort et Mont-de-Marsan ont déjà profité de mes modestes trouvailles.

mais quel triste pays aussi pour les insolations! Malgré un épais chapeau de feutre, je ressentais de violents maux de tête, et j'ai dû ajouter sous la coiffe une calotte de voyage. C'est assez lourd à porter, mais du moins on est protégé contre les rayons solaires. Aux Falls, la plupart des officiers belges portent un double chapeau de feutre. Quant au fameux casque d'ordonnance, je l'avais depuis longtemps mis de côté; c'est crâne, c'est guerrier, mais fort gênant et peu pratique, en cela surtout que les côtés de la figure ne sont pas abrités. Au Gabon, à part les fonctionnaires militaires, tous ont abandonné le casque. Au Congo, civils et officiers se servent du feutre mou avec coiffe intérieure.

A Kassongo, nous fûmes parfaitement reçus; mais ce fut évidemment à la recommandation du souverain chef Tippo-Tib que nous dûmes ce chaleureux accueil. En dépit de toutes les protections, nous ne sommes pas moins d'affreux Djiaours [1], et si les autorités du lieu tolèrent notre présence sans murmurer, par contre, les enfants se rattrapent et se permettent à notre égard toutes sortes de facéties de mauvais goût que j'affecte de ne pas voir, car il me faudrait sévir, et j'ai besoin des Arabes pour continuer ma route.

A part les grands dignitaires, la population n'est composée que de mendiants : sous le prétexte de venir chez moi se faire soigner, ces derniers examinent ma pacotille, passent tout en revue et ne rougissent nullement de me demander les uns du savon, des étoffes ou des perles, les autres des ustensiles de cuisine.

Fidèle au système que j'ai adopté dès le début, je reste sourd à toutes les prières, car si j'avais le malheur d'ouvrir la main et de faire le généreux, ce ne seraient plus dix, mais des centaines d'indigènes qui viendraient m'assiéger.

---

[1] Cette expression signifie *chiens de chrétiens*, dans la bouche des Arabes, quoique la traduction littérale soit simplement *chrétiens*.

J'ai dû consigner ma porte, pour mettre mes marchandises à l'abri des convoitises. Ce furent alors des hurlements sans fin : « Ali!... Baba!... » criaient-ils à tue-tête avec un ensemble désespérant. Énervé outre mesure, je me plaignis au marabout Nassoro, l'un des bras droits de Tippo-Tib, qui était venu des Falls avec moi : il tança vertement les plus hardis de la bande; mais, s'ils ne franchirent plus le seuil de ma demeure, ils n'en continuèrent pas moins leur vacarme au dehors, ce qui revenait à peu près au même.

Le 31 mars, une pirogue chargée de barils de poudre est partie de Kassongo à destination des Falls : cette poudre, malgré la longueur et les difficultés de la route, arrive en droite ligne de Zanzibar. Si incroyable que cela puisse paraître, rien cependant n'est plus réel; et si les Arabes ont adopté un pareil chemin, c'est qu'ils n'ont pu faire autrement : en effet, l'État indépendant, par une mesure sévère, a formellement défendu l'importation par le bas Congo des munitions de guerre. Forcé, par les besoins de son commerce, d'en avoir constamment sous la main un stock considérable, le sultan des Falls, pour s'approvisionner, emploie la seule voie qui soit ouverte. Le gouvernement de Boma a tous les motifs d'avoir des craintes, je le comprends, et la prohibition du transport des munitions de guerre serait une mesure excellente si elle était effective; mais le haut Congo échappe entièrement à sa juridiction, et, du moment que les cargaisons peuvent arriver et arrivent par là, la défense de transporter de la poudre par l'Ouest paraît une pure vexation pour le commerce établi sur le Stanley-Pool.

Pour répondre à ce procédé, Tippo-Tib a tellement haussé les prix de son ivoire (13 livres sterling la frasilah de 35 livres anglaises), qu'aucun négociant de Kinchassa ou d'ailleurs ne peut en acheter. C'est donc Zanzibar qui bénéficiera des 36,000 kilogrammes de défenses emmagasinées aux Falls; c'est de Zanzibar que s'expédieront pour

l'Europe les stocks de Kibongué, de Kassoukou, de Riba-Riba et de Kassongo, car, est-il besoin de le dire, chacune de ces localités reçoit le mot d'ordre du gouverneur arabe des Falls[1].

A force de mettre en vigueur sur ses terres des règlements plus bizarres les uns que les autres, l'État du Congo verra rapidement diminuer son commerce déjà peu important, et il restera seul chez lui, semblable à ces santons indous, dont l'unique occupation est de se regarder complaisamment le nombril.

Le 2 avril, N'zigué me demanda si mes laptots étaient soldats et s'ils connaissaient l'exercice. Saisissant aussitôt la balle au bond, je ne crus pouvoir mieux faire, pour lui répondre, que de lui donner le spectacle d'une « petite manœuvre » : sur un signe de moi, Ali et Baba vinrent se poster au beau milieu de la place du Gouvernement, et là, le drapeau français déployé, Émile, en sa qualité d'ancien sous-officier, prit le commandement de ma modeste troupe. Il fallait voir avec quel beau zèle mes deux noirs exécutaient leurs divers mouvements et se livraient aux manœuvres compliquées qui constituent de nos jours l'art de tuer selon les règles. Chef et soldats, tous trois se prenaient au sérieux, et Weissemburger tirait de son gosier les sons les plus brefs, les accents les plus rauques qu'exigeait sa nouvelle situation de sergent instructeur.

— « En garde contre la cavalerie! » commanda-t-il, sans même remarquer que les fusils de ses hommes étaient dépourvus de baïonnettes.

— « Double pas en avant! coup lancé! volte-face à droite! en tête, parez et pointez! »

Tous ces commandements étaient répercutés par les échos

[1] On a déjà lu que l'État indépendant s'était rendu acquéreur du stock d'ivoire de Tippo-Tib.

d'alentour, à la grande stupéfaction des indigènes accourus pour assister à ce spectacle d'un nouveau genre. N'eût été mon entourage, je me serais cru sur une des places d'instruction de Rochefort.

Nos trois guerriers obtinrent un véritable succès, et c'est escorté par ses deux gardes du corps et le pavillon tricolore en main, qu'Émile reprit triomphalement le chemin de la case commune. Le sultan N'zigué, pour ne parler que de lui, était littéralement enchanté; et pourtant, il n'y avait pas de quoi, car mes hommes ne pouvaient s'empêcher, tout en manœuvrant de leur mieux, de se livrer à la haute fantasia sénégalaise que j'ai observée chez tous les laptots, aussi bien au Gabon qu'ailleurs : ils se ramassent sur eux-mêmes et se redressent soudain, puis bondissent en l'air rattrapant au vol leur fusil qu'ils ont fait tournoyer au-dessus de leur tête; le tout accompagné de cris gutturaux et d'insultes à l'adresse de l'ennemi; naturellement celui-ci profite de ces simagrées pour mettre en joue les sauteurs et les massacrer tout à son aise.

Porteurs d'amulettes contre les balles, les Sénégalais ne craignent rien. Si, par hasard, un projectile vient à les atteindre, ce n'est pas au talisman protecteur qu'en revient la faute, mais à eux seuls, du moins le prétendent-ils. Pour qu'un pareil accident ait pu se produire, il faut qu'ils aient oublié de prendre certaines précautions sans lesquelles le gris-gris, qu'ils ont d'ordinaire acheté à un marabout en renom, perd toute sa vertu.

Malgré la pression exercée sur mes deux laptots par leurs compatriotes de Libreville et de Brazzaville pour les décider à déserter, ils ont refusé de m'abandonner. Leurs camarades, qui d'ailleurs n'en connaissaient pas plus long, ont eu beau leur dire que pour aller où nous allions il fallait au moins cent soldats; ils ont eu beau leur affirmer que pour traverser l'Afrique nous en aurions pour cinq ans à

piétiner dans la brousse, et qu'à chaque instant nous nous trouverions en guerre avec des indigènes altérés de sang humain, rien n'a pu les détourner de leur devoir.

— « Tout ce que le capitaine Trivier nous a dit est arrivé, » répondaient-ils invariablement; il ne nous a jamais trom- » pés, nous avons confiance en lui. Au Sénégal, on nous » avait dit que le voyage ne durerait que trois ou quatre » mois dans le haut fleuve, puis que nous reviendrions. » Croyant à une simple excursion dans notre pays, nous » sommes allés à Dakar pour attendre le Capitaine; mais » lui, dès son arrivée, le 29 août, ne nous a pas caché que » le voyage serait long et qu'il s'agissait de traverser le grand » continent de l'Afrique; il nous a ensuite annoncé qu'il nous » conduisait au Gabon, puis à Loango, où nous commence- » rions les marches à pied. Tout est arrivé comme il l'a dit. »

Ah! c'étaient de braves et fidèles compagnons que mes deux Sénégalais! Pendant tout le temps qu'a duré notre pénible voyage, ils n'ont eu ni un murmure sur les lèvres, ni une défaillance dans le cœur : ils m'ont témoigné une confiance pleine et entière. Ali et Baba se sont montrés de vaillants auxiliaires.

En l'absence de Tippo-Tib, Kassongo a pour sous-gouverneur N'zigué, Arabe de quarante-cinq à cinquante ans. La ville — car Kassongo est véritablement une ville — s'étend sur une longueur de près de deux lieues : les premières maisons se trouvent perchées sur le versant d'une colline; les suivantes grimpent jusqu'au faîte, s'échelonnent sur le flanc opposé, et se massent en plus grand nombre dans la vallée, pour se continuer ensuite sur l'autre monticule.

Il faut environ deux heures de bonne marche pour parcourir Kassongo d'une extrémité à l'autre. Toutefois, ce grand périmètre n'est pas entièrement habité; de vastes champs et de luxuriantes prairies séparent parfois les constructions.

La principale culture de cette région est celle du riz;

il forme la base de l'alimentation chez les Arabes. On y rencontre également le manioc, dont on hache les feuilles pour en faire une sorte de préparation qui rappelle assez exactement nos épinards, comme aspect tout au moins. La racine de manioc n'est utilisée ici ni comme au Gabon, ni comme au Stanley-Pool, où l'on en fait des bâtons qui, faute de mieux, remplacent notre pain. A Kassongo, le manioc est simplement séché, puis vendu réduit en farine : c'est la nourriture presque exclusive des esclaves. On verse de l'eau tiède sur la poudre blanchâtre, on laisse cuire pendant un certain temps; puis, lorsque le mets est à point, il ressemble assez aux bouillies que l'on donne en France aux jeunes enfants.

J'ai demandé à N'zigué combien il pouvait y avoir d'habitants dans Kassongo; il n'a pu répondre à ma question. J'estime qu'entre Arabes, indigènes libres, esclaves, il peut y avoir à peu près 20,000 âmes. Il ne s'y trouve point de rues, et les maisons se dressent un peu partout, au hasard, suivant la fantaisie du propriétaire. Exception est faite cependant pour les abords de la résidence, où la voie est large et bordée de maisons presque confortables.

Tous les jours, il y a grand marché à Kassongo, sur la place du Gouvernement : les vendeurs empilent leurs marchandises par terre, devant la résidence. Les principales denrées qu'on y trouve sont : le riz, le manioc, les arachides, de gros haricots que l'on vend bouillis dans leur cosse, des œufs, des poules, du savon noir, des citrouilles, du sel, de l'huile de palme et des fruits, tels que citrons doux, goyaves et grenades. Le manguier, dont je n'avais aperçu aucun spécimen depuis trois mois, reparaît ici.

Chaque matin, j'envoyais mes hommes au marché, afin d'apporter autant de variété que possible à notre modeste ordinaire. Pour payer nos achats, mon laptot Ali emportait des glaces, des couteaux, du fil, des aiguilles, des boutons

de chemise en porcelaine, etc. Un couteau plus qu'ordinaire vaut, là-bas, 15 œufs; une petite glace me procurait deux poules; pour 20 clous dorés j'obtenais une énorme citrouille. Si je calcule ma monnaie d'après sa valeur en Europe, je trouve ici la vie d'un bon marché étonnant. Mais si à mes prix d'achat j'ajoute tous les frais qu'il m'a fallu faire pour parvenir jusqu'ici : paiement des porteurs, fret, assurance, etc., ce bon marché n'en est plus un.

Malgré le peu de variété de la nourriture indigène, je la préfère de beaucoup à nos monotones conserves d'Europe, non que j'aie à me plaindre de la qualité de ces dernières : elles viennent de chez Rödel, et c'est tout dire! Mais, depuis près de trente ans que j'en mange, j'ai eu le temps de m'en fatiguer, et j'apprécie davantage les légumes frais.

Enfermé entre ses deux collines, Kassongo est gratifié tous les soirs de son petit orage, ce à quoi du reste nous applaudissons des deux mains, car l'atmosphère s'en trouve singulièrement rafraîchie. Pendant le jour, la chaleur du dehors est excessive, mais dans l'intérieur de ma demeure, le thermomètre ne monte pas au delà de 27 degrés centigrades.

Les Arabes de cette partie de l'Afrique ont un genre de construction à eux qui n'est ni celui de Zanzibar ni celui de l'Algérie : leurs demeures tiennent à la fois de l'habitation maure et de la case nègre. Pour faire leurs murs, ils se servent d'adobes [1], dont ils forment une épaisseur de 40 à 50 centimètres et qu'ils maçonnent ensuite avec une terre gâchée au mortier. Ces habitations sont relativement fraîches, d'autant plus qu'à part les portes, il n'y existe aucune ouverture. Comme mobilier, elles ne contiennent absolument rien, et le plus aisé des Arabes comme le plus

[1] *Adobe*, mot emprunté de l'espagnol. Se dit de cubes en terre cuits au soleil, dont on se sert surtout au Pérou pour monter des murettes.

misérable, couche sur la natte étendue à terre ou sur un gros tressé de roseaux. On s'habitue à ces lits d'une espèce nouvelle. Les premières semaines, il m'était impossible de fermer l'œil; aussi, avec quelle satisfaction je saluais la venue du jour, qui seule me délivrait de ce long supplice de la claie! Courbaturé, meurtri, les reins brisés, c'était avec une véritable terreur que je voyais revenir la nuit. Cette petite torture a fini par avoir un terme : au bout de deux mois je dormais sur ces grosses nattes comme sur la couche la plus moelleuse.

Inutile de parler des huttes indigènes. De même que les Arabes possèdent une construction spéciale qui est partout identique, de même l'architecture nègre — si l'on peut employer ce mot, — relève d'un style unique : en un mot, qui voit une case en voit cent. Le logis, précédé d'une avancée de toit garantissant des rayons du soleil, est peu élevé au-dessus du sol; la porte est étroite. L'intérieur, dépourvu de fenêtres, est sale, noir et enfumé, en raison du feu qu'on y entretient constamment. Dans chaque coin d'énormes araignées tendent leur trame légère, tandis que, cachés dans la palissade, les crapauds font entendre leur voix grave et creuse, et que sur les soliveaux circulent des légions de lézards attirés par la chaleur.

Dans ma demeure — maison arabe, je l'ai dit — j'étais bien mieux logé, et si l'on y rencontrait quelques visiteurs, ce n'étaient que d'inoffensifs batraciens mêlant leurs peu poétiques coassements au cri strident des cigales.

Depuis le Pool, je n'ai pas trop eu à me plaindre des moustiques; mais ici, à Kassongo, l'affreux diptère a reparu, et il semble se faire un malin plaisir de bourdonner sans cesse à nos oreilles. Si encore il se bornait à son monotone refrain! mais le maudit bourdonnement n'est que le prélude de piqûres cuisantes, qui déterminent sur la peau de larges phlyctènes et une intolérable démangeaison. Par bonheur,

il suffit de quelques lavages à l'alcali étendu d'eau pour neutraliser l'effet des atteintes du cruel petit insecte.

La chique — *pulex penetrans* — que nous avions laissée à Brazzaville, fait ici de grands ravages parmi la population noire. J'ai vu des malheureux dont les orteils sont littéralement rongés, et qui du reste paraissent fort peu s'inquiéter des suites de cet état : sans nul doute, avant peu, et afin de prévenir la gangrène imminente, l'amputation deviendra nécessaire; mais la fera qui voudra; malgré toute la confiance que j'ai dans mes talents chirurgicaux, je n'irai pas jusque-là !

A Kassongo, la vie indigène est ce qu'elle est dans tous les autres villages de l'Afrique centrale : ainsi, au lever du soleil, N'ziguè et ses notables se réunissent sur la barza de la maison qui est située en face de la mienne; après quoi, ils lisent à haute voix leurs litanies musulmanes. Les prières achevées, le Conseil s'assemble à la résidence, dont la porte est ouverte à tous : les causes sont entendues, la justice rendue, les ordres donnés. A dix heures, on apporte des viandes frites à l'huile de palme, d'immenses plats de riz qui s'élèvent en forme de cône, et chacun d'y piocher à l'envi. Il m'est fréquemment arrivé de me trouver là au moment d'un de ces repas. En m'apercevant, N'ziguè m'adressait le *karibou* habituel, qui, en langage ordinaire signifie : « Approchez et prenez place; » mais j'ai toujours refusé de participer à ces agapes.

Après le repas, un serviteur, portant une aiguière pleine d'eau, passe devant chaque convive et lui verse quelques gouttes du liquide tiède sur les doigts. Il ne leur reste plus à ces excellents Arabes, pour être tout à fait « fin de siècle », comme on dit chez nous, que d'user du bol traditionnel. A l'heure de midi, le chef N'ziguè se retire dans sa demeure. Le soir, à six heures, tout est clos.

Il y a deux ou trois nuits, j'ai été réveillé par des cris

déchirants qui se faisaient entendre tout près de chez moi : l'une des femmes d'un Arabe venait de mourir. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, ce furent de toutes parts de grandes lamentations. Les serviteurs mâles et femelles se répandirent par la ville en poussant des cris, tandis que de la case mortuaire s'échappaient de bruyants sanglots. Ces démonstrations, qui sont d'usage traditionnel, se prolongèrent jusqu'à la cérémonie des funérailles, qui n'eut lieu que six heures après le décès. La scène changea alors, et pendant trois fois vingt-quatre heures, les mêmes individus, si affligés le matin, se mirent à chanter, à manger, à boire et à danser dans la maison du veuf. Plus est élevé le rang du défunt, plus les fêtes du deuil se prolongent; ainsi, on en voit qui durent jusqu'à huit jours entiers.

Il serait curieux de rapprocher ces usages de ceux qui ont existé et qui existent peut-être encore dans certains pays de l'Europe. Les festins funèbres, dont on rencontre de curieuses descriptions dans les récits de Walter-Scott et de Mérimée, se retrouvent encore aujourd'hui, avec un bien moindre étalage de prodigalité, il est vrai, chez nos paysans de Normandie.

CHAPITRE VIII

Mon traité avec Tippo-Tib.

SOMMAIRE

Les femmes arabes. — Les indigènes. — Division du temps. — Mœurs du Manyéma — Projet de voyage de Tippo-Tib. — Dangers des observations solaires. — La fièvre du Manyéma. — Retour de Moueni. — Préparatifs de départ. — Lettre et contrat de Tippo-Tib. — Départ de Kassongo. — Messengia. — La danse du ventre. — Agression d'un indigène. — Mon petit discours à la population. — La Loulindi. — Empoisonnement.

Je n'ai jamais été invité à visiter la demeure d'un Arabe. Pourtant, Moueni m'annonça un jour qu'il allait me présenter à sa femme : sans me faire prier, je le suivis dans le gynécée. Tout d'abord, il prononça quelques paroles inintelligibles pour moi, et aussitôt, par une ouverture de la portière en cotonnade, je vis s'avancer une main que je m'empressai de saisir et de serrer cordialement; c'est du reste tout ce que j'en eus. Cette main était petite, assez bien soignée, un peu maigre cependant; la peau en était lisse, mais jaune comme un citron mûr; les ongles étaient teints en rouge.

J'ai su depuis que j'avais reçu là un très grand honneur; aujourd'hui, je m'en rends parfaitement compte; mais sur le moment je ne m'en suis même pas douté.

Les indigènes sont plus abordables, et l'on peut pénétrer sous leur toit sans craindre de les offusquer : dans les

rapports que l'on a avec eux, ils se montrent beaucoup moins collets montés que les Arabes, et leurs noires compagnes s'aventurent dans les villages, inconscientes de leur nudité et sans même paraître se douter qu'elles manquent aux règles les plus élémentaires de la pudeur.

Les personnes aisées portent un pagne en étoffe; les pauvres se couvrent d'une loque de paille tressée. Et quand je parle de personnes aisées, il est bien entendu qu'il s'agit d'une aisance toute relative. Ici, en effet, pour être riche, il suffit de posséder une case, un champ et quatre ou cinq esclaves pour le cultiver; le tout réuni peut valoir environ 200 francs de notre monnaie. La case est bâtie par les esclaves; les matériaux dont on se sert, bois et roseaux, c'est le sol qui les fournit; quant au champ, Boina N'zigué, en sa qualité de grand chef, délimite son étendue, en se guidant sur le nombre des individus à nourrir.

En pays arabe, comme en Europe, le temps est divisé en douze heures, mais le point de départ n'est pas le même : entre nos montres et celles des Arabes il existe, en effet, un écart de six heures. A sept heures, ils comptent une heure; à midi, six heures, et à six heures du soir, douze heures. Au lieu de se baser comme nous sur le passage du soleil au méridien, ils ont divisé le temps en douze parties égales depuis le lever de l'astre du jour jusqu'à son coucher.

Dans cette partie de la zone torride, les nuits sont sensiblement égales aux jours. Quant au changement en longitude et aux différences d'heures par suite d'un déplacement à l'Est ou à l'Ouest, les Arabes n'en ont aucune idée. Aux Falls, les plus instruits d'entre eux m'assuraient qu'à Zanzibar l'heure était absolument la même que chez eux. Toute explication de ma part n'aurait certainement pas été comprise par mes interlocuteurs.

Pour ce qui est des Manyémas, ils ont pour montre le soleil; du reste, ils ne comptent pas par heures.

— Le soleil sera à tel endroit, disent-ils en montrant un point dans l'espace.

— Nous arriverons quand le soleil se couchera, m'assurait un jour l'un de mes guides de Loango.

— Très bien, lui répondis-je, à six heures, alors?

— A six heures! reprit-il d'un air ébahi, à six heures!... Il ne savait pas ce que je voulais dire.

Pour les Arabes aussi bien que pour les indigènes, les lunes sont des mois. Du reste, en langage souhahili, les deux expressions *lune* et *mois* se traduisent par le même terme : *mouesi*. — Il y a tant de lunes, disent-ils, que tel fait s'est passé. Ce qui signifie : « Il y a tant de mois. »

Je passerai rapidement sur les mœurs des habitants. Les Arabes sont fort enclins à la jalousie et n'admettent personne dans leur intérieur. Ne se montrant que lorsque les besoins de leur commerce les réclament au dehors, il est presque impossible de les bien connaître. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, ils adoptent la vie patriarcale dans toute sa simplicité, et au bout d'un certain temps leurs esclaves eux-mêmes sont considérés comme faisant partie intégrante de la famille. En un mot, ils vivent chez eux et pour eux.

Quant aux indigènes, c'est chose toute différente, et il est facile de lire dans leur vie. Aucune de leurs actions n'est cachée; ils semblent même ne pas avoir la moindre notion de ce que chez nous on nomme « convenance » et « respect humain ».

Une remarque que j'ai faite dans le cours de mon voyage, c'est que plus on s'enfonce dans l'intérieur de l'Afrique, moins les mœurs y sont dissolues. Sur toute la côte de l'Atlantique — et j'ai pu constater depuis qu'il en était de même sur les bords de l'océan Indien — le libertinage est un métier, je pourrais presque dire une spéculation : le mari pousse sa femme, ou plutôt ses femmes, à

la débauche; la mère y entraîne sa fille; le frère se fait le courtier de sa sœur. Bref, la pudeur, là, n'est qu'un vain mot. Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé que les naturels de Kassongo avaient plus de retenue. Il ne faudrait pourtant pas essayer du collier de corail ou du pagne aux couleurs voyantes, car il pourrait en résulter un accroc sérieux fait à la robe d'innocence des chastes vertus manyémas; et quand je dis *robe*, je ne parle qu'au figuré, cet objet de toilette n'étant pas encore à la mode chez les femmes du centre africain.

Tout bien considéré, il faut reconnaître que les consciences indigènes sont en général assez élastiques : pourvu que la case soit ornée d'un meuble nouveau et que les parents puissent se couvrir d'une étoffe aux couleurs éclatantes, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

A Kassongo, j'ai subi les mêmes retards que mes devanciers en explorations. Tout d'abord, je ne devais séjourner que dix jours dans la résidence de N'zigué, et le 10 avril je m'y trouvais encore. Ce jour-là, pendant ma visite quotidienne au Sultan, j'appris que Tippo-Tib devait sous peu s'arrêter au Manyéma en se rendant à Zanzibar : ce voyage était dû à l'avènement de Saïd Kalifat, frère de Saïd Bargash et son successeur.

Certainement le sultan de Zanzibar n'a aucune influence sur tous ces chefs puissants de l'intérieur africain, mais néanmoins, il est toujours considéré par eux comme le souverain maître, et ils sont tenus d'aller lui rendre hommage [1]. Si ce que m'a dit N'zigué est réel, Tippo-Tib doit profiter de son voyage à la côte pour y faire transporter tout le stock d'ivoire que j'ai vu aux Falls. Pour accomplir ce

[1] Le règne de Saïd Kalifat a été de si courte durée que Tippo-Tib n'a pu aller saluer son seigneur. Peut-être en sera-t-il de même avec son successeur, car aujourd'hui l'on meurt vite dans la famille princière qui règne à Zanzibar.

travail gigantesque, il ne lui faudra pas moins de trois mille hommes, tant porteurs que soldats, autrement dit *pagazis* et *askaris*, comme on les appelle ici. Les porteurs du Manyéma sont loin de valoir ceux de Loango : c'est à peine s'ils chargent 20 kilos sur leur tête. Il est vrai qu'ils sont bien mal nourris, puisqu'il ne leur est accordé qu'un demi-litre de farine par jour. D'après ce calcul, c'est donc une troupe de 1,800 porteurs que nécessitera le transport de cette provision d'ivoire. A ce chiffre déjà fort respectable il faut ajouter les porteurs de vivres, les soldats préposés à la garde et à la défense du précieux convoi, les femmes et les enfants, sans compter les personnages importants qui doivent suivre leur maître et aller saluer le nouveau sultan de Zanzibar.

Un Arabe qui se targue d'une haute origine ne voyage jamais sans son harem, ses esclaves particuliers, ses domestiques, etc. : c'est donc une masse considérable d'hommes et de femmes que Tippo-Tib entraînera à sa suite s'il met son projet à exécution.

J'aurais vivement désiré me joindre à une semblable troupe, qui eût été pour moi une sérieuse garantie contre le mauvais vouloir des indigènes et surtout contre l'hostilité des naturels de l'Ougogo; mais que de temps cela m'eût fait perdre! Une pareille agglomération ne se forme pas en effet en un jour; une telle caravane ne se meut pas comme un seul homme. Certes, avec les stations forcées chez les différents chefs, deux jours ici, cinq jours plus loin, je n'en eusse jamais fini. C'est ce qui m'a empêché d'attendre à Kassongo [1] le passage de Tippo-Tib. Si j'ai perdu en sécurité, j'ai du moins gagné en rapidité.

---

[1] J'ai été bien inspiré en prenant cette détermination, car, par suite du bombardement de Bagamoyo et de la prise de toute la côte par les Allemands, Tippo-Tib a remis son voyage à une époque ultérieure et s'est momentanément abstenu d'aller à Zanzibar.

En attendant l'heure du départ, j'essayai de tuer le temps de mon mieux, et je mis à profit mes nombreux moments de loisir pour me livrer aux observations les plus variées. Le théodolite est, sans conteste, le roi des instruments de précision; mais pour opérer juste, j'ai dû observer de nuit et dans la cour de la maison, car au dehors cette opération eût pu être dangereuse ou tout au moins fort difficile. Monté comme il l'est sur un trépied élevé et braqué dans la direction du ciel, le petit instrument pouvait exciter la méfiance des indigènes, et si, à la suite de mes expériences, une épidémie quelconque était survenue, on n'eût pas manqué de m'en rendre responsable. Or, dans ces pays tropicaux, la fièvre bilieuse et la variole noire sont à l'état endémique. Une autre raison m'a également fait préférer les observations de nuit. Pendant le jour et par des hauteurs méridiennes de 80 degrés, la chaleur est tellement forte qu'en quelques minutes le cuivre se dilate outre mesure et qu'il est nécessaire de rectifier très souvent la justesse de l'instrument. Et puis, pour observer vers l'heure de midi, il est utile de suivre le soleil au moins dix minutes avant son passage au méridien et d'attendre qu'il ait baissé. Or, un quart d'heure sans bouger, un quart d'heure d'exposition aux ardeurs du soleil de Kassongo, c'est beaucoup trop pour une tête européenne : aussi ai-je eu à payer ma première observation par un très fort accès de fièvre.

Oh! les terribles souffrances qu'occasionne cette fièvre africaine! et comme elle abat aisément l'homme le plus énergique! On ressent d'abord de légers frissons qui vous glacent littéralement; la tête devient lourde et brûlante; les articulations sont douloureuses, et l'on traîne la jambe comme après une longue course : courbatures, bâillements répétés, accélération du pouls, soif ardente, respiration courte, haletante, oppressée, tout arrive à la fois, et, même

chez les tempéraments les plus durs au mal, la volonté se trouve entièrement annihilée. On se couche, mais on ne se trouve bien dans aucune position, et si le sommeil arrive, ce sont des cauchemars affreux, des rêves fantastiques, des visions effrayantes qui viennent hanter votre cerveau affaibli et ajouter encore à votre malaise.

Voici ce que dit à ce propos Stanley, qui, pas plus que les autres voyageurs blancs, n'échappa aux atteintes de cette redoutable affection :

« Le 18 avril 1871, il était dix heures du matin, lorsque les symptômes précurseurs de la *moukoungourou*[1] m'envahirent. C'est d'abord une lassitude générale accompagnée de somnolence; puis un malaise pénible, qui part des lombes, remonte la colonne vertébrale, s'étend dans les côtes, gagne les épaules, s'y arrête et devient une douleur fatigante. Le froid vous saisit, tout le corps est glacé La tête s'alourdit, les tempes ont des battements rapides, le regard se trouble; vous êtes pris de vertige, et, dans le vague où ils apparaissent, tous les objets sont déformés. L'accès me quitta à dix heures du soir, me laissant une extrême faiblesse[2]. »

La fièvre d'Afrique, voilà le plus grand ennemi du blanc! En quittant le Gabon, j'avais eu de violents accès, suivis de vomissements bilieux abondants; mais le séjour à Loango, joint aux soins éclairés du Dr Pinard, en avait eu vite raison. A Brazzaville, un repos absolu, à la suite de nos marches forcées — marches qui quelquefois duraient des dix et onze heures — me fit rechuter, mais d'une façon assez bénigne. Pendant la montée du Congo, des Falls à Nyangoué, j'ai encore ressenti quelques légers mouvements fébriles. Mais, à Kassongo, j'ai vu renaître les symptômes

[1] A Ondjiji, la fièvre d'acclimatation s'appelle *Oukoungourou*.
[2] Stanley: *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 96.

observés naguère au Gabon ; et si j'ai souvent de forts coups de chaleur, j'espère parvenir à éviter les insolations, presque toujours mortelles sous le ciel africain. D'ailleurs, j'ai le remède à portée de la main, et, pour couper court à ces maudits accès, je me hâte d'absorber 1 gr. 50 de sulfate de quinine, suivant en cela le fameux précepte : « Aux grands maux les grands remèdes! »

Au départ, connaissant l'Afrique pour l'avoir habitée assez longtemps, j'avais pris la précaution de me munir d'un stock sérieux de flacons de quinine, sans oublier d'y adjoindre certaine poudre jaunâtre dont plusieurs autorités médicales [1] revendiquent la paternité et qui fait merveille en Afrique : cette poudre se compose de valérianate de quinine, poudre de quinquina et lactate de fer, et ces diverses substances, unies dans des proportions que je n'ai pas pour le moment en mémoire, produisent des résultats vraiment merveilleux. La personne qui peut en supporter trois doses par jour — j'en parle par expérience — n'aura jamais à craindre les atteintes de l'anémie [2].

---

[1] Entre autres, M. Duplouÿ, directeur du service de santé à Rochefort.

[2] Après avoir indiqué le mode de traitement suivi par moi et mes hommes, je donne les méthodes préconisées par Stanley et par Livingstone :

« J'eus recours, dit Stanley, au traitement suivant, savoir : quinze grains de sulfate de quinine, en trois doses de cinq grains chacune, avalées d'heure en heure, à partir du premier effet d'une médecine qu'on a prise la veille. Cette médication, appliquée pendant les trois jours qui suivirent l'accès, prévint le retour de la fièvre, au moins pendant quelque temps, et m'a donné le même résultat, chaque fois que je l'ai employée, soit pour moi, soit pour mes hommes. » (Page 96.)

« ..... Pour la fièvre, Livingstone prescrit une pilule composée de trois grains de résine de jalap et de deux grains de calomel, avec teinture de cardamome, à dose strictement suffisante pour prévenir l'irritation de l'estomac. Il fait prendre cette pilule au moment où l'on sent les premières atteintes de cette langueur et de cette fatigue excessive qui, en Afrique, sont les avant-coureurs de la fièvre. Une ou deux heures après, il donne une tasse de café noir, sans sucre, afin d'activer l'action du médicament. La quinine est administrée par lui en même temps que la pilule ; mais, si faible que soit mon expérience, comparativement à la sienne, elle m'a fourni la preuve que ce fébrifuge n'a d'efficacité que lorsque le purgatif a produit son effet. » (Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 480.)

11 avril. — Mon accès habituel n'étant pas encore arrivé, puisque ce n'était pas son heure, je me permis ce jour-là une petite sortie sur le seuil de ma porte, au moment où le marché était dans son plein. Ce spectacle mouvementé réussit à me distraire un instant et à me faire presque oublier mes souffrances. Je n'avais pourtant pas l'esprit frappé et mon intime conviction était que, lorsque sonnerait l'heure du départ, je me mettrais en route de pied ferme; mais l'inaction qui me clouait à Kassongo, ce temps passé inutilement, ce séjour forcé au milieu d'une population qui change de caractère et se laisse absorber par les Arabes, tout cela me pesait outre mesure et me rendait malade d'impatience.

En regardant les allants et venants, je vis, étendues sur une natte en plein soleil, des graines noirâtres en train de sécher. J'en pris quelques-unes, et quel ne fut pas mon étonnement de reconnaître du café, encore entouré de son enveloppe rougeâtre qui noircit par la dessiccation! J'ignorais l'existence de cette graine dans le Manyéma. Quand je pense que, depuis près de deux mois, je suis privé de ma tasse quotidienne! comme je vais me rattraper!

Le café de Kassongo est très petit et d'une couleur qui rappelle le fin vert Martinique. J'en fis immédiatement demander à N'zigué, qui s'empressa de m'en envoyer. Il n'y a pas à dire, ce produit est d'une saveur fort agréable, surtout pilé à la mode arabe; mais il a un arrière-goût de cacao qui domine légèrement le parfum habituel du breuvage noir. Tel il était cependant, tel je fus heureux de le déguster à la fin de mon frugal repas, en le savourant avec délices et faisant durer ce plaisir le plus longtemps possible.

Le pays manyéma est riche, c'est incontestable; la terre paraît bonne et ne demande qu'à produire, mais elle ne peut être cultivée que par des noirs; et avec les moyens primitifs

dont ils disposent, un Européen périrait vite à la peine. En admettant même qu'il pût résister quelque temps au climat, est-ce que Kassongo n'est pas situé au centre de l'Afrique? Est-ce que la route par l'Ouest ou par l'Est, celle par l'Ouest surtout, n'est pas impraticable, le transport coûtant vingt fois le prix de la denrée? Comment lutter, par exemple, avec le café du Brésil, qui n'est qu'à dix jours des marchés européens, avec des facilités de transport inouïes?

Non, cent fois non, l'Afrique centrale n'est pas habitable — du moins quant à présent — pour des émigrants européens. Certes ils sont de fort bonne foi ceux qui préconisent l'idée d'une émigration dans cette région, mais ils s'abandonnent trop facilement à des rêves, et poursuivent avec une persévérance dont on doit cependant leur savoir gré des utopies irréalisables. L'abolition de la traite et l'émigration des colons dans le centre africain sont des problèmes presque aussi difficiles à résoudre que la quadrature du cercle.

Depuis plusieurs années, je vis en Afrique, et pas un seul jour mon opinion n'a varié à cet égard. Néanmoins, je suis content d'en avoir fait la traversée complète : il était bon que des Français fissent ce voyage, afin de se rendre compte *de visu* de ce qu'en réalité ce pays peut procurer d'avantageux aux Européens.

Ce même jour, 11 avril, à neuf heures du soir, Moueni arriva enfin. Il était retourné à Nyangoué pour y composer sa caravane, et de lui seul dépendait l'époque de notre départ pour la région des lacs. Lorsqu'il se présenta chez moi, j'avais une fièvre assez forte; mais, voyant que nous pourrions dès le 15 nous mettre en route, j'éprouvai sur-le-champ une amélioration sensible.

Comme il faut peu de chose pour abattre un homme ou pour le remettre sur pied! Deux heures auparavant je ne

formais aucun projet pour l'avenir, ne sachant encore quand il me serait donné de partir pour Zanzibar. A l'annonce de notre départ prochain, je redevins joyeux comme par enchantement, car je me voyais déjà traversant le Tanganika et me dirigeant en droite ligne sur Tabora, route obligée pour gagner Zanzibar.

Zanzibar! Zanzibar! Que de fois ce nom n'est-il pas venu hanter mes nuits, depuis surtout que je me voyais condamné à cette immobilité qui me minait. Zanzibar! c'est le port, c'est le salut! C'est là seulement que je recueillerai la récompense de mes efforts! A mes yeux, tout le reste n'était que secondaire.

Le lendemain matin, afin d'alléger mes bagages qui nécessitaient un certain nombre de porteurs, j'ai proposé à N'zigué de faire un échange : il me procurerait deux ânes sellés et bridés, et en retour je lui laisserais un fusil de chasse Lefaucheux ainsi qu'un winchester, ces deux armes accompagnées, la première de 800 cartouches, la seconde de 400.

Le chef de Kassongo me répondit sur un ton plein de courtoisie qu'il n'avait malheureusement sous la main aucune des montures en question; il ajouta même qu'au cas où il les eût possédées, je n'aurais certes pas eu besoin de me défaire de mes fusils pour les obtenir.

Témoin de notre conversation, un Arabe me prit à part lorsque je sortis de la résidence, et me dit que, si je voulais m'en remettre à lui de ce soin, il se faisait fort de me procurer ce que je cherchais. Effectivement, à quatre heures du soir, je trouvai devant ma porte un jeune baudet harnaché suivant la mode du pays, mais dépourvu d'étriers et muni d'un simple licol. J'enfourchai aussitôt la bête qui, habituée à marcher d'un pas tranquille et lent, protesta par quelques ruades contre les coups de rotin que je lui administrais. L'animal était jeune, capable de me porter, et, sur l'assu-

rance que mon Arabe me donna de compléter le harnachement, à l'exception des étriers, je consentis à l'accepter.

— C'est une affaire conclue pour celui-ci, dis-je à mon courtier enturbanné; maintenant, passons au second âne.

— Le second âne, reprit-il, le second âne?... — Mais il n'y en a qu'un!

Même en Afrique, je ne pouvais raisonnablement prendre Émile en croupe et devenir un objet de risée pour les populations noires; pourtant, l'un de nous pouvait tomber malade et se trouver dans l'impossibilité de continuer la route : l'âne aurait donc son utilité. Cette réflexion faite, je me tournai vers mon Arabe et lui dis de choisir celui des deux fusils qui lui plairait le mieux.

— Mais je n'ai pas à choisir, me répondit-il; il a été convenu que, si ma bête te plaisait, tu la paierais aux mêmes conditions que celles faites à N'zigué; donc, les deux fusils et les cartouches sont à moi.

Je fus pris d'une envie furieuse de rosser le coquin; mais prévoyant des conséquences dont j'aurais certainement eu à pâtir, je me contentai de hausser les épaules, tout en le congédiant sur l'heure.

A Kassongo, posséder un fusil est un luxe, inabordable pour la plupart, surtout lorsqu'il s'agit d'armes de prix. L'exportation anglaise et belge en fournit bien au pays, mais j'ai pu constater par moi-même que ces fusils à capsule ne valaient pas cher et que leur coût d'achat pouvait se monter à 10 francs tout au plus : ce sont des armes semblables que l'on met aux mains des askaris.

En somme, nous ne pouvions bénévolement faire un marché de dupe, et plutôt que de me laisser voler par ces usuriers d'un nouveau genre, je préférai renoncer à prendre la monture.

Sans être de mauvais marcheurs, les Arabes font traîner leurs voyages en longueur, car ils s'arrêtent des deux et

trois journées à chaque village. Puisque nous avions suivi sans défaillance les Ballali, entre Loango et Brazzaville, pourquoi n'aurions-nous pas tenu tête aux Manyémas de Moueni? La grande affaire pour nous était de ne pas tomber malades. Et puis, ce voyage à pied ne me déplaisait pas. Nous devions avoir plus de fatigue à endurer, c'est certain; mais aussi nous serions les premiers Européens à exécuter le pénible trajet dans de semblables conditions; cette considération suffisait à nous décider. Les divers voyageurs, en effet, qui nous ont précédés sur la route du Manyéma possédaient des ânes. Grand nombre de ces animaux sont, il est vrai, morts en route; mais, en général, les chefs ont toujours été montés.

Était-ce la perspective du prochain départ, ou bien l'action de la quinine, je l'ignore; toujours est-il que, ce jour-là, mon coup de chaleur ne me fit aucunement souffrir et que je cessai de ressentir les lourdeurs de tête des jours passés : à l'heure dite, la fièvre est bien venue me visiter; mais, en dépit de ses atteintes, j'ai tenu bon. Bref, je reprends peu à peu des forces, et je suis certain que la route fera le reste. Oh! l'excellente chose que la quinine! Ce serait de l'ingratitude de ma part de ne pas le déclarer en passant, car c'est surtout à elle que j'ai dû de ne pas succomber aux terribles accès qui m'ont si souvent abattu. Honneur donc à Pelletier et à Caventou, les illustres inventeurs de cette poudre aux effets merveilleux! Sans la quinine, je le répète et le répéterai sans cesse, aucun blanc ne serait capable de résister au climat africain.

Le 12 au soir est arrivé des Falls un Arabe porteur d'une lettre à mon adresse. Avec quelle joie j'ai lu mon nom sur l'enveloppe, moi qui depuis plus de six mois m'étais vu sevré de toutes nouvelles!

M. Becker, l'officier belge dont j'ai déjà parlé, m'adressait

quelques sympathiques paroles d'adieu, et, par la même occasion, m'expédiait mon contrat en bonne et due forme, signé par Tippo-Tib.

Ce contrat est tout ce qu'il y a de plus simple dans sa teneur, bien qu'il n'ait pas été rédigé par un notaire — peut-être même à cause de cela. A mon avis, ce document est plus que curieux, il est remarquable de clarté, et il prévoit tous les cas qui peuvent se présenter pendant une traversée comme la mienne. M. J. Becker, l'ex-commandant militaire de Karema, qui avait connu Tippo-Tib à Tabora pendant le long séjour qu'il y fit, a été prié par ce dernier de se concerter avec moi : le sultan noir approuvait d'avance toutes les résolutions que nous pourrions prendre à cet égard.

Du reste, pour plus d'exactitude, je donne ici même la copie textuelle de notre engagement.

Voici donc ce contrat, conçu, signé et paraphé en plein centre africain :

« Entre les soussignés et par-devant moi J. Becker, » officier du royaume de Belgique, il a été convenu ce qui » suit :

» M. Tippo-Tib, gouverneur des Falls, s'engage à faire » conduire à Zanzibar et à nourrir pendant toute la route » M. Trivier, son compagnon de voyage et ses deux laptots. » Il s'engage à lui fournir sept porteurs du moment qu'ils » seront nécessaires et que finira le voyage en pirogue.

» M. Trivier accepte les conditions ci-dessus en stipulant » que le tribut imposé par les peuplades à traverser est com- » pris dans la somme à payer à M. Tippo-Tib.

» Si pendant la route M. Trivier désire acheter quelques » animaux, tels que chevaux, mulets ou ânes, M. Tippo-Tib » lui fera les avances nécessaires remboursables à Zanzibar.

» En signant ce contrat, M. Trivier a versé à M. Tippo- » Tib un acompte sur la somme totale, acompte représenté

» par toutes les marchandises qu'il possédait ; le complément » devant être soldé à bonne arrivée à Zanzibar, chez le consul » de France.

» Fait triple et de bonne foi.

» Stanley-Falls, le 22 février 1889.

» Signé :

» HAMETH BEN MOHAMETH BEN YOUMAH LIMARIABI.
» E. TRIVIER. »

Et plus bas :

« Nous, soussignés, déclarons que le présent contrat a été » fait en notre présence, le 22 février 1889, aux Stanley » Falls.

» Signé : J. BECKER.
» A. GRESHOFF. »

Comme on le voit, rien n'est plus simple. Ces contrats sont, dit-on, les meilleurs, et, tout en signant, j'en acceptai l'augure [1].

Les personnes peu initiées aux choses d'Afrique seront sans doute stupéfiées de me voir signer un pareil contrat avec ces Arabes que l'on taxe si légèrement de sauvages. Mais que diront-elles lorsqu'elles me verront négocier en pleine jungle mes billets signés sur papier libre et payables à vue à mon arrivée à Zanzibar? Rien d'étonnant pourtant à cela! car cette liberté d'allures et cette confiance illimitée tiennent à ce que, *jusqu'à ce jour,* tous les voyageurs européens en Afrique ont fait honneur à leur signature.

Maintenant, le crédit que m'accordait Tippo-Tib, l'accordera-t-il aux futurs explorateurs? Là est la question! A

[1] Et, en effet, partout où je suis passé, Tippo-Tib a tenu à honneur de remplir ses engagements vis-à-vis de moi. Si, par la suite, j'ai été volé et abandonné, le puissant sultan des Falls ne saurait sans injustice en être rendu responsable.

d'autres le soin de la résoudre. Toutefois, il m'est permis d'en douter, si j'envisage certains événements qui se sont déroulés à Zanzibar en décembre 1889, et qui n'ont que faire ici. Je crois néanmoins pouvoir affirmer que le bon accueil que j'ai reçu aux Falls, Tippo-Tib le réservera également à tous ceux de nos compatriotes qui se hasarderont dans ces parages. La meilleure preuve en est dans la lettre suivante, que le puissant sultan noir m'adressa en mars 1889, et qu'il confia à un homme sûr, avec consigne de faire diligence et de me trouver n'importe où.

Voici la copie de cette lettre, dont je conserve précieusement l'original :

« Kisingatini [1] (Stanley-Falls),
» rive gauche du Congo, le 20 mars 1889.

» *Monsieur le capitaine Trivier, de la marine* » *française.*

» Cher Monsieur Trivier,

» La nouvelle des représailles allemandes contre Baga- » moyo a produit ici une certaine sensation, et Tippo-Tib » s'est ému des dangers que vous pourriez courir si les » hasards de la route vous mettaient en présence de bandes » armées ignorant votre nationalité. Tippo-Tib me prie de » vous faire savoir — ce que je m'empresse de faire en toute » hâte et au pied levé — qu'il vient de prendre un surcroît » de précautions pour assurer votre marche vers la côte » orientale. Grâce aux nombreuses lettres de recommanda- » tion qu'il a envoyées à tous ses amis, il espère que vous » arriverez à Tabora sans être molesté. Toutefois, me dit-il, » comme il pourrait en être autrement dans l'Ougogo, l'Ou-

[1] Kisingatini, je l'ai déjà dit, est le nom arabe de la station des Falls. Les Arabes se servent également de l'appellation anglaise.

» sagara et l'Ousaramo, il vous prie d'agir avec prudence, et » même d'attendre à Tabora, chez les pères de la Mission, » jusqu'à ce que des nouvelles plus rassurantes soient par- » venues dans cette localité. Quel que soit le temps que vous » jugiez nécessaire de rester à Tabora ou ailleurs, Tippo-Tib » s'engage à défrayer la mission qui vous recueillerait, pour » toutes les dépenses que votre présence lui occasionnerait.

» Il écrit dans ce sens à la mission de Massanzé [1], à celle » d'Ourambo et de Kiparapara.

» Les nouvelles disent qu'il n'y a plus d'Arabes ni d'Indous » sur la côte orientale : toutes les boutiques sont fermées.

» Beaucoup de monde s'est réfugié à Kiroka. A Zanzibar, » seuls trois Arabes (dont l'un, Sef-ben-Raschid, est une de » mes anciennes connaissances), n'ont pas été molestés » parce qu'ils ont eu l'heureuse inspiration de se placer sous » la protection du drapeau français.

» Grâce aux bonnes dispositions de la population musul- » mane pour vos compatriotes, votre qualité de Français » deviendra votre meilleur sauf-conduit.

» C'est l'avis de Tippo-Tib, et naturellement aussi le » mien. Mais comme on trouve à la côte beaucoup de » rôdeurs sans foi ni loi, qui ne font aucune différence » entre les Européens de nationalité diverse, et pour lesquels » tout blanc est un ennemi naturel, Tippo-Tib a cru bon de » vous conseiller de n'entreprendre votre dernière étape de » Tabora à la côte que lorsque tout serait rétabli dans l'ordre.

» Veuillez agréer, etc.

» Signé :

» Hameth ben Mohameth ben Youmah Limariabi (Tippo-Tib).
» J. Becker, officier belge en mission. »

---

[1] La mission de Massanzé est devenue celle de Kibanga sur le Tanganika. Elle est dirigée par le père Oulbod, qui aujourd'hui dispose d'assez de forces pour repousser victorieusement toute attaque par lui-même.

Tel est l'homme que certaines nations cherchent à faire passer en Europe pour le fauteur de tous les désordres qui se commettent dans l'Afrique centrale! Tel est l'homme que l'on se plaît à représenter comme l'ennemi juré de tous les blancs! Cette lettre en dit plus que de longs commentaires. Je n'ai rien fait pour obtenir les bonnes grâces du puissant chef arabe : je lui ai tout simplement proposé une affaire; en bon commerçant et après discussion, il l'a acceptée, et il a eu à cœur de remplir ses engagements jusqu'au bout. Agirait-on, je le demande, d'une façon plus scrupuleuse dans notre Europe civilisée?

Le 15 avril, au moment où j'allais m'éloigner de Kassongo, N'zigué, qui de son vrai nom s'appelle Hameth ben Saïd ben Hamadi Limariabi, voulant flatter mon goût pour les collections, m'envoya une peau de panthère, deux couteaux manyémas, deux lances, et un bonnet monté en plumes rouges de perroquet. Certes, je n'étais pas en reste avec lui, et, pendant mon séjour dans ses possessions, je lui avais fait de nombreux cadeaux; mais j'étais loin de m'attendre à ces dons de la dernière heure. Je lui rendis visite à la résidence, afin de le remercier et de lui faire mes adieux, mais il voulut à toute force me conduire lui-même et me faire escorter par ses grands dignitaires. Un chef tel que lui, et qui plus est un Arabe, un musulman, agir de la sorte vis-à-vis d'un blanc et d'un chrétien, c'était à noter, et je me suis empressé de le faire, afin de prouver une fois de plus que les histoires inventées à plaisir sur les envahisseurs de l'Afrique centrale ne sont que des contes imaginés pour les besoins d'une cause le plus souvent mauvaise.

Pourtant, j'ai beau y réfléchir, je ne vois pas ce que j'ai pu faire durant mon séjour à Kassongo pour mériter toutes ces marques de sympathie. J'ai donné, il est vrai, mes soins à tous les malades qui se sont présentés chez moi,

réussissant avec les uns, impuissant avec les autres; mais ce que j'ai fait à Kassongo, je l'ai fait partout ailleurs sur ma route! Et je ne vois pas qu'il y ait eu là matière à créer un tel courant d'amitié parmi mes hôtes.

A part ces légers services que tout blanc doit rendre et rend en Afrique, j'ai toujours vécu chez moi, constamment renfermé à la mode arabe, et ne me montrant sur le seuil de ma porte que pour jouir un moment de la vie mouvementée des indigènes et photographier quelques types.

Une demi-heure après avoir quitté Kassongo, un orage nous forçait à nous réfugier dans des cases disséminées sur le bord de la route, et à l'intérieur desquelles mes porteurs s'étaient déjà mis à l'abri. Bien que libres ou soi-disant tels, ceux-ci sont rivés les uns aux autres par une chaîne réunissant les manilles de fer qui leur enserrent le cou. Et cette précaution est indispensable, car s'ils étaient maîtres de leurs mouvements, ils profiteraient de la première occasion pour détaler au plus vite, en emportant nos colis avec eux. Les naturels du Manyéma s'engagent « volontairement » [1] comme porteurs et viennent d'eux-mêmes s'offrir au carcan de fer; du reste, ils n'ont pas le moins du monde l'air malheureux, et cette quasi-captivité ne les empêchait pas de causer, de rire et de chanter mes louanges tout le temps que durait le chemin.

— « Le *Moussongou* est bon, disent-ils; les noirs sont ses enfants, il les soigne et leur donne à manger. »

Ce texte est invariable : à force de l'avoir entendu, j'ai fini par l'apprendre par cœur.

Grâce à la pluie qui tombe à flots, nous n'avançons pas; nous sommes encore près de Kassongo; aussi, malgré les chemins détrempés, boueux et glissants, tout le personnel

[1] Moueni Kondo me l'avait assuré; mais plus tard je pus me convaincre que mes porteurs étaient bel et bien des esclaves.

arabe reprend-il en courant la route de la capitale et ce n'est qu'à onze heures, le lendemain (16), que nous quittons définitivement notre abri de la veille.

Nos guides — sont-ce bien des guides? — se trompent de chemin et nous conduisent vers le Nord. J'ai beau leur dire que nous suivons la route de Nyangoué, rien n'y fait : les premiers porteurs ont pris cette direction, il faut que les autres les suivent, et nous marchons à notre tour sur la trace de ces derniers.

Après un certain temps, nous débouchons sur la place d'un village, où nous prenons langue. Ainsi que je l'avais pressenti, force nous est de revenir sur nos pas, ce que nous faisons aussitôt sans murmurer. A quoi nous servirait en effet de nous plaindre? Cela modifierait-il la situation? Non. Contentons-nous donc de doubler le pas, afin de regagner le temps perdu.

Nos guides sont déplorables, c'est certain; mais d'autres seraient-ils meilleurs? S'ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la connaissance des lieux, ce sont du moins des gens du pays, et, après tout, avec l'aide de la boussole, nous finirons bien par arriver.

A deux heures de l'après-midi, nous campons en pleine jungle, et c'est avec bonheur que nous nous étendons dans de bonnes et hautes huttes en paille qui nous servent d'abri le jour contre le soleil, la nuit contre l'humidité. On renouvelle les litières du fond; une excellente et saine odeur de foin sec embaume notre « appartement », et vers le soir, nous nous enveloppons dans nos couvertures de laine, qui ne seront pas inutiles vers trois heures du matin. Nous nous endormons bientôt sous la garde des étoiles, et le lendemain, avant le lever du soleil, nous sommes déjà en route. Une bien vilaine route, par exemple, et qui nous fait traverser des marigots boueux où souvent l'eau nous arrive jusqu'à la ceinture! Il nous répugne fort de patauger dans cette

fange noirâtre, et nous essayons de l'éviter en marchant sur les hautes herbes que nous voyons à la surface; mais ces herbes prennent racine à 50 centimètres de profondeur et, avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons éviter notre bain de vase.

Tour à tour mouillés et séchés, nous arrivons à dix heures et demie du matin à *Messengia*, où l'on nous apprend que le cours de la Loulindi, transformée en torrent, ne peut être franchi ce jour-là. Nous nous établissons donc dans ce village, à la grande satisfaction du chef, tout heureux de voir enfin deux « Vouassoungou ».

La langue du pays est le manyéma, mais le souhahili est compris et parlé par tous. Au fur et à mesure en effet qu'ils prennent possession d'une contrée, les Arabes imposent aux populations la langue du Zanguebar. Il en est ainsi depuis Zanzibar jusqu'à la Lomami.

Après les *yambo*[1] d'usage, le chef nous régala d'une représentation musicale et dansante qui eût duré longtemps si j'avais continué la distribution des cadeaux : quatre tambours et deux flûtes d'aspect tout primitif composaient l'orchestre. En outre, deux petits paniers de jonc remplis de pois secs étaient agités sans relâche, rappelant assez le bruit de la grêle tombant sur des toitures de zinc.

Lorsque les artistes eurent préludé — et quel prélude ! — les chœurs se mirent de la partie, et bientôt les dames du corps de ballet entamèrent un de ces pas dont on n'a point idée sur nos grandes scènes. Ces odorantes négresses, les pieds et le torse nus, se tordaient comme si elles avaient été en proie à d'atroces coliques. Le regard fixe, les mains crispées, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, elles imprimaient à leur abdomen toute sorte de mouvements désordonnés qui en faisaient remonter les nombreux replis :

[1] Mot souhahili qui signifie *bonjour*.

on eût dit une marée incessante de petites lames noires qui venaient mourir au niveau de la gorge.

Toutes ces contorsions ne me séduisaient que médiocrement. Aussi, voulant à tout prix en finir avec un spectacle aussi peu attrayant, fis-je sans plus tarder mes cadeaux au chef, aux musiciens et aux danseuses; après quoi, rentrant dans ma case, je me jetai sur une natte sans me dévêtir, avec l'espoir de goûter quelques instants d'un repos bien gagné.

Il y avait près d'une heure que je me livrais à cette sieste réparatrice, lorsqu'un événement malencontreux vint brusquement interrompre mon sommeil : Émile était devant moi, les traits bouleversés, et sa main, encore toute tremblante, brandissait son revolver; puis, sans me donner seulement le temps de me reconnaître et d'ouvrir mes paupières impressionnées par la grande lumière du jour, il m'apprit inopinément la nouvelle qui lui causait un si vif émoi : un indigène avait essayé de tuer Moueni d'un coup de couteau.

Ne pouvant tirer d'Émile de plus amples éclaircissements, je me rendis aussitôt auprès de mon chef de convoi, de Moueni lui-même. Fort peu ému, celui-ci me mit en quelques mots au courant de l'affaire et me raconta qu'un des noirs de la contrée, sous un prétexte quelconque, s'était précipité sur lui, le couteau levé. Mais, mis en fuite par mes deux laptots, l'homme s'était sauvé dans la brousse.

Je saisis l'occasion qui s'offrait à moi pour édifier les naturels sur mes intentions, et voici à peu près le langage que je leur tins :

« Habitants du Manyéma, vous avez grand tort de nous » attaquer, car nous sommes les plus forts. Ne savez-vous pas » que les Vouassoungous ont des fusils qui font d'horribles » ravages? Mais ils ne s'en servent que pour se défendre. » Si telle était notre volonté, en quelques minutes vous

» seriez tous morts. Regardez mon arme : elle tire dix-sept » coups sans interruption ; celle de mon ami en tire douze. » Et puis, nous avons encore au côté de petits instruments » qui ne plaisantent pas non plus. Veillez donc à ce que vous » ferez désormais ; sinon, gare à vous ! »

Un sourire d'incrédulité accueillit mes paroles : cela se conçoit ; car ces malheureux, confinés comme ils le sont au fond de la jungle, ne connaissent guère que les fusils de traite arabes, fusils à capsule, qu'ils considèrent néanmoins comme de redoutables engins. Afin de joindre l'exemple au précepte, et pour rendre la leçon plus efficace, je déchargeai trois fois mon arme en l'air, et fis résonner les batteries de mon revolver d'ordonnance.

— Et maintenant, repris-je en leur montrant mon arme encore fumante, croyez-vous qu'il nous serait facile de vous massacrer ?

— *Oh! boina! boina!* (oh ! maître ! maître !) me répondirent-ils tous avec ensemble.

Le soir, à onze heures, le feu prenait à une case voisine de l'endroit où étaient remisés mes colis : la toiture, en paille sèche, fut consumée en un clin d'œil, et comme le vent soufflait avec assez de force, je craignis un instant que l'embrasement ne devînt général. Par bonheur, mes transes furent vaines, et bientôt après j'étais rassuré sur le sort de mes marchandises.

Je pus croire un moment que la malveillance des naturels n'était pas étrangère au sinistre ; mais je revins vite sur cette opinion, car je sus ensuite que l'accident avait été occasionné par mes porteurs eux-mêmes, qui avaient mis le feu par mégarde en faisant cuire leurs aliments. Avec la meilleure volonté du monde, il nous fallut renoncer à porter secours, car Messengia est située sur une hauteur de 750 mètres, et la rivière coule à deux heures de marche de ce point. Nous laissâmes donc la case se consumer peu à

peu, mais je restai sur les lieux jusqu'à l'extinction complète de l'incendie; je me défiais des canteleux indigènes du Manyéma, et, cette nuit-là, je ne dormis pas.

Le 18, nous nous mettons en route de bonne heure, ainsi que nous avons pris l'habitude de le faire depuis notre départ de la côte. En partant avec le jour, on profite de la fraîcheur. On a, il est vrai, l'inconvénient de la rosée, qui est très forte en Afrique; mais par contre on évite l'ardeur excessive des rayons du soleil, qui n'est pas faite pour inciter à la marche : tout bien pesé, je préfère le bain de rosée matinale à ces chaleurs d'étuve qui finissent par vous alanguir et énerver les tempéraments les plus solides. C'est ce qui fait que j'aime à partir de bonne heure et à chanter, comme l'excellent Breton du *Voyage en Chine :*

> Quant on fut toujours vertueux,
> On aime à voir lever l'aurore.

Et je dois être joliment vertueux, car il y a longtemps que j'assiste à l'apparition des premiers feux du jour!

Après une marche de deux heures au milieu d'une jungle épaisse, au travers de laquelle nous devons nous frayer un passage, nous percevons dans l'éloignement le bruit des chutes de la Loulindi, et j'éprouve un certain plaisir à prêter l'oreille à cette sorte de mugissement que répercutent les échos d'alentour. Existe-t-il un spectacle plus imposant en effet que celui de ces vastes nappes d'eau qui reflètent l'azur du ciel, et dont l'éternelle poésie va au cœur des plus positifs? Il y a cinq mois déjà que nous avons quitté Loango! cinq mois que je n'ai vu les lames se jouer le long des falaises! cinq mois que je n'ai été balancé sur les flots bleus de cette mer où s'est écoulée la plus grande partie de mon existence!

La Loulindi, au point où nous l'abordâmes, est obstruée par de nombreux blocs de rochers qui font de cette rivière

comme une miniature des Falls du Congo. Je comptai trois chutes, en aval desquelles nous gagnâmes la rive.

Quelle différence avec la brousse monotone et insipide que nous venions de traverser et que nous retrouverons bientôt! Le rio coulait impétueusement entre des rives d'une luxuriante végétation tropicale. Une pirogue fit l'office de bac, et, deux heures plus tard, nous étions tous passés sur la rive gauche.

A onze heures, nous arrivions au village d'*Ouzoura,* qui est couché au pied des montagnes de l'Est. Autant que nous pouvions en juger, un violent orage devait se déchaîner sur les hautes cimes; mais nous eûmes la satisfaction de voir la tourmente suivre les crêtes rocheuses sans seulement nous effleurer.

De nouveau, j'eus la visite du chef et des autorités locales, de nouveau j'eus à faire des cadeaux. Certes c'est flatteur pour moi d'être un des premiers blancs à parcourir ces curieuses contrées, mais c'est aussi bien coûteux!

27 avril. — Empoisonné! j'ai été empoisonné! Mais qu'on se rassure, je suis aujourd'hui hors d'affaire, et je me hâte de dire que nul n'est responsable de cet accident.

A notre arrivée à Ouzoura, l'heure du repas avait sonné. Brisés de fatigue et n'ayant rien de préparé d'avance, je fis ouvrir à la hâte une boîte de conserve de homard : peu difficile de ma nature, je ne remarquai pas tout d'abord que la surface en était légèrement violacée, et comme le goût ne trahissait rien de particulier, j'en mangeai un peu trop abondamment. Heureusement pour lui, mon camarade Émile abhorrait la chair de homard; quant à nos deux Sénégalais, ils auraient, je crois, absorbé de l'arsenic sans danger.

Le soir, à huit heures, je fus pris de vomissements bilieux très caractéristiques et d'une diarrhée des plus intenses.

Cet état inquiétant se prolongea toute la nuit; mes pauvres laptots, me croyant perdu, pleuraient à chaudes larmes, sans même essayer de me cacher leur douleur. Vers quatre heures du matin, les hoquets se mirent de la partie, et je crus que ma dernière heure approchait; mais il était écrit que je ne succomberais pas ce jour-là : d'ailleurs, avais-je le droit de mourir ainsi? Au jour, les douleurs se calmèrent un peu; insensiblement, je revins à la vie, et je pus étudier froidement les causes de ce mal qui avait failli m'emporter. Ma langue avait une teinte foncée, et les bords en étaient extrêmement rouges; sur mes gencives se profilait un petit liseré grisâtre, indice infaillible des empoisonnements.

Si j'avais eu du lait, j'en aurais absorbé une grande quantité afin de calmer mes souffrances; mais je n'avais sous la main que de l'eau de mélisse, et je m'en servis. Quelques gouttes de cette liqueur, délayées dans un verre d'eau, me procurèrent promptement un mieux relatif. Ce n'est pas la seule fois, du reste, que j'aie eu à me louer de son emploi.

Après six jours de convalescence, je pus monter en *kitanda* (litière portée par deux noirs) et quitter le village d'Ouzoura, pour me diriger sur *Kitété*, où j'arrivai quatre heures plus tard.

En l'absence du chef de ce village, personne ne voulut prendre sur lui de me servir de porteur sans l'avoir préalablement consulté; force nous fut donc de nous contenter de nos gens qui, peu habitués à porter des litières, me heurtaient abominablement aux arbres du sentier.

Une heure de chemin, au milieu d'une herbe haute, épaisse et couverte de rosée, nous conduisit à un endroit absolument désert où se réunissaient les différents vendeurs du pays. Seuls, les grands centres, tels que Kibongué, Riba-Riba, Nyangoué, Kassongo, etc., ont le privilège d'un marché quotidien.

Nous passâmes toute la journée dans des huttes de paille, en rase campagne, et le lendemain, le chef de Kitété étant venu me voir, il me fut enfin permis de traiter pour mon transport jusqu'à Mabamba, car depuis le jour de mon empoisonnement mes jambes me refusaient tout service. A peine avais-je fait quelques mètres, qu'il me semblait tout voir tourner autour de moi et la terre s'effondrer sous mes pas.

Alléchés par la vue de mes étoffes françaises, absolument inconnues jusqu'alors, six porteurs consentirent à s'entendre avec moi; mais après une heure de route, deux d'entre eux s'éclipsèrent sans avis préalable. A deux heures, nous nous reposions à l'ombre des maisons de *Mabamba*.

Me croyant assez fort pour faire la route à pied et voulant surtout me passer de porteurs, ce qui revient cher, j'avisai Moueni de mon intention de reprendre la marche le lendemain. En attendant je visitai le village, fort bien situé au pied des monts, et au milieu duquel croissent de hautes plantations de tabac. Cette solanée pourrait être meilleure qu'elle ne l'est, mais les naturels ne savent pas la préparer : les tiges sont hautes de plus de 2 mètres et entièrement garnies de leurs feuilles. Cette exubérance de sève empêche la feuille de prendre un fort développement, aussi reste-t-elle petite et malingre.

CHAPITRE IX

Séjour au pays Manyéma.

SOMMAIRE

Un peu de linguistique et de géographie. — Les routes du pays Manyéma. — Mes rapports avec N'zigué. — Les Arabes blancs et les Arabes noirs. — Le village de Kabonga. — Abondance de vivres. — La reconnaissance chez les noirs. — La foudre. — Incendie. — Progrès réels de la civilisation arabe. — Émile reste en arrière. — Cadavre d'un enfant sur la route. — Les expédients de Moueni. — La question des vêtements. — Kabambaré. — Kouamafou. — Karonda. — Marines indigènes. — Effet de la civilisation allemande.

Le 27 avril, au matin, je me sentis capable de supporter les fatigues de la marche, et à six heures nous étions en route pour le grand village de *Kitomba-Mayo*, où nous arrivions à huit heures et demie.

Dans son premier livre traitant de l'Afrique, Stanley prend assez rudement Burton à partie à propos de ses appellations géographiques en général et de celle de l'Ounyamouési en particulier. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Qu'on me permette de différer d'opinion avec les écrivains qui ont traduit le nom d'*Ounyamouési* par celui de *Terre de la Lune*. MM. Krapf et Rebman, qui ont eu la gloire d'appeler l'attention des géographes sur cette partie du centre de l'Afrique, admettent cette version, d'après la règle dont nous avons parlé : *ou* signifiant toujours *pays*, *nya* étant la préposition *de*, et *mouézi* désignant *la lune*.

Le capitaine Burton, linguiste érudit, semble incliner vers cette interprétation; le capitaine Speke l'adopte sans hésiter.

» Avec tout le respect que je dois à ce gentleman, dont le savoir est beaucoup plus profond que le mien sur tout ce qui concerne l'Afrique, je ferai remarquer à ceux qui s'intéressent aux questions subtiles que, dans le cas actuel, on a appliqué une définition kisouahili à un mot kinya-mouézi.

» En souahili, le pays qu'on voudrait nommer « Terre de la lune » s'appellerait simplement *Oumouézi*. — *Ounya-mouézi* est un mot d'un autre dialecte et ne peut pas s'interpréter d'après le sens que lui donnerait un idiome étranger. Si d'ailleurs nous prenons le kisouahili pour base, ce nom voudra aussi bien dire « terre du voleur » puisque dans cette langue *mouézi* désigne à la fois un voleur et la lune.

» M. Desborough Cooley, dit Burton, choisit une autre version et traduit par « maître du monde » le nom d'*Ounya-mouézi*, qu'il écrit *Monomoézi*. Je préfère cette interprétation à celle du capitaine, cependant je n'en accepte pas les termes.

» Autant que j'ai pu le savoir par les indigènes et par les Arabes les plus instruits, le pays s'appelait autrefois *Oukalaganza*. Il eut pour monarque un prince du nom de Mouézi, qui fut le plus grand de tous ceux qui l'ont gouverné et de tous les chefs qui, à la même époque, régnaient sur les peuplades voisines. Pas un de ses ennemis qui pût lui résister à la guerre, pas un roi qui ait jamais eu autant de sagesse. Quand il mourut, l'empire, dont il était l'unique souverain, s'étendait depuis l'Ouhyanzi jusqu'à l'Ouvinza. — Ses fils se disputèrent le pouvoir, et chacun d'eux, arrachant un lambeau du royaume, s'en fit un domaine qui, avec le temps, prit le nom de son nouveau chef.

» Toutefois, la partie centrale de l'Oukalaganza, plus con-

sidérable que les districts perdus, resta entre les mains de l'héritier légitime; ceux qui l'habitaient furent dès lors désignés sous le nom d' « Enfants de Mouézi », et leur province fut appelée *Ounyamouézi,* de même que tous les territoires détachés se nommaient pays de Konongo, de Sagazi, de Simbiri, etc.

» ..... Je ne diffère pas moins d'opinion avec le capitaine Burton lorsqu'il suppose que le Niméamayi, placé par Dapper à soixante jours de l'Atlantique, est cette « Terre de la Lune ». Avec un cheval, on ne franchirait pas en deux mois la distance qui sépare l'Atlantique de l'Ounyamouézi, quand même cette province aurait conservé son ancienne étendue et ne se trouverait, comme en 1671, qu'à dix jours de marche du Tanganika. Mais un indigène, voyageant sans fardeau, pourrait dans ce laps de temps gagner le Manyéma, ou Manyuémazi, dont le mot *Niméamayi* est probablement la corruption[1]. »

J'en demande bien pardon au grand Stanley; mais lorsqu'il assure qu'en langage souhahili le mot *Ounyamouézi* signifie « Terre de la Lune » ou « Terre du voleur », il se trompe : ce dernier qualificatif se dit *mouivi,* non *mouézi.* Par contre, je suis de son avis quand il prétend que, la plupart du temps, c'est le nom du chef qui s'applique aux localités : tels sont, sur le Haut-Congo, Kibongué, Riba-Riba, etc., qui se sont insensiblement substitués aux noms déjà marqués sur les cartes. Il en est de même de Kitomba-Mayo, qui est le nom du chef, tandis que l'immense village dans lequel je me trouvais s'appelait en réalité Karonga.

Ce village a près d'une lieue de long, et, comme particularité, on y voit pousser, parmi les plantations habituelles de maïs et de manioc, un coton sauvage qui paraît assez vivace.

---

[1] Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone.*

Mon passage devant les premières maisons du village éveilla chez les habitants une sorte de stupeur qui tout d'abord les cloua sur place; mais, peu à peu, la réflexion étant venue, ils me suivirent de loin, sans oser toutefois se montrer ouvertement. Du milieu des grandes plantations bordant le chemin, s'élevait un bruit inaccoutumé et tel qu'en produirait une troupe en campagne; dans les hautes herbes j'apercevais des visages effarés qui suivaient mes moindres mouvements; et quand j'étais passé, tous couraient un peu plus loin afin de revoir ces hommes au teint clair qui s'aventuraient dans leurs villages; car, pour cette partie des habitants du pays manyéma, nous étions bien réellement les premiers, les seuls blancs qu'ils eussent jamais vus.

Ces naturels ne se montraient ni farouches ni hostiles, et même, au début, leur curiosité était assez discrète. Pour eux, qui n'avaient jamais vu, en fait de blancs, que les Arabes — et Dieu sait pourtant si ceux-ci ont la couleur du lis! — nous n'étions autre chose que des êtres d'une nature différente de la leur, des êtres dont leur vue n'arrivait pas à se rassasier. Ils ne pouvaient se lasser de nous regarder, et cette insistance commençait à m'agacer singulièrement.

Kitomba-Mayo, noir d'une trentaine d'années, me salua en arabe[1] et me conduisit à la maison qu'il me destinait; puis il me laissa, en m'invitant à me reposer. Me reposer! pouvait-il en être question? Ma maison en effet n'avait pas de porte se fermant; aussi fut-ce devant une affluence plus compacte de minute en minute que je changeai, contre un vêtement plus sec, mon costume de route trempé de sueur et de rosée.

Dès que je fus habillé, je sortis sous la véranda : à la vue d'une transformation si complète et surtout si rapide, la

[1] Au Maroc, au Sénégal, aussi bien qu'en plein cœur de l'Afrique, le salut de l'Arabe est le même: *salamalekoum*, auquel on répond: *malekoum salam*.

foule ne put s'empêcher de se rapprocher encore davantage en ouvrant des yeux démesurés, afin de bien se convaincre que c'était toujours moi qu'elle voyait. Bientôt, même la populace m'entourait au point de devenir encombrante et gênante. Aux grands maux les grands remèdes! et puisque mon invitation d'avoir à déblayer le terrain restait sans résultat, je déchargeai rapidement deux coups de revolver dans le vide.

En un clin d'œil, et comme par enchantement, ma case fut débarrassée de ses importuns visiteurs, et jusqu'à mon départ je pus jouir d'une tranquillité relative.

L'accueil qui me fut fait à Karonga et à Kitété me prouva une fois de plus que la population du Manyéma n'est nullement hostile aux blancs : je n'ai donc aucun regret de n'avoir pris avec moi qu'une aussi faible escorte. Je n'en conclus point pour cela à la douceur des mœurs africaines, et je tiens les naturels de cette contrée pour d'affreux cannibales et de fieffés voleurs; mais il y a loin pourtant de là à ces populations farouches, violentes, inhospitalières, qui nous sont signalées par certaines revues de l'étranger.

Les premiers voyageurs — j'entends les premiers de tous — ont dû traverser ce pays aussi librement que le leur propre; et si par la suite ils ont été attaqués, c'est qu'eux ou leurs compagnons avaient commis des exactions inavouables et le plus souvent inavouées.

Le noir est peu donnant de son naturel; par contre, il a la bosse du commerce excessivement développée : il vient de lui-même apporter des vivres : poules, œufs, maïs, toutes sortes de provisions en un mot, afin de les échanger contre les articles européens qu'il convoite. Les premiers voyageurs ont dû bénéficier d'un bon marché inouï, car même encore aujourd'hui, pour un couteau qui en France vaut 25 centimes, on obtient facilement deux poules. Quant à la farine de riz et de maïs, elle revient encore moins cher.

Le 28 au matin, nous quittions Karonga. Ce jour-là, de même que les précédents, la route se dissimulait au milieu d'herbes hautes de 2 mètres. Je ne connais rien d'horripilant et de fatigant comme cette marche à travers la jungle; de toutes parts, les herbes coupantes vous cinglent le visage, s'implantent dans vos vêtements et y laissent leurs crochets acérés qui vous lardent impitoyablement, tandis que les pieds s'embarrassent à chaque instant dans d'inextricables fouillis. Et pourtant, j'avais soin de faire marcher nos porteurs devant; mais, eux passés, la mer verte se refermait et c'est à tâtons que nous cherchions notre chemin. Les routes du pays manyéma sont, de beaucoup, les plus mauvaises de toutes celles que j'ai parcourues en Afrique : quel contraste avec nos routes nationales de France, et même avec nos chemins vicinaux, où il fait si bon marcher! Si encore, dans la jungle, la perspective, le paysage vous dédommageaient; mais non : toujours la même herbe épaisse, touffue et coupante; toujours les mêmes roseaux insipides et monotones, du milieu desquels émergent çà et là quelques arbres rabougris au rare feuillage!

En dépit de ces difficultés, à onze heures nous étions sur les bords de la Louama, affluent de droite du Congo. Resserrée entre des rives basses et herbeuses, la rivière, large d'environ 100 mètres, roulait des eaux limoneuses avec une vitesse de quatre milles à l'heure. Deux informes pirogues, grossièrement taillées dans le tronc d'un vieil arbre, servirent à nous transporter sur l'autre bord. Le passage se fit sans incident, et à midi nous nous installions commodément dans des huttes en paille perdues au milieu de la campagne.

Malgré la proximité relative d'un grand village que l'on me disait être à deux heures de là, j'ordonnai la halte. Pour le second jour de marche, après la secousse que j'avais éprouvée à la suite de mon empoisonnement, quatre heures de voyage dans les hautes herbes me suffisaient de reste. A

force d'avoir vaincu tous les obstacles jusqu'à ce jour, j'en étais arrivé à ne plus songer au danger; aussi, sans pour cela nous démunir de nos armes, nous dispensions-nous de nous entourer de cet excès de précautions qui fait que le voyageur s'arme jusqu'aux dents et ne s'endort qu'avec son fusil à portée de sa main.

Nous vîmes peu de naturels ce jour-là; d'ailleurs, les indigènes sortent rarement de leur district, et lorsqu'ils se déplacent, ce n'est que pour se rendre d'un village à l'autre afin d'y vendre leurs denrées. L'un porte une calebasse pleine de haricots; l'autre, une écuelle de farine; un troisième, quelques bananes, etc. Jamais ils ne proposent leurs fruits ou leurs légumes : ils s'accroupissent près de vous, attendant des heures entières vos propositions et causant entre eux des affaires du jour. Ces affaires, du reste, nous concernent toujours quand nous sommes présents; mais sauf ces incidents assez rares dans leur vie, on se demande ce qui peut bien préoccuper ces malheureux, qu'aucun lien ne rattache aux autres pays et qui restent étrangers à tout ce qui se passe à quelques lieues d'eux.

Depuis mon départ de Nyangoué, je n'ai jamais entendu parler d'hostilités entre indigènes : cela tient probablement à ce que toute la région est en réalité au pouvoir des Arabes. Ceux-ci, du reste, n'y font point sentir outre mesure leur autorité, qui est plus paternelle que tyrannique, et partout on les reçoit avec déférence.

Dans son livre : *La vie en Afrique,* le lieutenant Becker parle de l'union des trois races : blanche, arabe[1] et noire, comme devant être la meilleure solution pour la conquête pacifique de ce vaste continent. Le projet d'une union

[1] Il est question ici des Arabes d'Afrique qui sont en partie aujourd'hui les arrière-petits-fils des premiers Arabes mariés avec des négresses du Zanguebar. L'Arabe d'Afrique est un métis et n'a plus rien de commun que la langue avec l'Arabe, que l'on sait être d'origine blanche.

pareille a pu naître dans un esprit généreux, jeune et plein d'illusions; il serait souhaitable sans doute; mais pour moi qui ai longtemps vécu au milieu de ces diverses races, je ne crois pas que jamais la race blanche s'allie sérieusement à la race noire. Il y a entre elles des divergences de vues, d'aspirations, de goûts qui feront toujours considérer la première comme supérieure à la seconde.

Quant à l'alliance des Arabes et des indigènes, elle est déjà un fait accompli : c'est en effet parmi les naturels de ces contrées que les Arabes prennent leurs femmes et leurs serviteurs; c'est avec eux qu'ils vivent; ils ont la même nourriture, ils leur imposent leur langage, sans pour cela abolir celui du pays, et, tout en altérant chez le noir le type primitif, ils perdent eux-mêmes leur cachet particulier. A part le turban et les vêtements qui les distinguent des autres indigènes, ils n'en sont pas moins des noirs par le sang.

En Afrique, les Arabes se divisent en deux camps : les Arabes blancs et les Arabes noirs. Tippo-Tib est un noir qui ne peut renier son origine, et qui d'ailleurs ne la renie pas. Son immense pouvoir s'exerce tout spécialement sur ces nombreuses peuplades de l'Afrique centrale qu'il a su réduire à son joug; mais — je ne crois pas me tromper — tout en le craignant, les Arabes blancs le considèrent comme un être inférieur.

Les Arabes blancs! on m'en a montré quelques-uns; mais on a bien fait de me dire qu'ils étaient blancs, car jamais je ne m'en serais douté : le fonds du teint est mat et moins foncé, mais on y sent néanmoins ce mélange de sang noir qui ne se perd pas et perce quand même.

Le type des Arabes de l'Afrique centrale n'est point du tout celui des Arabes de l'Algérie. Ceux qu'il m'a été donné de coudoyer journellement, nés sur les bords du golfe Persique ou à Zanzibar, sont moins fanatiques, moins hostiles, moins musulmans — si je puis m'exprimer ainsi — à l'égard

de ceux qui ne sont point de leur religion. Ils admettent facilement que l'on ait une autre croyance que la leur, sans jamais pour cela partager notre nourriture — du moins en public; — ils assistent même à nos repas sans manifester la moindre aversion[1]. Il y a mieux : à Oudjiji, j'ai pu décider le sultan Roumariza à venir déjeuner avec moi; il accepta volontiers, mais à la condition que ce serait son cuisinier qui nous préparerait les viandes. Tandis qu'il égorgeait les animaux, cet exotique cordon bleu marmottait entre ses dents quelques paroles arabes; puis, lorsque le couteau s'enfonçait dans la chair, je l'entendais répéter ces mots, qui s'emploient également au Sénégal : *Bismillah! Bismillah!* (Gloire à Dieu!)

Le 29 avril, nous reprenions la route de l'Est, et ce fut avec un soupir de soulagement que je me revis enfin sur un chemin absolument libre et dépourvu d'herbes gênantes.

Jusqu'ici, la route de Kassongo se continue entre des hauteurs variant de 650 à 710 mètres, jamais plus haut, jamais plus bas. Le sentier que nous suivions contournait les quelques montagnes qui bornaient notre horizon et auxquelles je croyais toujours me heurter, de telle sorte que, n'eût été la jungle épaisse et dépourvue d'air que nous laissions derrière nous, les fatigues à supporter n'auraient pas été fort considérables. La chaleur n'est excessive que de midi à trois heures du soir; mais, en général, ce temps est consacré au repos, et il faut une circonstance tout à fait impérieuse pour qu'une caravane se mette en marche pendant ces heures brûlantes du jour[2].

A neuf heures, après avoir franchi deux petits rivulets

[1] A Zanzibar, chaque semaine, M. Angelvy invitait un Arabe à sa table, et pendant mon séjour dans l'île indienne, j'ai assisté moi-même à ces repas hebdomadaires.

[2] Je puis dire cependant qu'à la fin du voyage, nous marchions toute la journée sans en éprouver plus de fatigue

aux eaux claires, nous arrivâmes au village de *Kabonga,* dont le chef est un noir souhahili du nom de Moindzovo. Il me fit donner une case et vint me rendre visite.

Le 29 et le 30, mon chef de caravane étant malade, nous restâmes au village, et le 1er mai, nous nous préparions au départ, lorsque de nombreux coups de feu nous annoncèrent un événement important : c'était, en effet, le véritable chef qui revenait d'une villégiature à Nyangoué et dont le retour donnait lieu à ces salves répétées. Il ne fut plus question de partir ce jour-là, et ce n'est que le lendemain, 2 mai, que nous pûmes reprendre notre route interrompue. Six heures de marche à travers une jungle des plus épaisses nous conduisirent au village de *Loaïa,* petite bourgade sans importance, où nous trouvâmes cependant des vivres ainsi qu'un gîte pour la nuit.

Je n'ai jamais pu m'expliquer comment mes prédécesseurs ont fait pour se trouver à court de provisions. Pourtant, d'après la relation de leurs voyages, ils étaient très amplement pourvus d'objets de troque. A Loaïa, comme partout, du reste, j'ai trouvé, moyennant finances, c'est-à-dire en échange de perles, de clous dorés, etc., des patates douces, des citrouilles, des arachides et des poules. Quant au maïs, il abonde dans tout le pays. Avec de semblables provisions, la famine n'est pas à craindre. Je sais bien que cette grossière nourriture est tous les jours la même, et qu'elle n'est pas assez substantielle pour entretenir les forces des Européens et lutter contre l'anémie: mais de temps à autre on peut, avec quelques brasses d'étoffe, se passer la fantaisie d'un potage gras fait avec de la viande de chevreau; et, après tout, l'homme peut fort bien vivre dans ces conditions. D'ailleurs, jusqu'à Loaïa, nous n'avions pas une seule fois ressenti les tortures de la faim. Le pain était ce qui nous manquait le plus; mais puisqu'il n'y en avait pas, force était de nous rabattre sur le riz, qui se

trouve là-bas en assez grande abondance. Avec les restes de notre table, nous trouvions même le moyen de nourrir plusieurs jeunes noirs qui, à l'heure des repas, ne manquaient pas de se joindre à nos domestiques, sans avoir pour cela l'idée de se rendre utiles, car pour le noir du Manyéma, et même d'ailleurs, la reconnaissance n'existe pas.

En quittant les Falls, nous avions dans notre convoi une femme indigène, assez jeune encore, ayant avec elle deux bambins de six et sept ans. Cette femme était une des esclaves de N'zigué et réintégrait le village du maître. Comme telle, elle avait droit à sa ration journalière de riz; mais ses enfants, qui, de par la loi arabe, étaient libres jusqu'à l'âge adulte, ne recevaient aucune nourriture et venaient diminuer d'autant la portion déjà fort restreinte de la mère. A notre première halte après les Falls, ces enfants se trompèrent... par hasard de pirogue et laissèrent partir celle de leur mère. Je les recueillis dans la mienne, et durant la longue montée du Congo, je les employai à quelques travaux de propreté, tels que le nettoyage de la pirogue, l'astiquage des couteaux, le lavage de la vaisselle.

En échange de leur travail, je les nourrissais. Un soir, il nous restait une pleine marmite de riz. Le lendemain matin, lorsqu'on voulut faire la soupe, le riz avait disparu. Je crus à un vol des pagayeurs, car ces malheureux sont insuffisamment nourris. Pendant mon sommeil, j'avais entendu remuer la vaisselle; mais n'ayant pas pris mon voleur sur le fait, je ne pouvais accuser personne.

Deux ou trois jours après, vers deux heures de l'après-midi, au moment de la sieste, j'entendis le même bruit d'assiettes se reproduire : j'écartai doucement les rideaux de ma tente, et je vis une main d'enfant occupée à fouiller dans une marmite pleine de provisions : c'était le plus jeune de mes négrillons, qui pourtant avait dîné avec mes hommes deux heures auparavant.

Le soir, je le renvoyai à sa mère, et il quitta ma pirogue sans un mot de regret, sans une parole de repentir. La mère le reprit sans lui adresser le moindre reproche. Le vol est dans le sang de cette race. Quant au frère aîné, il était demeuré avec nous; mais à peine nous trouvâmes-nous sur la route de Kassongo que, n'espérant plus la provende habituelle, il nous brûla la politesse sans même nous remercier!

Pendant les vingt-trois jours passés dans le grand village de N'zigué, j'ai soigné et guéri l'homme qui avait été frappé à la face d'un si formidable coup de couteau. Pendant ces vingt-trois jours, je l'ai nourri comme certainement il ne l'avait jamais été jusque alors. La veille de mon départ, il me demanda la permission d'aller voir sa femme : je la lui accordai. Depuis, je ne l'ai plus revu!

Ces pauvres êtres ignorent ce que sont les dettes de cœur. Pourtant tout n'est pas mort en eux, et ils ne méritent pas d'être entièrement assimilés à des brutes, car j'ai surpris chez quelques-uns, chez les femmes en particulier, certains élans d'amour maternel qui m'ont fort agréablement surpris. Quoi qu'il en soit, les siècles succéderont aux siècles avant que l'Afrique soit transformée et civilisée.

Le soir de notre arrivée à Loaïa fut marqué par un orage terrible : la foudre tomba sur une case voisine de la nôtre, mit le feu à la toiture et tua une femme. Les habitants s'occupèrent à peine de cet accident et laissèrent brûler la case.

Le lendemain, avant mon départ, j'allai visiter le lieu du sinistre : il ne restait plus de la maison brûlée que quatre pans de mur noircis et calcinés; tout à côté, quelques vieilles femmes pleuraient auprès d'un cadavre carbonisé. Quant au mari, il nous regardait tranquillement faire nos préparatifs de départ, sans paraître se soucier le moins du monde de la défunte.

Il y a une vingtaine d'années, avant l'apparition des Arabes en ces parages, cette mort par le feu du ciel nous

eût certes été imputée, et nous ne serions probablement point partis sans avoir eu à payer un nombre fort respectable de dotis d'étoffe, selon la valeur estimée de la morte. Aujourd'hui il n'en est plus de même.

Le 3 fut une journée de grande marche. Partis au soleil levant, ce n'est qu'à trois heures du soir que nous arrivions à *Koïhivi,* grand village couché au pied des montagnes, et dont j'avais vu le chef à mon passage à Kabonga, sur le Congo. J'avais fait alors la photographie de ce personnage, et il me fallut l'exhiber à toutes les autorités qui, dans leur admiration, portaient leurs regards de l'image au photographe, et *vice versa.*

Quelle route pénible! et comme je me souviendrai longtemps des horribles chemins du pays manyéma! Bien que ce soit une contrée peu fréquentée, je ne suis pourtant pas le premier blanc à y être venu. Dans son voyage de Zanzibar à Catumbela, Cameron a visité Koïhivi, et c'est de ce point qu'il s'est dirigé sur Nyangoué.

Le soir, à six heures, Émile n'était pas encore arrivé, et je commençais à être inquiet, car le pays n'était pas sûr, lorsque apparut son laptot Baba porteur de son mouchoir de poche. C'était là une règle que j'avais établie : afin d'être certain que le commissionnaire qui se présentait venait de la part de l'un de nous, il devait rapporter à l'autre un objet appartenant au premier.

Baba m'apprit qu'Émile se trouvait à une heure de distance et dans l'impossibilité de continuer sa route par suite de la grande fatigue qu'il éprouvait. Il réclamait des porteurs et une litière. Une litière! Où voulait-il que je prisse cet objet de luxe? Craignant cependant que mon compagnon ne fût attaqué par les maraudeurs, je lui expédiai trois hommes armés pour le guider et le défendre au besoin. Mes envoyés le trouvèrent couché dans une de ces huttes en paille si nombreuses en pays manyéma et dormant d'un profond

sommeil : ses armes étaient à portée de sa main. Que de voyageurs africains ont succombé à la suite d'imprudences semblables !

Pendant la rude marche de cette journée, je trouvai, sur le versant d'une colline au pied de laquelle venaient se déverser les eaux pluviales, le corps d'un enfant d'une douzaine d'années, étendu sans vie au milieu du chemin. Les mouches et les fourmis commençaient déjà leur œuvre de destruction. Pauvre enfant ! Comment était-il mort, là, sur cette route déserte, loin de toute habitation ? Avait-il été tué par la foudre ? Un serpent l'avait-il piqué ? Avait-il été terrassé par la petite vérole, cette terrible épidémie des noirs [1] ? Qui le saura jamais ? Et il était là, les bras en croix, les yeux ternes, vitreux, servant déjà de pâture aux innombrables insectes africains !

Ce n'est certes pas chose rare que les cadavres sur les sentiers d'Afrique ; mais jusque alors je n'avais rencontré que des amas d'ossements dispersés dans la brousse et blanchis par le temps. Un homme s'écarte de la caravane, se couche dans les herbes, y meurt : c'est chose peu importante ; mais ce pauvre enfant, étendu là sur la route ; cet enfant qui ne reparaîtra plus chez lui ; cet enfant tombé depuis deux heures à peine et que sa mère attendra en vain ! Ce petit corps inerte me fit penser à un être bien cher, à mon fils que j'étais heureux de savoir à l'abri dans notre beau pays de France !

A minuit, Émile fit son entrée à Koïhivi et me déclara que sans monture il ne pourrait aller plus loin. Et cela en plein pays Manyéma ! C'était réellement à désespérer !

---

[1] En effet, le véritable fléau de cette région, dit Stanley, c'est la petite vérole. Les crânes des victimes de ce terrible mal, crânes blanchis qui se voient au long de chaque sentier des caravanes, disent trop bien les ravages qu'elle fait tous les ans, non seulement parmi les bandes voyageuses, mais dans les tribus voisines. Des caravanes sont parfois décimées, et des bourgades plus qu'à demi dépeuplées par l'affreuse épidémie.

Aux Falls, on s'en souvient, Tippo-Tib et M. Greshoff, témoins des fréquents accès de fièvre de mon compagnon, m'avaient engagé à le renvoyer à la côte, pressentant ce qui devait arriver par la suite. Le négociant néerlandais m'avait même proposé de le reprendre gratuitement sur son steamer. Tout d'abord, Émile avait accepté; mais la crainte du ridicule avait triomphé de cette première faiblesse : il voulait me suivre jusqu'au bout : « Nous sommes partis ensemble, me disait-il, nous reviendrons ensemble. Que dirait-on en me voyant reparaître à la côte sans vous? On mettrait sur le compte de la peur ce retour en arrière; non, cent fois non, je ne vous quitterai pas! »

Depuis, Émile s'était anémié au suprême degré. Le lendemain, il m'annonce qu'il lui est impossible de faire un pas de plus. Ne pouvant le laisser en arrière, nous remîmes le départ au lendemain, malgré l'ennui que j'éprouvais de ce retard.

Le même jour, Moueni-Kondo, mon contremaître, vint me trouver pour me demander des cartouches, le pays à traverser pour atteindre Kabambaré étant peu sûr, par suite des *discussions*[1] survenues entre les Arabes et les indigènes. Je passe l'inspection des armes, et je constate avec stupéfaction que, sur les dix cartouches que j'ai distribuées quelques jours auparavant, il en reste à peine six en tout. Les autres avaient été perdues. Le serviteur a beau être du Sénégal, du Gabon ou du Congo. il n'en est pas moins noir, et il ne sait pas conserver ce qu'il a en mains. Jusque-là, fort heureusement, nous n'avions jamais eu à nous servir utilement de nos armes, et, malgré tout, des centaines de cartouches manquaient. Privation de tabac, menaces de

---

[1] *Ougomvi*, en langage souhahili. Ces « discussions » — pour me servir de l'expression consacrée — se traitent à coups de fusil, et le vaincu est tenu de payer une forte redevance au vainqueur. Si l'indigène est victorieux, les Arabes sont tués et pillés; si c'est le contraire, l'indigène paie une rançon en nature à ses ennemis.

réduction de solde, ration stricte de nourriture, surcharge de poids à porter, rien n'y faisait, et au premier hippopotame en vue, au premier caïman dormant au soleil, pan! pan! les coups de feu se succédaient avec rapidité [1].

Si encore cette fusillade avait servi à quelque chose, à nous fournir de la viande ou à montrer la justesse du tir; mais non, mes hommes n'ont jamais rien tué! Ils dépensaient leurs cartouches pour faire du bruit, et c'était là tout.

Le 5, nous reprenons notre route à la file indienne, nous touchant presque les uns les autres et ramenant les traînards qui auraient eu la velléité de rester en arrière. Partis au soleil levant, nous ne nous arrêtâmes que le soir à quatre heures, après avoir passé la petite rivière Lalo, dont le courant rapide, au point où nous la traversâmes, se dirigeait vers le Nord-Est. Pas de pont, pas de pirogues pour la franchir : force nous fut de nous mettre à l'eau.

Fut-ce l'effet de la transition brusque du chaud au froid? avais-je été subitement saisi par l'eau qui me couvrait les épaules? je l'ignore; toujours est-il que je me sentis suffoqué et que j'eusse été entraîné par le courant, sans l'aide de deux de nos hommes qui me saisirent au passage et me déposèrent sur la berge. Quelques minutes suffirent à me remettre : après quoi nous pûmes reprendre notre route.

Le pays, en effet, ne m'a pas paru des plus sûrs, et malgré les protestations d'amitié et les nombreux *Sabbalkeri! Boina!* (Bonjour! maître!) dont me saluaient les indigènes, je crois fort qu'ils nous auraient attaqués si nous n'avions été en force. Nos armes perfectionnées et au tir foudroyant leur en imposaient; elles sont un objet de terreur

[1] Plus tard, à Pambété, sur le Tanganika, je comptai 178 cartouches dépensées sur un hippopotame déjà blessé à mort la veille par mon laptot Ali.

pour les noirs, qui n'osent pas se mesurer avec les blancs qui en sont porteurs.

Nous avons bien, ce jour-là, rencontré, par petits groupes séparés, une centaine d'indigènes, tous armés du fusil à capsule d'origine anglaise avec la couronne royale. Je fis voir à l'un de ces nomades mon revolver de 9 millimètres, en insistant sur les six balles qui montraient leur tête luisante à chaque orifice du barillet. Le revolver, c'est la seule arme qu'Émile et moi nous portions suspendue à notre côté. Quant à nos fusils, nous les avions confiés à Moueni, tout fier d'être porteur d'armes de précision.

Notre contremaître a beau être Arabe; il a beau avoir habité Zanzibar et s'être frotté à la civilisation blanche; être lui-même à demi civilisé; savoir lire et écrire : il n'en était pas moins noir, et dépensait mes cartouches sans aucun discernement.

Moueni a un grand défaut il mendie sans cesse; c'est dans sa nature. Bien qu'il ait été placé sous mes ordres par Tippo-Tib lui-même, je le tiens surtout par la gratification que je lui ai promise pour le jour de notre arrivée à Zanzibar; aussi conserve-t-il toujours son air souriant, en dépit de mes rebuffades réitérées. Deux fois par jour il vient me visiter, et il profite de mes moments de bonne humeur pour me réclamer quelque cadeau. Mais je me laisse rarement toucher et lorsque par hasard je cède, j'ai soin de noter la date et la nature du don.

— Qu'écris-tu là? me demandait-il, en me voyant le carnet en main.

Je lui répondis que je prenais note de tout ce que je lui remettais, afin de le déduire de la gratification promise à l'arrivée. Et alors je lui rappelai qu'il avait été convenu à notre départ des Falls, que je ne donnerais rien en cours de voyage; que toutes mes étoffes et autres articles devant uniquement et exclusivement servir à nous fournir les vivres

nécessaires, je ne pouvais m'en défaire qu'à notre détriment à tous. — Voilà pourquoi, ajoutai-je, je taxe ce que je te remets au cours du jour, c'est-à-dire avec le bénéfice habituel en usage.

Mon Arabe faisait une grimace fort significative; mais estimant cependant que mieux vaut tenir que courir, il n'en revenait pas moins chaque jour à la charge. Moueni, après tout, est pratique; il sait que je suis mortel comme un autre, et que, si je succombais avant d'arriver à Zanzibar, ce qu'il aurait attrapé en route serait autant de gagné : c'est de la logique.

Le 5 au soir nous campâmes dans la brousse, et grâce à ces huttes en paille dont j'ai déjà parlé, nous n'eûmes pas trop à souffrir de l'orage qui éclata au coucher du soleil : c'est généralement le soir ou pendant la nuit que se produisent ces perturbations atmosphériques, qui se traduisent par du vent, de la pluie et du tonnerre. Pendant la saison pluvieuse, il tombe bien parfois durant le jour de fortes averses, mais ces cas sont excessivement rares dans les pays que j'ai traversés.

Grâce donc aux *cambini* (c'est le nom souhahili de ces huttes en paille), nous n'eûmes pas trop à souffrir de l'orage. On ne serait pas mal à l'aise dans ces cahutes indigènes s'il ne fallait y gîter après des noirs plus ou moins propres, qui la plupart du temps sont atteints de maladies contagieuses, et je ne m'y fiais pas trop, malgré le soin que je prenais de faire changer les litières.

Le 6, à midi, nous étions à *Kabambaré,* après avoir traversé, depuis Kassongo, trente-quatre petites rivières. Il est sans contredit fort désagréable de se mettre à l'eau quatre et cinq fois par étape, mais pourtant on n'est pas fâché de trouver de temps à autre des sources plus ou moins claires pour s'y désaltérer. Du reste, nous faisions contre fortune bon cœur, tout en regrettant parfois de

n'avoir pas la rudesse d'épiderme des noirs qui, pieds nus, traversent les brousses, les terrains caillouteux et les marécages sans en souffrir aucunement.

Par suite du passage des nombreux cours d'eau, c'est tout au plus si mes souliers de toile me duraient huit jours, tandis que sur les routes sèches, ils me servaient un mois entier. Fort heureusement notre provision de chaussures était assez grande pour que nous n'eussions pas à craindre d'en manquer avant l'arrivée.

Protéger sa tête et ses pieds, telle doit être la principale préoccupation du voyageur en Afrique. S'il manque de pantalon, il peut toujours s'envelopper les jambes d'un morceau d'étoffe quelconque et marcher à la nègre; mais la tête et les pieds, c'est une autre affaire! la tête surtout : et un double chapeau de feutre n'est pas de trop pour la mettre à l'abri des rayons ardents du soleil.

Puisque j'en suis au chapitre du vêtement, voici quel a été le nôtre; et, je le dis en passant, nous nous en sommes fort bien trouvés. Je ne me permettrai certes pas de dire aux voyageurs : « Prenez ceci, ne vous servez pas de cela! » l'entraînement et l'habitude étant pour beaucoup dans un voyage à travers l'Afrique; mais ce qui, selon moi, nous a donné d'excellents résultats, ce qui nous a préservés des maladies africaines : dysenterie, diarrhée, fièvre bilieuse, hématurie, insolations, etc., c'est l'accoutrement que voici : d'abord le feutre à larges bords, bien garni intérieurement et doublé en dedans d'un bonnet grec en toile blanche; puis le paletot de coton recouvrant une flanelle blanche de bonne qualité; une ceinture de laine convenablement serrée autour du corps; un pantalon et des chaussettes de coton, enfin des souliers à lacets avec bouts carrés et talons très bas. A la fin de l'étape, mais au repos seulement, nous prenions une flanelle sèche lorsque celle que nous portions se trouvait trempée de sueur, ce qui était généralement le cas.

La nuit, nous avions toujours soin de dormir à l'abri de l'humidité, soit dans une case indigène, soit sous la tente. Lorsque nous négligions de nous envelopper de nos couvertures de laine, le lendemain nous nous en apercevions bien vite, et nous subissions des dérangements assez graves.

Notre nourriture a partout été celle des indigènes : poules, bananes, patates douces, riz, etc.; mais chaque jour, vers six heures du matin, un bon potage à l'oignon constituait, avec un peu de riz, notre principal repas, et souvent même nous suffisait jusqu'au soir lorsqu'il nous arrivait de doubler l'étape.

J'ai bu de l'eau de tous les ruisseaux et de toutes les couleurs : tantôt jaune, tantôt verte ou même plus foncée; elle était parfois tellement boueuse qu'il était impossible de la faire bouillir. Eh bien! malgré les milliards d'animalcules qu'une pareille boisson devait tenir en suspension, je n'ai jamais eu ni diarrhée ni dysenterie [1].

A Kabambaré, nous retrouvâmes les traces du passage des blancs. Depuis Kassongo, nous avions pris une route parallèle au cours du Congo, qui est beaucoup plus longue. Après l'avoir faite néanmoins, j'en fus enchanté, quoique le chemin suivi par Cameron, Wissmann et autres fût plus direct et passât plus au Nord.

Le chef de Kabambaré, Moini [2] Hamis, Arabe de la M'vrima, me reçut parfaitement et m'envoya en cadeau un cabri, du riz et du vin de palme. Il y avait longtemps que je n'avais goûté à cette liqueur, un peu aigrelette, mais fort bonne et très rafraîchissante; aussi produisit-elle sur nous — qu'il me soit permis de le dire — un effet laxatif des

---

[1] Il est vrai que je n'étais pas encore arrivé à Oudjiji; mais cette ville des bords du Tanganika est un tel foyer de pestilence, qu'elle doit être regardée comme une exception.

[2] Moini ou Moueni, en souhahili, veut dire *chef*, ainsi que nous l'avons dit. La plupart des Arabes de Bagamoyo font précéder leur nom de ce titre.

plus énergiques. Pour répondre aux présents de Moini Hamis — car c'est à quoi vise tout Arabe — je lui donnai un revolver et cinquante cartouches, ce dont il se montra fort satisfait. Mais cela n'empêcha pas mon guide de venir un moment après me demander si, à mon cadeau, je ne pourrais pas ajouter une pièce de mouchoirs de Rouen. Pour toute réponse, je levai ma canne sur le drôle, et il disparut aussitôt; mais, le soir, il revenait à la charge et me priait d'envoyer quelques cahiers de papier à lettre à Hamis, qui précisément en manquait. Comme ma provision en papier à lettre se trouvait être assez considérable, je lui remis trois cahiers, ce qui me valut de nombreux remercîments.

A Kabambaré, les marchandises européennes n'ont plus la même valeur que dans les villages des bords du Congo : on voit bien que nous approchons du Tanganika, ou plutôt d'Oudjiji, qui est le grand entrepôt de l'Afrique centrale.

Et, de fait, Oudjiji n'est qu'à soixante-quinze jours de marche environ de la côte Est pour les courriers et les gens pressés, tandis que, du côté de Kassongo, si l'on arrive par l'Ouest, il faut au moins cinq mois de marche à pied, sans compter la partie faite en pirogue et par bateau à vapeur.

Cette diminution dans les prix, si elle me rapporte moins qu'avant pour mes étoffes, me fait espérer que je pourrai me ravitailler à meilleur compte sur les bords du grand lac.

Kabambaré est une assez grande agglomération de cases juchées à une hauteur de 810 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est assez difficile, là comme ailleurs du reste, de donner le chiffre, même approximatif, de sa population ordinaire, car partout où nous nous arrêtons, les indigènes des villages voisins s'empressent d'accourir. Néanmoins, par le nombre des cases et par ce qu'elles contiennent habituellement, on peut admettre que les Kabambaréens sont au nombre de quinze cents à deux mille.

Cette vaste localité m'intéressait à plus d'un titre, et son

caractère, en quelque sorte historique, était fait pour me séduire. Mais laissons parler Stanley, qui m'a précédé dans ce grand village du pays manyéma, où il séjourna du 6 au 9 octobre 1876.

« N'éveillât-elle aucun souvenir, dit-il, cette localité serait attrayante par son caractère d'innocente sauvagerie; mais le séjour de Livingstone, les longues souffrances qu'y a subies le grand voyageur l'ont consacrée, et je n'eus besoin que d'entendre dire à Mouana [1] Ngoy, fils de Mouana Koussou : « C'est ici que le vieil homme blanc s'est arrêté pendant » beaucoup de lunes, » pour me décider à y faire halte.

» — Ah! c'est ici qu'il a demeuré?

» — Oui. »

« Les gens du village, voyant leur chef causer avec moi, entourèrent le palmier sous lequel nous nous trouvions, et apportèrent des nattes qui nous servirent de sièges.

» — Le connaissiez-vous? reprit le chef; était-ce votre père?

» — Ce n'était pas mon père; mais je le connaissais beaucoup.

» — Eh! l'entendez-vous? demanda-t-il à ses gens. Il dit qu'il le connaissait. N'était-il pas bon?

» — Oui; très bon.

» — Vous dites vrai. Il était bon, très bon; il m'a bien des fois sauvé des Arabes. Les Arabes sont durs, et il se mettait entre eux et moi, quand ils voulaient me faire du mal. Lui était bon, et mes enfants l'aimaient beaucoup. »

« ... Nous eûmes de nombreux entretiens à propos de Livingstone. Les fils du chef me montrèrent la maison qu'il avait longtemps habitée, alors que les ulcères qu'il avait aux pieds l'empêchaient de continuer sa route. Dans le village, sa mémoire est vénérée et le sera toujours [2]. »

---

[1] Le Mouana de Stanley est mon Moueni ou Moini.

[2] *A travers le continent mystérieux*, p. 90 et 91.

Notre arrivée au chef-lieu eut un heureux résultat pour Moini Hamis. A environ un kilomètre de Kabambaré se trouvait un village qui, jusque alors, avait nourri l'espoir d'annexer la résidence de ce chef arabe. Nos nombreux fusils, le revolver que j'avais donné à notre hôte, mon séjour chez lui, tout fit croire au chef ennemi que nous venions nous battre contre lui. Il se le persuada si bien, qu'en gage d'amitié il envoya à Hamis quelques fusils et dix esclaves. C'était, on le voit, tout bénéfice pour Moini.

Le 8 au matin, Hamis se rendit au village insurgé, donna au chef la contre-valeur de ses présents de la veille, et la paix fut ainsi conclue. Quant aux morts et aux blessés des jours précédents, il n'en fut pas autrement question. Ce qui n'empêchera peut-être pas, après notre départ, les hostilités de renaître à la suite du prétexte le plus futile. Quoi qu'il en soit, notre présence et nos intentions pacifiques ont amené quelques jours de répit; c'était toujours autant de gagné dans la vie de ces populations africaines.

Le 9, à sept heures du matin, nous quittions Kabambaré, et à huit heures nous traversions le grand village palissadé qui a nom *Tanganika Oualavou*. C'est entre ces deux villages que prennent fin les possessions de N'zigué, le sultan de Kassongo, et c'est également là que commencent celles de Roumariza, l'Arabe blanc qui commande à Oudjiji.

Comme ils l'avaient toujours fait jusqu'alors, les indigènes se portèrent à notre rencontre et formèrent la haie pour nous laisser passer. Donc, je me trouve à même de le répéter ici pour la seconde fois, l'Africain n'est pas hostile aux blancs; il faut seulement faire la part de sa nature, qui est essentiellement soupçonneuse, de l'habitude qu'il a de voler, et ne pas exiger de lui, du jour au lendemain, un rigorisme de mœurs qui, bien souvent, n'est qu'apparent même dans des pays plus civilisés.

J'éprouvais un plaisir immense à entendre ce nom de

Tanganika joint à celui de *Oualavou*. Chaque pas que nous faisions en avant nous éloignait en effet du bassin du Congo et nous rapprochait de la région des lacs. Maintenant, le retour en arrière n'était plus permis : à défaut d'autre mobile, il y avait celui de l'espace à parcourir ; et cet espace était du double plus long que celui qui nous séparait de Zanzibar. Donc, en route pour Oudjiji !

Ce jour-là nous traversâmes cinq petits cours d'eau qui sortaient tous des ravins de la montagne, et vers onze heures et demie, nous arrivâmes au village de *Kouamafou*, gouverné par un Arabe de Mascate nommé Soueloum. Ce village, enserré entre les montagnes parallèles qui courent vers l'Est, n'en est pas moins élevé de 910 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette fois encore, au lieu de me reposer, je dus soigner quelques plaies par armes à feu : heureusement les projectiles avaient traversé les chairs et étaient ressortis du côté opposé ; sans cela j'eusse été fort embarrassé pour pratiquer leur extraction. Ma clinique chirurgicale terminée, il fallut me livrer à un exercice d'un nouveau genre et abandonner la pince à pansements pour l'objectif et la chambre noire : le chef m'ayant demandé de lui donner une leçon de photographie, je cédai à ce caprice assez étrange de sa part, et devant lui je pris deux vues de son village : l'une représentait mes porteurs, la chaîne au cou, en train de prendre leur repas ; l'autre était la reproduction de la montagne au pied de laquelle s'élevait la petite localité.

Naguère encore, les Arabes avaient à tout instant maille à partir avec les indigènes : de là les nombreuses blessures qu'il m'a été donné de constater. Mais aujourd'hui la paix a été signée d'un commun accord entre les belligérants. Les Arabes restent maîtres du pays, c'est vrai ; mais, chaque mois, ils sont tenus de faire des cadeaux en nature aux chefs indigènes.

Le 10, une expédition musulmane avait eu lieu aux envi-

rons : désirant en connaître le résultat, je séjournai dans ce village, où l'on m'avait fort bien reçu. La veille, Soueloum avait envoyé deux hommes armés de fusils porter la redevance mensuelle à un chef du voisinage. De grand matin, nous avons vu revenir les deux pauvres diables, qui n'avaient plus pour tout costume que quelques feuilles de bananier. Arrivés devant la demeure du chef, ils demeurèrent étendus sur le sol, immobiles, attendant qu'on les questionnât sur leur mission. Ce retour si prompt et dans un accoutrement pareil était dû à ce qu'en passant au milieu d'un village, ils avaient été dépouillés par les habitants qui leur avaient pris en outre leurs armes et leurs cadeaux

L'interrogatoire fut court et la répression vite résolue. Les messagers expliquèrent leur cas, et comme, après tout, ils avaient fait tout leur devoir et ne se trouvaient pas en faute, ils reprirent bientôt, sur l'injonction du maître, une posture moins humble et plus conforme à la dignité humaine. Après une courte délibération de son conseil, Soueloum expédia sa force armée pour exiger la restitution de son bien et la punition des coupables.

Dans ce village de Kouamafou, j'ai vu pour la première fois en Afrique le fameux bœuf à bosse. Si, à Kassongo, ce ruminant est caractérisé par la longueur démesurée de ses cornes, à Kouamafou il en est autrement, et c'est à peine si l'appendice frontal de l'animal fait saillie à 10 centimètres en avant.

Ayant été pris de fortes douleurs abdominales qui me firent craindre le retour de coliques de plomb, je priai le chef de me procurer un peu de lait, ce qu'il m'accorda de fort bonne grâce. Je ne tardai pas à ressentir les effets bienfaisants de ce traitement fort bénin.

De même qu'à Kabambaré, notre présence chez l'Arabe Soueloum a fait craindre aux voleurs de la veille que nous ne nous missions de son côté; aussi se sont-ils décidés à

tout renvoyer, en y joignant même deux esclaves en guise de dommages-intérêts.

Ce jour-là nous restâmes chez Soueloum, qui nous gorgea de victuailles, et nous reconnûmes ses attentions par des cadeaux équivalents; le 11 enfin nous avons repris à midi notre marche interrompue. Après avoir passé sept cours d'eau, nous traversâmes la petite rivière Bondoï, dont le courant rapide se porte au Nord-Est, et peu après nous campions en pleine brousse.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions de tous côtés que la jungle épaisse et sans limites, le versant des montagnes était couvert de bois touffus où les fauves devaient avoir leurs repaires. Et c'est tout au fond de ces sombres taillis que se trouvaient leurs profondes cavernes, car, en traversant ces parages, j'entendis mes hommes prononcer avec un sentiment d'angoisse le mot *simba* (*lion*, en souhahili), et à la nuit tombante je les vis allumer de grands feux aux alentours de notre campement.

Notre guide Moueni, qui ne brille guère par le courage malgré le formidable sabre qu'il porte au côté, écrivit sur une feuille de papier quelques versets du Koran, qu'il cloua sur un arbre auprès de notre hutte. Ce fétiche devait — paraît-il — nous préserver de la visite du lion. Malgré leur croyance, car ils sont musulmans, mes laptots n'en chargèrent pas moins leurs mousquetons; puis ils s'étendirent sur le seuil de ma rustique demeure. Pendant la nuit, je me réveillai plusieurs fois; je prêtai l'oreille pour écouter si quelque rugissement lointain ne se faisait pas entendre, mais rien ne vint troubler notre quiétude, et le jour parut sans que nous eussions été inquiétés. « C'est l'effet du fétiche arabe, » me dit Moueni.

Le 12, il y avait déjà une heure et demie que nous étions en route, lorsque nous fîmes la rencontre d'un âne blanc de Mascate, gardé par un esclave du chef de Karonda,

Boina[1] Mosa. Cet homme m'assura que l'animal m'était destiné, ce dont je ne doutai nullement; je l'enfourchai aussitôt, et partis au galop dans la direction de l'Est, derrière mon guide, qui, lui, courait en criant : *Semilla, semilla*[2]!

Excellents animaux que ces baudets! et quelle sûreté de pied dans les sentiers difficiles! Jamais il ne leur arrive de faire un faux pas, et rien ne les arrête, pas plus les rochers que les roseaux entrelacés à travers lesquels il leur faut se frayer un chemin. En trois quarts d'heure, j'avais fait deux lieues; mais, pensant que mon compagnon Émile ne serait pas fâché, lui aussi, de profiter d'une semblable aubaine, je laissai sous un arbre âne et ânier, et continuai ma route à pied.

Cette partie du Manyéma est une contrée admirable. Les feuilles des arbres, détachées de leurs branches, formaient sur le sol une épaisse couche jaunâtre, et donnaient au paysage un cachet mélancolique qu'accentuait encore la couleur grisâtre du ciel. Par instant s'échappait de la nuée blafarde un éclair zébrant la voûte céleste de son zigzag violacé. Devant ce pronostic de mauvais augure, je hâtai le pas, afin de fuir l'orage imminent. Cependant, je contemplais avec bonheur ce temps-là, qui me rappelait le mois de septembre de mon cher pays; mais tout en admirant la contrée, je me gardais bien de rester sourd aux avertissements météorologiques.

A neuf heures, j'arrivais à *Karonda,* dont le chef Mosa ben Omar est un Arabe noir de Zanzibar. Comme tous les chefs que nous avions rencontrés jusque-là, il nous reçut fort bien et répondit au cadeau que je lui fis d'une pièce d'étoffe française par un lunch que j'acceptai de bon cœur,

---

[1] *Boina* veut dire : Maître.

[2] C'est l'habitude dans tout le pays souhahili : lorsqu'un personnage d'importance va au dehors, soit à pied, soit à dos d'âne, il se fait précéder de quelques esclaves qui crient *Semilla!* à la foule, c'est-à-dire : « Hors du chemin. »

car j'avais grand'faim. Je m'empressai de prendre place, avec le plus jeune fils du chef, dans la case à lui réservée, et Mosa étant venu nous rejoindre, on nous servit une vaste assiettée de crêpes, excellentes, ma foi! et du thé à profusion.

Nous qui pleurions notre pain depuis si longtemps perdu, nous fîmes un accroc des plus sérieux à ces crêpes (*moukatés,* en souhahili), et nous trouvâmes réellement délicieux le thé qui les accompagnait. C'est surtout au centre de l'Afrique qu'on apprécie une pareille infusion!

Notre demeure ayant été préparée par les soins du chef Mosa, nous en prîmes immédiatement possession. Notre installation achevée, j'inspectai ma case jusque dans les moindres recoins[1], et je remarquai sur les murs d'argile noirâtre l'empreinte d'une main aux cinq doigts écartés : pour les musulmans, ce fétiche a le don d'éloigner le mauvais œil.

A l'extérieur, j'admirai beaucoup les naïfs dessins, tracés au doigt sans doute, des Dubreuilhs manyémas. Tous représentaient des boutres arabes à l'ancre, la grande voile triangulaire hissée à tête de mât. C'était grossier, enfantin, mal exécuté; mais ce dessin, tout informe qu'il fût, représentait une marine que je reconnaissais, une de ces maisons flottantes que j'ai habitées pendant plus de trente ans, et, quoi qu'on en dise, on ne rompt pas si facilement que cela avec des habitudes de cet âge. Il en reste toujours quelque chose.

Depuis Kabambaré jusqu'à *Karonda,* nous avons suivi la même route que celle parcourue par M. Wissmann. Cet Allemand, parti de Luluabourg, en plein centre africain, et sur l'un des affluents du Cassaï, vint aboutir à Nyangoué, où il trouva le Congo, puis suivit à rebours, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, les traces de Cameron.

---

[1] C'est une précaution que j'ai toujours prise en Afrique de reconnaître la demeure où j'avais à passer la nuit. C'est surtout en effet pendant le sommeil qu'ont lieu les attaques des indigènes; avec la parfaite connaissance des lieux, on peut mieux se tirer d'affaire.

Nous aussi, nous allions prendre le même chemin. A force de vivre dans ces régions, nous étions presque devenus Arabes, et tous les événements qui se présentaient étaient accueillis par nous avec une insouciance qui frisait le fatalisme. Nous ne nous étonnions de rien; la pluie, le grand soleil nous laissaient absolument insensibles; nous ne tempêtions plus contre les stations forcées qu'il nous fallait faire aux divers villages de la route. D'ailleurs, à quoi eussent servi nos récriminations? Autrefois, elles n'aboutissaient qu'à un résultat : celui de nous faire cacher la vérité. Lorsque je demandais à Moueni combien de temps il comptait passer chez ses amis, si le séjour annoncé me paraissait exagéré, une moue significative, agrémentée de quelques imprécations à son adresse, lui indiquait mon mécontentement. Aussi, pour éviter mes rebuffades, me mentait-il avec un aplomb superbe.

Réflexion faite, j'en suis arrivé à ne plus rien lui demander, mais je l'ai averti que si nous passions plus d'un jour dans chaque village, je lui retrancherais autant de livres sterling sur la gratification que je devais lui donner. Depuis lors, il ne se fait pas faute d'arguer chaque fois de motifs plus ou moins plausibles, que du reste je me garde bien d'accepter : un jour, ce sont ses esclaves qui ont pris la fuite et qu'il lui faut rechercher; une autre fois, c'est une de ses femmes que la fièvre retient couchée; ou bien encore, c'est le pays qui est sillonné par des bandes pillardes qu'il est prudent de laisser passer; là, c'est une rivière dont le cours est devenu tellement gros qu'on ne peut la traverser. Bref, il a toujours un motif quelconque à m'objecter.

Le 14 au matin, il m'a annoncé que nous ne repartirions que le lendemain parce que nos porteurs avaient besoin de repos. Intérieurement, je suis enchanté de ces retards, qui me permettent d'étudier de près ces peuplades indigènes si intéressantes à prendre sur le vif; mais je n'en fais rien paraître.

Karonda m'a produit l'effet d'un endroit fort malsain, et le même jour j'y ai soigné quatorze malades atteints de fièvres malignes contre lesquelles j'ai dû employer de fortes doses de quinine.

Dans une des courtes conversations que j'ai eues avec lui, Mosa ben Omar me demanda si je pensais que l'ordre était rétabli à la côte.

— « Depuis la venue des Allemands, me dit-il, toutes les affaires sont suspendues et le commerce est arrêté. Personne ne passe plus par ici; il n'arrive aucune caravane de Zanzibar, il n'en part aucune pour cette destination. Si cet état de choses se prolonge quelque temps encore, nous manquerons certainement bientôt de marchandises européennes; et voilà pourtant, continua le vieil Arabe avec une certaine amertume, ce que vous appelez la civilisation blanche! Partout la mort et la misère! Les magasins fermés à Zanzibar, nos plantations détruites à la côte, nos frères égorgés à Bagamoyo, tel est le bilan de la situation! Avec cela, les malfaiteurs deviennent plus nombreux que jamais, car il leur faut vivre, et puisqu'on les empêche de gagner leur existence par le travail, force leur est d'essayer du vol et de l'assassinat. »

Mes seuls arguments en faveur des blancs furent que la civilisation allemande n'était pas précisément la civilisation européenne, et qu'il ne fallait pas juger les autres nations d'après les agissements germaniques.

— « Et la meilleure preuve, ajoutai-je en regardant mon interlocuteur, la voici : — C'est que, tandis que les canons mitraillaient vos frères et ravageaient leurs propriétés, les Arabes trouvaient la sécurité en s'abritant sous les plis du drapeau français. »

CHAPITRE X

De l'Ouboudjou au lac Tanganika.

SOMMAIRE

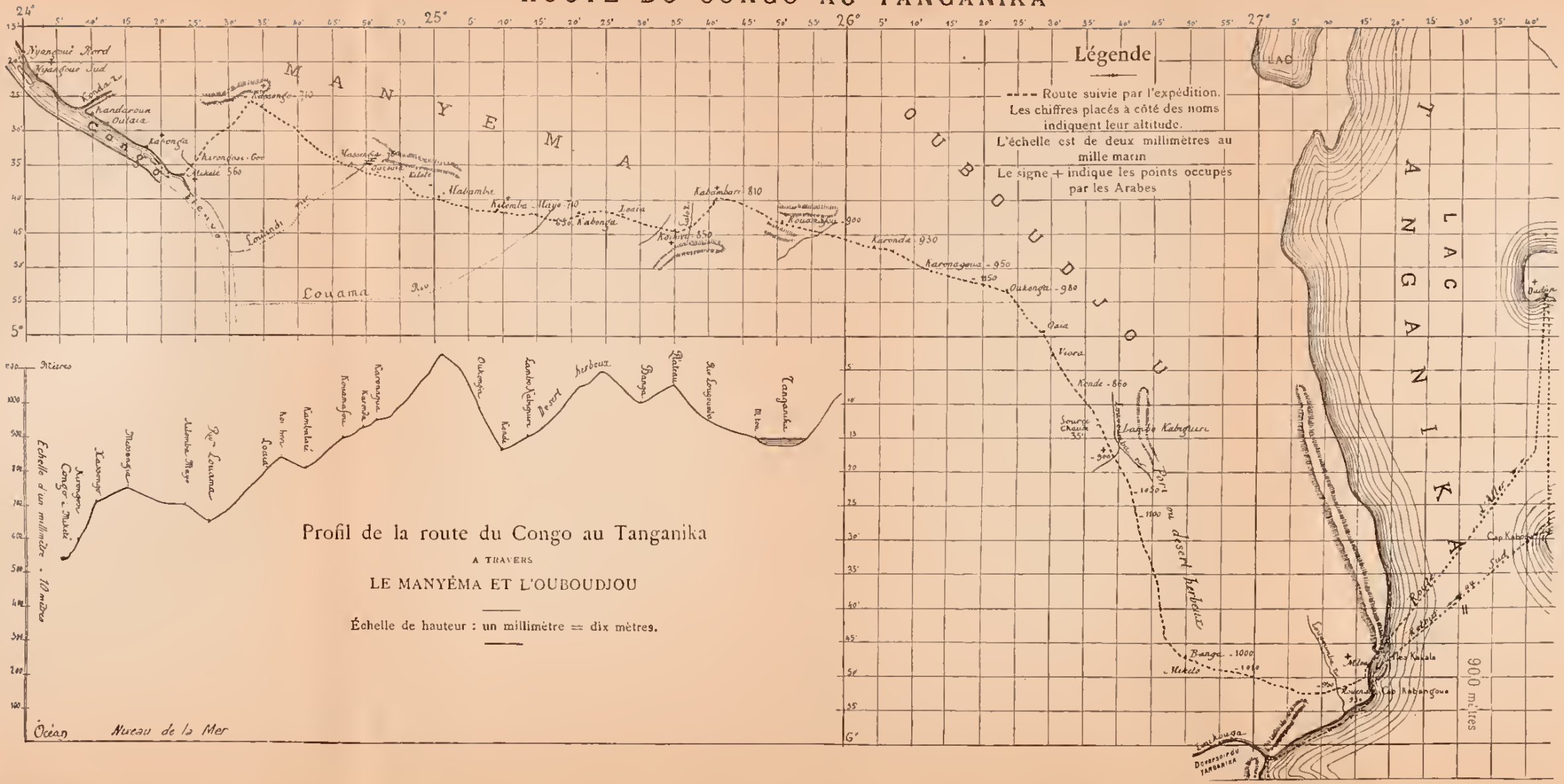
Le pays Ouboudjou. — Mœurs et armes des indigènes. — Villages brûlés. — Ma demeure à Oaïa. — M'zer, l'envoyé de Roumariza. — La route de la mission française de Massanzé. — Les fauves. — Traversée du désert herbeux. — La Louama. — Le sultan de Lambo. — Surnoms des chefs arabes. — Fruits sauvages. — Le village de Mikéto. — Les étoffes françaises. — La fin du Ramadan. — Le passage de la Lougoumba.

Après deux jours de repos chez Mosa, nous prîmes congé de lui, et le 15 mai, vers midi, nous campions sur une hauteur, non loin du village de *Karanagoua,* dont je calculai l'altitude à 950 mètres.

A Karonda, le 13 mai, vers sept heures du matin, par 22°5 centigrades, l'hypsomètre Secrétan n° 1157 marquait 97°95, ce qui, avec les corrections, portait l'altitude de ce village à 930 mètres.

Un peu avant d'arriver à Karonda, nous avions quitté le pays Manyéma, pour pénétrer chez les Ouboudjous. Ces indigènes paraissent plus farouches, et ils remplacent par l'arc la lance et le couteau des peuplades du Manyéma; la flèche en est petite, courte, barbelée sur les quatre pans; elle se termine par un fer aigu et coupant qui contient, assure-t-on, un poison violent entre ses barbelures.

ROUTE DU CONGO AU TANGANIKA



Profil de la route du Congo au Tanganika

A TRAVERS

LE MANYÉMA ET L'OUBOUDJOU

Échelle de hauteur : un millimètre = dix mètres.

Les types ouboudjous diffèrent entièrement de ceux du Manyéma. Les hommes, presque entièrement nus, ont les reins ceints de peaux de bêtes; grands et maigres, ils graissent leur chevelure d'huile de palme et la portent tressée en tortillons qui forment sur la tête une espèce de couronne. Dans toute cette région l'art de la coiffure est poussé à son extrême limite.

Stanley a fait des habitations indigènes une description intéressante. Elles sont disposées, dit-il, sur les quatre côtés d'une aire qu'elles entourent complètement, et sur laquelle ouvrent toutes les portes : c'est le *tembé*, que nous retrouvons jusqu'au bord du lac Tanganika. Sur la terrasse qui en forme le toit, sont placés le grain, l'herbe, le tabac, les citrouilles et autres récoltes. La muraille extérieure a de petites ouvertures qui servent à la fois de judas et de meurtrières. La bâtisse en est fragile : c'est un mince clayonnage recouvert de pisé, avec trois ou quatre pieux soutenant les poutrelles où s'appuient les solives qui portent la terrasse. Une balle de mousquet perce d'outre en outre ces frêles murailles, qui, dans l'Ouyanzi, où le bois de charpente est commun, ont une bien autre épaisseur et deviennent une véritable défense. Chaque compartiment, séparé du voisin par une cloison, abrite un ménage. Les enfants couchent sur des pelleteries posées par terre; le père de famille seul a une *kitanda*, sorte de lit fait d'une peau de bœuf ou de l'écorce du myombo, tendue en un cadre monté sur quatre pieds. L'aire des chambres, composée d'argile battue, est d'une saleté repoussante, et imprégnée de l'odeur de toutes les abominations. Dans tous les angles sont accrochés les pièges d'une araignée noire, de taille énorme, et les repaires d'insectes monstrueux.

D'autres maisons sont des constructions arrondies, dans lesquelles on pénètre par l'unique ouverture qui seule rompt l'uniformité de la muraille; elles sont couvertes d'herbes

sèches, ce qui donne à ces étranges demeures un faux air de poulailler.

« L'amour de la sculpture, dit encore Stanley, est aussi l'un des traits distinctifs des Vouagouha et des Vouaboudjou. Dans la plupart de leurs villages on remarque des statues en bois. Souvent les portes de leurs demeures ont un ornement sculpté qui ressemble à une face humaine, et les arbres des forêts qui séparent les deux pays présentent fréquemment des spécimens de leur ingéniosité comme sculpteurs. Nous avons vu quelques indigènes porter des médailles en bois, où se trouvait reproduite la caricature des traits d'un homme, et dans chaque village de l'Ouboudjou on vend des bols et des bassins faits d'un bois très léger, de la famille des rubiacées, vases peints en rouge et d'une excellente facture[1]. »

Le 16, à onze heures du matin, nous entrions au village d'*Oukanga,* dont les habitants s'étaient enfuis à notre approche. Peu après, nous les vîmes revenir un à un, et nous usâmes de diplomatie pour les amener à nous vendre des patates douces.

« Oui, tes perles sont belles, disaient-ils à mon laptot, mais nos patates valent bien davantage, puisqu'elles nous nourrissent. »

L'être capable d'un tel raisonnement et doué d'une semblable prévoyance, l'être qui préfère ainsi l'utile à l'agréable, ne saurait être comparé à un singe, on l'avouera. Il est vrai qu'il s'agissait de manger, et c'est là une corde qui vibre toujours au cœur de l'Africain.

Je pris quelques vues photographiques et passai la nuit dans une de ces cases parfaitement comprises pour préserver de l'humidité nocturne et de l'ardeur du soleil; néanmoins, il y fait encore horriblement chaud.

---

1. *A travers le continent mystérieux,* pages 79 et 80.

Si, en Afrique, l'impôt sur les portes et fenêtres était établi comme en France, il ne produirait certes pas les sommes qu'il rapporte chez nous. Sauf à Kassongo, où mon vaste *tembé* (demeure arabe) était muni de deux fenêtres, je n'en ai vu nulle part ailleurs. C'est du reste à ce manque d'ouvertures que j'attribue l'excessive chaleur dont j'ai tant souffert dans les cases d'Oukanga. Au lieu d'être dispersées comme elles le sont dans les autres villages, les huttes des Ouboudjous se touchent presque et forment une grande circonférence dont le diamètre varie selon le nombre des habitants. Au centre d'Oukanga se trouvait une sorte de hangar ouvert : c'était peut-être bien, comme dans certaines autres parties de l'Afrique, la salle du Conseil [1]; mais comme nous y trouvâmes des pierres et des cendres, nous y fîmes notre cuisine : mes laptots s'y installèrent pour la journée.

Pour aller de Karonda à Oukanga il faut neuf heures de bonne marche dans la direction du Sud-Est; le sentier longe la vallée, suit le flanc des montagnes jusqu'à une hauteur de 1150 mètres, puis redescend bientôt dans les ravins, pour remonter encore. Oukanga se trouve situé par 980 mètres d'altitude.

Le plus court chemin pour se rendre au Tanganika est certainement l'Est du monde; mais j'ai beau faire voir ma carte et ma boussole à mon *kirangosi* (guide) qui nous précède, il n'y comprend rien et continue sa route vers le Sud-Est. C'est, du reste, la ligne exactement suivie par M. Wissmann. Au premier sentier que je trouverai inclinant sur la gauche, je rectifierai notre itinéraire.

Le 17, à six heures du matin, nous partîmes, malgré la pluie; mais le nombreux personnel féminin de Moueni ayant pris la fièvre à Karonda, force nous fut de nous arrêter à dix

[1] Dans le haut Ogooué, chez les Pahouins, j'ai remarqué cette particularité de la case au milieu du village; cette construction s'appelle *Case des Palabres*, autrement dit *Case du Conseil*.

heures dans un campement abandonné. Avant d'y arriver, nous avions passé devant trois villages aux toitures brûlées et qui étaient veufs de leurs habitants : c'était là l'œuvre du chef d'Oukanga, qui s'était ainsi vengé d'une ancienne injure. Quant aux plantations de patates et de millet, elles étaient intactes. Ce respect des récoltes est une bonne note à joindre à l'actif si peu fourni de ces peuplades ignorantes.

Le 18, à onze heures, nous franchissions, par une très étroite ouverture, l'enceinte palissadée du village d'*Oaïa*, dont le chef, Karonga-Mgao, vint me recevoir. Il s'empressa de me conduire à la demeure d'un Arabe nommé M'zer, envoyé en mission par le sultan d'Oudjiji auprès de son ami le sultan de Kassongo. Ce M'zer était une ancienne connaissance de notre guide Moueni ; aussi — et c'était en somme assez naturel — restâmes-nous au repos pendant les deux journées des 18 et 19 mai.

Outre le rempart de troncs d'arbres dont le village était entouré, chaque maison se trouvait encore protégée contre les attaques du dehors par une palissade de roseaux qui enlaçait toutes les dépendances. C'est là une excellente précaution, dans un pays où, à toute minute, on peut s'attendre à une agression inopinée ; mais ce luxe de fortifications avait à nos yeux l'immense inconvénient d'empêcher l'air d'arriver jusqu'à nous, et il faisait terriblement chaud dans notre palais d'Oaïa. Si l'on ajoute à cela les milliers d'insectes : perce-oreilles, cancrelats, fourmis, mouches, abeilles, qui gîtaient dans le chaume de la toiture, on aura une faible idée de ce qu'était notre logis, sans parler des légions de rats qui, à la nuit tombante, prennent leurs ébats avec le dernier sans-gêne : ce sont les hôtes habituels des demeures africaines, et l'on finit par ne plus même y prendre garde.

Ayant remarqué que le chef arabe possédait un winchester semblable au mien, je lui envoyai en cadeau cent cartouches

qui furent d'autant mieux reçues qu'il se trouvait à court de munitions, ayant dépensé les siennes dans un combat contre un village rebelle. Je lui donnai également de la quinine, 4 grammes environ, car, ici comme à Karonda, la fièvre sévit avec force.

Il paraît qu'Oudjiji est encore plus malsain que tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour; aussi, ma troupe s'attend-elle à payer un large tribut à la maladie en arrivant chez le sultan Roumariza, de son vrai nom « Mahometh ben Alfan ben Hamis Libarouani. »

— Avez-vous au moins de la quinine dans votre capitale? demandai-je à M'zer.

— Non, me répondit-il; lorsque la fièvre n'est pas forte, elle passe toute seule; lorsque l'accès est plus sérieux, nous en envoyons demander aux missions voisines, qui nous en donnent.

« Qui nous en donnent! » c'est bien cela : l'Arabe mendiant est tout entier dans cette phrase. Il dépensera tout ce qu'il a pour s'entourer d'un nombreux harem, se vêtir luxueusement et porter des armes finement ciselées, mais il ne mettra pas un sou de côté pour acheter de la quinine; ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'en reconnaître l'efficacité, car il s'empresse d'en demander chaque fois qu'il rencontre un Européen : il sait que celui-ci ne se hasarde pas en Afrique sans avoir fait sa provision.

En réponse à mes cadeaux, je reçus un mouton, que je tuai et dont je distribuai les morceaux aux porteurs. Ces pauvres gens sont à peine nourris, et il en est ainsi de tout noir qui n'est ni riche ni chef : un demi-litre de farine environ par jour, délayée dans de l'eau chaude, constitue toute leur nourriture; aussi sont-ils tous d'une maigreur effrayante. A l'heure des repas, nous sommes entourés d'une foule d'enfants appartenant à notre caravane, qui viennent chercher chez nous de quoi se refaire des jambes pour la

prochaine marche. Ils prennent tout ce que nous leur donnons et ramassent tout ce que l'on jette : os de poulet, épluchures de pommes de terre, riz, soupe, peaux de bananes, ils ne laissent rien perdre.

Ma prodigalité envers les Manyémas fit pousser les hauts cris à la gent musulmane :

« Comment, disait-elle, un mouton à des esclaves, et à nous rien !... »

Un mouton, c'est-à-dire de la viande, à ces hommes qui sont notre chose, alors que nous, nous n'avons que du riz! Cela leur paraissait monstrueux.

Je fis taire ces braillards, en les menaçant de leur retirer mes armes et de me séparer d'eux.

— Je n'ai nul besoin de vous, leur dis-je, pour gagner Oudjiji ; et je prétends même que l'attitude pacifique des indigènes est surtout due à notre présence parmi vous.

Ces menaces, proférées sur un ton ferme, ramenèrent sur les lèvres de tout mon monde le sourire mielleux et les douces paroles.

— Il est bien certain, me dit Moueni, que tu as le droit de faire ce que tu veux ; mais, si je t'ai parlé de la sorte, c'est qu'il n'est pas dans les habitudes de traiter ainsi des esclaves.

Trois jours plus tard, je partageai un second mouton entre tous les porteurs : cette nouvelle largesse eut pour effet d'assouplir complètement mes Arabes, et dès ce moment je n'eus plus à me plaindre d'eux.

« Si Monsieur le Capitaine est fatigué, disaient-ils, nous nous arrêterons. Si Monsieur le Capitaine veut se rendre à tel ou tel endroit, s'il désire ceci ou cela, nous sommes entièrement à ses ordres. »

Ou insolent ou obséquieux, tel est le fond du caractère des basses classes arabes.

D'Oaïa, quatre jours suffisent pour atteindre la station des

Pères blancs d'Alger, autrefois établis à Massanzé. Depuis certaines agressions à main armée de la part des indigènes, les missionnaires français se sont installés à *Kibanga*, et c'est là que les trouva la lettre que leur adressait Tippo-Tib à mon sujet. C'est par ce point que passe la route la plus directe pour gagner le Tanganika, et par suite Oudjiji; mais l'hostilité des naturels nous empêcha de la prendre : nous continuâmes dans la direction du Sud-Est.

Le 20 mai, à onze heures du matin, nous arrivions au village de *Viora*, qui, ainsi qu'Oaïa, est entouré d'une palissade haute de près de 3 mètres.

La contrée foisonne de léopards, et plusieurs noirs m'apportèrent des peaux qui leur tiennent lieu de vêtement.

— Ce félin n'est pas bien terrible, dis-je aux indigènes, puisqu'il fuit honteusement à l'approche de l'homme.

— Il fuit si bien, me répondit le chef, qu'un des nôtres, surpris il y a deux jours par un de ces fauves, a bel et bien été dévoré.

Est-ce vrai, est-ce faux? je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que le *guépard*, comme on l'appelle communément en Afrique, est loin d'avoir la force et la férocité du véritable tigre, voire même de la panthère d'Algérie. Les noirs qui m'ont parlé ainsi voulaient peut-être me faire croire à leur bravoure.

Quoi qu'il en soit, les léopards sont nombreux dans cette région, si j'en juge par la quantité des dépouilles que j'ai remarquées à Viora; mais je dois déclarer que, pour ma part, je n'en ai pas vu l'ombre d'un seul [1].

---

[1] Stanley dit avoir eu l'occasion d'en rencontrer entre Mréra et Oudjiji :

« Le camp, dit-il, fut dressé à quelques pas de là. Tandis qu'on le fortifiait, l'homme qui était chargé de nos bêtes les conduisit à l'abreuvoir, et ne trouva pour gagner l'eau qu'un tunnel pratiqué dans la jungle par les éléphants et les rhinocéros. A peine la petite bande entrait-elle dans ce passage ténébreux, qu'un léopard sauta à la gorge de l'un des ânes et s'y cramponna fortement. La douleur fit jeter à la victime des braiments effroyables, auxquels ceux des autres

Dès que je fus arrivé au village, on fit déloger au plus vite les propriétaires de la plus belle case afin de me la donner : c'est du reste ce qui se fait partout en Afrique. J'ajoute que je n'ai rien eu à payer pour cette location forcée. On voit que, pour des sauvages, les naturels de ce pays exercent fort bien l'hospitalité envers les étrangers.

A Viora, nous ne trouvâmes absolument rien à acheter, ni bananes, ni patates, ni poules. En revanche, le manioc y croît en abondance; mais je suis peu friand de cette racine, que je ne mange qu'à bout de ressources et faute de mieux.

Le lendemain 21, nous prîmes notre revanche à *Condé*, où nous pûmes nous ravitailler à loisir.

A la vue de notre petite troupe, le chef eut peur et vint nous prier d'aller camper plus loin.

« Tes hommes vont ravager toutes mes récoltes de tabac, de millet et de patates, me dit-il. Toi, Moussongou [1], reste parmi nous avec tes serviteurs, si cela te plaît; mais que le gros de ta troupe aille camper plus loin. La venue de ces étrangers nous a toujours porté malheur. »

Pour n'avoir pas l'air de céder, nous restâmes trois heures à Condé; nous y déjeunâmes, et le soir nous allâmes camper à quelques kilomètres de là, non loin de trois ou quatre villages dont nous occupions la partie centrale. Bien entendu, je refusai l'offre que me fit le chef de rester à Condé : il eût fallu me séparer de mes hommes, et je n'ai jamais consenti à les quitter.

« Jusqu'au Tanganika, me dit Moueni le lendemain, nous ne rencontrerons aucun centre de population; il faut donc nous approvisionner ici. »

Le 22 fut consacré à l'achat de vivres, et pendant qu'a-

ânes se joignirent, de telle sorte que l'agresseur lâcha prise et se sauva tout effaré. Les blessures du baudet, affreuses à voir, étaient néanmoins peu dangereuses. »

[1] Nous avons déjà dit que cette expression servait à désigner les blancs.

cheteurs et vendeurs circulaient autour de moi avec un vacarme assourdissant, j'écrivais en plein air. Si je procédais de la sorte, c'est que, pendant le jour, l'intérieur de la tente est inhabitable : on y attraperait infailliblement un coup de chaleur.

La tente, surtout celle qu'on a l'habitude d'emporter à travers l'Afrique, je ne connais rien qui soit à la fois moins pratique et plus encombrant. D'abord, elle nécessite un porteur spécial qui, lorsqu'elle est mouillée, est obligé de s'adjoindre un aide; puis avec la toile il faut de longs piquets ferrés, des cordes, etc. Je lui préfère de beaucoup la case la plus délabrée, le plus misérable hangar, où l'air au moins circule librement. La nuit même, j'aimais mieux me réfugier dans les huttes en jonc que nous rencontrions dans la campagne déserte. Toutefois, comme il est d'usage et de mode d'avoir une tente, j'avais la mienne; mais je ne m'en servais pas.

Dans cinq jours, nous assure notre guide, nous devons être à M'toa, sur les bords du Tanganika. Elle aura été longue, cette traversée du Manyéma, qui pourrait facilement se faire en moins de trois semaines, quoique la nôtre en ait pris le double. Enfin, dans cinq jours, nous verrons des eaux nouvelles; dans cinq jours nous serons sur une des rives du grand lac, en dépit des fâcheux pronostics qui ont signalé notre départ d'Oudjiji.

Le 23 mai, nous reprenions notre route un instant interrompue. Pour la première fois, les indigènes avaient dit vrai, et pendant les six heures que dura notre marche de ce jour, nous ne rencontrâmes ni voyageurs, ni habitations, ni plantations. Ce n'étaient de toutes parts que broussailles enchevêtrées où la vie semblait n'avoir jamais pénétré; dans le fond des ravins seulement, où l'eau s'écoule naturellement, nous traversions quelques bouquets de bois fourrés, mais qui disparaissaient dès que nous remontions un peu.

A onze heures et demie, nous campâmes. Je fis mon point; et si jusqu'à Condé nous avions suivi des traces d'Européens, il était bien évident qu'à partir de ce village, nous les avions définitivement laissées sur notre droite.

Depuis Condé, notre direction générale a été l'Est-Sud-Est du compas. J'aurais bien désiré faire un calcul de variation, mais mes boussoles étaient tellement petites que les degrés se confondaient entre eux. Aussi les résultats obtenus ne me permettent-ils pas de donner comme absolument mathématiques les relèvements que j'ai pu prendre.

Le 23, nous fîmes fort peu de chemin. A huit heures, nous traversions la source d'eau chaude désignée sur les cartes sous le nom de *Kibila;* plongé dans cette eau, le thermomètre accusait une température de 34° 5 centigrades.

Deux heures plus tard, nous nous arrêtions à un campement abandonné, auprès duquel s'élevait la demeure d'un Arabe noir. Quelle étrange idée d'habiter ce pays désert et aride où ne pousse aucune récolte, et dont les habitants manquent de tout! L'homme n'est pas né pour l'isolement.

A mes pieds — car nous campons toujours sur les hauteurs — coulait le cours d'eau que les indigènes du Manyéma nomment la *Louama,* et que mes Vouangouana (habitants de la côte) désignent sous l'appellation de *Louvoumba :* cette petite rivière, large de 20 mètres environ, a son courant dirigé vers le Nord.

Dès que j'eus pris possession de ma hutte en paille, l'Arabe possesseur du *tembé* isolé vint me trouver pour m'offrir une chambre chez lui. Je me rendis compte sur-le-champ du mobile qui lui dictait cet accueil plein de courtoisie, et je compris sans peine que cette gracieuseté provenait de ce qu'il avait aperçu quelques-unes des pièces d'étoffe que je venais de sortir de mon sac : l'excellent homme espérait sans doute que je reconnaîtrais, ne fût-ce que par le don d'un pagne, son offre hospitalière; mais il se trompait

étrangement : je demeurai dans l'abri que je m'étais préparé. J'avais besoin de faire des économies. Nous venions, d'ailleurs, d'entrer dans la saison sèche, et de longtemps il ne devait plus pleuvoir : j'étais donc là aussi bien qu'en tout autre endroit.

Mon musulman tenait décidément à mes étoffes, car dans la soirée il essayait d'un nouveau stratagème : il m'envoyait un bouc, des patates et des bananes. Bien que l'on n'ait pas l'habitude d'agir de la sorte avec les Arabes — ce qui bouleverse toutes leurs idées à notre endroit — je refusai le cadeau, comme j'avais refusé le gîte : je fus intraitable. Je me disais : les bruits les plus alarmants courent sur cette partie du continent qui s'étend du lac Tanganika à l'océan Indien, et comme il y aura des périls sans nombre à courir pour le voyageur qui, ainsi que moi, tentera de s'aventurer au delà de Tabora; comme, d'un autre côté, je puis me trouver immobilisé pendant de longs mois dans la capitale de l'Ounyaniembé, je tiens à conserver le plus possible de marchandises afin de ne pas me trouver à court lorsque j'aurai à les échanger contre des vivres.

Absolument ahuri par ce double refus — qui, pour un Arabe, équivaut à une profonde injure — mon homme s'éclipsa sur-le-champ et ne reparut plus. A peine m'avait-il quitté, que le sultan de Lambo venait, de son côté, me faire ses salamalecs.

Qu'on n'aille pas croire, lorsque je prononce ce nom de sultan, qu'il s'agisse d'un chef dans le genre de Son Altesse de Zanzibar, dont les Allemands ont du reste aujourd'hui considérablement amoindri la puissance. Oh! non; tous les roitelets de l'Afrique, ceux même des plus petits villages, s'affublent de ce titre, pensant en imposer davantage; mais rien dans leurs allures ou dans leur mise ne vient rappeler le brillant cortège d'Haroun-Al-Raschid, de féerique mémoire.

Lambo Kabinguéri — c'était le nom de mon auguste visiteur — avait un accoutrement fort modeste : son unique vêtement consistait en une chemise qui depuis longtemps déjà n'avait pas subi le contact de l'eau et du savon. Pour compléter cette tenue des plus primitives, il portait autour du poignet droit deux bracelets en laiton. Ainsi que le veut l'étiquette, il s'était fait suivre de cinq ou six esclaves armés de lances.

Depuis le matin, l'arrivée de deux blancs ayant été signalée dans le pays, ce chef avait passé la rivière, et malgré la chaleur, la route à parcourir, la fatigue et la faim, il était venu chercher un cadeau. Après quelques minutes employées à nous considérer mutuellement, je lui fis quelques questions sur le pays, sur les Vouachantzis[1], en un mot sur tout ce qui m'intéressait ; et, pour le récompenser, je lui donnai une des deux haches médiocres qu'un fournisseur peu consciencieux avait glissées dans mes colis lors de mon départ de France. A peine fut-il en possession de cette arme inoffensive, qu'il prit congé de moi.

Le lendemain, nous marchâmes pendant sept heures. Par la suite, j'ai dépassé, et de beaucoup, ces étapes déjà assez dures ; mais j'ai reconnu depuis que des marches pareilles sont trop fortes en Afrique, surtout dans cette partie du continent noir ; et, si j'acceptais avec courage ce surcroît de fatigues, c'est que j'avais hâte d'arriver au Tanganika.

A neuf heures, nous traversions un diminutif de rivière, large seulement d'une dizaine de mètres, et qui courait dans la direction du Nord-Est. Le soir, par 900 mètres d'altitude, nous campions au milieu des roseaux de la plaine. Si à Condé nous avions pris une route différente de celle suivie par M. Wissmann, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir

---

[1] Les *Vouachantzis*, ou habitants de l'intérieur, par opposition aux *Vouangouana*, habitants de la côte Est.

que nous y étions revenus. Je m'étais figuré aller droit au Tanganika, en mettant le cap à l'Est, direction qui nous eût permis d'atteindre le lac en moins de huit jours ; mais la fantaisie noire en avait décidé autrement, et bon gré mal gré, il fallut me résigner à voir ma boussole marquer le Sud.

C'est terrible de reconnaître que l'on fait fausse route et de ne pouvoir modifier sa direction ! Mais comme, après tout, le chemin que nous suivons contourne les montagnes qui bordent la côte Ouest du Tanganika et vient aboutir à M'toa, point de départ des bateaux pour Oudjiji, il n'y a pas trop à se récrier. En route donc pour M'toa !

J'ai appris au lecteur, lorsque je suis arrivé aux Falls, que le nom de Tippo-Tib n'était qu'un surnom donné par les noirs au grand sultan de l'intérieur, à cause de son clignement d'yeux. C'est une habitude chez les indigènes de changer le nom arabe, trop long et trop difficile à retenir, par un sobriquet de leur langue. Ce qui a eu lieu pour Tippo-Tib a également été fait pour N'zigué [1], qui signe « Hameth ben Saïd ben Hamadi Limariabi ». Cette habitude a passé l'eau et s'est étendu jusqu'au sultan d'Oudjiji, qui s'appelle en réalité « Mohamet ben Alfan ben Hamis Libarouani », et que chaque village acclame sous le nom de Roumariza [2].

C'est pour le même motif que les contrées reçoivent des appellations se rapportant aux particularités qui les distinguent, telles que :

Ounya-Nyemmbé (pays des boues);
Ou-Yofou (pays des éléphants);
Ounya-Mbéhoua (pays des chèvres);
Ounya-Nkonndo (pays des moutons);

---

[1] *N'zigué* signifie *bleu* : ce sobriquet est dû à la couleur des yeux du chef de Kassongo.

[2] *Roumariza* : cette appellation signifie mot à mot : *c'est terminé*. Ce singulier vocable provient de ce que, Tippo-Tib ayant porté la guerre dans le Manyéma pour le pacifier, ce fut son allié, Mohamet ben Alfan, qui se chargea de la conquête et la mena à bonne fin : de là, son surnom de Roumariza.

Ounya-Ngoma (pays des tambours);
Ou-Kononngo (pays des voyageurs);
Ou-Ganndа (pays des tambours);
Ou-Ngourou (pays des montagnes);
Ou-Koussou (pays des perroquets);
Ou-Rounngou (pays de plaine);
Ou-Emmba (pays lacustre), etc.

Les lacs, également, ont des noms significatifs, exprimant certaines circonstances locales :

Tanganika (le grand lac pareil à une plaine);

Niyandja-Mouta-Nzighé (le lac des sauterelles mortes), nom qui vient sans aucun doute des nuées de sauterelles que les vents violents y apportent de l'Annkori, de l'Ounyoro, de l'Ougannda occidental et des salines de l'Oussonngora;

Niyanndja Nianndja Oukéréhoué (le grand lac qui entoure l'Oukéréhoué)[1].

Le 26 mai, après deux bonnes heures de marche par la fraîcheur, mais toujours dans le désert, nous établîmes notre campement sur le bord de la *Loucomba*, car c'est surtout la proximité de l'eau qui nous sollicite à nous arrêter. Depuis Condé, nous suivons la rive gauche de cet affluent du Congo, mais nous devons le quitter aujourd'hui, car il ne tarde pas à s'incliner vers l'Est, où il prend sa source au pied des monts.

Le 27, il y avait déjà deux heures que nous marchions, lorsque nous rencontrâmes une caravane étrangère expédiée d'Oudjiji à destination de Kassongo. Presque tous les porteurs me saluèrent du *sabbalkeri* traditionnel; mais, à mon grand étonnement, l'un d'eux vint se poster devant moi, et, abandonnant le langage souhahili, me salua d'un « *Bonjour Monsieur!* » des mieux accentués.

---

[1] Voir, pour toutes ces appellations : Stanley, *A travers le continent mystérieux*, pages 103 et 104.

Ma caravane avait beau avoir de l'avance sur moi, je m'arrêtai pour causer un instant. Qu'on y songe donc : parler en français, avec un naturel, dans ce désert de hautes herbes! Et cet indigène accentuait fort bien notre langue, sans hésitation, sans chercher ses mots.

J'étais ravi, et je donnai une poignée de main à ce brave noir. Il m'apprit aussitôt qu'il s'appelait Dieudonné; il avait été élevé par les Pères de Bagamoyo [1], et, huit mois auparavant, il avait accompagné l'évêque français jusqu'à Kiparapara, où se trouve une de nos stations. J'aurais bien voulu bavarder davantage; mais ma troupe était déjà loin; aussi, après avoir posé à mon intelligent interlocuteur quelques questions sur le pays, me séparai-je de lui quoique à regret, et lui serrai-je de nouveau la main en lui souhaitant un bon voyage.

Elle fut tout particulièrement rude cette journée du 27, car, partis à six heures et demie du matin, nous ne nous arrêtâmes qu'à trois heures de l'après-midi.

Le pays s'élevait, l'eau devenait de plus en plus rare, et je refusai ce jour-là de prendre comme breuvage le liquide noir et boueux que nous rencontrions sur notre chemin. Pour éviter les dérangements de ventre, souvent mortels en Afrique, nous dûmes attendre de tomber sur une eau courante; aussi nous décidâmes-nous à continuer notre marche, malgré la chaleur, la fatigue, et malgré les plaies de nos jambes.

Nous campâmes bientôt. Pendant la nuit, nous entendîmes dans l'éloignement des mugissements sonores, poussés sans doute par les buffles sauvages qui allaient se désaltérer; mais l'obscurité était trop profonde, et nous demeurâmes au campement. Le lendemain, avant le départ, nous vîmes en effet de nombreuses traces de ruminants sur la vase du marigot.

---

[1] Ces pères ne sont pas tous Français; l'ordre du Saint-Esprit a même été créé en Allemagne.

Le 28, nous comptions, en pressant un peu la marche, gagner le village de *Mikéto*; mais quelques-uns de mes porteurs, atteints par la fièvre, n'avançaient que lentement, et il eût été barbare de leur faire renouveler l'étape de la veille. Nous nous contentâmes donc d'une promenade de cinq heures; après quoi, la halte fut sonnée. Durant cette journée, je recueillis deux sortes de fruits sauvages, à peu près les seuls du reste, que j'aie trouvés dans cette immense Afrique : l'un s'appelle *matongou*, l'autre *m'pouhou*. Le premier sort de terre comme un champignon, et sa présence est signalée par une odeur acide très prononcée : le fruit est oblong et de la grosseur d'une poire ordinaire; l'enveloppe extérieure, très dure, est rouge : elle protège une certaine quantité de graines acides, contenues dans un tissu blanc très léger, et séparées entre elles par une cloison longitudinale. Son goût aigrelet n'est pas désagréable.

Le second fruit, le *m'pouhou*, provient d'un arbre assez élevé : il est de la grosseur et de la couleur de nos prunes damas en maturité. La peau recouvre une pâte noirâtre semblable à du raisiné, mais le noyau prend la plus grande partie du fruit. Apprêtés par nos confiseurs, on ferait, je crois, de ces fruits d'excellentes confitures. Mais les confiseurs manquent en Afrique; d'ailleurs, que viendraient-ils faire dans un pays où, les trois quarts du temps, l'indigène mange si peu et ne tire aucun profit de ce que le sol pourrait lui fournir en abondance, comme dans le cas actuel?

Ce que l'on donne aux porteurs comme nourriture pour une journée de marche est tout à fait insignifiant : ce n'est pas avec un demi-litre de farine de manioc qu'ils peuvent aller loin, et un tel ordinaire est peu fait pour ranimer leurs forces. Et pourtant, ils ont à marcher beaucoup, ces hommes-là; il faut qu'ils portent d'assez lourds fardeaux et qu'ils couchent à la belle étoile. De là, l'excessive mortalité de ce pays et le grand nombre de cadavres qui jonchent la route.

Depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis la cessation des pluies, la température, surtout la nuit, a subi une transformation étonnante. Vers deux heures du matin, il fait froid, réellement froid; non pas un froid relatif, mais un froid réel, et le thermomètre descend facilement jusqu'à + 13° centigrades; un peu avant six heures, il est déjà remonté d'un degré. Aussi, dès notre lever, courons-nous nous mettre près des énormes brasiers entretenus avec soin par les indigènes. Autour de nous, la rosée a tout pénétré, et pendant la nuit, nous supportons fort bien une chemise de laine pardessus nos flanelles. Et dire qu'il y a des voyageurs qui vont au Spitzberg! Je ne les imiterai certes pas!

A cinq heures et demie, les premières lueurs rougeâtres se montrent à l'Est, et à six heures, il fait grand jour. Nous n'abandonnons pas pour cela notre brasier, et c'est à portée de ce foyer que nous prenons notre potage matinal.

Une demi-heure plus tard, nous sommes en route, et je me décide alors à me dévêtir un peu. A onze heures, à l'ombre, le mercure accuse 26° centigrades.

Au dire de Moueni Kondo, notre guide, cette nuit du 28 devait se passer sans fermer l'œil, les rugissements de tous les fauves des alentours devant nous tenir en éveil. Pendant la journée, il avait fait abattre des branches pour former autour de nos huttes une barrière protectrice, quoique bien fragile, contre les lions et les panthères; mais ces rois de la forêt s'abstinrent de toute visite, et nous n'entendîmes même pas le plus petit ricanement de hyène. Malgré la quiétude de notre nuit, il paraît néanmoins que le pays foisonne de fauves; aussi d'habitude les Vouachantzis ne se mettent-ils en route que lorsque le soleil est déjà élevé au-dessus de l'horizon.

A l'heure habituelle, le 29 mai, nous quittâmes notre campement, juché à 1100 mètres au-dessus de l'Océan, et après quelques descentes dans les ravins, au bout de trois heures nous étions à *Banga*. Je voulus pousser jusqu'à

Mikéto, que j'avais vu marqué sur les cartes; mais on m'expliqua qu'il n'existait pas de village de ce nom, et que c'était la réunion de tout le pays soumis à la domination du chef Mikéto qui, par extension, avait été ainsi dénommée.

Depuis six ou sept jours nous avions voyagé dans un véritable désert de verdure; aussi la vue des plantations de mil et des champs de patates amena-t-elle sur nos lèvres un soupir de soulagement; les misérables cases, malgré leur air malheureux, nous semblèrent fort acceptables, tant il est vrai que tout est relatif en ce monde.

Nous traversâmes trois villages fort peu importants : chacun d'eux était entouré d'une palissade en bois, très solide et capable d'arrêter toute attaque du dehors. Sans cette précaution utile, il pourrait certainement arriver malheur aux habitants; car, placés comme ils le sont sur la route d'Oudjiji à Kassongo, à l'entrée de cette jungle où l'on sait ne devoir trouver aucun ravitaillement, ils deviennent forcément les pourvoyeurs de tous les voyageurs, et parmi ces voyageurs, il en est beaucoup qui, pendant la nuit, ne se feraient aucun scrupule de tuer leur hôte afin de le piller. C'est sans doute pour ce motif que les indigènes n'admettent aucun étranger dans l'intérieur de l'enceinte.

En effet, nous dûmes aller camper à 500 mètres de là.

Les habitants de Banga tirent parti de leur situation exceptionnelle, et les prix doux de Kabambaré et du haut Congo sont, hélas! bien loin de nous. Avec son éternel sourire sur les lèvres, Moueni Kondo vient me confier qu'il n'a plus de vivres ni pour lui ni pour les porteurs, et il me prie de lui avancer quelques pièces d'étoffe; « faute de quoi, ajoute-t-il, il se verra dans l'obligation de vendre un de ses esclaves pour pouvoir nourrir les autres. »

Le récit que me fait Moueni peut certainement être exact; mais il m'a menti si souvent que je ne me fie plus à lui. Voulant donc savoir à quoi m'en tenir, je lui dis :

— Vends tes esclaves, si tu veux, je n'y vois pas d'inconvénient ; mais quant à te céder mes étoffes françaises, jamais de la vie! Tu me dis bien que tu m'en rendras la contre-valeur à Oudjiji, mais en étoffe anglaise ou allemande, sans doute, étoffe qu'il me faudrait accepter faute de mieux ; non, non, pas de marché de dupe! vends tes esclaves ou ne les vends pas, c'est ton affaire, mais tu n'auras pas mes étoffes!

» ... Quant à toi, ajoutai-je, tu as bien mauvaise grâce à venir te plaindre du manque de vivres. Est-ce que nous ne sommes pas dans le Ramadan, qui défend à tout bon musulman de prendre quoi que ce soit pendant le jour? Donc, puisque tu ne fais qu'un repas par vingt-quatre heures, tu trouveras bien certainement, parmi tes nippes, de quoi t'acheter pour quatre jours de riz, juste ce qu'il te faut pour atteindre Oudjiji. Vends tes esclaves, ami Moueni, si tu ne peux faire autrement, mais tu n'auras pas mes tissus français! »

Bien entendu, Moueni n'a pas vendu d'esclave et il a donné à manger aux siens. J'en étais convaincu d'avance.

A *Banga,* je rendis visite aux habitants ; mais la montée de la côte avait été assez raide; aussi mes premiers mots furent-ils pour demander de l'eau, qu'on s'empressa du reste de m'apporter. Pour reconnaître cet empressement, je fis cadeau de cinq clous dorés à l'enfant qui m'avait servi.

Un instant après, le père de mon jeune noir arrivait, tenant mon cadeau dans sa main ouverte : il venait m'en demander d'autres. Pour toute réponse, je pris les clous et les jetai au milieu des plantations.

Le noir est ainsi fait, et tout naturellement il juge les blancs d'après lui. S'il ne donne jamais rien, par contre il trouve tout naturel qu'on agisse autrement avec lui, ce qui ne l'empêche pas de rester toujours méfiant.

« Le Moussounghou me donne cinq clous dorés pour la calebasse d'eau que je lui ai procurée, se dit-il : c'est sans

doute l'habitude dans son pays; mais qui sait, pense-t-il après coup, qui sait s'il ne me trompe pas et si, au lieu de cinq clous, je n'ai pas droit au double ou au triple? » De là son retour précipité et sa main tendue.

Après avoir donné cette petite leçon à mon homme, je lui expliquai, comme je pus, qu'un verre d'eau ne se paie pas, et que si j'avais fait un léger cadeau à son fils, c'est qu'à l'exemple de tous les blancs, j'aimais à reconnaître les services rendus.

Le 30 mai, repos au camp de *Mikéto*. De nombreuses caravanes vont, viennent et attestent la grande fréquentation de la route. Parmi ces dernières, la plupart portent de riches chargements d'ivoire, mais les propriétaires n'en ont pas moins une mise sordide. Il est vrai de dire qu'avec les herbes du chemin, il est assez difficile de se tenir proprement. Tous ces chefs de caravane marchent à pied, suivis par l'askari, porteur de l'arme défensive, fusil ou lance.

Le 31, la route nous fait monter jusque par 1280 mètres de hauteur, pour redescendre à 1050. Nous campons après six heures de marche.

Pendant cette journée, nous nous sommes enfin dirigés vers l'Est. Il eût été du reste assez difficile de faire autrement, car la continuation vers le Sud nous eût conduits à la Loukouga.

Décidément nous suivons la même route que celle prise par Livingstone, Cameron, Stanley et tous les Européens qui sont venus en ces parages.

Ce jour-là, à peine le soleil a-t-il disparu à l'horizon embrasé, que de nombreuses salves de mousqueterie éclatent de toutes parts : c'est le Ramadan qui prend fin. Désormais nos musulmans pourront boire pendant la marche et réparer leurs forces dès l'arrivée au campement.

Tous les jours, mes Arabes psalmodient le Koran avec un zèle infatigable; tous les jours, ils se prosternent, le front

sur leur natte, en prononçant les paroles sacramentelles, ce qui ne les empêche pas, je le répète, de mentir et de voler dès que l'occasion s'en présente. Chez les musulmans de l'intérieur africain, le vice est élevé à la hauteur d'une institution [1].

Le 1er juin, à dix heures et demie du matin, nous passons la petite rivière *Lougoumba* qui, à peu de distance de ce point, va se jeter dans le Tanganika, tout auprès de l'embouchure de la Loukouga. Elle coule vers le Sud, et par une altitude de 926 mètres au-dessus du niveau de la mer. A l'endroit où nous la passâmes, sa largeur était d'environ 15 mètres. Son courant était fort rapide, à peu près de quatre milles à l'heure, et à l'époque des grandes pluies le passage à gué doit en être très difficile.

Les eaux de la Lougoumba tenaient en suspension une grande quantité de paillettes de mica, qui miroitaient aux rayons du soleil. Les bords de ce rivulet sont d'argile rougeâtre, mais son lit est de sable fin. Au point le plus profond, nous avions à peine de l'eau jusqu'à la ceinture.

Immédiatement après avoir pris terre sur la rive gauche, nous traversâmes les hautes plantations de millet des villages vouachantzis, cachés non loin de là. Une demi-heure plus tard, je me mettais à l'abri du soleil dans une de ces habitations indigènes que j'ai déjà précédemment décrites. Nous étions rendus au village de *Rouenda*, qui n'offre rien de particulier ni de remarquable à citer. Grâce à mes étoffes, je pus me procurer des poules, des haricots frais, des patates, et le soir, dans ma case, nous fîmes un véritable festin de Lucullus.

---

[1] Je parle, bien entendu, des basses classes.

CHAPITRE XI

Au Tanganika et à Oudjiji.

SOMMAIRE

Le 2 juin, arrivée au Tanganika. — L'île de Kavala. — Les missionnaires de la Société de Londres. — Récoltes de l'île. — Secousse de tremblement de terre. — La *tsétsé* à Kavala. — Arrivée à Oudjiji. — Le sultan Roumariza. — Tenue de livres. — L'abolition de la traite. — Vivres en abondance. — Le Dr Livingstone. — Les industries à Oudjiji. — Courrier de Tippo-Tib. — Changement d'itinéraire. — Départ d'Oudjiji. — Les équipages noirs. — Arrivée à Kavala.

Le 2 juin, jour mémorable, à neuf heures du matin, j'aperçus pour la première fois les eaux vertes du lac Tanganika, rendez-vous de tous les voyageurs africains, sur les bords duquel Livingstone attendit en vain pendant si longtemps les secours promis, et où Stanley vint enfin le rejoindre.

En un instant, toutes nos fatigues furent oubliées, et les angoisses par lesquelles nous avaient fait passer les divers obstacles de la route s'évanouirent comme un rêve. Nous avions sous les yeux un avant-goût de l'océan Indien!

A dix heures, nous étions au village de *Cacaio Nassongo*. Nous avions hâte d'arriver; aussi, après une halte de quelques minutes, nous élançâmes-nous en avant, le cœur plein d'entraînement. Bientôt nous foulions aux pieds la plage

sablonneuse où venaient mourir les lames du grand lac africain.

Une forte brise soufflait du Sud-Est et portait en plein à la côte, de sorte que la petite mer moutonnait légèrement et que sur les hauts fonds apparaissaient de loin en loin des crêtes couronnées d'écume. La rive était couverte de coquillages nacrés qui reluisaient au soleil. Tout joyeux, nous suivîmes le bord du lac, piétinant avec bonheur sur ces sables d'or qui craquaient sous nos pas, et nous enivrant de cette grande voix des flots qui porte à la rêverie. A une heure de Cacaïo, le sable fit place à des roches schisteuses formées de feuillets d'ardoises. A ce moment, nous quittâmes la route de l'Est, pour nous diriger vers le Nord et doubler le cap boisé qui nous séparait de *M'toa,* où nous devions nous embarquer pour Oudjiji.

A midi, nous étions rendus à destination. Dans le port bien modeste que nous avions sous les yeux se trouvaient mouillés plusieurs boutres d'aspect sordide, sur lesquels circulaient des mariniers noirs plus sordides encore. Nous aurions pu affréter une de ces barques, mais il eût fallu la louer à un prix peut-être exorbitant, et Moueni Kondo recula devant la dépense, trouvant plus pratique d'attendre l'arrivée d'un bateau du sultan. Or, durant trois jours au moins nous allons demeurer à M'toa et pendant ces trois jours nous aurons une centaine de personnes à nourrir; le tout pour ne pas payer 30 francs de frais de passage! Elle est belle la logique de Moueni!

Je serais bien parti en avant; mais, outre mes hommes, j'avais avec moi toutes mes notes de voyage, et pour rien au monde je ne voulais les laisser en arrière. Aussi me décidai-je à patienter.

M'toa n'est pas, à proprement parler, un village indigène. Il y a bien vers le nord-est un assemblage de cases que l'on peut prendre pour un petit centre; mais, là où nous nous

trouvions, au pied des hauts rochers du cap Kahangoua, on n'apercevait qu'une vaste nappe sablonneuse parsemée de tamariniers aux fleurs jaunes.

4 juin. — J'ignore comment les nouvelles peuvent se transmettre aussi promptement en Afrique; toujours est-il qu'avisé de notre arrivée à M'toa, le sultan d'Oudjiji vient de nous envoyer un grand boutre, le plus considérable à coup sûr de sa flottille, car il peut bien porter 20 tonneaux. A quatre heures du soir, nous nous embarquons; bientôt nous fendons les flots bleus avec une rapidité relative, et grâce au vent arrière qui nous favorise. La route que suit le patron de notre barque nous fait passer entre l'île de *Kavala* et la terre. Sur ce bateau qui roule et qui tangue à plaisir, je me sens revivre, et je me promets une nuit splendide, bercé par les eaux du Tanganika, sous ce ciel sans nuages et largement étoilé, lorsque soudain le petit boutre donne dans une passe de l'île Kavala et vient jeter l'ancre à quelques brasses d'un steamer.

A la vue du pavillon tricolore qui flottait à l'arrière du bateau arabe que nous montions, deux blancs s'avancèrent sur la berge, et c'est en pur anglais qu'ils m'invitèrent à venir prendre le café avec eux. En dix minutes, Émile et moi nous fûmes prêts, et, sans perdre de temps, les présentations eurent lieu. N'ayant pas d'introducteurs, nous déclinâmes nos noms et qualités; les Anglais firent de même.

Nous nous trouvions à une station de la « London Missionary Society »; M. A.-J. Swann et sa femme en étaient les seuls hôtes. Sur le point de voir sa famille s'augmenter, M. Swann avait prié le Dr Charles B. Mather, autre missionnaire anglais, de venir assister sa compagne dans ce moment critique, et j'arrivais juste à point pour profiter de la conversation de ces deux Européens, qu'un séjour prolongé sur

les bords du Tanganika avait rendus des plus compétents en fait de questions africaines.

Nous prîmes le café, nous mangeâmes quelques biscuits beurrés, et jusqu'à huit heures nous nous lançâmes dans des digressions à perte de vue sur le commerce de l'Afrique, sur son avenir, sur l'instruction à donner aux indigènes, sur l'abolition de la traite, etc. Nous en étions à la déposition du fils de M'tésa, souverain de l'Ouganda, lorsqu'un sourd roulement, semblable au bruit du tonnerre, se fit entendre dans le lointain, et subitement nous ressentîmes une légère secousse de tremblement de terre : l'oscillation paraissait venir du Nord-Est et se diriger vers le Sud-Ouest.

Le 5 au matin, je recevais des missionnaires une invitation à déjeuner. Le vent étant contraire et s'opposant à notre départ, j'acceptai de grand cœur le repas anglais. Cela me changeait un peu de voir devant moi des assiettes propres sans empreintes de doigts graisseux; bue dans un verre, mon eau me paraissait bien meilleure. Bref, je fis de mon mieux honneur au déjeuner copieux que nous fit servir l'excellente M^me^ Swann.

Dans le cours de notre conversation, il m'arriva de raconter que, quelques jours auparavant, j'avais été piqué par une mouche dont l'aiguillon avait pénétré dans mes chairs à travers ma chemise de flanelle.

— Mais c'est la *tsétsé* dont vous nous parlez là, s'empressa de dire mon hôte; c'est l'affreuse tsétsé, qui sème la mort parmi les troupeaux. Tenez, ajouta-t-il, en voici justement trois spécimens, que je vais envoyer à Londres, afin qu'on puisse les étudier de près. » Et il me tendit un bocal, dans lequel j'aperçus trois mouches exactement semblables à celle qui m'avait si cruellement piqué.

La tsétsé de Kavala, de la taille d'une de nos mouches ordinaires d'Europe, se reconnaît surtout à son vol rapide, au bourdonnement particulier produit par le frottement de

ses ailes, et à ses cuisantes piqûres. Sa tête est plus carrée que celle de notre mouche française, et ses ailes, repliées l'une sur l'autre, dépassent de beaucoup la longueur de son corps. Chez ceux de ces insectes que m'a montrés M. Swann, je n'ai pas constaté la présence des trois bandes jaunes transversales du ventre, dont parle Livingstone. Il est vrai que le bon docteur décrit la tsétsé du Zambèze et non celle du Tanganika. Je ne sais pourquoi, mais il me semble que ma mouche de Kavala n'est pas la vraie; cependant sa piqûre est mortelle pour les ruminants, et les quelques troupeaux que M. Wissmann introduisit dans l'île de Kavala y périrent en peu de temps. L'autopsie pratiquée sur ces animaux permit de noter des désordres cérébraux identiques à ceux causés par la terrible mouche du Zambèze.

Après le déjeuner, nous fîmes une petite excursion à travers les champs de cette île, où tout vient en abondance. On y fait deux récoltes de riz par an; le blé, notre beau blé d'Europe, y pousse admirablement. Enfin, le coton s'y rencontre un peu partout, mais à l'état sauvage : si les communications avec la côte étaient plus faciles et surtout moins coûteuses, il y aurait certainement là un article d'exportation possible; mais, quant à présent, il n'y faut pas songer, les frais de transport dépassant quinze et vingt fois la valeur de la marchandise.

Vers midi, après avoir photographié le vapeur *Habarin gèma* [1] ainsi qu'un groupe du personnel blanc de la station anglaise, je serrai la main à mes hôtes et, remontant à bord du boutre, je donnai le signal du départ.

Quel bonheur de voir flotter sur les eaux du Tanganika

---

[1] *Habarin gèma*, mot à mot : *la bonne nouvelle* (*gèma*, bonne; *habarin*, nouvelle), en d'autres termes : *l'Evangile*. C'est le nom d'un des steamers de la Société des missionnaires de Londres; ce steamer est confortablement et luxueusement installé. L'autre, plus petit, se nomme le *Morning star* (Étoile du matin).

notre cher pavillon tricolore! Quelle satisfaction de promener dans ces parages le premier drapeau français revêtu d'un caractère officiel!

Malgré l'empilement de notre marchandise noire, malgré les plaintes et les gémissements de tout ce monde peu fait à la secousse des lames, je n'en passai pas moins la soirée la plus délicieuse, humant avec bonheur cette fraîche brise du Sud-Est qui me semblait ne souffler que pour moi. Il y avait une certaine poésie dans la marche de notre boutre, portant haut sa grande voile triangulaire et glissant en silence sur la lame frangée d'écume, sous la lueur argentée de la lune!

Le 6, à sept heures, nous abordions à la plage d'Oudjiji, où de nombreux Arabes parlant français vinrent me saluer au nom du sultan. Et c'est qu'ils parlaient réellement bien notre langue, ces Arabes-là! Tous ont été élevés par les Pères de Bagamoyo ou par ceux d'Alger. Beaucoup d'entre eux même savent lire et écrire.

— Ils sont fort pratiques, vos missionnaires, me disait M. Swann à mon passage à Kavala, et ils obtiennent des résultats complètement inattendus [1].

Cet éloge, parti d'un camp si opposé, est un hommage rendu à la persévérance des missionnaires français. Puisse-t-il les dédommager un peu de toutes les peines qu'ils se donnent! Instruire l'indigène, le rendre honnête, lui apprendre à haïr le mensonge, le meurtre et le vol, n'est-ce pas là un travail admirable, et ceux qui l'accomplissent ne sont-ils pas dignes de toute notre estime?

---

[1] Je tiens à rapprocher de l'opinion de M. Swann celle de Stanley, qui s'exprime en ces termes au sujet des missionnaires français de Zanzibar :

« Les missionnaires français témoignaient d'un esprit éminemment pratique. Ils ne se bornaient pas à inculquer les dogmes religieux à de nombreux convertis: ils leur enseignaient les métiers utiles et formaient des agriculteurs, des forgerons, des charpentiers, des mécaniciens, des constructeurs de bateaux. Ils avaient, pour tout cela, des professeurs à la fois intelligents et laborieux, et les magasins qu'ils avaient organisés dans la ville, méritaient la visite d'un étranger. » (*Comment j'ai retrouvé Livingstone*, p. 24.)

A peine débarqué, j'allai saluer Roumariza; puis, je m'enquis sans plus tarder des sentiments et des dispositions des indigènes à notre égard. Le sultan était pour nous, et c'était là un grand point; mais à part cet Arabe, toute la population était hostile aux blancs en général. Les naturels font certes une différence entre les Français et les autres Européens; mais de là à des marques d'amitié, il y a loin. Je suis cependant persuadé que, si au lieu d'être Français nous avions été des Allemands, on nous aurait massacrés dès notre arrivée à Oudjiji. C'est du moins ce que me donnèrent à comprendre les paroles de Roumariza.

Ce chef est un homme de taille moyenne, plutôt petit que grand, et a le visage couturé de marques de petite vérole. Il porte fièrement la tête, naturellement, sans morgue ni fatuité. Il appartient à la race dite des *Arabes blancs;* mais, comme je l'ai dit, c'est là un blanc tout relatif. Cependant, comparé aux autres chefs musulmans, Roumariza a le droit de revendiquer cette origine. Et pourtant, comme pour ma tsétsé de Kavala, quelque chose me dit que cette race n'est pas sans mélange; mon sultan n'est pas un pur-sang, si je puis employer une semblable expression. Ce sont là des choses qui se sentent, malgré toute la difficulté qu'on a à les expliquer. Après tout, qu'il soit noir ou blanc, peu importe. Il ne s'oppose pas à notre marche en avant, il la facilite au contraire; et comme il peut me faire conduire à Tabora, je ne regarde pas au plus ou moins de blancheur de son épiderme.

Quoi qu'il en soit, le 6 juin 1889 fut une grande date pour moi. Ce jour-là, en effet, la première traversée de l'Afrique par un Français était un fait accompli; à partir de ce moment, nous pouvions parler des contrées équatoriales comprises entre les deux Océans, sans avoir besoin, pour nous renseigner, de faire appel aux voyageurs étrangers. — Si l'Angleterre a Stanley, l'Allemagne Wissmann, le Por-

tugal Serpa Pinto, la France aura un de ses enfants à leur opposer.

Par les travaux scientifiques de M. Rouvier, l'Europe connaît actuellement tous les secrets hydrographiques du Congo jusqu'à l'Oubangui; M. Deniaud, le vaillant voyageur, a déjà décrit la portion de l'Afrique qui s'étend de Zanzibar à Oudjiji; et moi, grâce à l'appui d'un journal français, j'ai pu relier les travaux du premier à ceux du second. A Oudjiji ma mission n'était pas encore terminée, puisque je m'étais fixé l'océan Indien comme but de mon voyage; mais je me disais cependant que si le sort voulait que je restasse en route, j'aurais du moins la consolation d'avoir été utile à mon pays.

Le sultan de Zanzibar est, sans contredit, le chef suzerain reconnu par tous les Arabes de l'Afrique centrale; mais Roumariza est le véritable, l'unique souverain d'Oudjiji et de ses dépendances. Ce Roumariza, dont j'ai déjà esquissé la physionomie, est un homme de quarante-trois ans; sa figure respire une mâle énergie, qu'accentuent encore les traces laissées par la petite vérole, cet affreux fléau de l'Afrique équatoriale. Bien qu'il se laisse aller à causer avec moi, voire même à me sourire, il est avec ses sujets d'une sévérité poussée à l'extrême. — « Tu iras à tel endroit, toi à tel autre, » dit-il à ses lieutenants; et, sans broncher, sans souffler mot, tous exécutent l'ordre reçu, alors même que leur maître leur enjoint de se rendre à d'énormes distances, ce qui les condamne à des absences de plusieurs mois. C'est lui, je l'ai déjà dit, qui a achevé la soumission du pays Manyéma : de là, on s'en souvient, son surnom de *Roumariza*. Malgré cette excessive sévérité, chacun s'accorde à dire, aussi bien à Oudjiji que dans les localités avoisinantes, que Roumariza est juste et impartial.

Être à la fois juste, fort, et de couleur presque blanche,

il n'en fallait pas davantage pour arriver à dominer ces populations.

Le sultan d'Oudjiji n'aime pas les paresseux et se montre pour eux sans pitié. Toute ma caravane est arrivée ici avec la conviction bien arrêtée de recevoir chaque jour sa nourriture, sans autre préoccupation que celle de bayer aux corneilles du matin jusqu'au soir; mais son espérance a été promptement déçue; aussi nos hommes ont-ils fait triste mine quand ils ont vu cette première journée s'écouler sans qu'on leur donnât à manger. Épouvantés, ils sont venus se plaindre à moi; mais ces dix-sept porteurs, joints aux neuf bouches que nous étions, auraient formé une troupe bien trop nombreuse pour que les provisions que j'avais reçues de Roumariza pussent suffire à tous.

Touché de pitié pour ces pauvres diables qui m'avaient accompagné depuis Kassongo, je parlai en leur faveur au sultan, qui me répondit par ces simples mots : — « Qu'ils » travaillent, et ils auront à manger. Je fais construire en » ce moment une nouvelle résidence : ils n'ont qu'à se join- » dre aux travailleurs, et nous les accueillerons aussi bien » que possible. Quant à donner à manger à des fainéants, » jamais! nous n'en avons que trop déjà dans le pays. »

Je dois noter, en passant, que ces hommes dont il était question étaient des esclaves. Ils étaient si bien esclaves qu'ils ne devaient plus revoir leur pays, ce qui du reste paraissait les laisser assez indifférents.

Les grands chefs arabes doivent tenir une comptabilité en règle, dans le genre des comptes-courants de nos négociants d'Europe; seulement, au lieu de sucre ou de café, c'est ici l'esclave qui tient lieu de marchandise. Je suis persuadé que, sur le Grand-Livre de Roumariza, et au compte de N'zigué, on peut lire l'article suivant : « Reçu de Kassongo, le..... 18.., dix-sept esclaves mâles, dix femelles, et quinze enfants. » De son côté, pour la régularité des affaires, N'zigué

débite son correspondant d'Oudjiji de la même quantité de noirs, de « bois d'ébène », puisque tel est le nom que l'on donne à cette marchandise humaine; « sauf erreur ou omission », ne manque-t-il sûrement pas d'ajouter, avant d'apposer sa signature. Il est bien entendu qu'on ne répond pas des erreurs : on porte à la colonne des pertes le noir qui ne reparaît plus, et tout est dit.

A Oudjiji, comme aux Falls et à Kassongo, les esclaves sont relativement bien traités : jamais on ne les brutalise, jamais on ne les accable de travail, et l'on en met au moins dix à faire une besogne pour laquelle un seul ouvrier européen suffirait. On ne surveille pas ces hommes de peine et ils ne sont pas enchaînés : ils vont, viennent, s'absentent et sortent du chantier sans que le maître fasse une observation. Si le travail de la journée paraît insuffisant au contremaître, — qui du reste ne se montre pas exigeant lui non plus, — ce dernier, en guise de punition, réduit la nourriture de tout son monde jusqu'à ce que tous les paresseux lui aient été dénoncés : cela du reste ne tarde guère, car la délation est en honneur parmi les noirs, aussi bien que le vol et le mensonge. Les délinquants voient alors diminuer leur portion; mais c'est la seule peine qui leur soit infligée. Si un esclave veut rester un jour ou deux, davantage même, sans travailler, on le laisse absolument libre; seulement, il ne doit pas se présenter à l'heure de la distribution des vivres. Or, l'indigène des bords du Tanganika ne pratique pas l'hospitalité, telle qu'on la comprend par exemple au Sénégal : un noir aura beau s'arrêter devant la case d'un de ses congénères en train de manger, il ne viendra pas à l'idée de ce dernier de l'inviter à partager son repas. S'il veut avoir des aliments, force lui est de retourner au travail. Il faut avouer que ce système a du bon.

Si l'éloignement de son pays, la perte de ses parents et l'abandon du sol natal avaient quelque effet sur la sensibilité

de l'esclave noir, il serait fort à plaindre; mais la patrie, la famille, les amis, semblent n'être pour lui que des mots creux et vides de sens, incapables d'entrer en balance avec les cris de son estomac. Pour tout dire, le noir se trouve heureux partout, pourvu qu'il mange.

A Oudjiji, il n'y a pas de population spécialement originaire de cette région. Les Arabes, lors de mon passage, en juin 1889, s'y trouvaient en assez grand nombre, et leurs serviteurs des deux sexes avaient vu le jour un peu partout, par suite de ces envois successifs de porteurs d'un bout à l'autre de la terre africaine.

Sur la Lomami, Raschid a-t-il besoin d'adresser quelque demande à son oncle Tippo-Tib : immédiatement il envoie un armement de pirogue composé d'environ dix hommes.

Au moment où il reçoit l'embarcation de son neveu, Tippo-Tib désire-t-il expédier ses pointes d'ivoire à Zanzibar et se trouve-t-il précisément à court de pagayeurs, il n'hésite pas : les rameurs de Raschid sont là, il les expédie à Kassongo.

Dirigés ainsi de poste en poste, ils atteignent parfois l'océan Indien; ou bien, selon le bon plaisir du chef, ils s'arrêtent en route dans quelque centre arabe, où ils deviennent la propriété d'un nouveau maître. Dans tous les cas, c'est par le plus grand des hasards qu'ils retrouvent un jour ou l'autre la hutte paternelle, car la plupart du temps ils lui ont dit adieu pour toujours. C'est du reste, je le répète, une question qui les touche assez peu.

Le commerce de chair humaine est une horrible chose. Ce ne sont point les Arabes qui font cette chasse à l'homme; mais s'ils n'étaient pas là pour acheter les esclaves, on laisserait l'indigène tranquille chez lui. Tranquille! c'est sans doute beaucoup dire, car le noir se verrait obligé de passer un jour ou l'autre, de gré ou de force, sous le joug du chef de son village, souvent plus cruel que les musulmans.

De quelle façon s'y prendra-t-on pour abolir la traite? Certes, la question est difficile à résoudre; car, si rigoureux que soit le blocus de la côte, et en admettant même que l'exportation de chair humaine ne puisse se faire par mer, comment, dans cette Afrique noire, empêcher le plus fort de s'emparer du plus faible et de le mettre en vente? Par quel moyen s'opposer à l'envoi des esclaves sur le Victoria pour, de là, leur faire descendre le Nil? Quelle surveillance assez active pourra enrayer un pareil commerce? Ira-t-on poursuivre les esclavagistes jusque sur les eaux de l'Albert Nyanza, du lac Moëro ou du Bangoueolo?

J'ai beau m'interroger, je ne vois que l'invasion blanche qui puisse être capable de mener à bien une tâche de cette importance. Mais ce sera l'œuvre des siècles.

La contrée d'Oudjiji est considérée comme fort malsaine, et elle mérite bien sa réputation : les nuits y sont fraiches et les journées très chaudes. Cependant, la chaleur diurne est tempérée par une brise assez forte qui, à partir de dix heures du matin jusque après le coucher du soleil, ride la surface du Tanganika. Pour une raison que je n'ai pas tardé à découvrir, c'est le séjour par excellence du paludisme; aussi les nouveaux arrivants, à quelque race qu'ils appartiennent — qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs — paient-ils un large tribut au terrible microbe de la fièvre.

Près de terre, et bien que roulant sur un sable fin, les eaux du lac ont une coloration jaune sale, qui se perd insensiblement à mesure qu'augmente la profondeur du lit. A cinquante mètres du bord, l'eau est verte, d'un vert clair; au large, on dirait le bleu à reflets violacés de notre Méditerranée, et l'illusion est d'autant plus permise que le ressac de la plage est assez violent pour faire considérer le Tanganika comme une véritable mer. Il faut un temps exceptionnellement pur pour apercevoir les crêtes bleuissantes des hauteurs de la rive opposée.

Avec ses bordures de rochers blanchâtres, ses îlots boisés, ses hautes montagnes et ses baies capricieusement découpées dans lesquelles viennent se déverser de très nombreux petits cours d'eau; avec son ciel sans nuages et sa fraîche brise, sous les caresses de laquelle s'arrondissent gracieusement les grandes voiles triangulaires des boutres arabes, le Tanganika m'a paru tout simplement splendide, en dépit de ses nombreux hippopotames et de ses crocodiles plus nombreux encore. En quelque point que l'on se trouve, il est rare qu'on n'aperçoive pas le long et sordide museau des horribles sauriens du lac. Pour en donner une idée, il m'est arrivé, dans la petite baie de Kavala, et au pied même de l'habitation de M. Swann, d'en voir en moins d'une heure cinq ou six qui rôdaient à quelques mètres à peine de la rive. Ces monstrueux animaux ne descendent jamais à terre, m'a-t-on assuré à Kavala; mais ils prétendent rester maîtres de leur domaine, et malheur à l'imprudent qui ose s'aventurer dans leur élément! C'est sans doute pour ce motif que les indigènes de Kavala ne se baignent jamais dans l'eau du lac.

Les hippopotames, eux, sont plus discrets, et, s'il leur arrive de se montrer sur les plages désertes, ce n'est guère que pendant la nuit, ou seulement quelques instants après le lever du soleil. Leur repas terminé, ils retournent digérer en paix sur quelque haut fond, où l'eau est néanmoins assez profonde pour les mettre à l'abri des attaques de l'homme [1].

---

[1] Voici ce que dit Livingstone au sujet de ces amphibies, dans son livre: *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe :*

« Vous n'avez rien à craindre de la part des hippopotames, à moins que vous ne traversiez la bande lorsqu'elle est endormie; ceux que vous réveillez alors pourraient bien, dans leur effroi, briser votre embarcation: c'est pour cela qu'en général on recommande aux bateliers de suivre les bords de la rivière pendant le jour, et de se maintenir pendant la nuit au milieu du courant. Il est dans la nature de l'hippopotame de fuir l'approche de l'homme; toutefois certains vieux mâles qui ont été chassés du troupeau sont extrêmement dange-

Dans le Tanganika on trouve du poisson en abondance, et chaque jour, mon cuisinier Ali ne manque pas de m'en servir un plat : tantôt c'est une friture de petits poissons microscopiques, aux écailles argentées, tantôt une magistrale carpe. On se traite admirablement à Oudjiji, et la vie n'y est pas chère.

La monnaie du pays est le *khété :* c'est une réunion de vingt perles cylindriques, de couleurs différentes, qui sont enfilées, les unes à la suite des autres, dans un bout de ficelle. D'après ce que j'ai vu donner pour deux brasses de mauvaise étoffe, le khété doit équivaloir à environ huit à dix centimes de notre monnaie; il suffit à payer la nourriture de deux jours pour un esclave, et d'un jour seulement pour un homme libre, ou *mgouana.*

A part le pain, j'ai trouvé de tout à Oudjiji : poisson, viande de boucherie, aubergines, tomates, haricots, beurre — de vrai beurre, — et enfin des fruits de toutes sortes.

D'après Stanley, le marché d'Oudjiji est quotidien, et tous les jours le pays d'Ouhha y expédie du sorgho, du

---

reux, ainsi qu'en pareil cas le deviennent les éléphants. La solitude aigrit leur humeur, ils poussent la misanthropie jusqu'à se précipiter sur les canots qui passent à côté d'eux.

» Au moment où ce fait m'est raconté, nous arrivons auprès d'une pirogue qui a été mise en pièces par l'un de ces solitaires. Mes compagnons me disent que, dans cette occasion, le meilleur moyen d'échapper au monstre est de plonger dans le fleuve et d'y rester pendant quelques secondes, l'hippopotame ayant l'habitude, lorsqu'il a brisé une pirogue, ce qu'il fait avec ses pieds de derrière, de regarder à la surface de l'eau, et de s'éloigner immédiatement dès qu'il ne voit personne. J'ai vu d'horribles cicatrices sur les jambes d'individus qui, assaillis par cet affreux animal, n'avaient pas eu le temps de lui échapper. Bien que l'hippopotame soit un herbivore, c'est avec les dents, qui sont de véritables défenses, qu'il déchire ceux qu'il attaque..... »

« ..... Nous rencontrons beaucoup d'hippopotames, qui sont excessivement nombreux dans toutes les parties de la rivière où ils n'ont jamais été chassés. Les mâles sont d'une couleur foncée ; les femelles, d'un brun tirant sur le jaune. La séparation entre les deux sexes est bien moins absolue chez eux que parmi les éléphants. Nous avons déjà dit qu'ils passent la plupart du temps dans l'eau à sommeiller avec nonchalance. Ils en sortent la nuit pour manger l'herbe succulente de la rive, qu'ils rasent très proprement. Leur souffle fait jaillir de leurs narines une colonne d'eau qui peut avoir un mètre d'élévation. »

millet, du sésame, des haricots, des volailles, des chèvres, des moutons à grosse queue, du beurre et quelquefois des bœufs; l'Ouroundi envoie également des bœufs, des chèvres, des moutons, du beurre, des volailles, puis des bananes vertes et mûres, de l'huile et des fruits d'élaïs; l'Ouzighé, des bœufs et de l'huile de palme.

Les gens de l'Ouvira apportent du fil de fer de toutes grosseurs, des bracelets et des anneaux que l'on met aux chevilles, bracelets et anneaux également en fer. Ceux de l'Oubouari viennent avec d'énormes quantités de millet, du manioc séché, du poisson sec et des *dogaras,* poissons blancs très petits qui abondent dans le lac. L'Ouvinnza envoie du sel; l'Ougouha, des chèvres, des moutons et du grain, surtout du maïs; les *Vouadjiji* (habitants de la campagne du pays Oudjiji) vendent du lait, du beurre, des arachides, des patates, des bananes et des plantains, des tomates, des ignames, des haricots, des herbes potagères, des melons, des concombres, des cannes à sucre, des noix d'élaïs, de l'huile et du vin de palme, des bœufs et des chèvres, des moutons, des œufs, de la volaille, de la poterie.

Les *Vouadjiji* du port vendent des esclaves, du poisson frais, de l'ivoire, des paniers, des filets de pêche, des lances, des arcs et des flèches. Les *Vouangouana* et les esclaves des Arabes apportent sur la place du bois à brûler, du riz, des œufs, des fruits sauvages, des cannes à sucre, du miel, trouvé dans les bois de l'Oukarannga.

Bref, Oudjiji, à part la fièvre, est un véritable paradis terrestre, et on l'apprécie d'autant plus que l'on arrive du Manyéma, de l'Ouboudjou et de l'Ougoma. Pour qu'on puisse se rendre compte de la facilité de la vie dans la capitale de Roumariza, que l'on sache qu'avec vingt khétés et ce que m'envoie journellement le sultan, j'arrive à nourrir largement neuf personnes.

Malgré l'absence complète de four et de farine de blé, j'ai

essayé de fabriquer du pain : c'est si bon, le pain ! Pour en faire, Émile et moi, au sortir d'une observation météorologique, nous avons retroussé nos manches, et, sur-le-champ, nous nous sommes transformés en parfaits mitrons; le vin de palme nous servit de levain, et deux immenses plats en terre remplirent l'office de four : l'un d'eux était directement chauffé par-dessous, et, sur le second qui le couvrait hermétiquement, nous allumâmes un fort brasier. Lorsque notre pâte nous parut suffisamment levée et que la température de notre four improvisé nous sembla assez haute, il nous fallut songer à enfourner. Cuit à point, certainement le produit de notre industrie pouvait se manger, mais il s'émiettait tellement dans la bouche, qu'à chaque instant nous étions obligés de boire pour ne pas étouffer[1].

Nous nous bornâmes à cette seule expérience. A coup sûr la seconde n'eût pas mieux réussi ! Comme si Roumariza eût été avisé de nos essais infructueux, il nous envoya le soir même un énorme pain de farine de manioc. Malgré ma faim et ma bonne volonté, il me fut impossible d'y goûter.

Le 13 juin, entre deux accès — car dès le lendemain de notre arrivée l'horrible fièvre s'était déclarée, — j'écrivais sur mon journal les notes suivantes :

« Je viens de faire un pèlerinage à l'endroit qu'habitait autrefois Livingstone. Il ne reste plus rien de la demeure du grand voyageur. Tout a disparu !

» Le Tanganika, qui alors s'arrêtait à deux pas de sa porte, s'est retiré à plus de 600 mètres et, sur le fond sableux où s'ancraient les boutres arabes, s'élèvent aujourd'hui quelques hangars occupés par les vendeurs du marché.

» Tout droit, vis-à-vis la place qu'occupait la maison histo-

[1] Même dans les moments les plus critiques de mon existence africaine, je n'ai jamais pu manger de manioc.

rique, se dresse un mât de pavillon. Je pensais qu'on l'avait élevé en souvenir du bon Écossais; mais non : pas une inscription, pas un souvenir, pas un mot de regret accordé à cet homme qui a tant fait pour l'Afrique!

» J'ai éprouvé, je l'avoue, un grand serrement de cœur en constatant que, là où vécut pendant de longs mois cet homme de bien, ce voyageur unique au monde, il n'y avait rien qui rappelât sa mémoire.

» Si j'avais été Anglais, j'aurais prié Roumariza de me céder ce terrain, et j'y aurais fait élever un modeste monument, afin de consacrer à jamais la mémoire de mon illustre prédécesseur... Comment se fait-il que la Société royale de Londres n'ait jamais eu une semblable pensée? »

Oudjiji possède des chantiers, où travaillent des charpentiers fort adroits; ils construisent des coques capables de résister aux gros temps, et observent parfaitement les règles tracées par nos constructeurs européens. Il va sans dire que ce ne sont pas les coquets navires que j'ai vus chez nous et sur lesquels j'ai navigué dans le cours de ma carrière; mais malgré la lourdeur de leurs formes, ces boutres arabes marchent bien; or, c'est là surtout ce qu'on leur demande. Quant au gréement, il laisse beaucoup à désirer, et l'art qui préside à leur installation n'est point à la hauteur de la construction.

Il faut de bons et solides bateaux sur le Tanganika, qui a ses fureurs comme une véritable mer. Bien certainement les pirogues ne pourraient l'affronter, et ce n'est qu'en le contournant par le sud, si je ne me trompe, que les premiers explorateurs ont pu gagner l'autre bord.

Sans être de fins ouvriers, les forgerons d'Oudjiji ont une certaine valeur. Ce sont eux qui confectionnent les chaînes à esclaves, les crochets de portes, les clous à large tête, et tous ces massifs travaux de fer en honneur en France au siècle dernier.

Quant à la bâtisse, elle est encore fort en retard, et elle

progressera très lentement, puisque, n'ayant jamais d'hiver, les habitants n'ont nul besoin de chaudes et confortables demeures pour s'abriter. L'hiver est un élément indispensable de civilisation et de progrès; il crée des besoins. Les pays sans hivers se traînent dans le marasme.

A Oudjiji, on distille d'excellente eau-de-vie de banane. Ce spiritueux est limpide; sa couleur est d'un beau jaune d'or, et, ma foi, après y avoir goûté une première fois, nous en avons repris une seconde avec un véritable plaisir. A Oudjiji, rien de plus facile que de se ravitailler en provisions de toutes sortes, grâce aux nombreuses caravanes qui mettent cette ville en communication constante avec Zanzibar.

Le 14 juin, Roumariza vient me rendre visite dans l'immense *tembé* qu'il m'a affecté pour logement, et en même temps, il me demande si je veux profiter de l'occasion qui s'offre d'expédier mon courrier à Kassongo et aux Falls. Il va, me dit-il, faire un envoi de poudre à N'zigué, qui, à son tour, doit le transmettre à Tippo-Tib. Cet envoi est assez important, et, afin d'en payer le montant, bon nombre de pointes d'ivoire se détourneront du bas Congo pour prendre la route d'Oudjiji. C'est là l'inévitable résultat des mesures arbitraires prises par l'État indépendant contre les Arabes, et les plus atteints par cette défense d'importer de la poudre aux Falls sont assurément ceux qui ont rendu l'ordonnance en question.

Le même jour, un courrier vient d'arriver de la côte : les nouvelles sont des plus mauvaises, et la route nous est impitoyablement barrée. Quand bien même du côté de l'Est nous échapperions aux *Rougas-Rougas* [1] qui sont au delà du Malagarazi [2], nous ne pourrions éviter les populations indigènes

[1] On appelle ainsi les voleurs de grand chemin.
[2] Le Malagarazi est le plus fort affluent du Tanganika.

qui ont déclaré aux blancs une guerre à mort, depuis l'envahissement de leur territoire par les Allemands. En admettant même, ainsi que nous le disait Tippo-Tib, que notre qualité de Français suffît à nous faire respecter des musulmans, les *Vouagogo* ne se feraient certainement aucun scrupule de nous envoyer dans un monde meilleur, en compagnie des Arabes de notre caravane.

En présence de ces graves nouvelles, Roumariza me déclara nettement qu'il s'opposait à notre départ, du moins par la route de Tabora. Il n'était certes pas dans les intentions du sultan d'Oudjiji de nous contraindre et de nous faire renoncer de force à notre projet : mais il craignait pour notre vie; et devant notre persistance à partir quand même, il avait défendu à ses sujets de s'engager avec nous comme porteurs : quiconque se fût insurgé contre cet ordre eût été sur-le-champ mis à mort.

A propos de Tabora et du nom de *Kaseh* que Burton applique à ce grand village, je tiens à faire remarquer, en passant, que pas un seul des Arabes d'Oudjiji ayant habité la capitale de l'Ounyaniembé ne connaît cette seconde appellation. Il se peut qu'au moment de la fondation de ce vaste centre, les premiers habitants groupés autour de la fontaine que citent Burton et Speke, aient ainsi dénommé leur ville naissante; mais ce nom n'est pas et n'a jamais été celui qui a cours dans le pays. Tabora est le seul qui ait prévalu. On a donc tort de mettre sur certaines cartes la double désignation suivante : *Tabora,* ou *Kaseh,* tout comme on aurait tort en France sur les cuivres du département de la Vendée de graver : La Roche-sur-Yon ou Napoléon-Vendée.

Le lendemain, 15 juin, arrivait à Oudjiji un exprès de Tippo-Tib, que le grand chef N'zigué s'était chargé de faire parvenir à destination. Dans sa missive, le sultan des Falls avisait Roumariza que la route de l'Ounyamouési présentait actuellement pour nous trop de dangers, et lui recomman-

dait de nous retenir auprès de lui jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli sur la côte.

— « Le capitaine Trivier restera avec toi, ajoutait-il, un » mois, deux mois, trois mois, davantage s'il le faut. Mais il » ne peut, en ce moment, quitter les bords du Tanganika » sans courir le risque d'être tué, *et je ne veux pas qu'il* » *coure ce risque.* Tu le garderas donc près de toi, à moins » cependant qu'il ne consente à revenir aux Falls, auquel » cas tu lui organiseras une caravane. »

En présence de la situation qui m'était faite, devant l'inaction forcée qui m'attendait et que je ne pouvais accepter, je pris la résolution de suivre un autre chemin pour arriver à mon but, et je calculai froidement le nombre de chances que je pouvais avoir pour ou contre moi.

Il y avait d'abord la route du Nord, qui devait me conduire au lac Victoria et dans l'Ouganda, où je savais qu'opérait Stanley : cette route me ferait infailliblement aboutir au Nil et, en suivant cette grande artère africaine, je pouvais peut-être atteindre Gondokoro. « Qui sait même, me disais-je, s'il ne me serait pas donné de descendre jusqu'à Kartoum pour, de là, gagner par terre Souakim, sur la mer Rouge! » C'était le chemin qu'avaient suivi, en 1880, mais en sens inverse, MM. Matteucci et Massari.

Ce n'étaient certes pas les dépenses que devait occasionner un pareil crochet qui seraient pour moi un obstacle, puisque la *Gironde* m'avait ouvert les crédits nécessaires; mais sur cette route du Nil, sur ce chemin de Gondokoro, je devais rencontrer le Mahdi, homme brutal, à en juger par ses antécédents, et je me souvenais trop de Gordon Pacha pour donner suite à mon projet de rejoindre le Victoria. Je le rayai donc de mon programme.

Ce premier plan écarté, je discutai alors avec Roumariza les chances bonnes et mauvaises que me réservait le passage par le Massaï.

« As-tu 500 bons soldats, braves et sérieusement armés? me répond-il; en ce cas, peut-être, pourras-tu passer! »

Je n'avais, hélas! pour toute escorte, qu'Ali et Baba, mes deux laptots sénégalais; mon camarade Émile complétait ma petite troupe. Certes ils étaient les uns et les autres pleins de bravoure et de bonne volonté, et j'étais sûr d'avance qu'ils m'auraient suivi jusqu'au bout; mais c'eût été vouloir aller à une mort certaine que de me lancer avec eux à travers le pays Massaï.

Il ne me restait plus que la route du Sud, je l'ai prise. Tout d'abord, Roumariza fit bien des difficultés pour me laisser partir.

« Ton contrat porte, me disait-il, que tu dois passer par le pays Ounyamouési, et je ne puis te laisser mettre en route qu'autant que tu reconnaîtras que c'est de ta propre volonté que tu dévies ainsi de la route primitivement convenue. »

J'affirmai à Roumariza qu'il n'aurait aucun reproche à subir de la part de Tippo-Tib; je lui remis même une déclaration sur papier libre, déclaration qui, en Europe, n'eût pas pesé lourd, mais qui, dans le continent noir, avait une réelle valeur, puisqu'elle était revêtue de ma signature. — Après quoi nous prîmes nos dispositions pour partir à bref délai.

— Je te donnerai un bateau, me dit Roumariza, pour te conduire au sud du Tanganika. Tu seras le maître absolu à bord et tu pourras aborder où bon te semblera. A la fin de ta navigation sur le lac, tu traverseras l'Ouroungou, le Mamboué, l'Outchoungou, et tu arriveras enfin à Kondé, sur le Nyassa.

Ainsi parlait Roumariza. Par malheur, bien des obstacles nous attendaient, qu'il oubliait de prévoir. Il nous faudrait, par exemple, compter avec ces terribles fièvres paludéennes qui avaient déjà terrassé un à un tous les porteurs que j'avais amenés avec moi de Kassongo. Mes Sénégalais eux-mêmes n'en étaient point indemnes, et les fortes doses de quinine que je leur administrais pouvaient seules leur faire suppor-

ter le climat d'Oudjiji. Quant à mon camarade Émile, il était, ainsi que moi, littéralement accablé. Toutefois, ses accès, s'ils n'avaient pas le même caractère que les miens, avaient des conséquences plus graves : mon malheureux ami perdait la mémoire et il me racontait des histoires fantastiques qu'enfantait à tout moment son cerveau malade.

Il devenait donc absolument nécessaire de quitter au plus vite la capitale de Roumariza. L'insalubrité de la contrée est telle que nul Européen n'y peut vivre[1]. Puis, comment prévoir l'époque probable à laquelle nous pourrions nous mettre en route si nous nous obstinions à passer par Tabora? Il ne s'agissait pas seulement de passer : encore fallait-il passer en étudiant le pays et prenant des notes. Si par hasard il nous arrivait d'être tués pendant notre marche vers la côte, nul doute que nos colis seraient pillés, et alors où iraient mes notes? A quoi aurait servi mon voyage?

En partant pour l'Afrique, nous avions, c'est certain, fait le sacrifice de notre vie, mais encore fallait-il que ce sacrifice servît à quelque chose! En restant à Oudjiji, nous étions condamnés à mourir de la fièvre; en allant droit vers l'Est, la mort nous attendait peut-être au coin de quelque buisson, parmi des peuplades cruelles; il n'y avait plus à hésiter; nous devions partir, et partir par le Sud.

Quant à revenir en arrière, ainsi que nous le proposait Tippo-Tib, nous ne nous sommes pas arrêtés un seul instant à cette idée, qui n'eût pas manqué de passer pour une fuite déshonorante. Non, non, c'est vers l'océan Indien que nous devons diriger nos pas; nous n'avons rien à faire derrière nous!

19 juin. — Il y a longtemps que je n'ai touché une plume : c'est la fièvre qui en est cause. Malheureusement je ne suis pas seul à être terrassé par elle; d'autres ont été plus éprouvés que moi : mon interprète est mort, mes porteurs

[1] C'est là du reste la principale cause du départ des missionnaires anglais.

également, mes deux laptots sénégalais sont malades, et dans le local voisin du mien, mon compagnon Émile divague affreusement. Il serait horrible d'être venu jusqu'ici pour échouer au seuil de la Terre Promise! Bah! avec beaucoup de quinine et un peu de philosophie, nous en sortirons!

Kavala, 25 juin. — Enfin, nous avons quitté Oudjiji; nous avons fui ce foyer pestilentiel, qui n'épargne même pas les indigènes. La cause de cette fièvre terrible est uniquement due à ce que la capitale de Roumariza se trouve entourée d'une sorte de canal au lit très plat, qui, à l'époque des pluies, s'accroît prodigieusement et s'étend sur un espace de deux ou trois kilomètres, inondant les terrains environnants. Lorsque les pluies sont finies, les eaux s'écoulent dans le Tanganika et laissent à découvert le sol naguère inondé, d'où se dégagent en abondance les miasmes paludéens.

Était-ce la joie de partir, de faire un pas de plus en avant, d'apercevoir des horizons nouveaux, ou bien était-ce pour tout autre motif, je l'ignore; toujours est-il que, du jour où j'ai quitté Oudjiji, je me suis senti à peu près rétabli. Ce n'était qu'un effet momentané, puisque c'est surtout par la suite que j'ai eu à souffrir. Quoi qu'il en soit, je mis à la voile avec une véritable joie d'enfant pour cette longue excursion au fond du lac. Mais revenons un peu en arrière.

Le 21 juin, à neuf heures du soir, nous abandonnions le port maudit. Sur le Tanganika, toutes les heures ne sont pas favorables pour faire route vers le Sud, et il faut profiter de la brise de terre qui vient généralement au moment du coucher du soleil. Cette brise est faible, mais elle suffit à notre bâtiment léger.

Le 22, au jour, nous apercevons, *au vent à nous*, le cap Kabogo, dont les pieds plongent dans les eaux du lac, tandis que sa tête se perd dans les nuages; mais le vent nous pousse, et nous prenons le large. A mesure que le soleil

monte à l'horizon, la brise fraîchit et les vagues grossissent. En véritables marins que nous sommes, nous tentons de lutter; la lame embarque bien souvent et couvre parfois notre boutre; or, dans ces embarcations peu élevées, il n'existe pas le moindre abri.

Bien qu'il sortît de réparation — et peut-être même à cause de cela, — notre bateau se mit à faire eau de toutes parts; deux hommes étaient constamment occupés à le vider. A chaque coup de tangage un peu violent, nous risquions d'être démâtés, car le gréement était en piteux état. Nous consolidons notre mât le mieux possible, et à deux heures de l'après-midi, nous venons nous échouer à l'entrée d'une petite rivière qui coule au nord du cap Kabogo. Tout est débarqué et mis au sec sur la plage, car cette tempête en miniature a complètement mouillé nos effets.

Le soir à six heures, nous étions à bord de nouveau, et à huit heures, sous la poussée de nos huit rameurs, nous nous mettions en route. Un calme plat a succédé à l'agitation des vagues. Notre voile bat le mât, qui, à chaque coup de roulis, fait entendre un craquement de mauvais augure : nous sommes en travers à la lame... Peu à peu les chants cessent, et les rameurs fatigués s'endorment sur leur banc, tenant toujours dans la main la poignée de leur aviron. Malgré le peu de confort de notre bateau, nous nous arrimons tant bien que mal entre les ballots, et bientôt après tout le monde sommeille à bord.

A trois heures du matin, la lune se lève, la brise devient favorable et nous faisons bonne route. Il y avait déjà une heure que nous filions à une bonne vitesse, lorsqu'une rafale, descendue d'une gorge de la montagne, vint tomber inopinément sur nous et mit en pièces notre malheureuse voile qui, en moins de dix minutes, ne montrait plus que de faibles lambeaux de toile attachés à la vergue.

Peu vaillants pendant le jour, les noirs le sont encore

moins pendant la nuit. Enveloppés dans leur pagne blanc qui semble leur servir de suaire, ils ne veulent en aucune façon se déranger. J'ai beau les appeler à la manœuvre, marcher sur eux, les cingler de coups de canne, personne ne bouge, et il me faut, aidé d'Ali, faire seul la manœuvre. Enfin nous réussissons à larguer l'indescriptible amarrage de la drisse, et je laisse retomber de tout son poids la vergue sur le dos des dormeurs, qui n'ont pas même l'air de s'en apercevoir; nous piétinons des corps, nous foulons des bras, des jambes, rien ne bouge, et c'est sur ce plancher vivant que nous procédons au dévergage de la voile. Un lambeau, plus fort que les autres, a heureusement résisté, et nous en faisons une sorte de tourmentin qui nous permet de nous tenir au plus près du vent et d'éviter un trop fort roulis.

Enfin, avec les premiers rayons du soleil, tout l'équipage sort de sa léthargie; on finit par mettre la main sur une voile de rechange, qui fut hissée au sommet du mât, puis nous filons rapidement vers la côte Ouest, qui ne tarde pas à se profiler à l'horizon, à travers les brumes matinales.

A neuf heures, nous rangions de près la pointe de l'île Kavala, et après plusieurs bordées, nous arrivions au mouillage de la station anglaise. C'était le 23, un dimanche. Ce jour-là, impossible de causer affaires; néanmoins, en ma faveur, M. Swann voulut bien rompre avec ses habitudes dominicales et me donner tous les renseignements qu'il possédait sur la nouvelle route que je projetais de prendre; et cette route n'était autre que celle suivie par MM. Wissmann et Lenz, lors de leur venue dans ces parages.

Notre embarcation arabe ayant besoin de sérieuses réparations, M. Swann me proposa la sienne, mieux construite et en partie pontée. J'acceptai avec empressement cette offre gracieuse, et, le 25 au matin, nous mettions de nouveau à la voile.

CHAPITRE XII

Exploration du Tanganika.

SOMMAIRE

La Loukouga. — Déductions hypsométriques. — Arrivée à M'pala. — La station française. — Le retrait du Tanganika. — Navigation sur le lac. — La fièvre palustre. — Atterrissage dans la baie de Cameron. — La route de Moëro. — Takouatouta. — Kisera. — Itaoua. — Retour à Rouemba. — Les termitières de l'Itaoua. — Le Pori et ses grands fauves. — Nous allons au Sud. — Exécution capitale à Itémia.

25 juin. — Tout le temps que nous avons eu la côte en vue, le patron arabe s'est assez bravement comporté et a lutté contre le vent et la lame; mais lorsque ont disparu à ses yeux les rochers blancs du cap Kabounga, il n'a plus voulu continuer de courir au large et s'est hâté de gagner le rivage, plein vent arrière.

Le soir, à six heures, nous amarrions notre bateau à l'embouchure de la Loukouga, de cette Loukouga si peu connue et vers laquelle nous portait un courant d'environ trois milles à l'heure.

C'est sans nous en apercevoir que nous pénétrâmes dans ce mystérieux déversoir du Tanganika, absolument obstrué sur sa rive droite par de hauts et épais roseaux infranchissables. Vues du large, les deux pointes qui forment cette entrée semblent se rencontrer; mais au fur et à mesure que l'on avance vers le Sud, on voit peu à peu s'ouvrir un

cours d'eau relativement large, et qui le serait certainement beaucoup plus sans les nombreuses plantes aquatiques qui partent des deux rives. Nous arrêtâmes notre embarcation au milieu des innombrables papyrus du fleuve, et je fis une observation hypsométrique qui me donna 900 mètres pour la hauteur des eaux du Tanganika, au point précis où elles se précipitent dans la Loukouga.

Quelle furieuse envie j'eus alors de me laisser entraîner par le courant et de sonder ces eaux mystérieuses, inconnues au monde européen! Mais j'étais seul, sans troupe, sans tissus, n'ayant pour toutes provisions que sept pièces d'étoffes que j'avais obtenues de Roumariza en échange de deux fusils, et je dus, hélas! quoique à regret, m'éloigner de ces eaux torrentueuses dont le murmure semblait me solliciter.

A Mikété, port de Kassongo situé à environ 120 milles du lac Landji, j'ai observé une hauteur de 550 mètres. En admettant que cette hauteur ait augmenté de 50 mètres au Landji, c'est 600 mètres d'élévation qu'aurait la Loukouga à son arrivée dans le lac.

A l'origine de cette même Loukouga au Tanganika, l'hypsomètre indiquait 900 mètres, ce qui porterait à 300 mètres la différence de niveau entre le Tanganika et le Landji.

Si nous nous reportons aux chutes du bas Congo qui, dans un égal parcours d'environ 80 lieues, n'ont, sur trente-deux cataractes ou rapides, qu'une différence de 200 mètres, nous pouvons affirmer que sur cette Loukouga, encore inconnue, doivent se rencontrer de nombreuses chutes d'une hauteur véritablement formidable.

Mes observations prises, nous nous mîmes en quête d'un campement pour la nuit. Deux énormes crocodiles étalaient sur la plage leurs grâces cornées; nous leur envoyâmes une balle de fusil Gras, qui glissa sur leurs carapaces : éveillés par le bruit, ils s'empressèrent de disparaître dans les flots.

Un hippopotame protesta par ses grognements contre notre prise de possession : nous lui répondîmes par deux coups de fusil. Le pachyderme nous considéra d'un air de profonde commisération, et doucement, sans se presser, il regagna le large en renâclant de plus belle.

Restés maîtres de la rive, nous y établîmes notre campement, et, le lendemain 26, j'eus le regret de recevoir la désagréable visite de la fièvre tanganikienne. Cette fièvre est terrible dans sa ténacité, et il lui arrive parfois de durer jusqu'à cinq jours entiers : cinq jours passés à boire sans cesse, à ne pas dormir, à souffrir d'une migraine atroce. On la dit toutefois moins dangereuse que celle du Congo; mais quant à moi, j'ai plus souffert ici que là-bas.

Entre deux accès, je visitai toutes les baies et jusqu'aux moindres criques de la partie Ouest du Tanganika, ne naviguant que la nuit pour profiter du calme, et passant mes journées à terre dans les huttes que nous nous construisions avec des branchages.

Le 30, à midi, je me traînai péniblement sur la hauteur que couronne *M'pala*, et je fus reçu au seuil de la mission française par Mgr Bridoux, entouré de ses assesseurs les Pères blancs d'Alger. La vue de ces visages sympathiques me fit momentanément oublier ma fièvre et je me laissai entraîner au réfectoire, où le repas était préparé et servi à la française sur une vraie table. Nous débutâmes par une de ces soupes aux choux qui remettent promptement un homme sur pieds. Elle avait été préparée à notre intention par nos hôtes.

On a ridiculisé la soupe aux choux, on l'a même chansonnée, mais ceux qui ont si mal parlé de cet humble potage aux légumes n'étaient certainement pas à court de vivres européens depuis de longs mois.

Après la soupe, vinrent des viandes de mouton, puis des légumes à l'européenne, et enfin une salade de betteraves et

de cœurs de laitues. Le dessert se composait de fruits indigènes.

Après le café, sucré au miel — car le sucre là-bas fait complètement défaut — une bouteille de chartreuse, qui semblait attendre notre venue pour être ouverte, fit son apparition; et, à deux mille lieues de la patrie, au centre de ce continent africain si sauvage et si meurtrier, nous portâmes un toast à notre France bien-aimée.

J'étais heureux, je l'avoue, et je savourais avec délices, en même temps que les douceurs d'une table bien servie, la conversation intelligente d'hommes compétents.

Le soir, j'acceptai une promenade dans les jardins de la mission; j'avais eu tout d'abord l'intention de rendre visite à l'un de mes compatriotes, M. Joubert, que je savais établi à la station de M'pala; mais j'appris que cet ex-capitaine de zouaves pontificaux était en voyage dans le Nord, et je dus renoncer au plaisir de lui serrer la main.

Bien que brisé de fatigue, je voulus visiter le potager, où je remarquai des plants de pommes de terre d'Europe, des oignons, des choux énormes dont certains, gardés pour leurs graines, atteignaient une hauteur inusitée, des carottes, du cresson *alénois,* des *ouattiers*[1], et enfin de véritables champs de blé. La tige du froment s'élevait à peine à 60 centimètres de terre, ce qui n'empêchait pas les épis d'être bien fournis[2].

Il m'est impossible de faire ici la nomenclature de tout ce que j'ai remarqué dans cet immense jardin, qui a certainement une lieue d'étendue; j'ai voulu simplement donner un aperçu de ce qui se fait à M'pala.

Malgré le vif désir que j'aurais eu de demeurer debout, je dus m'aliter, et après une nuit sans sommeil, le médecin

---

[1] C'est l'arbuste qui produit la ouate.

[2] C'est avec la farine provenant de ce blé que les Pères blancs font leur pain.

de la station m'imposa, après un sérieux nettoyage interne, le repos le plus absolu.

Ah! les remèdes de M'pala sont tout à fait énergiques; mais, s'ils vous affaissent complètement, ils n'en produisent qu'un meilleur résultat: mes cauchemars disparurent comme par enchantement; les bruits, le chaos, les bourdonnements dont j'avais la tête pleine cessèrent brusquement, et un sommeil réparateur vint compléter l'effet merveilleux des médicaments absorbés. Le soir, malgré mon état de lassitude, j'avalai 75 centigrammes de sulfate de quinine, et c'est grâce à ce médicament précieux que je pus enfin dormir tout d'une traite la nuit suivante, sans me voir réveiller à chaque instant par quelque affreux rêve.

Au point du jour, j'entendis à ma porte le *hodi* arabe qui demande l'entrée du logis. J'y répondis par le *karibou* qui l'accorde, et je vis la bonne figure de mon médecin noir qui, avec 50 centigrammes de quinine, m'apportait une tasse de café au lait.

Tout en prenant mon déjeuner, nous causâmes, et il me raconta son histoire.

Le Dr Charles est né aux environs de Tombouctou. Ses parents étant morts, le pauvre enfant fut razzié par une horde de pillards qui lui firent traverser le désert et le cédèrent aux Pères blancs établis près de Laghouat (province d'Alger).

« La traversée du Sahara est certes fort longue, me dit le bon docteur, mais si l'on pouvait boire à discrétion, on en viendrait facilement à bout. Le manque d'eau potable est la seule privation qu'on ait à supporter. Nous avions bien emporté des outres remplies d'eau, mais après quelques jours de marche, elle s'était tellement corrompue et exhalait une odeur fétide si infecte qu'elle nous soulevait le cœur...

» Enfin aux mains des blancs, j'étais sauvé, continua-t-il,

et, après avoir appris à écrire et à parler le français, on m'envoya à Malte suivre les cours de clinique de la Faculté italienne. »

Malte est d'autant mieux choisie que son climat est sensiblement semblable à celui de l'Afrique, tandis que le brusque transfert en France, surtout à l'époque froide de l'année, serait certainement mortel pour beaucoup de ces jeunes noirs peu habitués aux rudes atteintes de nos hivers.

« Pendant six ans, reprit le docteur Charles, j'étudiai à Malte; j'étais non seulement très assidu aux fructueuses leçons de mes savants professeurs, mais encore je suivais ceux-ci dans les salles, m'initiant de mon mieux au service d'interne. Du reste, tous mes camarades, quels qu'ils soient, agissent de même. Nous sommes déjà trois médecins sur le Tanganika; nous en attendons trois autres d'Europe, et à nous six nous espérons bien faire quelque chose de profitable pour ces pauvres Africains et pour la civilisation de ces pays. »

Le docteur Charles parti, j'eus la visite de l'évêque. Mgr Bridoux voulut bien se laisser questionner — ce fut un interview des plus discrets — et il m'apprit que c'était ici même, à cette station de M'pala qui n'existait pas alors, que, le 14 février 1869, Livingstone vit le Tanganika pour la première fois[1].

Quant à la station elle-même, elle fut primitivement fondée en 1882-1883 par M. Storms, l'officier belge successeur de M. Becker. Ce gouverneur, d'une très grande énergie et doué d'une sévérité inappréciable dans le centre africain, avait rendu d'immenses services au pays, qui, sous son habile

[1] Ce n'était pas la première fois que Livingstone voyait le Tanganika, car le 31 mars 1868 il avait campé sur ses bords, à son extrémité sud, près de la rivière de Pambété. Seulement, il ignorait être en présence du lac qu'il devait revoir l'année suivante à M'pala et qui le conduisit à Oudjiji.

direction, se transformait peu à peu[1]. Mais cette grande honnêteté de vues ne pouvait convenir à certains chefs de la contrée, et, un beau jour, le feu fut mis à son tembé, qui en quelques heures fut entièrement dévoré par les flammes.

Aussitôt après l'incendie qui lui fit perdre ses collections de trois années de patience, M. Storms reconstruisit lui-même son tembé; mais le gouvernement belge, peu soucieux de conserver cette station, la céda aux Pères blancs, qui la haussèrent d'un étage et l'occupent depuis cette époque.

Les stations qui dépendent du cardinal Lavigerie sont dans cette partie de l'Afrique au nombre de dix : d'abord Zanzibar; puis Tabora dans l'Ounyaniembé. Sur les bords du Victoria Nyanza, on en compte trois; la côte Ouest du Tanganika en possède le même nombre, Kibanga, Kaboa et M'pala; et sur la côte Est s'élèvent les deux missions de Kirando et Karéma.

L'abord de la plage de M'pala serait très dangereux, s'il n'était favorisé par la petite rivière Loufouko qui coule à un kilomètre environ *au nord* de la station hospitalière, et qui, d'après les géographes africains, prendrait sa source dans les montagnes du Sud.

C'est sans doute le village indigène dont veut parler Justus Perthes de Gotha, quand il porte la Loufouko au sud de M'pala. En effet, le M'pala des indigènes se trouve situé sur la rive gauche de la Loufouko, tandis que le

[1] Voici le portrait que traçait, du gouverneur Storms, en décembre 1884, le lieutenant de vaisseau Victor Giraud :

« Le capitaine a trente-cinq ans. Grand, fort, solidement construit, il est avec cela d'une physionomie franche, ouverte, énergique, qui le rend sympathique à première vue. Une longue barbe blonde lui donne l'air un peu vénérable; mais si l'Afrique l'a vieilli physiquement, son caractère a toujours vingt ans, comme il le dit lui-même. Esprit large, entreprenant, chevaleresque, le capitaine Storms aspire à pleins poumons le grand air et les grandes émotions de l'Afrique... » — (Victor Giraud, *Les lacs de l'Afrique équatoriale.*)

M'pala des missionnaires d'Alger a été établi sur la rive droite de cette rivière.

D'après ce que m'a assuré M. A.-J. Swann, le missionnaire anglais de l'île Kavala, le Tanganika « baisserait d'environ deux pieds anglais par an » (environ soixante centimètres français). Le père Guillemet, supérieur de la station de M'pala, a constaté que chaque année « la plage s'avançait d'une vingtaine de mètres. » Il est bon de dire que cette augmentation de terre ferme est due surtout à la planitude du terrain, et qu'en baissant en hauteur de 60 centimètres annuellement, cette étendue de 20 mètres n'a rien d'extraordinaire.

Avec le père Moncet nous avons fait une expérience hypsométrique qui, pour la station française, m'a donné 935 mètres d'altitude au-dessus du niveau moyen de l'Atlantique [1].

J'ai beaucoup regretté que la fièvre m'ait tenu couché, car je m'étais bien promis de faire de longues promenades avec le frère Jérôme au milieu de ses plantations, de ses bâtisses et des travaux dont il a la direction; mais, en dépit de la meilleure volonté, je dus garder la chambre.

A tous ces Français qui m'ont fait un si gracieux accueil et qui ont eu pour moi et mes hommes des attentions si délicates, je témoigne ici toute ma gratitude [2].

Le 2 juillet, après le coucher du soleil, nous quittons notre abri de la Loufouko et nous dirigeons vers le Sud à force de rames, car la brise fait défaut. C'est même à ce calme

---

[1] Depuis mon retour en France, j'ai appris la mort de ce Père à M'pala. Il a succombé aux atteintes de la fièvre tanganikienne.

[2] Je ne suis pas le seul à me louer des excellents procédés des missionnaires à l'égard des voyageurs. Écoutez ce qu'en dit Stanley dans son livre : *Comment j'ai retrouvé Livingstone :*

« Si éprouvés qu'ils fussent par le climat, tous étaient mes amis, et tous pleins de courtoisie et de bonté. Américains, Anglais, Allemands et Français m'ont traité avec une bienveillance dont je ne perdrai pas le souvenir. Somme toute, on rencontrerait difficilement, dans n'importe quelle partie du globe, une réunion d'hommes plus généreux et plus hospitaliers. »

que l'on doit de pouvoir faire route sur le Tanganika pendant la saison sèche. Le jour, il vente généralement une fraîche brise d'Est variant au Sud-Est et au Sud, qui rend la mer assez grosse pour effrayer les mariniers arabes et les empêcher d'appareiller. On pourrait cependant utiliser ces mêmes vents, car certains bateaux sont assez grands et assez solides pour supporter le choc des lames; mais il faudrait lutter contre le vent, et ce n'est pas dans les habitudes des Arabes; aussi restons-nous à l'ancre pendant le jour.

Depuis mon départ de M'pala, je suis complètement sourd, par suite de l'énorme quantité de quinine que j'ai dû absorber pour couper la fièvre contractée à Oudjiji; ma faiblesse est extrême, et c'est à peine si je puis me tenir sur mes jambes. Couché, je suis fort mal à l'aise, les reins et les côtes me font horriblement souffrir; mais je me suis remis en route, et cela suffit à me faire oublier toute fatigue. Chaque coup d'aviron, chaque cap que nous doublons me rapproche du but, et ce but est si rapproché — à peine quatre mois m'en séparent, — que je deviens d'une impatience fébrile lorsque par hasard la lenteur arabe me force à piétiner sur place.

Vers minuit, une petite brise de terre se met à souffler, et j'invite le patron à faire de la toile : il me regarde d'un air ahuri, puis me répond que, sous les montagnes, cela ne se fait pas, à cause des rafales. Cependant, à force de le presser, je parviens à lui faire hisser sa trinquette [1], sans pouvoir obtenir de lui davantage. Exaspéré par cette obstination, je cours à l'avant, et malgré les supplications de mon homme, je largue la misaine. La brise est excellente, et nous filons rapidement; mais à quatre heures, elle tombe tout à fait; nos rameurs se remettent à l'aviron, et à six heures du matin, nous venons nous échouer à *Katété*.

[1] Trinquette : voile triangulaire qu'on hisse le long de l'étai de misaine.

dans une petite baie de sable, non loin du village de ce nom.

Dès que nous fûmes à terre, les habitants vinrent nous rendre visite, et nous pûmes leur acheter des vivres. C'est un type à part que celui des Ouarongous (pays Marongou) et qui mérite une description spéciale.

Il me semble que les habitants de ce pays ont une couleur chocolat plus prononcée que les autres. Ils s'affublent d'une perruque tressée en tortillons, ou qui retombe éparse sur les épaules. Tous sont armés de l'arc et des flèches que j'ai déjà signalés chez les indigènes de l'Ouboudjou et de l'Ougoma. Outre leur idiome particulier, ils parlent le souhahili. Je n'ai jamais vu nulle part misère plus repoussante : c'est à peine si une loque sordide et puante leur entoure les reins; leurs jambes sont maculées de boue, et bien souvent il en est de même du reste de leur corps. Très certainement ils ne se lavent jamais, aussi sont-ils littéralement rongés par la vermine. Malgré leur odeur nauséabonde, nous les laissons approcher, car eux seuls peuvent nous procurer les provisions qui nous sont nécessaires; mais, aussitôt après leur départ, je me hâte de me plonger dans un bain de propreté, afin de couper le mal dans sa racine, si par hasard des hôtes incommodes étaient venus me visiter.

Le 4, au matin, nous étions à *Zongoué*. Tous ces noms sont donnés d'après ceux des villages voisins, qui ne se trouvent jamais ni sur la plage, ni sur le flanc de la montagne, mais qui couronnent toujours les crêtes, quelle que soit leur élévation. A cette hauteur — 1600 mètres en moyenne [1] — les nuits sont relativement froides, et je ne comprends pas comment les habitants peuvent supporter

[1] C'est à peu près la hauteur des montagnes qui bordent le Tanganika, côte Ouest, depuis la Loukouga jusqu'à Pambété.

ces transitions brusques de température du jour à la nuit sans en souffrir davantage, étant donné le léger vêtement dont ils sont couverts! Pendant la journée et par des chaleurs de 50 degrés centigrades, ils dorment nu-tête au soleil, sans se préserver, et la nuit, alors que le thermomètre ne marque que 12 à 13 degrés, ils n'ont que le seul vêtement du jour pour les protéger. Il est vrai que je n'ai guère vu de vieillards parmi eux, et les adultes sont pour la plupart affectés d'une sorte de toux sèche qui doit leur déchirer les poumons. Pendant ma traversée du Manyéma, dès le coucher du soleil, c'était, parmi mes gens, un véritable concert de toux et de crachements.

A trois heures du soir, la houle du large étant tombée, nous nous embarquons à la hâte et continuons notre navigation, tout en suivant la côte d'assez près. A cinq heures, un groupe d'indigènes qui, depuis un certain temps, nous suivait sur la plage, nous envoient leurs *yambo* les plus sonores et nous invitent à descendre chez eux, car, disent-ils, ils ont des esclaves à vendre.

Mon Arabe éprouve un moment d'hésitation, mais comme je lui intime l'ordre de poursuivre sa route, nous ne répondons aux offres des vendeurs de chair humaine que par des haussements d'épaules... Je suis bien certain qu'à son retour et quand il sera libre de ses mouvements, Moueni n'oubliera pas de prendre terre en cet endroit.

Ce Moueni-là n'était pas celui qui m'avait accompagné à partir des Falls. J'avais dû me séparer de l'homme que m'avait donné Tippo-Tib pour m'escorter; il était par trop voleur, mendiant et menteur. Les marchandises à lui confiées pour nous procurer des vivres, il les dépensait pour son propre compte et nous laissait manquer de tout. Je ne pouvais accepter ces façons d'agir; je l'avais pourtant prévenu que je me paierais sur la gratification promise et que je l'abandonnerais à Oudjiji; il ne l'a pas cru, l'ha-

bitude des voyageurs européens étant d'oublier à l'arrivée les misères de la route.

Ces misères-là, je m'en suis souvenu en débarquant à Oudjiji : je me suis plaint à Roumariza des procédés du guide qui nous avait été donné pour nous conduire. Celui-ci a essayé de m'apitoyer sur son sort, sur ce qui l'attendait à son retour près de Tippo-Tib, mais j'ai tenu bon et j'ai absolument refusé de le garder avec moi.

Mon nouveau Moueni est tout aussi menteur, tout aussi mendiant que l'ancien ; mais grâce à la mauvaise réputation qui m'avait été faite par mon premier guide, j'ai, pendant la première semaine du moins, été à l'abri de ses demandes indiscrètes. Voyant, au bout de ce temps-là, que je ne l'injuriais ni ne le battais, ainsi qu'on le lui avait annoncé, il s'est enhardi jusqu'à tendre la main. Mais il n'y a pas à s'en étonner : je l'ai déjà dit, et je le répète, le fond du caractère arabe — de l'Arabe d'Afrique, bien entendu — est d'être pleurnicheur et mendiant. Je n'avais pas la prétention de le réformer. Ceux qui voudront entreprendre une pareille tâche y perdront leur temps.

Et pourtant, comment faire? On ne peut se passer d'eux ; on est donc à leur discrétion. Il n'y a pas à s'en défendre : tout voyageur doit s'incliner, car s'il plaît aux Arabes de lui barrer la route, il aura beau faire, il ne passera pas. De Zanzibar à l'Arouimi, les Arabes sont les maîtres, les seuls maîtres du pays : impossible de parcourir ces parages sans leur consentement. Une seule ressource me restait : tenir le plus possible Moueni à distance, c'est ce que je fis.

Le 5 au soir, nous repartions ; mais il nous fallut bientôt rebrousser chemin et, à minuit, nous étions de retour dans la baie protectrice. Enfin, le 6, nous parvînmes à doubler le mauvais cap ; et le 7, à deux heures du matin, nous étions à *Kapampa*.

17 juillet. — *Kisèra*. — Je puis enfin reprendre mon

journal, la fièvre venant de me quitter un moment. Est-ce pour aujourd'hui seulement? est-ce pour longtemps? Qui peut le dire? Émile souffre moins que moi, car il chante presque sans cesse et possède toujours un appétit d'enfer. Néanmoins, il est bien changé, lui aussi; il perd la mémoire et ne se rappelle que vaguement les faits passés. Décidément, nous nous souviendrons du Tanganika! Nous sommes amplement payés pour cela.

Le 8 au matin, nous arrivons à l'entrée de la baie de *Rounangoua,* dont nous ne pouvons doubler la pointe nord.

Bien que la brise ne soit que fraîche, le patron est tellement incapable et les hommes si paresseux, qu'il nous faut attendre, exposés au soleil, un moment plus propice. Ce moment se produit vers dix heures avec le changement de direction du vent, qui alors souffle de l'Est. Nous filons vent arrière, et nous atteignons bientôt le fond d'un golfe, où se jette un rivulet microscopique qui serpente au milieu des herbes.

Je fis immédiatement dresser ma tente à terre, et à deux pas de moi, sous mes yeux, afin qu'il ne pût me tromper, mon guide entra en pourparlers avec les indigènes du village voisin pour acheter les vivres dont nous avions besoin. En un instant, les provisions abondèrent : poules, œufs, bananes, arachides, maïs, sorgho, patates, haricots, farine [1], etc., vinrent augmenter notre stock alimentaire; et vers cinq heures du soir, les vents d'Est ne soufflant plus, nous prîmes congé de nos fournisseurs, aussi satisfaits d'eux qu'ils l'étaient de nous.

Le 9 nous trouvait dans la baie de *Kasoua;* et le 10, à midi, malgré la fausse route suivie pendant la nuit et qui nous fit trouver, au jour, sous l'extrémité nord de la pénin-

[1] De la farine de manioc, naturellement : c'est la plus commune. On trouve également de la farine de mil et de la farine de maïs, mais cette dernière en particulier est beaucoup plus rare que la farine de manioc.

sule qui forme la baie de *Cameron,* nous prenions terre à l'endroit où les colis et les passagers pour *Rouemba* ont l'habitude de débarquer.

Ayant entendu parler des immenses salines qui avoisinent le Moëro, et voulant voir par moi-même ce qu'il en était, j'avais l'intention de me diriger vers ce lac de l'intérieur et de visiter également *Kazembé,* où notre compatriote Victor Giraud eut tant à souffrir; je pris donc terre à cet endroit de la baie Cameron qui me paraissait être le plus rapproché du but que je visais.

J'en avais fini — du moins je le croyais — avec le Tanganika, et je pensais que la marche à terre me rétablirait complètement; aussi, malgré mon extrême affaiblissement, n'en entrepris-je pas moins, à l'heure la plus chaude de la journée, la route de Rouemba. Avec de grandes fatigues, j'y arrivais une heure plus tard. Il était temps, car c'est à peine si je pus supporter le baise-mains du chef et de son second.

Surmené outre mesure, sans nourriture assez substantielle pour me soutenir, j'eus la mauvaise chance de voir la fièvre reparaître plus forte que jamais, et je dus, quoi qu'il m'en coûtât, me mettre au lit — et quel lit, grand Dieu! Pourtant, je la savourais presque avec délices, cette claie de roseaux sur laquelle j'avais fait étendre, en guise de matelas, ma tente et mes couvertures!

La journée se passa dans cette pénible situation. Pour ajouter à mon malaise, les noirs visiteurs qui m'obsédaient chaque fois que je me montrais, ne manquaient pas de venir me trouver : peu leur importait, après tout, que je fusse ou non en état de les recevoir!

Je les aurais voulus au diable; mais j'ai pour habitude de ne jamais refuser ma porte à qui se présente, depuis que je voyage en Afrique, espérant que, grâce à toutes les questions que j'adresse aux uns et aux autres, je finirai par me rapprocher de la vérité. Toutefois, ce jour-là, à

Rouemba, je dérogeai en partie à ma politesse ordinaire, et si je laissai ma porte ouverte à tout venant, je ne m'en tournai pas moins du côté du mur, simulant le sommeil, car le bruit des voix m'était insupportable. Je fus pris à ce stratagème, et quand, une heure plus tard, je me réveillai, je trouvai ma chambre littéralement encombrée de provisions, cadeaux du chef et de son second, lequel n'était autre que mon propriétaire.

D'abord, c'était une chèvre attachée à ma porte; puis, dans un coin, s'étageaient de vastes corbeilles pleines de riz, de maïs, de patates et de farine. Un immense bassin rempli de lait caillé attendait mon réveil, et au pied de mon lit gisait une pastèque monstre à la chair blanche, sucrée et savoureuse.

Le jour de son arrivée dans un village, le blanc est choyé avec une sorte de frénésie; mais c'est uniquement dans l'espoir d'obtenir des produits européens, car ces braves indigènes n'ignorent point que tous les objets de valeur, fusils, poudre, tissus, etc., viennent de chez nous. Il ne convient pourtant pas d'envoyer au chef un cadeau quelconque immédiatement après avoir reçu le sien : « Cela aurait l'air d'un échange, » me fut-il dit un jour que j'allais commettre cette suprême inconvenance. — « Oh non! tout de suite, c'est très mal; le lendemain, oui. »

Un chef n'envoie des cadeaux à son hôte blanc que parce qu'il compte recevoir plus que l'équivalent; mais il désire sauvegarder les apparences. Si le présent qu'on lui fait a réellement une certaine valeur à ses yeux, il continuera pendant un jour ou deux ses petites prévenances et ne se lassera pas de procurer du lait et des bananes; mais si l'envoi ne lui plaît pas, il vous remerciera du bout des lèvres et s'empressera de vous laisser de côté.

La réputation de mes étoffes françaises m'avait devancé, et lorsque je les montrai au chef, elles firent tellement

sensation que mon office ne désemplit pas. Jusqu'à mon départ je pus même régaler quotidiennement les esclaves de mon guide, mes noirs mariniers. Pour répondre à cette gracieuseté de ma part, ils me volèrent un grand rouleau de tabac indigène.

Les 10, 11, 12 et 13 juillet, je dus rester couché à Rouemba : mes jambes me soutenaient à peine. Quant à ce malheureux Émile, il était dans un état de prostration vraiment inquiétant et il passait son temps à dormir. Moi, au contraire, j'étais en proie à des insomnies permanentes de nuit et de jour; et si par hasard le sommeil venait à me gagner, des cauchemars affreux redoublaient l'atroce migraine qui m'obsédait sans relâche, car c'était surtout dans la tête que siégeait mon mal. Quant à mes pulsations, elles étaient assez régulières et dépassaient rarement le chiffre de quatre-vingt-dix par minute. Mais la tête! la tête! Quels coups de marteau dans mon pauvre cerveau! On eût dit une cloche vide entourée d'un cercle de fer et surmontée d'un couvercle de feu. Encore une fois, la fièvre du Tanganika est terrible.

Le 14 juillet ayant amené une légère amélioration dans mon état, je voulus en profiter pour célébrer, dans la faible mesure de mes moyens, notre Fête nationale. Mais, ma bonne volonté ne fut pas la plus forte. Après un essai de quelques pas, je sentis ma tête tourner, ma vue s'obscurcir; je battis l'air de mes mains crispées, et m'abîmai sur la route poudreuse.

Le 15, bien que tout courbaturé et me soutenant à peine, je quittai définitivement Rouemba, dont j'avais au préalable pris l'altitude, qui m'avait donné une hauteur de 915 mètres au-dessus du niveau moyen.

A neuf heures du matin, nous étions sur le sommet d'une montagne qui n'est élevée que de 1010 mètres, mais ces 95 mètres de différence avec le plateau, à faire presque à pic,

m'éprouvèrent considérablement, et bien plus que l'ascension des 1150 mètres de la seconde montagne, que nous gravîmes à une heure de là.

A midi, notre guide nous fit faire halte près d'une large mare aux eaux stagnantes. A première vue, cette eau verdâtre me parut dégoûtante, et je me jurai bien de n'y pas toucher. Je demandai alors en riant à un indigène combien de temps cette boue infecte mettait à tuer son homme. Il me répondit le plus sérieusement du monde qu'il fallait bien s'en contenter parce qu'on ne trouverait plus à boire qu'à six heures de là. Or, nécessité fait loi, et, malgré ma répugnance à goûter à cet affreux breuvage, je fus obligé de m'incliner devant l'impérieux besoin.

Assez souvent, depuis lors, j'ai bu des eaux semblables, rouges, noires, bleues, blanches, tellement épaisses qu'il y avait autant à manger qu'à boire; et chose surprenante, je n'ai jamais eu de ce chef le plus petit dérangement.

Pendant qu'à l'ombre d'un buisson épineux j'observe le progrès des flammes que mes hommes ont allumées parmi les herbes pour déblayer la route, on procède aux travaux de campement : les uns élèvent des huttes avec des branchages pour y passer la nuit, d'autres coupent le bois nécessaire à l'entretien des feux. Ali et Baba dressent ma tente, et en quelques minutes nous sommes assez bien. L'eau de la mare que j'ai signalée peut, à la rigueur, étancher notre soif, mais il nous est impossible de nous en servir pour la soupe ou le thé : elle est trop boueuse et ne veut pas bouillir.

Le 16, à cinq heures du matin, par un admirable clair de lune, nous nous mettons en marche, mais j'ai trop présumé de mes forces : la fièvre est revenue. Que faire? Il me faut pourtant bien marcher pour atteindre *Takouatouta*, village situé à 24 kilomètres dans l'ouest-nord-ouest.

Comparée aux routes du Manyéma, celle-ci est facile, et

les obstacles qui s'y rencontrent sont insignifiants pour qui se porte bien. Elle se déroule sur un terrain plat, et si j'avais été dans des conditions normales de santé, je me serais ri de cette marche de six heures. Malheureusement la fièvre du Tanganika me tenait, et me tenait sérieusement. Par moments, j'étais forcé de m'arrêter et de me coucher à l'ombre des buissons. Enfin, à une heure de l'après-midi, nous arrivions au village, mais j'étais brisé, et je n'en pouvais plus. Malgré mon extrême abattement, je n'en admirai pas moins les curieuses termitières de la route[1]. Vingt minutes avant d'arriver au village, je rencontrai, à la suite l'une de l'autre, cinq de ces singulières constructions, dont la hauteur atteint jusqu'à 6 mètres. Dans la forêt du Mayomba, les termitières, en forme de champignon, s'élèvent à peine à un mètre du sol. Dans le Manyéma, elles avaient plus du double de hauteur et étaient flanquées de frêles clochetons d'aspect tout à fait remarquable; ici, dans l'*Itaoua,* ces curieux insectes procèdent différemment : l'endroit qu'ils choisissent embrasse toujours quatre ou cinq jeunes arbres; la terre gâchée et mastiquée monte rapidement le long des troncs qui servent de point d'appui à ces stupéfiantes constructions et s'étendent sur un rayon de quelquefois 8 ou 10 mètres. Toutes ont la forme d'un cône, au sommet duquel surgissent de véritables buissons de verdure.

Takouatouta est le premier village africain que j'aie vu aussi bien fortifié. Ses remparts sont en terre; puis, par-dessus s'élève une palissade en troncs d'arbres très rapprochés les uns des autres. En outre de ces ouvrages de défense, la ville est entourée d'un fossé profond de plus de deux mètres, aux parois à pic.

Il paraît que nous arrivons chez une population d'humeur

[1] Nous verrons plus tard ce que sont ces termitières

batailleuse, car le lendemain (17), en entrant à *Kisera*, autre village voisin, plus important, je remarquai des travaux de défense que je n'avais vus nulle part ailleurs. Là, nos premiers porteurs nous quittèrent pour regagner Rouemba, et nous en engageâmes d'autres. Nous en avions pour deux longs jours de traversée à faire dans le Pori.

Ce que l'on appelle le *Pori* en Afrique n'est pas précisément un désert : c'est un grand espace de terres inhabitées où l'eau ne se rencontre qu'à de grandes distances. N'était ce désagrément de la route, le pays serait ce que sont tous les pays d'Afrique, et même il serait supérieur à certains d'entre eux, car de Kisera à Itaoua, la route est belle : elle traverse des bois de petite futaie, des plaines quelquefois brûlantes, surtout pendant l'après-midi, mais elle ne monte ni ne descend, ou du moins l'altimètre n'est pas capable de faire reconnaître la différence de niveau, tant elle est peu sensible.

A trois heures du soir, nous campâmes près d'une mare à l'eau blanche et boueuse. Il était sans doute écrit que nous passerions par toutes les couleurs : hier verte, aujourd'hui blanche, demain rouge sans doute !

Vers minuit s'éleva une forte bourrasque, et en un rien de temps les huttes furent par terre et les piquets des tentes arrachés. Dans l'impossibilité de dormir, nous fîmes sonner le départ de grand matin, et à onze heures, par un beau soleil, nous arrivions à l'eau claire et pure fournie par une petite rivière limpide coulant sur des galets grisâtres. C'était le *Mambezi* [1], qui, à moins de quatre jours de là, allait se jeter dans le lac Moëro. L'eau me parut excellente, surtout après plusieurs jours de réelles privations, et nous fîmes halte pour déjeuner sous les frais ombrages qui abritent les bords de ce ruisseau.

---

[1] Une heure avant d'arriver au Mambezi, nous trouvâmes des fours que les indigènes avaient construits pour la fonte du minerai de cuivre qui se rencontre en ces parages. Ces fours étaient abandonnés.

A une heure, nous reprenions notre marche interrompue, et par une route admirable, quoique fort accidentée, nous arrivions, à quatre heures du soir, à Itaoua. Le chef de ce village, Abdallah ben Sleiman, l'un des lieutenants de Roumariza, devait me fournir les porteurs nécessaires pour me conduire jusqu'au Moëro.

A Kisera, il m'avait été dit qu'il me serait impossible d'atteindre Kazembé, les populations étant en guerre contre les Arabes.

« Tu ne pourras pas davantage gagner le Nyassa, m'assurait le chef de Rouemba, car tu auras à traverser le pays Aouemba, habité par des tribus nomades et pillardes qui n'admettent aucun étranger chez elles. »

Tenant les Africains pour de grands menteurs, je ne les crus pas et me lançai sur la route de l'Ouest. J'eus tort; car en arrivant à Itaoua, Abdallah se mit bien à ma disposition pour gagner le Moëro; mais, quant à vouloir traverser les pays Aouemba et Lobissa, il ne m'y engageait nullement.

« Je ferai ce que tu voudras, me disait-il, puisque Roumariza me donne l'ordre de t'obéir, mais je doute fort que nous puissions trouver des hommes de bonne volonté pour nous accompagner. Je te donnerais bien des esclaves, mais ces gens-là sont de mauvais soldats qui s'enfuient à la première attaque. Enfin, nous aviserons. Tu ne comptes pas encore partir, puisque tu ne fais qu'arriver; les choses ont donc le temps de s'arranger. »

Le chef Abdallah n'habite pas Itaoua, bien que ce village soit admirablement fortifié. Son *tembé* est situé à un kilomètre plus loin, dans le sud-ouest, et forme un second village, bien défendu aussi, avec fossés, murailles d'arbres et tourelles en briques cuites au soleil, où veillent jour et nuit des gardiens armés. La situation de ce *tembé* est parfaitement choisie : il domine tout ce pays plat, et les

veilleurs peuvent à temps prévenir les habitants de ce qui se passe au dehors.

Tout d'abord on m'avait assigné une maison en ville; mais, après ma visite à Abdallah, ce haut personnage ne voulut pas me laisser partir, et il me garda près de lui, honneur qui, depuis, m'a valu des demandes réitérées de cet excellent hôte et ami.

Tous mes articles français, à part deux pièces de mouchoirs, sont absolument épuisés, et je n'ai plus que ceux achetés à Oudjiji. J'ai véritablement honte d'envoyer à la première autorité du pays deux brasses (un *doti*) d'un tissu connu ici sous le nom de *Satini* et clair comme de la mousseline. J'ai beau m'excuser, lui dire que je n'ai plus rien venant de France, Abdallah accepte volontiers mes paroles, mais je vois bien qu'il n'est pas satisfait de mon peu de largesse : ce qui, du reste, ne l'empêche pas de tout prendre et de me fatiguer de ses jérémiades. Ah! les affreux mendiants! Mes Arabes d'Itaoua sont de tout point semblables aux autres et reviennent constamment à la charge, malgré mes rebuffades. J'ai beau être malade, à demi mort, ne plus pouvoir parler, être accablé par une fièvre ardente, ils ne tiennent compte de rien et encombrent ma case, dans l'unique but de mendier quelque cadeau.

Le 26 juillet, tout mon entourage crut ma dernière heure venue : j'avais la langue absolument paralysée, et il m'était impossible de faire le plus petit mouvement. J'entendais néanmoins très distinctement ce qui se disait autour de moi, et je saisis la conversation suivante qu'Émile eut avec mes deux laptots :

— Le Capitaine va mourir, leur disait-il; il faut revenir en toute hâte au Tanganika; là nous serons plus en sûreté.

Le retour au lac fut donc arrêté; il devait avoir lieu le surlendemain.

Le dimanche 28, nous quittâmes effectivement Itaoua,

mais j'étais déjà beaucoup mieux, et je pus traiter directement avec Abdallah quant à la question des porteurs. J'étais néanmoins tellement faible, que je dus me faire porter en hamac une partie de la route.

Le voyage eut pourtant lieu sans encombre. Quel pays pour un chasseur! Partout, des traces de gibier, et quel gibier! Antilopes, bœufs sauvages, hyènes, rhinocéros, éléphants, se rencontraient dans ces parages, et, dans les terrains détrempés, les traces des grands pachydermes étaient très nettement accusées sur le sol.

J'étais trop faible, hélas! pour me permettre la chasse, ce plaisir des gens bien portants. Aussi ne m'attardai-je pas à courir après les fauves. D'ailleurs, après des étapes qui, commençant à six heures du matin, se terminaient en moyenne sept heures plus tard, je n'aspirais qu'à prendre du repos. Tout mon monde était dans les mêmes dispositions. Enfin, le 1er août, à dix heures, nous rentrions à Rouemba, où le chef, Moueni Téréka, avait été prévenu de notre arrivée; car il est bon de dire que dans cette Afrique sauvage, il est impossible à un blanc de faire un pas sans qu'immédiatement toute la contrée n'en soit avisée.

A Rouemba, je dus m'aliter de nouveau! Grand Dieu! en ai-je avalé de cette quinine! Ai-je assez fréquemment eu recours à la poudre jaune magique [1]!

Le dimanche 4 septembre, nous prîmes enfin la bonne route, celle du Sud, qui court parallèlement au Tanganika, dont une bordure de montagnes nous masquait la vue. Notre petite troupe, composée par les soins de Téréka, s'était considérablement augmentée d'hommes portant sur l'épaule de longs fuseaux enveloppés d'une écorce rouge imperméable. Je soulevai l'un de ces fuseaux : il pouvait peser

[1] Contre l'anémie, voici ma recette : valérianate de quinine, lactate de fer et poudre de quinquina.

15 kilogrammes. Je m'informai de ce qu'il contenait, et j'appris que c'était du sel provenant des régions avoisinant le Moëro et que l'on destinait à l'achat des esclaves aux pays de l'Ouroungou et du Mamboué. Tout en exécutant les ordres venus d'Oudjiji, Tèrèka et Abdallah n'en pensaient pas moins à leurs petites affaires, et les askaris aux vêtements rouges (soldats) qui m'accompagnaient, soi-disant pour me faire honneur et me défendre le cas échéant, étaient tout simplement destinés à veiller sur le convoi de chair humaine du retour. Chaque fuseau de sel devait servir à payer deux esclaves.

Après cinq heures de marche sur un terrain rocailleux, nous étions à *Camba,* village situé non loin du Tanganika. Tout autour de cette localité, de grands tamariniers aux branches épineuses, chargés de fruits acides, donnent à ce coin de terre un certain air de campagne qui repose agréablement des herbes calcinées de la brousse. Nous campâmes dans ce village, et le 5, à une heure de l'après-midi, nous étions à *Itémia,* où nous devions rester quelques jours, car nous avions à subir trois jours de Pori avant d'arriver dans le Kasakaragoué, et il nous fallait nous ravitailler.

Le 6, une exécution capitale eut lieu à deux pas de ma case. Dans ces occasions-là, c'est toujours le lot qui m'est réservé de me trouver aux premières places ; mais je me hâte d'ajouter que je n'en profite pas. J'y envoie à ma place mes laptots, que je charge de me rendre compte de ces sortes de cérémonies, et ils en sont enchantés : sans être cruels, Ali et Baba semblent prendre un certain plaisir à voir mourir un homme. Que de gens, dans nos villes, sont, sous ce rapport, semblables à mes noirs!

Le condamné, un indigène de l'Ounyaniembé, fut amené les pieds liés, mais assez largement pour lui permettre de faire de petits pas. Arrivé à l'endroit fatal, on voulut lui

attacher les mains derrière le dos, mais sa résistance fut telle qu'on ne put y parvenir.

Alors se passa une scène de sauvagerie dont on n'a pas idée en Europe. Laissé relativement libre de ses mouvements, le malheureux patient se débattait à tel point que, malgré la proximité de sa victime, l'exécuteur n'osait tirer. Un autre, porteur d'une lance, sans laquelle l'indigène ne sait pas marcher, lui porta alors un coup si furieux de son arme, qu'entrée par la poitrine, la pointe reparut dans le dos. Le malheureux était-il mort? qui le sait! Toujours est-il que la foule profita de ce moment de répit pour l'assommer à coups de pierre, aux applaudissements des spectateurs du second rang. L'exécuteur put alors s'approcher de la victime qui ne bougeait plus et, lui appliquant son fusil sur le côté de la tête, il lui fit sauter le crâne.

Cette fois l'homme était mort, bien mort; néanmoins, pour avoir le droit de dire qu'on avait pris part à cette affreuse boucherie, cinq ou six coups de fusil à bout portant se firent encore entendre. Le soir, sur la place publique, à l'endroit même où avait eu lieu l'exécution, le tam-tam invitait les amateurs à la danse.

Quel crime avait donc pu commettre ce misérable noir pour subir un pareil châtiment? Il fallait à coup sûr que ce fût quelque chose d'atroce! On va en juger.

Ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, l'homme était né dans l'Ounyaniembé; il était venu dans ces parages, accompagné de ses femmes et de quelques serviteurs, afin d'y chasser l'éléphant. Dans son expédition, il avait eu la chance d'abattre un de ces animaux, dont il s'empressa de vendre les défenses aux établissements anglais du Nyassa.

A son retour, il alla saluer Abdallah, le sultan d'Itaoua; mais le chef d'Itémia, ayant eu vent de la chose, lança un mandat d'arrêt contre le chasseur et ses gens; et tous arrivèrent bientôt enchaînés par le cou.

L'interrogatoire fut court, car on ne connaît pas ici les lenteurs de la justice.

— Tu as tué un éléphant? lui demanda-t-on.

Réponse affirmative du prisonnier.

— Tu as vendu les pointes aux Anglais du Nyassa? reprit le chef. Pourquoi n'être pas venu me trouver?

— Mais, répondit l'accusé, c'est avec mon fusil, ma poudre et mes balles que je suis parti en chasse, et j'étais bien libre, il me semble, de faire ce que je voulais des dépouilles de ma proie.

— Non! malheureux, tu n'étais pas libre! hurla le juge instructeur; l'éléphant a été tué sur les terres de Tippo-Tib, et personne n'a le droit de disposer d'un bien dont la moitié appartient en propre au sultan des Falls. Tu pouvais vendre une pointe et m'apporter l'autre; tu ne l'as pas fait : je te condamne à mourir.

Et l'exécution avait sur-le-champ suivi cette odieuse sentence. Mais ce ne fut pas tout : les femmes et les serviteurs du malheureux supplicié furent immédiatement envoyés, chargés de chaînes, à Oudjiji, pour augmenter le nombre des esclaves de Roumariza. Les Arabes veulent à tout prix accaparer le commerce de l'ivoire, et quiconque marche sur leurs brisées doit disparaître.

Rien de plus sommaire que cette justice, et aussi rien de plus barbare!

CHAPITRE XIII

Du Tanganika à Fouambo.

SOMMAIRE

Itémia; sa malpropreté. — La rivière Kafou. — Je deviens borgne de l'œil gauche. — Une lettre au désert. — L'ascension des montagnes tanganikiennes. — Arrivée à Pambété. — Chasse à l'hippopotame. — Niomkolo et les Missionnaires. — Le sultan Kahounda. — Les armes de M. Giraud. — Fouambo. — Désertion de ma troupe. — Coutumes et mœurs de Mamboué. — Les Anglais et les Arabes. — Le lac Roukoua. — Influence des missionnaires anglais sur les indigènes. — La guerre entre Penza et Fouambo. — Suzerain et feudataire. — Bataille rangée. — Les guerilleros noirs. — Missionnaires français et missionnaires anglais. — Statuts de la Société de Londres. — Essais de photographie en temps de guerre.

5 août. — Nous sommes à Itémia. Je n'ai jamais vu de village aussi malpropre. Élevées un peu partout, suivant le bon plaisir de leurs propriétaires, les cases, où se trouvent parqués les individus, sont sales, enfumées et mal tenues. Dans les semblants de rues qui ne sont jamais balayées, on marche sur des épis de maïs décortiqués et sur des fragments de toitures de paillottes arrachées par le vent. Ces amas de détritus attirent pendant le jour des milliers de moucherons, qui assaillent de toutes parts l'habitant assez osé pour se montrer sur le seuil de sa porte. Le soir, dès le coucher du soleil, le sol est couvert de ces petites bêtes qui, en France, s'attaquent aux chiens et se logent de préférence

dans leurs oreilles; à Itémia, ces trop belliqueux insectes sont loin de dédaigner l'homme. En zoologie, ces arachnides sont connues sous le nom d'*Ixodes du Brésil :* leur succion se fait à peine sentir; mais lorsque, gorgées de sang, elles abandonnent la place, il reste sur la peau une grande plaque rouge qui ne disparaît qu'après plusieurs jours. Inutile de parler des moustiques : le village, situé dans la vallée encaissée entre deux montagnes de 400 mètres de hauteur, et la rivière Kafou, qui coule tout auprès, font de cet endroit le séjour de prédilection de ces insectes suceurs.

Quelques jours plus tard, me trouvant à *Niomkolo,* j'eus avec MM. Carson, Swann et le Dr Mather, tous missionnaires de la Société de Londres, une petite discussion géographique au sujet de cette rivière que les Anglais appellent *Lofou,* sans doute parce qu'elle est ainsi dénommée sur les cartes allemandes.

Mon premier soin, lorsque je passe un cours d'eau, est d'en demander le nom aux indigènes, et à Itémia tous connaissaient la rivière en question sous le vocable de Kafou. A Niomkolo, nous étions en train de discuter lorsque nous reçûmes la visite du chef arabe Kahounda, venu pour régler un palabre. Ce chef indépendant est propriétaire du sol et habite l'embouchure de ladite rivière, qui sert de limite sud au territoire de Tippo-Tib. Il pouvait donc, mieux que personne, me donner le renseignement que je désirais, et c'est en m'appuyant sur son témoignage que je me demande pourquoi les cartes inscrivent sous un faux nom cette rivière, qui en réalité s'appelle Kafou, et pas autrement.

Il est inutile d'ajouter qu'à Itémia l'état de malpropreté générale attire des légions de rats, point farouches du tout, et qui ont dû trouver bien singulière la chasse que je leur faisais subir chaque nuit. Tout naturellement je me plaignis au chef de ce qu'il m'avait désigné une semblable case; mais

il me répondit qu'il me laissait libre de choisir entre toutes, bien que ce fût peine perdue, puisqu'il m'avait donné la meilleure, la plus propre et la plus aérée. Devant cette assurance du premier magistrat, je me suis dispensé de me livrer à une visite domiciliaire chez l'habitant.

La fièvre sévit en permanence à Itémia, et les émigrants qui par hasard viennent s'y établir, se voient obligés, au bout de peu de temps, de transporter ailleurs leurs pénates.

Nous sommes restés six longs jours dans ces écuries d'Augias, six jours qui, m'avait-on dit, étaient nécessaires pour permettre à mes hommes de piler le riz dont pourrait avoir besoin la petite troupe.

Dans tout le Manyéma comme dans l'Ouboudjou, l'Ouhoma et l'Oudjiji, l'indigène fume la fleur de chanvre, dite *liamba* ou *liemba* en souhahili.

J'admets à la rigueur qu'on n'interdise pas d'une façon complète l'introduction au Gabon de la plante vénéneuse; de même que pour l'opium dans l'Extrême-Orient et le tabac en France, l'importation du chanvre sur la côte occidentale d'Afrique est une source de bénéfices pour le Trésor public. Mais dans ces régions de l'intérieur, au centre même du continent noir, à quoi sert-elle, puisqu'elle n'est frappée d'aucun droit? C'est tout simplement un instrument de mort, qui n'a même pas le mérite de rapporter et d'être à ce point de vue de quelque utilité.

Les nombreux infortunés qui s'adonnent à fumer la fleur de chanvre procèdent ainsi : ils commencent par aspirer deux ou trois bouffées, après quoi ils passent la pipe à un voisin qui attend son tour avec une impatience fébrile. La tournée terminée, chaque fumeur est pris d'une toux sèche qui lui déchire la poitrine et fait vraiment mal à entendre. Le plus terrible, c'est que, cette affreuse passion contractée, il est à peu près impossible de s'en débarrasser. Les fumeurs

de chanvre sont en quelque sorte les morphinomanes de l'Afrique équatoriale [1].

Les Africains ont pourtant le tabac, qui pousse partout et tue plus lentement. Ils récoltent cette solanée lorsqu'elle est encore verte, la préparent en gâteaux oblongs ou en font des tresses qu'ils mettent en rouleaux. Le tabac bien sec, mais toujours vert, est alors écrasé, et on le prise. Les noirs ne dédaignent pas non plus de le mâcher, mais ce n'est que lorsqu'ils ont pu se procurer un peu de tabac anglais ou américain,qui, lui, contient toujours une certaine préparation sucrée.

N'était le Kafou, qui fournit en abondance d'excellents poissons, la nourriture des indigènes d'Itémia se composerait uniquement de farine de maïs, car dans les champs je n'ai remarqué aucune autre culture.

Le 10 août, après bien des hésitations de la part de

---

[1] « Il n'est pas probable, dit Livingstone, que l'on puisse améliorer l'état physique et moral des Africains tant qu'ils fumeront du chanvre avec autant d'excès. La toux violente dont le fumeur est saisi après en avoir aspiré deux ou trois bouffées, ne les guérit point de cette fatale habitude. On ne s'imagine pas le dégoût qu'ils inspirent à celui qui les regarde; ils prennent une gorgée d'eau qu'ils rejettent avec la fumée, toussent, crachent, suffoquent et entremêlent ces quintes dégoûtantes de phrases sans suite et presque toujours à leur propre louange. L'ivresse qui résulte de cet usage pernicieux, excessivement répandu dans toutes les tribus de l'intérieur, conduit à la frénésie. Les soldats indigènes fument du chanvre au moment d'assaillir l'ennemi, afin d'augmenter leur ardeur belliqueuse. Il m'a été impossible de faire abandonner cette coutume aux jeunes noirs, bien que tous les anciens fussent de mon opinion, car il n'est pas un seul vieillard, dans toute la tribu, qui ait adopté l'usage du chanvre. Outre tous ces inconvénients, cette fatale coutume occasionne parfois l'inflammation des poumons, et arrive même à causer la mort.

» Comme je n'en ai pas l'expérience, je ne peux pas décrire les délices que procure cette ivresse; mais ses effets doivent avoir beaucoup de rapport avec ceux du haschisch, qui est un extrait de chanvre, et qui produit, ainsi que l'opium, des phénomènes différents, selon la nature des individus. Quelques-uns des fumeurs voient les objets beaucoup plus éloignés qu'ils ne le sont réellement, d'autres infiniment plus gros, et, pour passer au-dessus d'un brin de paille, ils lèvent le pied comme s'ils avaient à franchir un tronc d'arbre. Les Portugais sont tellement convaincus des effets délétères du chanvre que, dans la province d'Angola, tout esclave qui en fait usage est sévèrement puni. » — *(Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe.)*

mes porteurs, nous pûmes enfin quitter ce triste village d'Iténia. C'est toujours ce qui arrive avec ces bandes de mercenaires : en route, on en fait à peu près ce que l'on veut; mais, lorsqu'elles sont restées quelques jours dans un village, il est très difficile de les en tirer.

Cinq minutes après notre départ, nous passâmes le Kafou; cette jolie petite rivière, d'environ 40 mètres de largeur est peu profonde, et l'eau nous arriva à peine à mi-corps.

Après trois heures de marche dans la direction du Sud-Sud-Est, parmi les pierres, les arbres et les broussailles, et sans suivre de sentier battu — car il n'y en avait pas [1], — nous nous trouvâmes au sommet d'une montagne haute de 1160 mètres. Avant de descendre sur le flanc opposé, je fis faire halte à tout mon monde, et j'allumai ma pipe.

Quel phénomène étrange se passa-t-il alors? Je ne puis l'expliquer. Toujours est-il que, lorsque je voulus donner le signal du départ, je n'y voyais plus du tout de l'œil gauche : j'eus beau frotter mes paupières et les humecter, rien n'y fit. En fermant l'œil droit et en laissant le gauche ouvert, j'étais enseveli dans une obscurité profonde : j'avais complètement perdu l'usage de la vue de ce côté-là. Affligé de cette cécité partielle, je pus cependant atteindre la rive d'un petit cours d'eau situé à une heure de distance, et auprès duquel nous établîmes notre campement pour la nuit. J'attribue cet accident à un séjour trop prolongé au milieu des terrains marécageux qui avoisinent le Tanganika. Je n'ai pourtant jamais couché en plein air sans m'être préalablement enveloppé de ma couverture de laine; j'ai passé, il est vrai, de nombreux marigots fangeux, mais le soleil avait bientôt fait de me sécher : ce n'est donc pas pour ces seuls motifs que je suis devenu borgne.

[1] C'était la première fois que nous constations pareille chose en Afrique. Jusqu'à ce jour, nous avions toujours pu suivre une trace quelconque frayée dans la brousse; mais pendant cette marche, nous ne vîmes aucun sentier.

Ces cas sont d'ailleurs très fréquents sur les bords du Tanganika [1], et les voyageurs blancs qui ont parcouru ces parages, ont été souvent à même d'en faire la triste expérience, heureux encore quand les conséquences n'ont pas été aussi désastreuses que pour moi [2]. Après tout, ai-je bien le droit de me plaindre d'avoir perdu un œil dans ma traversée d'Afrique, lorsque mon cher compagnon Émile y a laissé la vie?

A peine au camp, je recevais, en plein Pori, une *lettre portant mon adresse :* elle venait des missionnaires anglais de Niomkolo, qui, me sachant en ces parages, s'empressaient de m'offrir l'hospitalité.

Comme je la lus et la relus, cette lettre! C'est si bon, de savoir que quelqu'un pense à vous et que vous n'êtes pas oublié! Mais, pour comprendre ces sensations-là, il faut être privé de nouvelles, comme je l'étais, depuis dix mois.

Je répondis sur-le-champ à M. Carson, et je remis ma lettre à l'envoyé, qui, gravissant la montagne, regagna le même jour le Tanganika, qu'il devait traverser en pirogue. Il me proposa de le suivre : c'eût été certes m'éviter une bien grande fatigue; mais malgré cette offre alléchante, je refusai. Moi parti, mes hommes se débanderaient peut-être et se sauveraient; ils pouvaient avoir des velléités de pillage; et puis, l'idée d'abandonner, même pour quelques jours, ma petite troupe me semblait inacceptable. Je restai donc parmi mes hommes.

Le 11 août, nous partons, dès six heures du matin, dans

---

[1] A la suite d'une insolation, sur les bords du Tanganika, l'explorateur Debaize devint presque complètement aveugle.

[2] A mon arrivée en France, j'ai consulté le Dr Badal, de Bordeaux, qui, après un sérieux examen de mon œil malade, a attribué au surmenage l'amaurose produite. Ses conclusions n'ont été rien moins que rassurantes, et voici du reste ses propres paroles : « La gravité des lésions observées dans l'œil gauche de M. Trivier laissent malheureusement peu d'espoir d'arriver à une guérison complète. »

la direction du Sud-Est. Après avoir gravi sept petites chaînes de montagnes qui nous font atteindre un haut plateau de 1560 mètres, nous allons camper près d'un ruisseau qui possède juste assez d'eau pour nous désaltérer. Quel pays admirable! quelle riante perspective du haut de ces crêtes boisées! A nos pieds se déroulaient de véritables paysages de la Suisse, mais d'une Suisse sans glaciers, d'une Suisse sans chalets ni troupeaux. Quels délicieux et féeriques sujets un peintre eût trouvés là! quels sites séduisants pour un ami de la belle nature!

Le lendemain — toujours par cette altitude de 1560 mètres — en traversant une forêt, notre attention fut attirée par les battements d'ailes d'un oiseau de petite taille qui voltigeait verticalement au-dessus de nos têtes en faisant entendre un cri répété. Nous le suivîmes, et à quatre pas de la route, nous le vîmes se poser sur la cime d'un gros arbre. Nous comprîmes son avertissement : son rôle était terminé, le nôtre allait commencer.

Regardant en l'air, nous vîmes au haut du tronc un essaim d'abeilles bourdonnant près d'une ruche. Nous entourâmes l'arbre de feuilles et de branches sèches, auxquelles nous mîmes le feu; puis nous y ajoutâmes quelques rameaux de bois vert, afin de produire de la fumée. Lorsque les hyménoptères eurent disparu, un homme muni d'un tison enflammé grimpa jusqu'à la ruche, dans laquelle il plongea son flambeau résineux. Mais, malgré toutes ces précautions, il n'en fut pas moins cruellement piqué par quelques retardataires affolées, ce qui du reste ne l'empêcha pas de nous faire passer trois rayons dorés que nous nous empressâmes de savourer. Nous fîmes une bonne part à notre petit guide ailé; puis, notre régal terminé, nous continuâmes notre route, en suçant encore les alvéoles naguère pleines d'un miel qui, pour n'être ni de Narbonne ni du mont Hymette, n'en était pas moins excellent.

Deux heures plus tard, nous arrivions près d'un charmant ruisseau, affluent du Tanganika.

Le 13 août, nous sommes toujours par 1600 mètres d'altitude; aussi les nuits s'en ressentent-elles; et malgré deux chemises de laine et une épaisse couverture, malgré la fermeture hermétique de ma tente, à partir de deux heures du matin il m'est impossible de dormir, tant j'ai froid, et je me vois forcé de me réfugier auprès des grands feux entretenus pendant toute la nuit par mes hommes. Bien réchauffé, je reviens me coucher; mais c'est en vain que j'appelle le sommeil, mes paupières restent obstinément ouvertes. Aussi est-ce avec une réelle satisfaction que je vois poindre le jour et que j'entends donner le signal du départ. Le temps de déjeuner en courant, d'inspecter les colis à la hâte, de vérifier la présence de tous nos bagages, et en avant!

A onze heures, nous pûmes apercevoir l'extrémité Sud du Tanganika, mais de quelle hauteur! 700 mètres à descendre à pic, par un véritable sentier de chèvres! Les rochers ont tout envahi, et c'est sur des pierres désagrégées que nous devons avancer. Je plains mes porteurs, qui, pieds nus et chargés de leurs fardeaux, vont entreprendre cette périlleuse descente. Après quelques chutes sans gravité, à une heure le mauvais pas était franchi, et nous arrivions à l'embouchure de la rivière de *Pambété*, où, le 31 mars 1868, Livingstone vit les eaux du Tanganika pour la première fois.

En peu de temps, nos tentes furent dressées au milieu des massifs épineux qui poussent sur le sable de la plage. Plusieurs noirs allèrent couper du bois pour faire chauffer les aliments; quant aux autres, ils se dirigeaient vers le lac afin d'y puiser de l'eau, lorsque des indigènes leur firent observer que celle de la rivière valait beaucoup mieux. En effet, l'eau du Tanganika, bien qu'elle nous ait toujours désaltérés tant bien que mal, a un goût saumâtre assez pro-

noncé, et les riverains n'en boivent que lorsque celle des ruisseaux de la montagne leur fait défaut.

Au coucher du soleil, trois hippopotames descendirent à terre, suivant leur habitude; mais, gênés sans doute par notre présence, ils se portèrent à l'est de notre campement. Mon laptot Ali, que la perspective de faire parler la poudre transporte d'aise à l'avance, vient alors me demander l'autorisation de pourchasser les amphibies, ce que je lui accorde volontiers, mais sans grand espoir de le voir revenir victorieux, car il faut être un véritable Nemrod pour arriver à tuer semblable gibier et à trouver du premier coup d'œil le point vulnérable par lequel on peut en avoir raison.

Ali partit donc. Quelques instants après, j'entendais au loin trois coups de feu, régulièrement espacés, et je voyais revenir tout radieux mon laptot, qui, dans son langage, m'assurait qu'il avait grièvement blessé « un des popotames ».

— Toutes mes balles sont tombées sur sa tête, me dit-il, et pour sûr il n'ira pas loin.

Je mis ces paroles sur le compte de la vantardise, et sans plus m'occuper de lui, je regagnai ma tente.

Le lendemain, au matin, nous allions partir, lorsque de nombreuses traînées de sang sur la plage attirèrent notre attention. Nous les suivîmes : elles se dirigeaient en droite ligne vers le lac, et, à peu de distance du rivage, nous aperçûmes, couché sur le flanc, un énorme pachyderme qui paraissait mort. Immédiatement, ce fut un feu roulant de la part de tout mon monde. J'eus beau dire aux uns et aux autres qu'il ne fallait pas rester désarmé, et que, si l'animal n'était que blessé, il ne se ferait pas faute de courir sur eux, ma voix ne fut pas écoutée, et je dus attendre, impassible, la fin de la fusillade. De nouveau atteint par les balles, l'hippopotame se rapprocha de terre : ce fut dès lors une débandade générale. A part mes laptots que je suivais de

l'œil, tous ces farouches guerriers prirent instantanément la fuite.

Se mettant bravement à l'eau, mes deux soldats parvinrent à donner le coup de grâce au pauvre animal, qui, cette fois, tomba pour ne plus se relever. On lui attacha une corde autour de la tête, et il fut ainsi traîné sur la grève. Quelle aubaine! quelle curée pour des gens habitués aux privations! Une bande de corbeaux s'abattant sur un cadavre, un troupeau de hyènes acharnées lâchées au milieu d'un charnier, n'eussent pas mieux et plus vite travaillé!

Nous laissâmes une vingtaine d'hommes continuer leur œuvre de dépècement, et nous partîmes en longeant la plage.

A dix heures, nous arrivions à la mission anglaise de *Niomkolo,* où je retrouvai M. et Mme Swann [1], de l'île Kavala, le Dr Mather et le mécanicien M. Carson, qui, depuis trois années, apprenait aux indigènes à travailler le fer. Tous ces Européens, Anglais et Écossais, appartenaient à la Société de Londres.

La réception fut des plus cordiales, et je donnai à mes hôtes toute la journée du lendemain pour leur permettre de faire leur courrier. Je serais bien resté davantage, mais je n'étais pas sûr de mes hommes, et je désirais arriver au plus vite à Fouambo, autre station évangélique située à deux jours de marche vers le Sud-Est.

Ce même jour, le sultan de Kahounda, qui a sa résidence à l'embouchure du Kafou, arriva, suivi d'une nombreuse troupe d'esclaves armés. Il venait prier les missionnaires anglais de lui donner leur appui dans le règlement d'un palabre avec les commerçants écossais établis sur les bords du Nyassa.

---

[1] Le missionnaire Swann, dont il est question ici, est le même que rencontrait, en novembre 1882, notre compatriote M. Victor Giraud, à son retour du lac Moëro.

Dès leur arrivée à Karonga, ces négociants furent assaillis par les Arabes, qui, se considérant comme les seuls maîtres du pays, voulurent leur imposer une redevance annuelle et telle que la leur payaient les indigènes. Les Anglais protestèrent à coups de fusil, et ils repoussèrent les Arabes. Ce que voyant, ces derniers revinrent en plus grand nombre. Les Anglo-Saxons jouèrent alors du canon, s'allièrent aux habitants du pays, et cet état de guerre durait depuis quelque temps déjà, lorsque j'arrivai à Niomkolo. Vainqueurs, les Arabes ravageaient tout le pays; obligés de se retirer devant les indigènes conduits par des blancs, ils battaient en retraite, brûlant et pillant tout sur leur passage. Or, ces hauts faits de guerre avaient lieu sur le territoire que Kahounda revendiquait comme sien.

« Par suite de cet état d'hostilités continuelles, disait-il, rien ne vient dans le pays, et j'en suis réduit à la plus profonde misère. »

En désespoir de cause, il était venu à Niomkolo, pensant que les missionnaires auraient le pouvoir de décider leurs compatriotes à faire la paix.

Ayant vu mes armes, et me sachant Français, Kahounda me demanda si je pouvais lui céder quelques cartouches de fusil Gras. Je me déclarai prêt à lui rendre ce service avec plaisir, mais je lui fis observer que, pour se servir de mes munitions, il fallait une arme spéciale, une arme sortie des manufactures du gouvernement français.

— Une arme, me dit-il, une arme française, mais j'en ai quelques-unes, et tu vas les voir, ajouta-t-il en donnant un ordre en arabe à l'un des siens.

Je m'attendais à voir quelques-uns de ces fusils à pierre ou à capsule dont on se servait en 1815; mais mon étonnement fut grand quand je le vis me présenter de belles et bonnes armes de mon pays, des fusils modernes sur lesquels je pus lire ces mots gravés sur le canon : *Manufacture de*

Tulle, M^le 1874. Je voulus connaître la provenance de ces armes, et, grâce à M. Swann, voici ce que j'appris :

En 1882-1883, M. Giraud, enseigne de vaisseau, explorait ces parages, se dirigeant vers la Louapoula (Congo). Arrivé à Kazembé, au sud du lac Moëro, il fut arrêté par le chef, qui s'opposa pendant de longs jours à son départ. Kahounda m'assura même que M. Giraud avait été incarcéré durant quelque temps.

— Vends-moi tes armes et tes tissus, lui disait sans cesse le chef; j'ai des esclaves et de l'ivoire, prends-les en paiement.

L'officier français répondait invariablement par un refus des plus énergiques, assurant Kazembé qu'il était venu pour voir et non pour faire du commerce. Enfin, un beau jour, sa captivité prit fin, mais ses provisions et ses armes avaient disparu.

— Tu n'as voulu me vendre ni tes étoffes ni tes armes, lui aurait dit Kazembé, eh bien! je les ai prises; voilà mon ivoire.

Et c'est ce même ivoire que, plus tard, M. Giraud proposait à M. Swann en échange de tissus pouvant lui permettre de continuer son voyage. Et ce serait de ce même chef Kazembé que Kahounda tiendrait les armes qu'il m'a montrées.

Tel est le récit qui me fut fait à Niomkolo.

Le 16 août, je pensais pouvoir prendre congé de mes hôtes, mais mes askaris en avaient décidé autrement: trouvant sans doute que vingt-quatre heures de repos ne suffisaient pas après cinq jours de marche, mes défenseurs indigènes avaient jugé à propos de se sauver pendant la nuit jusqu'au village le plus proche, de sorte que lorsque, à six heures, j'appelai mon guide, il m'annonça que tous mes hommes s'étaient enfuis.

Je voulais partir quand même, puisque les porteurs me

restaient, mais ces pauvres diables s'y refusèrent énergiquement, dans la crainte d'être attaqués et tués par les maraudeurs. Force me fut donc de demeurer encore un jour sur les bords du Tanganika.

A midi, le palabre avec Kahounda était réglé : les missionnaires écrivaient aux Anglais du Nyassa, et l'on profitait de mon départ pour expédier la lettre à destination. Kahounda demandait purement et simplement la paix.

La réponse ne pouvant être connue que dans un mois, il devait regagner son village pour ne revenir à Niomkolo qu'à l'époque déterminée.

Le 17 août, nous nous séparâmes enfin de nos hôtes. Au bout d'une heure, force nous fut de revenir sur nos pas, la direction que nous avions prise n'étant pas la bonne. Un second guide — j'en avais trois — ne fut pas plus heureux que le premier, et je dus montrer à ces sauvages, ma boussole en main, que nous devions, pour arriver à notre but, nous diriger dans la direction du soleil levant.

Après plusieurs tentatives infructueuses, nous réussîmes enfin à sortir de cette impasse, et à onze heures nous étions campés tout auprès d'une petite rivière qui, à certains endroits, disparaissait sous terre, pour reparaître quelques kilomètres plus loin.

C'est du reste ainsi, d'après ce que m'a dit Tippo-Tib lui-même, que se comporte la Loukouga à partir du village de Makalumbi, et c'est un des principaux motifs qu'il a allégués pour m'empêcher d'entreprendre l'exploration de la rivière inconnue.

« Pour toi et tes bagages, me disait-il, il te faudrait au moins deux canots démontables, non seulement à cause des cataractes, mais encore *parce qu'à certains endroits la Loukouga disparaît sous terre.* »

Le lit de notre ruisseau était littéralement obstrué par de

gros cailloux, entre lesquels l'eau se frayait passage. Les branches d'arbre, les bois flottant à la surface et les feuilles mortes s'étaient accumulés sur ces rochers et avec le temps s'étaient transformés en humus. La chaleur du soleil n'avait pas tardé à faire gonfler cette terre végétale, pendant qu'à 50 ou 60 centimètres plus bas, les eaux s'écoulaient selon leur pente naturelle.

L'étape du 18 fut fort longue, et ce n'est guère qu'à deux heures que nous nous arrêtâmes, près du village de *Zombé*.

Le chef vint nous rendre visite; mais lorsque nous nous présentâmes à l'entrée du village, nous trouvâmes nombre de gens armés qui nous interdirent le passage, du moins jusqu'à la venue du chef. Ce personnage arriva bientôt et nous indiqua un endroit en rase campagne où nous pouvions camper. Quant à pénétrer chez lui, il n'en fut pas un seul instant question : il craignait sans doute les vols que mes hommes n'eussent pas manqué de commettre.

Le 19 août, à midi, après nous être égarés cinq ou six fois, nous arrivions à la mission anglaise de Fouambo; mais à 4 kilomètres de ce point, il nous avait fallu passer par des plateaux élevés de 1750 mètres : ce fut la plus grande hauteur atteinte pendant toute ma traversée d'Afrique. Il ventait grande brise, et la température était réellement froide. Le Fouambo anglais lui-même est situé à 1620 mètres d'altitude, et dans les habitations des missionnaires j'ai vu, chose incroyable dans cette partie de l'Afrique, des simulacres de cheminées, où matin et soir on faisait un bon feu, ce qui n'était nullement désagréable [1].

Mes observations de nuit à l'aide de mon thermomètre m'ont donné 9 degrés au-dessus de zéro comme minimum de température. Le maximum du jour, à trois heures de

[1] Il m'était alors impossible de rester devant ces feux; l'impression que je ressentais sur mon œil malade était des plus pénibles et me forçait à la retraite.

l'après-midi, est allé à 21 degrés. Nous qui nous étions vêtus simplement, en prévision de la grande chaleur, nous trouvions un peu brusque ce changement de température; aussi mes laptots ne bougeaient-ils pas du coin des feux qu'ils entretenaient nuit et jour.

Le 20 août au matin, on m'annonça la fuite de dix de nos porteurs. Je m'informai du motif qui avait pu pousser ces gens à nous abandonner, et j'appris que toutes les populations que nous avions à traverser jusqu'au Nyassa prennent pour des Arabes tous ceux qui parlent le souhahili, les traitent par conséquent en ennemis et tirent sur eux sans la moindre hésitation.

L'origine de cette haine vient de ce que les Arabes, qui généralement ne s'expriment qu'en souhahili — du moins dans cette région — ont voulu envahir le pays et imposer un tribut aux populations indigènes. De plus, ils ont cherché à accaparer tout le commerce de la contrée et à obliger ces mêmes indigènes à leur vendre l'ivoire aux prix fixés par eux.

Trouvant ces prétentions par trop vexatoires, les naturels se sont alliés aux Anglais du Nyassa qu'ils savaient ennemis des Arabes, et peu à peu ils ont refoulé à l'ouest de leur territoire les hordes envahissantes. Vaincus, les Arabes ont demandé la paix, que leur a promise M. Monteith, chef des établissements écossais de Karonga (Nyassa), à la condition qu'ils disparaîtraient du pays.

A mon arrivée à Fouambo, les affaires en étaient là; mais si les hostilités entre Arabes et indigènes sont momentanément suspendues, il n'en est pas moins vrai que le passage à travers le territoire de l'une des nations belligérantes est absolument interdit à l'autre; et comme il nous fallait traverser le Mamboué et l'Outchoungou, mes hommes ont eu peur pour leur liberté : de là, sans aucun doute, le motif de leur fuite.

Le 21, au matin, Moueni — c'était le troisième Arabe de ce nom qui me servait de guide — vint m'annoncer le départ des soldats qui m'avaient été donnés par Téréka pour me protéger. Allons, décidément, la débandade est complète : hier, dix hommes [1], aujourd'hui les soldats; le reste sans doute demain, d'autant plus que ce reste se compose de onze enfants qui portent mes bagages et mes provisions.

Mon guide Moueni — qui m'avait suivi depuis Itaoua — m'expliqua que les indigènes s'opposaient formellement à leur passage.

— « Nous ne ferons aucun mal aux blancs, disaient-ils, » car nous sommes leurs alliés, et tant qu'ils seront avec » vous, vous n'aurez rien à craindre; mais, au retour, per- » sonne ne passera. »

A dix heures, ce même jour, mes porteurs vinrent me trouver, et ils me déclarèrent ne pas vouloir aller plus loin. Je n'insistai pas, et demeurai seul avec mes deux laptots et mon compagnon Émile. A quoi m'eût servi en effet d'essayer de les contraindre à ne pas me quitter? Ils se seraient fait tuer sur place plutôt que de faire un pas en avant.

Après avoir froidement envisagé la situation, je fis prix avec quatre hommes de la région pour porter une lettre au Nyassa, afin d'engager les vingt porteurs dont j'avais besoin pour conduire mes bagages et remplacer les déserteurs. A Fouambo, j'aurais bien pu trouver le personnel nécessaire, mais il n'eût consenti à m'accompagner que pendant deux jours au plus : à quarante-huit heures de là, il m'eût abandonné en plein pays inconnu, dans une contrée dont j'ignorais la langue, car depuis Niomkolo, le souhahili a fait place au tchinyangia, et il m'eût fallu me livrer de

[1] Ces dix hommes ne faisaient pas partie de ma troupe : ils s'étaient joints à moi à Rouemba, pour gagner le Mamboué; mais ils ne m'appartenaient en aucune façon. Ils venaient du côté du lac Moëro avec des provisions de sel destinées à l'achat d'esclaves.

nouveau à un embauchage fort difficile et fort coûteux. Pour tous ces motifs, j'ai préféré envoyer au Nyassa : c'est un mois à attendre, c'est vrai; mais ce temps-là ne sera pas perdu, car tout autour de moi j'ai beaucoup à voir et à étudier.

Donc, le 22 août, toute ma troupe de Rouemba a repris la route du Nord, et nous restons livrés à nous-mêmes. Mon guide Moueni, ayant pris l'engagement de me conduire au Nyassa, voulait bien rester avec moi afin de tenir sa promesse, mais je m'opposai à cet inutile sacrifice : je le relevai de sa parole et le congédiai, en expliquant à Roumariza, dans une lettre, les motifs du départ de ses hommes. Pauvres gens! qui sait s'ils n'ont pas eu à payer de leur tête ce moment de panique!

A Fouambo, nous prenons possession d'une maison inhabitée, et nous nous y installons de notre mieux. Comme d'habitude, mes hommes font la cuisine en plein air, et de mon côté je continue mes observations de toutes sortes, en appuyant plus spécialement sur les notes ethnographiques.

Décidément le pays s'anglicanise, et la charte royale[1] que l'on prétend avoir été gracieusement octroyée pour la reconnaissance de la Compagnie des Lacs africains n'aura pas été donnée en vain. Tous les indigènes qui me rencontrent me saluent, du plus loin qu'ils m'aperçoivent, du *good morning* anglo-saxon. Que ce soit le matin ou le soir, peu leur importe, c'est toujours *good morning*. Ce qu'ils désirent me montrer, ces braves noirs, c'est qu'ils savent parler « ma langue »; car il est entendu là-bas que tous les blancs s'expriment et ne peuvent s'exprimer qu'en anglais! Un peu plus loin, au Nyassa, ce sera différent.

---

1 A Karonga le directeur anglais m'a dit avoir en main cette charte royale et le consul de Zanzibar m'a assuré que rien de pareil n'avait été accordé. Depuis l'accord anglo-allemand cette charte est inutile pour Karonga, puisque le pays est aujourd'hui entre les mains des Allemands.

Bien qu'elle se fasse sans bruit et dans l'ombre, l'annexion anglaise n'en est pas moins effective, et peu à peu elle s'étendra jusqu'au Tanganika. Il n'est pas besoin d'une grande clairvoyance pour le constater.

L'occupation blanche, tel est, je l'ai dit, le seul moyen rationnel d'abolir la traite. En pénétrant dans le centre de l'Afrique les Européens apporteront avec eux tous les éléments d'une civilisation envahissante : et plus ils seront nombreux, plus les appétits deviendront féroces, plus vite aussi se produira la transformation de ce pays. Loin de considérer d'un œil jaloux les empiètements étrangers sur la côte et dans l'intérieur, j'applaudis des deux mains à cette politique aventureuse qui sacrifie hommes et millions dans le seul but d'affranchir des noirs.

Personne n'ignore en effet que la seule marchandise de l'Afrique ayant une certaine valeur, la seule qui soit capable de supporter les énormes frais d'un transport jusqu'à la côte, c'est l'ivoire. Or, à force de tuer des éléphants, le stock finira par s'amoindrir d'abord, puis par disparaître. Que restera-t-il alors à exploiter? Peut-être, dans une certaine proportion, les produits du sol, et encore! En admettant même que l'on en trouve en quantité suffisante, ceux-ci ne pourront être consommés que sur place, en raison du prix de transport jusqu'à la mer. Ce ne peut donc être, je le répète, que la question humanitaire qui justifie à l'heure actuelle la marche des Anglais et des Allemands vers cet intérieur africain où l'on voit tant d'ambitions se donner aujourd'hui carrière.

Et c'est là-dessus que je compte; c'est à cette noble émulation des peuples blancs du Nord que l'humanité devra certainement la libération d'un territoire où les hommes sont encore considérés comme des bêtes de somme. L'État du Congo est malheureusement trop faible, trop impuissant et n'a pas les ressources nécessaires pour s'opposer

à l'envahissement des Ouaembas, hordes pillardes dont le territoire longe la voie Stevenson, qui aboutit au Nyassa; mais les Anglais d'un côté et les Allemands de l'autre en auront vite raison.

La contrée du Mamboué contraste essentiellement avec celles que j'ai parcourues jusqu'à ce jour : mœurs, coutumes, langage, tout y est différent. En général, les indigènes n'ont qu'une femme; pourtant, les chefs des villages se donnent le luxe de plusieurs épouses.

Épouses! Peut-être n'est-ce pas là le véritable mot à employer, car c'est la première en titre qui seule peut revendiquer ce nom : les autres ne sont guère que des esclaves.

Au lieu de rester dans son village pour flâner, fumer et bavarder, l'homme du Mamboué s'occupe des travaux des champs : c'est lui qui pioche la terre et élève les petits mamelons où il sème ses graines. La femme, elle, demeure à la case, afin de piler le mil, le maïs, et les diverses céréales qui forment le fond de la nourriture. En voyage, si la femme porte son enfant sur le dos, c'est l'homme qui se charge du transport des denrées. En somme, dans le Mamboué, le sort des femmes est de beaucoup préférable à celui des naturelles du Congo, du Manyéma et de l'Ouboudjou.

Dans les autres tribus, lorsqu'un meurtre a été commis, l'assassin peut s'acquitter envers la famille de la victime en lui payant une certaine redevance. Au Mamboué, il n'en est plus de même : là, le sang réclame du sang, quand bien même la mort est le résultat d'un accident involontaire; c'est une sorte de vendetta, qui ne s'éteint qu'avec la disparition de l'un des membres de la famille du meurtrier. Si un homme en a blessé un autre, et si l'assassin parvient à échapper, soit par la fuite, soit par la mort, aux recherches de son adversaire, la vengeance de la famille offensée poursuit un des membres présents, et elle ne sera satisfaite qu'autant qu'il y aura du sang répandu.

La température du pays Mamboué est relativement froide, et sur ces hauts plateaux la brise règne constamment. Le pays est sain et fertile, et je crois que nos céréales d'Europe y pousseraient sans difficulté. Grâce à cette température, due surtout à l'élévation du sol, les missionnaires récoltent une partie de nos légumes européens. Les choux y viennent bien, les tomates sauvages poussent en plein champ, et si elles n'atteignent pas la grosseur de celles de nos pays, elles n'en ont pas moins le même goût acidulé. La patate douce, dont on se lasse si facilement, a déjà perdu de sa saveur sucrée et se rapproche beaucoup de notre pomme de terre. Un autre tubercule (le *nimboa,* en langage du pays) croît à profusion à l'état sauvage et sert surtout à l'alimentation des indigènes : je lui ai trouvé un goût fort amer. Pour le rendre comestible, il faut enlever la peau jaune foncé qui entoure la pulpe; autrement ce fruit de la terre n'est pas mangeable.

Les troupeaux de chèvres et de vaches sont nombreux dans les villages environnants. En général les habitants gardent le lait pour eux, soit pour le faire cailler, soit pour en fabriquer une sorte de beurre qu'ils obtiennent en le battant dans une baratte des plus primitives.

Si un jour le trop plein de l'Europe se décide à émigrer vers l'Afrique, c'est assurément vers le plateau de Fouambo qu'il devra se diriger. Mais qu'y viendrait faire aujourd'hui l'Européen? Sans doute, par son travail, il arriverait facilement à se nourrir ; et après? que ferait-il du surcroît de ses récoltes? Est-ce que le Mamboué n'est pas au centre de l'Afrique? Est-ce que, pour y parvenir, il ne faut pas dépenser des sommes relativement élevées?

Bien que le pays soit propre à la culture, bien qu'il ne s'y rencontre aucune de ces épidémies qui déciment les blancs établis à la côte, le Mamboué, pour le moment, n'est accessible qu'aux chasseurs d'ivoire. Toute autre marchandise n'y donnerait aucun rendement.

A Fouambo, se trouvaient deux missionnaires de la Société de Londres et un missionnaire noir de la Jamaïque. Les missionnaires blancs étaient MM. R. S. Wright et Jones : ce dernier, marié, avait sa femme avec lui. Le Dr Mather, que j'avais rencontré à Kavala quelques mois auparavant, appartenait aussi à la station de Fouambo; mais, pour les motifs énoncés ci-dessus, il se trouvait alors à Niomkolo.

Bien qu'ils aient monté leur école sur un pied tout à fait sérieux, les Anglais auront de la peine à amener les enfants indigènes à la fréquenter, car les parents considèrent comme absolument inutile le temps passé à s'instruire, et ils exigent un salaire rémunérateur. Afin de tourner la difficulté, qui finirait par devenir fort coûteuse, les Anglais ont pris pour leurs travaux d'intérieur de jeunes indigènes de douze à dix-huit ans, et ils leur imposent deux heures de classe par jour. De la sorte, cette jeune génération se verra naturellement amenée à accepter l'annexion anglaise lorsque celle-ci se démasquera au grand jour, ce qui ne tardera guère, on peut en être certain [1].

Plusieurs de ces enfants servent aux besoins domestiques, d'autres vont couper du bois ou bien travaillent à faire des routes. Un de ceux-ci ayant besoin de terre pour combler les ornières du dernier hiver, alla en prendre sous mes yeux à une de ces éminences que j'ai signalées comme atteignant jusqu'à 6 mètres de hauteur et du sommet desquelles surgissent de gros bouquets d'arbres. Quelques jours plus tard, étant allé moi-même me promener de ce côté, je fus fort étonné de ne voir dans ce cône, que j'avais pris tout d'abord pour une termitière, ni cellules, ni insectes : le sommet en était très compact, et la cohésion des parcelles de terre était telle qu'il fallait la pioche pour les détacher. Dans

[1] Ces dernières lignes étaient écrites en août 1889. L'accord anglo-allemand de juillet 1890 en a décidé autrement, mais ce que j'avançais était vrai à ce moment.

l'intérieur se trouvaient encastrées de petites pierres faisant corps avec le reste. Quant aux arbres qui surmontaient le faîte, leurs racines n'aboutissaient point au sol, mais s'étendaient seulement à fleur de terre de tous les côtés.

D'où proviennent ces hauteurs isolées de l'Itaoua et du Mamboué? Qui les a construites, puisque ce ne sont pas les termites? Et les pierres trouvées, qui peut les avoir portées là?

Si ces soulèvements de terrain avaient été l'œuvre de ces névroptères, ils auraient certainement laissé des traces de leur passage. Enfin, les termitières habitées, telles que celles du Manyéma, ne dépassent guère 2 ou 3 mètres; celles de notre Congo sont plus petites : en général, elles n'ont qu'un mètre d'élévation. Quant à ces amas de terre, ces grandes constructions dont je viens de parler, qui se dressent par centaines au milieu de la campagne, j'ai renouvelé l'expérience sur quatre d'entre elles, et nulle part je n'ai trouvé trace d'insectes.

30 août. — Une lettre venue des bords du Nyassa nous avise de la reprise des hostilités avec les Arabes. Décidément les Anglais veulent en finir, et paraissent décidés à mener les choses rondement, car on leur annonce un renfort de 20 hommes, 1500 livres de poudre, deux cents sniders, des canons, etc. Le capitaine Lugard est en Angleterre et il a déjà dû pressentir lord Salisbury sur les intentions du gouvernement britannique. J'ignore ce qu'a pu dire M. Lugard au président du Conseil du Royaume-Uni, mais voici, je crois, comment il aurait pu s'exprimer :

« Nous sommes prêts, le pays nous est acquis, les indigènes sont nos alliés naturels, et ils détestent cordialement les Arabes, qui sont la plaie du pays; eux seuls, en effet, empêchent l'abolition de l'esclavage et s'opposent à notre marche en avant. Qu'on nous accorde notre charte royale, et avant peu le pavillon anglais flottera du Nyassa au Tan-

ganika! Nous dans le Sud, l'*East african* partant de la côte orientale et rejoignant le Victoria, Stanley opérant dans l'Ouganda, toute issue sera barrée aux acheteurs d'esclaves, ils n'auront plus que le chemin du Congo pour écouler leurs marchandises. Sans compter qu'en procédant ainsi nous pénétrons dans le Soudan égyptien et que, par cela même, nous avons les sources du Nil. »

Si M. Lugard a parlé ainsi, il a eu raison en affirmant que, du Nyassa au Tanganika, le pays est tout disposé à se donner à l'Angleterre.

Dans l'intérêt de mon pays, je serai toujours contre une politique coloniale sans but, contre une politique qui dépense sans perspective d'aucun rapport, mais j'approuve fort les autres nations qui, ne pouvant contenir leurs habitants, cherchent au dehors la place qui leur manque chez eux. En se créant des colonies, l'Allemagne garde sous son pavillon des sujets qu'elle perdrait certainement s'ils se rendaient aux États-Unis, où ils sont déjà en très grand nombre.

Quant à l'Angleterre, sa population s'accroît chaque jour de mille personnes environ, venues du dehors, car la main-d'œuvre se paie relativement cher de l'autre côté du détroit. Au lieu de gagner deux ou trois marks comme en Allemagne, le véritable ouvrier peut prétendre jusqu'à 6 shillings (7 fr. 50) par jour dans les chantiers de la Clyde ou de la Tyne. L'ouvrier allemand est plus malléable que l'anglais : habitué au joug, il n'a ni libre arbitre ni volonté; aussi, peu à peu efface-t-il celui-ci, qui, habitué à un genre de vie et de nourriture auxquels il ne peut plus prétendre, est obligé de s'expatrier.

Le besoin de coloniser est aussi naturel au lion britannique que le besoin de respirer.

Le système colonial anglais est loin d'être onéreux pour la mère-patrie qui, dans les premiers temps, s'occupe fort peu de ses enfants du large.

« Vous voulez fonder une colonie, dit-on aux émigrants, eh bien! fondez-la! ce soin vous regarde. Quant à nous, gouvernement, nous n'avons pas à nous en préoccuper. »

Mais du jour où la colonie est prospère, du jour où l'on s'aperçoit qu'elle rend, on dit aux citoyens :

« Instituez-vous en garde civique pour votre sûreté personnelle, faites des lois, ayez un gouvernement à vous; peu nous importe, pourvu que vous reconnaissiez notre suzeraineté. Le seul fonctionnaire que nous vous donnerons sera un gouverneur qui, ainsi que tous les citoyens, sera soumis aux lois. Il devra respecter les décisions de votre Congrès, de celui que vous aurez nommé vous-mêmes volontairement. Vous aurez votre douane établie par vous, vous taxerez vos impôts; en un mot, vous serez vos seuls maîtres; à vous d'agir. »

C'est de cette façon que se sont fondés les gouvernements australien, canadien et tant d'autres.

Notre politique coloniale diffère beaucoup du système anglais, on en conviendra; aussi est-elle sensiblement plus coûteuse.

5 septembre. — M. Jones, l'un des missionnaires de la station de Fouambo, m'a demandé quel était mon avis sur l'existence du lac Roukouha, dit encore lac Hikoua ou Léopold. D'après certaines cartes européennes, ce lac ne serait qu'à trois jours de marche d'ici, dans la direction du Nord-Est. Existe-t-il, n'existe-t-il pas? Là est la question. N'est-ce pas plutôt une vaste dépression de terrain, une immense cuvette remplie par les eaux du ciel à l'époque des grandes pluies, et absolument à sec pendant l'autre saison? Pour moi, sans vouloir nier de parti pris l'existence du Roukouha, je trouve assez étrange, extraordinaire même, que les indigènes, qui connaissent à merveille les pays circonvoisins, ne m'aient jamais parlé de ce lac. Ils m'ont cité des

pays situés à vingt jours de marche; ils avaient bien entendu dire qu'il existait deux localités nommées Zanzibar et Bagamoyo; mais pas un n'avait connaissance du lac Léopold.

Autre argument qui me fait encore douter de l'existence de cette nappe d'eau : c'est que, d'après quelques écrivains anglais, elle est réputée salée! S'il en était ainsi, pourquoi donc les missionnaires feraient-ils venir d'Oudjiji le sel nécessaire à leur consommation? Pourquoi les indigènes entreprendraient-ils une longue marche de trente jours pour en apporter du lac Moëro jusque dans le Mamboué?

Le lac Léopold, ou tout au moins quelque chose ressemblant à un lac, peut exister, c'est certain, bien qu'on ne lui connaisse aucun déversoir apparent[1]; mais le seul voyageur qui soit censé l'avoir vu est tellement sujet à caution en matière géographique[2] que, jusqu'à nouvel ordre, il faut classer ce lac parmi les découvertes douteuses.

Si les rapports des indigènes l'avaient mentionné, même sous une forme dubitative, s'ils avaient dit qu'on *leur a dit* que par delà le Mamboué il existait un lac, et un lac salé surtout, source de richesses pour l'Africain, ils n'auraient pas manqué d'en parler, et soit la mission anglaise de Fouambo, soit les voyageurs qui ont déjà fréquenté ces parages, quelqu'un à coup sûr aurait poussé une pointe vers le Nord-Est.

Bien qu'ils s'en défendent énergiquement, les missionnaires, en outre de leur œuvre évangélique, doivent très certainement travailler sans relâche à étendre la sphère d'action de l'Angleterre dans ces contrées.

Ce n'est pas que je leur en fasse un crime, tant s'en faut : aucun sentiment n'est plus naturel que celui de servir son

---

[1] Si ce déversoir existe, il doit certainement être souterrain.
[2] M. Joseph Thomson.

pays, et à mes yeux c'est même un devoir sacré de tout rapporter à la mère-patrie.

Ce qui me fait avancer une opinion semblable, c'est l'attitude des Anglais du Nyassa qui, confinés sur les bords de ce lac, n'en sortent qu'à de très rares intervalles. Ce ne sont donc pas eux qui peuvent faire dans le Mamboué, à cent lieues de leurs établissements, de la propagande en faveur de l'Angleterre.

Qui a habitué les indigènes de tous les villages voisins à venir chaque matin s'incliner devant moi en me saluant du *good morning* anglo-saxon? Qui leur a appris ces mots, sinon les missionnaires?

Nous aussi, nous avons des missionnaires sur les bords des grands lacs, mais ils se bornent à élever les enfants pour en faire des hommes. Tous les indigènes qui sortent de chez eux savent généralement lire et écrire le français, que du reste ils parlent tous assez correctement. En outre, ils connaissent un métier qui peut les mettre à même de gagner leur vie. Les uns sont maçons, les autres cuisiniers ou tailleurs; d'autres donnent la préférence à la forge ou aux travaux de charpenterie; bref, avant d'essayer d'en faire des Français, on veut en faire des hommes honnêtes et travailleurs. Les visées des missionnaires anglais tendent évidemment vers le même but, bien qu'à Fouambo je n'aie remarqué aucun travail manuel; mais il semble que pour eux la question de pavillon doive tout primer.

11 septembre. — Du haut d'un de ces étranges monticules que j'ai si souvent pris pour des termitières, je viens d'assister à une bataille rangée entre les habitants de deux villages situés à petite distance de chaque côté de la mission. Afin de rassurer les personnes au cœur trop sensible, je me hâte de dire que, de part et d'autre, il y a eu beaucoup de cris poussés contre l'adversaire, mais que pas une goutte de

sang n'a été versée; et la raison pour laquelle il n'y a pas eu plus de morts que de blessés, c'est que la distance séparant les combattants était deux fois trop grande pour la portée de leurs fusils de traite.

Ceci demande une explication.

Naguère encore, les deux villages de Fouambo et de Penza vivaient en bonne intelligence; mais un beau jour, l'ambition mordit au cœur le chef penzanien et l'idée lui vint de dominer Fouambo.

Tout naturellement, le chef de ce dernier village ne voulut pas reconnaître la suprématie de son ami de la veille, et les rapports devinrent forcément tendus.

Le titre de souverain chef comporte bien des privilèges, qui rappellent assez exactement ceux du moyen âge chez nous. Le vassal ou, puisqu'il s'agit de l'Afrique, le chef feudataire, est tenu d'apporter à son seigneur et maître tout le produit de sa chasse. S'il plaît à ce dernier d'en prendre une partie, il ne s'en fait pas faute; sinon le tout est renvoyé au chasseur, qui doit se considérer comme fort heureux d'une pareille libéralité. Le feudataire est tenu d'épouser les querelles de son chef et de lui fournir une partie de ses hommes s'il va en expédition; l'autre contingent garde le village.

Comme on le voit, le titre de chef entraîne de nombreux avantages, sans compter la dîme sur les moissons, qui, elle aussi, a son importance. Donc rien d'étonnant à ce qu'il ait séduit le chef de Penza. Mais, son ex-ami ayant refusé d'accepter une situation subalterne, il n'en avait plus été question. Pendant ce temps, le feu couvait sous les cendres.

Quelques jours auparavant, une bande de maraudeurs vouaouambas, se portant vers le Nord, avait traversé le village de Zombé et profité de l'occasion pour razzier les hommes sans bourse délier. A la première alerte, une partie des habitants s'était réfugiée dans la jungle, mais pas assez

rapidement pour que beaucoup d'entre eux ne tombassent entre les mains des voleurs.

Peu après, des indigènes de Fouambo arrivèrent eux aussi à Zombé; mais ne trouvant au village que des femmes et des enfants, ils emmenèrent plusieurs de ces malheureux en captivité. Malheureusement pour les ravisseurs, il fallait passer par le village de Kisikou, allié à Penza; malheureusement encore, un parti armé de ce chef se trouvait dans les murs de Kisikou : trois hommes de Fouambo furent tués; le reste réussit à s'échapper.

Le 9 septembre, Fouambo prit sa revanche et mit à mort deux hommes d'une petite bande qui traversait le pays neutre. Toutefois, ces massacres isolés ne tirant pas à conséquence et n'avançant en rien les choses, M'kangua, chef de Fouambo, résolut d'en finir d'un seul coup : le 11 septembre au matin, il vint, accompagné de cent guerriers armés, demander de la poudre à la mission anglaise. Mais il eut beau donner toutes sortes de raisons et invoquer son bon droit, il se vit refuser tout subside; M. Jones ne pouvait en effet agir différemment, et il n'eût pas été sage à lui de se déclarer pour l'un des adversaires plutôt que pour l'autre. Malgré le refus qui accueillit sa requête, M'kangua n'en fit pas moins provoquer le village voisin, après quoi il se dirigea vers le point où devait se livrer la bataille.

En regardant passer la petite troupe, je conservai peu d'espoir de voir la fortune se prononcer en faveur de mon fournisseur de vivres : c'était à Fouambo en effet que mes hommes faisaient leurs achats. Des enfants de dix et quinze ans étaient armés d'arbalètes; d'autres, les hommes faits, portaient quelques rares fusils, une vingtaine peut-être en tout; le reste brandissait la hache et le terrible casse-tête. Un pareil armement, on en conviendra, laissait beaucoup à désirer, et, dans de semblables conditions, l'engagement ne pouvait être sérieux.

Bientôt la petite troupe disparut dans les hautes herbes. Escaladant une termitière vide, je me postai à son sommet afin de suivre les manœuvres de l'armée ennemie; mais, elle aussi avait disparu.

Soudain un coup de feu se fit entendre, puis deux, puis trois; et la fusillade devint très serrée : les nuages de fumée, assez espacés les uns des autres, indiquaient clairement que les belligérants guerroyaient en tirailleurs; 400 mètres au moins devaient les séparer, et jamais un fusil de traite, à pierre ou à capsule, n'a porté à cette distance.

En moins de cinq minutes le feu avait cessé, et je crus à l'arrêt des hostilités. Mais bientôt le motif de ce silence momentané me fut expliqué : on était en train de recharger les armes, et, comme de part et d'autre personne n'avait été atteint, cette fois on mit trois balles dans chaque fusil. Ce simulacre de combat qui, continué de la sorte, menaçait de s'éterniser, sans pour cela tourner au tragique, dura près d'une heure et demie et s'espaça de plusieurs pauses afin de permettre de remplacer les balles tirées.

En fin de compte, Penza prit l'offensive, et je voyais le moment où, essayant d'un mouvement tournant, il allait envelopper son ennemi, lorsque celui-ci, déjouant cette savante tactique, s'empressa de regagner son village, dans lequel il se barricada. L'assaut étant impossible pour les indigènes, un peloton des vainqueurs se porta de mon côté.

— Combien de morts, de blessés et de prisonniers? demandai-je à un noir qui s'approchait de moi.

— Aucun, me fut-il répondu.

Deux heures plus tard, je me rendis à Fouambo, et posai la même question à N'kangua.

— Nous n'avons ni morts ni blessés, me répondit le chef avec satisfaction.

— Allons, tant mieux! me dis-je. Voilà au moins une

guerre qui fait aller le commerce et qui n'oblige pas à pleurer les absents!

Mais tout n'était pas fini. Si les gros bataillons s'attribuaient mutuellement la victoire, si la « bataille rangée » n'avait donné ni morts ni blessés, les guerilleros des deux bandes allaient désormais battre le pays, et malheur au premier qui passerait à portée : il serait massacré sans pitié; le soir, il ne reparaîtrait plus à sa case et son absence serait le seul indice de sa mort! En présence d'un semblable malheur, la veuve inconsolable du défunt se lamenterait et regretterait la perte de son époux le temps voulu, et dès qu'elle trouverait preneur, elle se hâterait de convoler en secondes noces.

Bien qu'il n'ait pas le mépris de la mort comme le Chinois ou le Japonais, qui fume sa cigarette en se rendant au poteau d'exécution, le naturel de ces contrées n'implore jamais la pitié de son vainqueur : il sait d'avance qu'il perdrait son temps. Il a joué de son propre mouvement une partie dont l'enjeu était sa tête; il a perdu, il ne lui reste plus qu'à payer. Malgré ce raisonnement que l'indigène doit se faire et qu'il se fait certainement, j'en ai vu plusieurs trembler en présence de l'exécuteur, et je comprenais fort bien l'angoisse qu'ils devaient éprouver!

Le refus opposé par M. Jones à la demande de poudre faite par le chef de Fouambo amena forcément une rupture entre ce village et les missionnaires. Désormais il ne nous fallait plus compter sur ces indigènes pour nous procurer des vivres; désormais, nous n'avions plus rien à espérer de ce côté-là : ni poules, ni œufs, ni patates. Les ordres d'un chef de village sont formels, et, quand il a imposé son *veto,* nul ne se permettrait d'aller contre. Qui sait même si à la faveur d'une nuit bien noire le feu ne prendra pas à la mission? N'est-ce pas pour un motif à peu près semblable que M. Storms a vu son poste de M'pala devenir la proie des

flammes? En quelques heures, les collections entomologiques et les notes ethnographiques de trois années d'études avaient été anéanties!

Tout est supposable en Afrique : les naturels ne vont point encore jusqu'à lutter ouvertement contre les blancs; mais pour être indirectes, leurs attaques n'en sont pas moins réelles.

En Afrique, la situation des missionnaires anglais n'est en rien comparable à celle des nôtres. Le missionnaire français ne reçoit aucune solde, et il se lie pour la vie en prononçant ses vœux. Le missionnaire anglais, lui, est libre comme l'air, et il peut, du jour au lendemain, résilier son engagement pour retourner dans son pays, s'il a un motif sérieux à alléguer. Bien que leur solde ne les conduise jamais à la fortune, bien qu'il leur soit même impossible de faire des économies, les missionnaires anglais touchent néanmoins de leur Comité la somme de 125 livres sterling (3,125 francs de notre monnaie) annuellement. S'ils sont mariés, et si leur femme est avec eux, les appointements s'élèvent à 173 livres sterling (4,325 francs). Les enfants ont droit aussi à une petite pension en rapport avec leur âge.

Généralement, les missionnaires anglais font venir leurs provisions de Londres; le fret jusqu'à la côte et le transport à dos d'homme sont payés par Comité central. La durée de leur contrat en Afrique est de cinq années, à l'expiration desquelles ils peuvent revenir dans leur pays. Si, au lieu de croître, leur vocation a diminué, il leur est facultatif de mettre de côté l'Évangile pour rentrer dans la vie civile. Mais ces cas sont excessivement rares. Pour entreprendre un commerce quelconque, il faut être né dans le métier et y avoir travaillé dès l'enfance. L'Anglais qui, jusqu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, n'a suivi que des cours de théologie et qui vient de passer à l'étranger cinq ans pendant lesquels il a constamment eu à la bouche des versets d'évangile le

dimanche, ou des mots indigènes durant la semaine, est peu préparé par cette existence à aller vendre une livre de haricots ou une balle de coton. Et puis, dans ces pays exotiques, règne une sorte d'attraction qu'on ne s'explique pas. Quand on s'y trouve, on songe bien au retour; mais on est à peine rentré chez soi, en Europe, que la nostalgie vous prend et qu'il faut bien vite revenir au pays sauvage. C'est sans doute la grande liberté dont on jouit là-bas qui produit cet effet étrange.

Le 13 septembre, je portai mes pas du côté de Fouambo. Je voulais photographier ce village sur le pied de guerre, avec ses veilleurs sur les terrasses et sa population en armes, mais les indigènes m'en ont empêché. Tout d'abord, à mon arrivée, l'accueil a été très cordial, car les naturels me connaissaient pour m'avoir déjà rencontré lors de mes allées et venues continuelles aux alentours. Avant leur déclaration de guerre à Penza, tous les jours ils m'apportaient des vivres, poules, citrouilles, farine, etc. : nous étions ensemble dans les meilleurs termes. Depuis leur prise d'armes, s'attendant à tout instant à une attaque de la part d'un ennemi en réalité beaucoup plus fort, ils restaient confinés dans leurs murailles de bois.

Je pus néanmoins pénétrer dans le village, et je me rendis auprès du chef. Bien qu'étant en froid avec les blancs, qui lui avaient refusé de la poudre, il me permit de prendre une vue de sa capitale; mais, lorsque je sortis mon appareil photographique de sa boîte, les choses changèrent de face. A l'aspect du trépied qui se repliait et s'allongeait à volonté, et surtout au moment où je disparus derrière mon voile noir, les indigènes furent terrifiés, et ils m'entourèrent en poussant des clameurs épouvantables. Je ne saisissais pas un mot de ce qu'ils disaient, et cependant je voyais clairement qu'ils en voulaient à mon instrument photographique. J'essayai de les apaiser de mon mieux, je leur fis toucher

du doigt l'objectif, je voulus les faire mettre sous le voile noir; impossible de les convaincre. La foule grossissant toujours, j'envoyai chercher le chef, que je mis au courant de ce qui se passait. Mais, en dépit de mes protestations d'amitié et de mes paroles de paix, lui non plus ne voulut rien entendre, et il me pria de remettre mon appareil dans sa boîte.

— « Qui sait si ta machine n'est pas fétiche! » me dit-il. « Qui sait si ce n'est pas un nouveau fusil de ton pays » destiné à nous foudroyer! Qui sait ce que tu caches dans » ces petites boîtes noires [1] que tu ne veux pas ouvrir » devant nous! Si tu n'avais pas de mauvaises intentions, » tu nous les montrerais sûrement. Pourquoi t'y refuses-tu? » Nous sommes les amis des blancs, et nous ne leur voulons » pas de mal. Pourquoi viens-tu à nous en ennemi? »

Entrer avec ces gens-là dans des explications sur la photographie était parfaitement inutile. Essayer de leur mettre dans la tête que mes plaques de verre recouvertes de gélatino-bromure, étaient trop sensibles pour être exposées à la lumière du jour, ne les aurait pas convaincus davantage. Et puis, la difficulté de se faire comprendre d'eux, d'entrer dans des détails qui réclament des mots techniques, tout cela m'eût pris un temps interminable. Je me suis donc contenté de serrer mon instrument, et, accompagné de mon laptot, je suis revenu chez moi.

14 septembre. — Mon échec du jour précédent ne m'empêcha pas de me rendre au village de Penza, dans l'espoir d'y être plus heureux. Mais, bien que ce jour-là ne fût ni un vendredi ni un 13, comme la veille, mes tentatives demeurèrent vaines.

— « Tu es allé hier, me dit le chef, voir nos ennemis, et

[1] Les châssis photographiques.

» ton domestique portait la même boîte que celle que tu as » aujourd'hui. Qu'as-tu rapporté de Fouambo? Mes guerriers » disent que, si tu ouvres ton appareil, toutes sortes de maux » s'abattront sur nous. Pour ma part, ajouta-t-il, je ne le » crois pas, car je connais les blancs et je sais qu'ils ne » nous veulent pas de mal. Reste donc avec nous le temps » qu'il te plaira; visite notre village, entre dans les cases; » bois, mange, promène-toi aux alentours, il ne te sera rien » fait; mais, dans ton intérêt, si tu ne veux pas que ta boîte » soit jetée au feu, dis à ton domestique de la remporter. »

Pour ne pas avoir l'air de céder, je fis asseoir Baba sur ma chambre noire, qui contenait tous mes accessoires, et je continuai de m'entretenir avec le chef. Au bout d'un quart d'heure, l'honneur étant sauf, je pris congé de lui; mais, au lieu de retourner chez moi, je pris à l'ouest, ayant remarqué, à peu de distance, une hauteur où je croyais pouvoir, sans être inquiété, prendre une vue de Penza.

Nous escaladâmes le monticule, et, bien cachés au milieu des arbres, je disposai mon instrument. Mais, à peine était-il au point que je me vis soudain entouré par une vingtaine de noirs armés de lances et d'arcs. Sans avis préalable, ils s'apprêtaient à nous faire un mauvais parti; toutefois, à la vue des fusils et des revolvers que nous dirigions sur eux, ils disparurent prudemment et sans se faire prier dans les broussailles environnantes.

Sachant que les indigènes n'étaient pas loin et qu'ils devaient nous observer, craignant surtout de recevoir quelque flèche ou de servir de cible aux coups d'ennemis invisibles si nous persistions dans nos résolutions premières, je fis serrer le monstre fétiche et repris la route de notre habitation, ce qui me fit passer à portée de Penza. Je rencontrai de nombreux indigènes armés — l'Africain ne sort jamais sans ses armes, — mais néanmoins je passai librement

J'eus tort peut-être de céder devant le nombre, et j'avoue qu'un moment je fus sur le point de passer outre; mais en y réfléchissant, une photographie valait-elle la vie d'un homme? Avais-je le droit, pour satisfaire une fantaisie d'amateur, de m'exposer ou d'exposer mon laptot? Je fis ces réflexions au moment où les indigènes me menaçaient de leurs flèches, et je jugeai plus sage de donner l'ordre du retour.

CHAPITRE XIV

Disparition d'Émile.

J'interromps ici mon récit, pour rendre compte d'un événement douloureux qui est venu attrister la dernière partie de mon voyage.

SOMMAIRE

Disparition d'Émile. — Recherches infructueuses. — Hypothèses sur sa disparition. — Nouvelles ultérieures sur la mort d'Émile Weissemburger.

27 septembre. — Il y a quatre-vingt-seize heures que mon compagnon Émile a disparu! J'ai eu beau envoyer dans toutes les directions et interroger les chefs des villages qu'il avait l'habitude de visiter, rien, aucune trace de son passage!

Le 22 septembre, sur l'invitation de M. Jones, Émile avait assisté au service dominical, et rien en lui ne faisait pressentir un dérangement cérébral quelconque : sa conversation était celle de tous les jours; il s'essayait même avec les Anglais à parler leur langue, et il les amusait fort par ses réponses, où l'espagnol et le français dominaient, au milieu de quelques mots d'un anglais plus que médiocre.

Depuis longtemps déjà j'avais remarqué en lui un certain changement que j'attribuais à l'anémie, mais son caractère et sa bonne humeur étaient toujours les mêmes.

Ce même jour, 22 septembre, après notre repas de midi, Émile me proposa une partie de piquet, partie que je refusai sachant les Anglais fort pointilleux en ce qui touche le repos du dimanche. Il admit parfaitement mes raisons et se retira dans sa case, où il s'enferma toute l'après-midi. Le soir, il sortit un moment dans la cour et s'assit pour fumer sur le tronc d'un gros arbre. A sept heures, il était déjà couché.

Le lendemain matin, de bonne heure, il entra chez moi et s'informa de ma santé. Je ne remarquai alors rien d'extraordinaire ni dans ses paroles ni dans ses actions.

A onze heures, on nous servit le déjeuner, et, aussitôt après, sans mot dire, il passa par ma chambre et gagna la cour. Au lieu de rester chez lui, nous l'avions engagé, sur le conseil du docteur Mather, à se promener aux alentours, l'exercice devant lui être salutaire. Depuis notre arrivée à Fouambo, il sortait tous les jours, se promenant dans les villages environnants et ne rentrant que le soir, à six heures, pour le repas. Les indigènes de la contrée le connaissaient et le recevaient dans leurs cases; les meilleurs rapports existaient entre lui et les différents chefs auxquels il avait fait des cadeaux. Je ne pouvais donc avoir aucune crainte à son égard, et, n'ayant pas de motif pour le retenir, je le laissais aller à sa guise.

Ce soir-là, à l'heure du dîner, Émile ne parut pas. A dix heures, il n'était pas encore rentré, et je pensai que, surpris par l'obscurité, il avait dû passer la nuit dans un des villages voisins.

Le 24, de grand matin, j'envoyai mes laptots, chacun dans une direction différente : Baba se dirigea sur Fouambo [1], Ali se rendit à Penza et à Mango. Ils ne revinrent qu'à

(1) Il y a deux villages de ce nom : le Fouambo indigène est distant du Fouambo anglais d'environ trois milles.

midi. Ils avaient fouillé les broussailles et parcouru la forêt, sans trouver aucune trace de mon malheureux compagnon. Dans les différentes tribus visitées par eux, personne ne l'avait aperçu, personne n'avait même entendu parler de lui depuis plusieurs jours. Et pourtant, surtout en ces temps de guerre, les indigènes ont l'œil ouvert, et rien ne bouge qu'ils ne s'en aperçoivent aussitôt.

Les éclaireurs du village de Penza qui, tapis dans les herbes, étaient toujours aux aguets, n'avaient eu aucune connaissance du passage d'Émile.

Une caravane venue de Kéra, dans le sud-est, ne put me fournir aucun renseignement. Tous les chemins, tous les villages qui nous entouraient furent soigneusement visités; et rien, toujours rien!

Pour gagner le nord, route du Tanganika, Émile devait passer par Penza et Mango : or, dans ces villages, personne ne l'avait rencontré. Pour aller au sud, il n'existait que la passe étroite conduisant à Kéra : la caravane qui en arrivait ne nous avait donné aucune nouvelle. La route du nord-est passait par Fouambo et Kanenga : les habitants de ces deux villages connaissaient parfaitement Émile, qui bien souvent s'était arrêté chez eux. Tous répondirent négativement à mes questions.

Il n'était pas admissible qu'on eût tué mon compagnon pour l'arme qu'il portait — un revolver — ou pour ses effets, l'indigène de Mamboué respectant toujours le prestige des blancs. S'était-il égaré dans la forêt qui s'étage sur le flanc de la montagne du sud-ouest? Mais cette forêt est sillonnée de nombreux sentiers aboutissant tous à des points connus. S'il avait traversé le pays Aouemba, encore inexploré, les habitants nous auraient prévenus, sachant très bien qu'il n'y a de blancs qu'à Fouambo ou au Nyassa : or, ce lac se trouvant à quinze jours de marche, c'est à Fouambo qu'ils seraient directement venus.

J'ai promis une forte récompense à qui m'apporterait des nouvelles du disparu; mais, malgré mes offres, personne n'a voulu se hasarder à fouiller le pays. Penza étant en guerre avec Fouambo, ces deux villages se surveillaient continuellement, prêts l'un et l'autre à mettre à mort tout guerrier du camp opposé qui tomberait en leur pouvoir. Kéra lui-même, qui ne s'est pas encore ouvertement déclaré pour Fouambo, mais dont on connaît les préférences, est sérieusement menacé et ne veut pas se dégarnir de ses hommes. En un mot, personne ne tient à s'éloigner de l'enceinte de son village, et j'en suis réduit à mes deux noirs, qui tous les jours explorent la forêt dans laquelle s'est peut-être égaré mon compagnon. Du moins, je l'espérais.

— Tant que vous ne verrez pas les oiseaux planer en nombre considérable au-dessus du même endroit, me disait M. Wright, il y aura de l'espoir.

Dans tout autre pays que l'Afrique, cet excellent missionnaire pourrait avoir raison; mais ici, il y a les lions; ici, on signale assez souvent la passée d'un léopard; les hyènes sont nombreuses, et bien que ce dernier animal ne soit pas des plus dangereux, il peut fort bien tuer un homme déjà affaibli par la fièvre.

25 septembre. — Aujourd'hui, M. Swann, un des missionnaires du Tanganika, rejoint son poste. Sur sa route, il me promet d'interroger chaque chef de village. Par le retour de ses porteurs, il me fera connaître le résultat de ses démarches.

Ali retourne à Fouambo et à Kanenga; Baba se charge de l'ouest. A midi, ce dernier est de retour : rien! Il est deux heures quand Ali rentre à la station : rien encore! Des indigènes de Kéra arrivent : eux non plus n'ont rien vu et ne peuvent me fournir aucun renseignement.

26 septembre. — Rien, toujours rien! Trois fois vingt-quatre heures qu'Émile est parti! S'il a évité les fauves de la forêt, s'il a pu résister à la privation de nourriture, échapper à la fatigue et marcher, il a certainement dû parvenir à un village quelconque.

Ma caravane pour le Nyassa est rendue; elle veut repartir dès demain matin, au petit jour. Il m'est impossible d'accepter de pareilles conditions. Je ne peux pas, je ne veux pas abandonner ainsi mon compagnon de route. Encore vingt-quatre heures au moins, puis nous partirons, nous laisserons cette terre maudite qui a pris l'un des nôtres! Encore vingt-quatre heures de fouilles et de recherches! Qui sait ce qui peut arriver? Émile est peut-être tombé entre les mains d'un parti de maraudeurs qui, à un moment donné, réclameront une rançon pour sa délivrance! Les Arabes en guerre contre les Anglais du Nyassa l'ont peut-être fait prisonnier afin, le cas échéant, de s'en servir comme otage. Je ne sais que supposer... Mais je me trompe certainement : les Arabes ne sont pas ici, ils n'y sont jamais venus, car ils se verraient harcelés par les populations s'ils se hasardaient dans le Mamboué. Il en est de même des Aouembas, qui, lorsqu'ils ont à sortir de leur pays, se gardent bien de pénétrer dans ces parages... Je voudrais bien qu'Émile fût prisonnier des uns ou des autres, mais malheureusement je n'ose y croire!

27 septembre. — Les recherches de cette journée ont été aussi infructueuses que celles des jours précédents; néanmoins je ne puis m'empêcher d'espérer encore. Comme moi, les missionnaires anglais trouvent cette disparition plus qu'étrange; ils la taxent même de mystérieuse. Il y a en effet quelque chose d'incompréhensible dans cette absence de traces de Weissemburger. Et pourtant, rien n'échappe à l'Africain! La meilleure preuve en est que, l'avant-veille,

ayant envoyé mon laptot Ali dans la direction de Fouambo, quelques heures après son retour, nous vîmes arriver des indigènes de Penza qui me demandèrent où se trouvait l'homme de Fouambo dont ils avaient suivi les traces le long du sentier. Les pas s'arrêtaient à ma porte : donc je devais avoir caché leur ennemi.

Pour leur prouver que je ne détenais personne chez moi, il fallut que mon Sénégalais se rendît sur la route et appliquât ses pieds dans les empreintes laissées sur le sol. Si donc ces indigènes, répandus à profusion dans la jungle, ont pu, rien qu'à l'inspection du sentier poudreux, se rendre compte du passage d'un noir allant nu-pieds, comment ne se seraient-ils pas aperçus de celui d'Émile qui portait des chaussures européennes? Et il n'y a pas à dire que l'humidité ait pu effacer la marque de ses bottines : nous sommes en pleine saison sèche, et depuis quatre mois il n'est pas tombé une goutte d'eau.

Si mon compagnon de voyage avait été la proie d'un fauve, son chapeau de paille recouvert de toile serait resté sur le sol et nous aurait mis sur la voie.

Ce manque absolu de renseignements sur Émile nous a suggéré la pensée que peut-être il est resté volontairement dans un des villages des alentours, la présence d'un blanc devant exalter le courage des uns et terrifier les autres. Ce qui pouvait me faire admettre l'hypothèse d'une disparition volontaire, c'est que le 24, à dix heures et demie du soir, j'entendais distinctement, du côté de Penza, un coup de fusil indigène, immédiatement suivi de cinq détonations plus faibles. Ces cinq détonations devaient provenir d'un revolver, car le temps écoulé entre un coup de feu et le suivant était d'une régularité parfaite et telle que ne pourrait en produire la plus perfectionnée des armes indigènes. Le lendemain matin, mes hommes se rendirent à Penza pour s'enquérir de ce qui avait motivé les coups de feu de la nuit, et j'appris

que l'on avait ainsi fêté l'arrivée des indigènes qu'un mois avant j'avais envoyés au Nyassa. Effectivement, ces hommes étaient rentrés dans leur village.

Dans la soirée du 27 septembre, à quatre heures de l'après-midi, je reçus de M. Jones les lignes suivantes, que je donne dans toute leur intégrité et dans la langue même de l'écrivain :

« Dear Captain Trivier,

» I have just received a » note from Mr Swann, by » returning porters. He wri- » tes : I need scarcely say » Mr Emile was not heard of » by us or natives. »

Cher Capitaine Trivier,

Je reçois à l'instant, par retour des porteurs, un mot de M. Swann, mentionnant que ni lui ni les indigènes n'ont entendu parler de M. Émile.

Sur la route du Tanganika, les recherches avaient donc été vaines[1].

---

[1] Depuis mon retour en France, j'ai reçu de M. Wright, un des missionnaires anglais de Fouambo, une lettre datée du 18 novembre 1889, et relative à la découverte du corps de mon pauvre ami. Cette lettre a toute l'importance et la valeur d'une pièce authentique : c'est ce qui m'a décidé à la donner dans son texte anglais. Voici dans quels termes elle est conçue :

« There is now no doubt that » your poor fellow-countryman » was murdered at Penza's village » on September 24th.

» On Monday October 21st, Mo- » hiya came and told me that, on » the previous Friday, my men, » when cutting wood, had disco- » vered the remains of the white » man in the stream; that he had » been murdered by the Penza » men, his head taken off, and » his body thrown into the stream. » This was serious news, as he » told me that the chief had said :

Il n'est plus douteux aujourd'hui que votre pauvre compatriote a été tué le 24 septembre au village de Penza.

Le lundi 21 octobre, Mohiya * vint me trouver pour me dire que le vendredi d'avant, mes hommes, étant à couper du bois, avaient découvert les restes du blanc dans le ruisseau, qu'il avait été assassiné par les gens de Penza, la tête coupée et son corps jeté dans le ruisseau. Cette nouvelle était sérieuse, car il me dit que le chef avait tenu le propos suivant :

* Le domestique de M. Wright.

Ayant perdu tout espoir de retrouver vivant mon compagnon de voyage, je décidai le départ pour le 30 septembre; mais, avant de m'éloigner de ces parages maudits, ne voulant pas être accusé d'avoir abandonné mon compagnon sans m'être livré à toutes les recherches nécessaires, je me fis remettre par les missionnaires la déclaration suivante:

« We, the undersigned, » missionaries of the London Missionary Society at » Fuambo, lake Tanganyika, » do hereby bear testimony to » the following facts : That » Mr Emile Weissemburger » (of Captain Trivier's expe- » dition), according to his » wont, went out for a walk » after dinner, at 11 h. 30 » a. m., on the 23rd day of » September 1889. That, since

Nous, soussignés, missionnaires de la Société de Londres à Fouambo, lac Tanganika, attestons et certifions les faits suivants : M. Émile Weissemburger (de l'expédition du Capitaine Trivier) est parti de sa propre volonté pour se promener, après dîner, à onze heures trente du matin, le 23 septembre 1889, et depuis ce jour, malgré les

---

« When the white men find the » body, we will attack them. »

» I called on Dr Mather, and » starting at that part of the » stream where the water is » drawn, we searched down the » stream going towards the pass. » We spent all the afternoon in » doing so, but found nothing.

» On the following morning, » Mr Jones, the Doctor and I resu- » med the search and continued » until we came to the place » where the stream enters the » pass, but still we were unsuc- » cessful. The men refused to » point out the place, apparently » afraid that their heads might be

« Quand les blancs trouveront le cadavre, nous les attaquerons. »

Je me rendis chez le Dr Mather et, nous dirigeant vers cette partie du ruisseau où l'on tire l'eau, nous la fouillâmes en bas du gué. Nous passâmes toute l'après-midi à faire des recherches, mais ce fut peine perdue.

Le matin suivant, M. Jones, le Docteur et moi, nous recommençâmes nos recherches et nous les continuâmes jusqu'à l'endroit où le ruisseau traverse le gué, mais, cette fois encore, sans résultat. Les hommes refusèrent de nous indiquer l'endroit, craignant sans doute que les indigènes de Penza

» That day, notwithstanding » diligent search having been » made in all the villages » around, nothing has been » heard of him, nor have the » natives seen any traces of » his footprints in the paths. » That, after repeated unsuc- » cessful search for five days, » Captain Trivier proceeds on » his journey to Nyassa.

» Signed : D. P. Jones. Char. B. Mather. R. Stewart Wright.

» September 28th 1889. »

diligentes recherches faites dans tous les villages des environs, on n'a eu aucune nouvelle de lui. Les natifs n'ont même remarqué aucune trace de son passage dans les sentiers. Après cinq jours de recherches infructueuses, le capitaine Trivier continue sa route vers le Nyassa.

Signé : D. P. Jones. Char. B. Mather. R. Stewart Wright.

28 septembre 1889.

Le 30 septembre, à sept heures du matin, après avoir pris congé du personnel blanc de la mission anglaise et

---

» taken by the Penza men for » doing so.

» However, on the next day, by » promising a reward we were » taken to the spot about 300 » yards above where we draw » water and found the remains » of what had been Mr Weissem- » burger.

» Poor fellow, he has gone the » way we all have to travel sooner » or later.

» I feel sorry for his poor mo- » ther; the poor woman will » mourn his death; please convey » to her my sympathy. »

WRIGHT.

ne voulussent les en punir en prenant leurs têtes.

Cependant, le jour suivant, alléchés par la promesse d'une récompense, ils nous conduisirent sur le lieu du meurtre, à 300 mètres environ au-dessus du lieu où nous puisons l'eau, et nous y découvrîmes les restes de celui qui avait été M. Weissemburger!

Pauvre garçon! il a pris la route que nous prendrons tous tôt ou tard.

Je plains vivement sa pauvre mère; la malheureuse femme pleurera sa mort; veuillez lui transmettre tous mes témoignages de sympathie. WRIGHT.

envoyé un dernier adieu à l'absent, je m'acheminai tristement vers le Nyassa. Tout en maudissant le sort qui, presque à l'issue du voyage, venait me ravir le compagnon de mes fatigues et de mes souffrances, je me promettais de tenir bon contre la fatalité et d'accomplir les dernières étapes qui me restaient à parcourir sans regarder derrière moi.

CHAPITRE XV

En route pour le Nyassa.

SOMMAIRE

Départ pour le Nyassa. — Les véritables sources du Congo. — La chorale de Tchireza. — Mouenamembo et sa capitale. — L'eau! — Passage du lion. — Velléités de pillage. — Arrêts à Moandzo, Manda, M'panza, Nimbo, Socquié, Manakitipa et Kinga. — Le pays Kondé. — Petite correction géographique. — Les crocodiles de la Louvira. — Arrivée à Karonga. — Rencontre du consul Johnston. — Prévoyance anglaise. — M. Maples et son steamer — Navigation sur le Nyassa. — Bandaoué, Likoma, Livingstonia. — Les missionnaires du Nyassa. — Instruction des indigènes. — Le mauvais œil. — Le poison mouavi. — Départ pour Makandangis. — Le pays des Hiyaos. — La polygamie. — La traite au Nyassa.

Le directeur de la Compagnie des Lacs africains à Karonga, M. Monteith, m'avait écrit que le steamer *Ilala* quitterait la station vers le 20 octobre, mais cette route du Nyassa présente des éventualités telles, que bien souvent on met un mois à la parcourir, alors que normalement il faut la moitié moins de temps[1].

Mon escorte se composait alors de vingt noirs armés de Martini-Henry et de Sniders, qui, joints à ceux du contremaître et de mes deux laptots, portent à vingt-trois le

[1] Du Tanganika au Nyassa par la voie Stevenson, la distance est de 290 milles marins, soit 537 kilomètres.

nombre des fusils perfectionnés que j'ai sous la main. Si ces hommes sont braves, pas une force indigène n'est capable de se mesurer avec nous et de nous barrer le passage.

Au moment de nous mettre en route, je fis défiler tout mon monde devant moi et fus fort surpris de compter trente-six personnes. Il y avait d'abord le souverain chef du Mamboué. Ce personnage, qui est reconnu par tous les autres chefs de village, s'appelle Mouenamembo, et habite *Moukouroro*, à l'extrémité sud-est du Mamboué.

J'ignore d'où lui vient l'autorité qu'on lui reconnaît ici; mais, dans tous les villages où il s'arrête, le chef lui abandonne immédiatement sa natte, hommage qu'on rend aux seuls souverains. Toute l'assemblée bat alors trois fois des mains, et chacun contribue à ce ban, auquel le nouveau venu prend également part.

Mouenamembo, ayant eu vent des hostilités régnant entre Fouambo et Penza, s'était rendu chez les belligérants afin de faire cesser les meurtres de la brousse, qui, somme toute, ne sont que d'atroces assassinats. A Fouambo comme à Penza, il avait épuisé en vain son éloquence, et il rentrait chez lui dans l'intention, me disait-il, de revenir avec tous ses soldats pour trancher la question en exterminant les deux peuplades ennemies. J'admirai fort le projet de ce chef suprême, et ne pus m'empêcher de reconnaître qu'il était réellement digne de régner sur la contrée.

Les autres noirs qui venaient après appartenaient aux villages voisins, soit à l'Oufipa, soit à l'Ourongou, et se rendaient à Karonga, où ils étaient certains de trouver du travail. Ayant à passer près du pays Aouemba d'abord, puis des Arabes ensuite, qu'ils devaient certainement rencontrer à Maliouenda, ces indigènes, craignant pour leur liberté, attendaient depuis près d'un mois mon départ afin de se mettre à ma remorque.

— A tous les villages, me disait M. Jones, vous verrez

grossir votre troupe, et, en arrivant au Nyassa, votre petite caravane se sera transformée en une véritable armée.

A sept heures, nous nous mîmes en route, en nous dirigeant vers l'étroit passage laissé entre les montagnes qui enserrent la station anglaise. A dix heures et demie, après avoir traversé trois petits cours d'eau, nous étions à *Kéra*, village assez important, que nous avons déjà mentionné en parlant des différends survenus entre Fouambo et Penza.

Habituellement, le chef de Kéra reçoit assez mal les étrangers, qu'il considère comme des intrus. Ayant été averti à l'avance de la réception qui m'attendait, je ne m'en occupai pas autrement, et je fis dresser ma tente en rase campagne. Le soir, vers cinq heures et demie, on vint me prévenir que ce peu gracieux chef venait me rendre visite; mais comme, après tout, je m'estimais aussi important que lui, je lui fis dire que je ne recevais pas, mais qu'après mon repas j'irais le voir. Il regagna sa case sans insister. Ma visite se passa sans incident.

Le 1er octobre fut une journée accablante : partis à six heures du matin, juste au moment où le soleil se montrait à l'horizon, nous arrivâmes à quatre heures à *Tchiréza*. La prédiction de M. Jones s'accomplissait : j'avais bien l'air d'un patriarche des premiers âges conduisant sa caravane en Terre promise : des hommes, des femmes portant leur dernier-né sur le dos, des gamins, des enfants de cinq ou six ans suivant à pied leurs parents, tous gambadaient dans le sentier et animaient singulièrement cette solitude par leurs chants et leurs cris.

Après cinq longues heures de marche, je fis faire halte; mon cuisinier se mit à l'œuvre pour le repas, et à une heure nous étions de nouveau en route.

Nous passâmes deux marigots boueux, noirâtres, aux eaux épaisses et nauséabondes, dont nous dûmes nous contenter, faute de breuvage plus engageant.

Relevant ma position, je reconnus que ce bourbier infect était l'une des sources du Congo. Elle sortait du pied des monts Tchingambo, distants d'un mille de nous, et allait plus loin, vers le Sud-Ouest, se joindre au Tchambezi. Après avoir passé le pays Aouemba et Lobissa, le Tchambezi se déverse dans le lac Bengouelo, d'où il ressort sous le nom de Louapoula. Il prend ensuite les noms de Loualaba, Ougaraoua, etc., suivant l'idiome des populations qu'il traverse; puis, après une course de près de 1800 lieues, il se jette dans l'Atlantique sous le nom de Congo.

Quelle étrange origine que cette mare nauséabonde dans laquelle nous nous vautrions! Quel décevant contraste entre le superbe Congo et ce sordide bourbier!

La réception qui nous fut faite à Tchiréza fut des plus chaleureuses. On s'empressa de me donner une case, et, fait à noter, elle était propre!

Le village avait une réelle importance; aussi, le chef se jugeait-il sans doute un trop grand personnage pour se décider à venir le premier me rendre visite. Je n'en fus pas fâché : j'y gagnais de garder mes étoffes, et, ma foi, j'aimais autant cela.

Je me couchai dès six heures du soir, complètement fourbu. Deux heures plus tard, j'étais réveillé par des chants tout à fait harmonieux. Les exécutants, évidemment en nombre assez considérable, formaient un chœur où des voix suraigues, telles que celles de la chapelle Sixtine, se mêlaient à d'autres voix graves rappelant le don Basile du *Barbier*. Chez ces chanteurs en plein vent régnait une sorte d'organisation à laquelle je n'étais plus habitué depuis mon séjour en Afrique : ce n'était pas le refrain monotone, insipide, sans harmonie du Manyéma; non, les chants étaient doux et rendus avec expression. Malgré la fatigue de la journée, je me levai et prêtai religieusement l'oreille à ce concert ravissant; je me sentais presque renaître à la

vie civilisée. Décidément, le pays Mamboué est de beaucoup supérieur à tous ceux que j'ai parcourus en Afrique.

Le 2 octobre, je quittai la population tchirézienne, dont quelques habitants se joignirent à nous.

Depuis notre départ de Fouambo, la route était belle et se déroulait sur un terrain relativement plat. N'eussent été les fortes chaleurs — car le soleil était au zénith — nos marches, en réalité fort pénibles, auraient fait place à de véritables promenades; mais, de dix heures du matin à quatre heures du soir, impossible de rien apprécier: et c'est avec une réelle impatience que l'on attend la nuit pour respirer plus à l'aise.

A onze heures du matin, nous arrivons à *Moukororo,* résidence du souverain chef du Mamboué. Je ne sais quelle sera l'attitude de ses soldats devant Penza ou devant Fouambo, mais j'augure mal de l'expédition projetée, car à notre approche toute la population s'est réfugiée dans les broussailles, nous laissant absolument maîtres de la localité. Les portes sont ouvertes toutes grandes, et c'est dans une ville abandonnée que nous pénétrons sans difficulté aucune.

Quel délicieux petit coin de l'Afrique que ce village, avec sa rivière aux eaux claires murmurant au milieu des roches grisâtres! Quelle admirable et fraîche ceinture d'ombrage formée par les grands arbres qui en dominent l'enceinte et constituent comme une seconde ligne de fortifications! La végétation équatoriale a envahi ces modestes remparts et les a recouverts de plantes grimpantes aux fleurs multicolores. A une certaine distance, l'aspect du village est charmant; mais, de près, rien de plus africain : des huttes petites, basses, sales, enfumées; des ruelles où s'accumulent les détritus de chaque habitation, rendez-vous de ces milliers d'insectes qui se chargent de vous rappeler où vous êtes.

Quatre heures après notre arrivée, quelques indigènes se

hasardent à rentrer dans le village; et, voyant qu'en somme nous avons l'air d'assez bonnes gens, ils procèdent à la préparation de leur repas. Il y a toujours à voir et à apprendre chez ces populations primitives. Ce jour-là, je vis et j'appris que cette classe d'indigènes se nourrit de coléoptères du genre hanneton. L'insecte est pris jeune; on lui enlève les ailes et les élytres, puis on le fait bouillir. C'est, paraît-il, un mets exquis. Je dois à la vérité de déclarer qu'il ne m'a nullement tenté!

A cinq heures du soir, Sa Majesté noire vint me rendre visite dans ma case; elle était terriblement émue. Je la fis asseoir et nous causâmes. Dans le feu de la conversation, Mouenamembo, qui pouvait à peine se tenir en équilibre sur son siège, gesticulait et cherchait, dans une expansion de joie, je suppose, à m'attirer sur son cœur. Je voulais bien subir les extravagances du roi nègre, mais je ne pouvais en aucune façon accepter d'être grotesque, même à mes propres yeux; aussi le repoussai-je un peu brusquement. Perdant aussitôt l'équilibre, il tomba en arrière sur son premier ministre qui, très ému lui aussi, ne put supporter le choc et s'étala de son long sur le sol.

J'appelai mes laptots et fis relever mes deux ivrognes. C'était à qui rirait le plus fort, à qui dodelinerait davantage sa tête en balbutiant des paroles empâtées.

Ayant eu promptement assez d'une semblable représentation, je coupai court à l'entretien et fis mettre dehors mes nobles visiteurs. Avec mes hommes de Karonga je pouvais me permettre une pareille impertinence. Loin de se formaliser de ce sans-façon, Mouenamembo revint peu après à la charge, m'apportant un mouton, une poule et de la farine; puis il se livra sur la place publique, aux applaudissements de tous, à une danse de caractère des plus déhanchées. Enfin, ayant failli tomber plusieurs fois, il n'eut rien de plus pressé que de regagner sa case.

Je savais ce que signifiaient ces cadeaux princiers : aussi me présentai-je bientôt devant la demeure de Mouenamembo, et y fis-je déposer deux dotis de l'étoffe dite *méricani*.

Mon cadeau valait certes plus que ce que j'avais reçu, ce qui n'empêcha pas le vieux chef de me relancer et de venir me demander un bonnet en laine rouge et un turban. Je consentis, espérant en avoir fini; mais ces Africains, qu'ils appartiennent à la *haute* ou à la *basse* classe, sont tous les mêmes, tous mendiants; aussi fis-je mine de reprendre mes tissus. En même temps je donnai l'ordre à haute voix à mes hommes de renvoyer le mouton que j'avais reçu.

Deux minutes après, ma case était vide.

Depuis près de quatorze mois que j'étais en Afrique, c'était le premier cas d'ivresse que j'étais à même de constater; je ne parle pas, bien entendu, des indigènes de la côte. De même, malgré le déshabillé complet de certaines tribus, je n'ai jamais surpris ni un mot hasardé ni un geste indécent. Dans le haut Congo surtout, les hommes, les femmes, les enfants sont absolument nus, sans se douter certainement qu'ils manquent aux lois les plus élémentaires de la pudeur. Ainsi que le dit Livingstone, « ces indigènes vont et viennent *in puris naturalibus;* ils ont même perdu la feuille de vigne traditionnelle et ne paraissent point en ressentir la privation. Il est évident que l'usage de se vêtir, si peu que ce soit, leur paraît une superfétation, et qu'ils sont au-dessus d'une telle faiblesse. »

Le 3 octobre, nous quittons le pays civilisé pour le désert. Nous entrons dans le *Pori,* ces vastes plaines non habitées où les fauves se donnent carrière. Le soir, nous campons près d'une mare, qui est bientôt asséchée par ma nombreuse troupe, car le village de Moukororo nous a, lui aussi, fourni son contingent, et je suis persuadé qu'à l'heure actuelle plus de cent indigènes se sont joints à nous.

Au coucher du soleil, le tonnerre se fit entendre et, chose surprenante à cette époque, pendant plus d'une heure la pluie tomba. C'était certainement un signe avant-coureur de la saison pluvieuse; mais la règle générale veut que la saison sèche ne finisse que dans la première quinzaine de novembre.

Le lendemain 4, nous partons au jour, anxieux de trouver de l'eau potable; malheureusement les torrents qui forment les sources du Congo sont à sec, et ce n'est qu'à onze heures, près d'un village abandonné du nom de *Zingui,* que nous pouvons enfin étancher notre soif.

Que c'est bon l'eau, et surtout l'eau fraîche! La nôtre était peut-être bien parfois un peu boueuse, un peu épaisse; mais quand on a soif — et c'était toujours notre cas — on ne s'arrête pas à ces détails, et l'on boit.

C'est surtout l'usage d'un si mauvais breuvage qui fait que les trois quarts du temps, le voyageur européen succombe en Afrique. Pour quiconque est habitué au vin ou aux liqueurs, la privation est rude; et je doute fort qu'un homme ayant de semblables besoins puisse sortir indemne d'une telle traversée, s'il n'a que de l'eau à boire : il y a tout à parier qu'il en sera quitte au moins pour une fièvre bilieuse ou une dysenterie.

Nous profitons de la bonne aubaine qui vient de nous échoir, et nous nous installons à l'ombre de grands arbres pour déjeuner. A une heure, le coup de sifflet du contre-maître se faisait entendre, les colis reprenaient leur place sur la tête de mes hommes, et nous nous enfoncions dans le sombre désert qui s'étendait au loin sous nos yeux. A deux heures, je vis tout à coup mes porteurs déposer leur charge à terre et courir rapidement à travers les herbes dans une même direction. Le mot *nyama,* prononcé par l'un d'eux, me mit immédiatement sur la voie. Dans toute l'Afrique

centrale, jusqu'à Zanzibar, l'expression *nyama* signifie *viande*.

En effet, mes noirs sentaient la viande, et ils couraient dans la direction d'où se dégageait ce parfum tant apprécié d'eux, guidés d'ailleurs par les nombreux oiseaux planant au-dessus de cette proie. Nous voyions ces rapaces se laisser tomber dans le vide avec l'inertie de la pierre, et bientôt reparaître tenant dans leurs serres un lambeau ensanglanté; parfois aussi, ils se disputaient dans les airs quelques parcelles de chair que l'un d'eux venait d'arracher. Notre venue ne les intimida nullement.

Dans une clairière qui bordait un marigot aux eaux verdâtres, un sanglier était étendu sur le sol, sans vie, la langue pendante, les yeux entr'ouverts. L'animal avait été étranglé net. La gorge, d'où s'échappaient encore quelques gouttes d'un sang noir, portait une seule blessure, mais elle était horrible à voir; l'arrière-train de la bête manquait entièrement.

« *Simba*, » me dit mon contremaître.

C'était bien là, effectivement, l'œuvre du lion; nous cherchâmes ses traces, et, sur la vase du marigot, nous trouvâmes la trace des empreintes du maître. Tapi dans les roseaux, il avait dû attendre pendant longtemps la venue de sa victime, et ce n'est que peu d'instants avant l'aube, sans doute, qu'il s'était livré à cette chasse heureuse, car malgré la chaleur, la venaison paraissait encore fraîche. Mes hommes eurent bien vite dépecé ce gibier, qui pour eux tombait si à point. Le soir, à l'éclat des torches, notre campement ressemblait à s'y méprendre à celui des boucaniers de l'antique Hispaniola.

Le 5 octobre, à huit heures, nous arrivons au village de *Moron*, où nous faisons une courte halte : ma caravane en profite pour se répandre dans le village, d'où j'entends s'élever, quelques instants après, de bruyantes clameurs.

Ce sont mes gens qui, sous l'absurde prétexte que les habitants de Moron sont des Vouaemba, sont en train de piller leurs cases : ils s'apprêtent même à les brûler, et ce n'est qu'à grand'peine que je parviens à les en empêcher.

« Les Vouaemba, me dit mon guide, sont des voleurs et » des assassins. Ce sont eux qui ont brûlé mon village et » tué mes parents. Ils habitent tout le pays qui s'étend à » l'ouest jusqu'au Bengouelo. Si au lieu d'être si nombreux » nous n'avions été qu'une dizaine d'hommes, tous nous » eussions été tués sans pitié ni merci, toi aussi bien que » nous. Toutes les populations de la route refusent le passage » à cette race de bandits et ne veulent en aucune façon » qu'ils s'implantent dans le pays. Tu m'as défendu de » brûler ce village; je t'obéis, puisque tu me paies et que » je suis à tes ordres; mais ce que nous n'avons pas fait, » d'autres le feront, tu peux en être sûr! »

Pour éviter le retour de semblables velléités, qui eussent peut-être tourné au meurtre, je donnai le signal du départ, et, à onze heures, ayant enfin trouvé de l'eau potable, nous nous disposâmes à déjeuner.

Deux heures plus tard, nous étions à *Moandzo,* village assez important, dont les vieilles masures servent de refuge à une sorte de petit cancrelat qui se glisse un peu partout. Les provisions que l'on n'a pas pris soin d'enfermer hermétiquement dans des boîtes très solides, sont immédiatement dévorées par ces immondes petites bêtes. Lorsque je fus couché, j'engageai avec elles une véritable lutte; mais j'avais beau les chasser, à tout instant je les sentais revenir à la charge et se livrer à de désagréables évolutions sur mon visage, mes bras et mes mains : rien que d'y penser, j'en éprouve encore du dégoût! Toutefois, malgré cette invasion qui nous assiège impitoyablement, nous passons à Moandzo toute cette journée du 6; nous y restons même le lendemain, car nous avons grandement besoin de nous refaire de nos

longues marches, qui ont été en moyenne de huit heures par jour.

J'emploie cette journée du dimanche à soigner des plaies et des écorchures. Certes, la besogne ne manque pas : c'est à qui viendra étaler ses misères aux yeux du Moussonghou. — Pauvres gens! Je me demande par suite de quel prodige ils ne sont pas plus maltraités par les obstacles de la route; car les pierres pointues et les arbustes épineux, qui sont loin de me ménager, doivent doublement les éprouver, eux qui marchent pieds nus et qui ne portent pas de vêtements!

Tout à fait réconfortés par cette journée de repos, nous repartons le lundi 7, au lever du soleil, alertes, et heureux de laisser derrière nous cette portion de la route, qui a été souvent pénible. A midi, nous parvenons au village de *Manda,* naguère déserté par ses habitants qui ont fui devant l'invasion des Vouaemba, mais aujourd'hui à l'abri de toute attaque, grâce à la double enceinte de fortifications qui l'entourent. Comme toujours, il y a grande affluence de populaire devant ma case, et, comme toujours aussi, ce sont les enfants qui font le plus de bruit.

J'ai été fort surpris de voir ces jeunes noirs construire, à l'aide de quelques bouts de ficelle, des figures géométriques en tout semblables à celles que nous faisions à leur âge. Comment ont-ils été conduits à imaginer ces losanges, ces carrés, ces parallélogrammes? En leur montrant la manière de s'y prendre, je croyais assurément les étonner, mais je m'aperçus bien vite qu'ils en savaient autant que moi sous ce rapport.

Le 8, nous nous arrêtâmes à *M'panza,* après huit heures de bonne marche.

Le 9, vers dix heures, nous passions à *Nimbo,* et à trois heures du soir, nous établissions notre campement de nuit à *Socquié,* d'où nous pûmes apercevoir dans le lointain le premier plan des montagnes qui bordent le Nyassa.

Le 10 octobre, nous arrivons à *Manakitipa*, grand village où nous séjournons. Une grande case particulière m'y avait été réservée. Le *palmier borassus*, qui avait disparu sur les grandes hauteurs, réapparaît ici; quant au palmier à huile, l'*Elaïs guineensis*, je n'en ai vu aucune espèce depuis mon départ du Tanganika.

Le 11, nous passons *Kinonka* à huit heures. Nous laissons à droite le chemin qui conduit directement à *Karonga*[1], contrée occupée par les bandes arabes avec lesquelles mon escorte est en guerre.

Je l'ai déjà dit plus haut, cette lutte dure depuis fort longtemps. Les indigènes, restés fidèles aux Européens, ont fini par repousser les Arabes, qui se sont éloignés dans l'Ouest. Aussi leurs bandes ne se privent-elles pas, pour se venger, de détrousser les voyageurs qui se hasardent dans leurs parages; et c'est pour éviter tout conflit avec ces pillards de la plaine, que nous nous rapprochons de l'Est le plus possible. La route est plus longue, mais elle nous épargne toute préoccupation, en nous faisant passer au milieu de populations amies, qui même, le cas échéant, consentiraient à nous prêter main-forte.

A midi, nous campons sous l'enceinte de *Kinga*, dernier village palissadé qu'il nous a été donné de rencontrer. Puis, notre frugal repas achevé, nous repartons d'un pied léger et pénétrons dans le plus délicieux pays du monde. Si le blanc manteau de neige et les glaciers recouvraient le sommet des montagnes qui nous entourent, nous pourrions nous croire en Suisse. Mais bientôt, dans la vallée que nous suivons, nous trouvons un champ de bananiers s'étendant à perte de vue, et cela pendant des lieues. Il paraît qu'il en est ainsi jusqu'au Nyassa. De là, le nom de *Kondé*, donné au pays[2].

---

[1] C'est la voie Stevenson.

[2] Dans le langage Tchinyangia, ou des riverains du lac, *kondé* signifie en effet *banane*.

A une heure, nous nous arrêtons au village de *Pirondo*. A proprement parler, ce n'est pas un village, car les cases se trouvent fort éloignées les unes des autres et s'étendent sur un espace de plusieurs kilomètres. Là, j'ai vu en pleine terre, et par 1300 mètres d'altitude, l'arbre à *caoutchouc :* ce n'était plus la liane que l'on rencontre aujourd'hui si rarement dans l'Ogooué, le Komo ou le Ramboë, mais bien l'arbre du Brésil, admirablement cultivé, et du tronc duquel s'élancent cinq ou six branches qui atteignent souvent jusqu'à 5 mètres de hauteur. On y cultive également la canne à sucre, qui, de même que le palmier, avait disparu sur les hauts plateaux.

Le 13, à dix heures, nous passons à gué la rivière *Louangoua*, vis-à-vis le village de *Kaniakila* [1]. Son courant était très rapide; mais comme nous étions à la fin de la saison sèche, nous trouvâmes peu d'eau au milieu, 60 centimètres à peine : aussi pûmes-nous la traverser sans accident. Le lit de cette rivière est formé par de grosses roches arrondies, de couleur grisâtre, qui ressemblent assez exactement aux gros galets de nos rivières et de nos gaves en remontant vers leurs sources, ainsi qu'aux galets de l'île de la Réunion.

A midi, la grande chaleur nous força à nous arrêter à *Matipoura,* où nous passâmes la nuit. J'étais a peine arrivé dans ce village que le chef, jeune homme d'une vingtaine d'années, vint me trouver, et, me tendant la main, me conduisit dans une case tout nouvellement construite : elle était petite, mais propre.

---

[1] En traversant ce cours d'eau, je demandai à mon guide quel était son nom. « *Louangoua* », me répondit cet homme, et aussitôt après je notai ce nom sur mon carnet. Depuis lors, plus familiarisé avec la langue Tchinyangia, j'appris que ce mot : *Louangoua,* signifie *rivière, cours d'eau, eau courante.*

Cette erreur est assez commune sur les cartes allemandes, qui ont inscrit le nom d'*Aroangoa* ou *Loangoa* (rivière), comme étant l'appellation spéciale de certains cours d'eau de cette partie de l'Afrique.

Le lendemain (14), profitant de la lune qui brillait d'un éclat extraordinaire, nous partîmes dès deux heures du matin. Ces marches de nuit, au milieu des grandes forêts africaines et sous la lumière argentée de la lune, à quelques pas à peine des fauves dont on entend les rugissements se répercuter au loin, revêtent un cachet de grandeur qu'on n'oublie plus. Combien elles sont préférables aux pénibles courses que l'on fait le jour, pendant ces longues heures où l'on a tant à souffrir des ardeurs du soleil et de la chaleur accablante qui finit par vous terrasser!

Au lever du jour, nous éprouvâmes une grande joie en apercevant dans le lointain les premiers reflets des eaux du Nyassa.

Un peu avant neuf heures, nous sommes arrêtés par la *Louvira,* grande rivière d'environ 80 mètres de largeur, qui vient mal à propos nous barrer la route. Que faire? il fallait bien passer! Nous nous mettons bravement à l'eau, dont le niveau nous arrive à peine à la ceinture. Malgré l'importance de notre troupe et le bruit que nous faisions en coupant le courant, deux crocodiles fondirent sur nous et saisirent deux chèvres que l'on tenait en laisse. Ces sauriens étaient d'assez forte taille et ne paraissaient nullement effrayés par la présence de tant de monde.

A trois heures de l'après-midi, je faisais sonner le repos; et à peine installé chez l'habitant qui m'avait cédé sa demeure, je recevais de M. Monteith une lettre m'avisant qu'à quelques kilomètres de là je rencontrerais certainement des bandes d'Arabes en quête de leur nourriture. Il me conseillait fortement de n'avoir avec eux aucune difficulté, ayant consenti à une trêve en raison de la prochaine arrivée du consul anglais de Mozambique, expédié par son gouvernement dans le but de faire cesser les hostilités.

En effet, le lendemain 15, nous tombions inopinément au milieu d'une bande de Vouangouana, campés au village de

Mgérengé et qui, dans leur frayeur de voir une troupe si nombreuse[1] commandée par un blanc, s'empressèrent de décamper en laissant leurs femmes derrière eux. Aussi, pour déjeuner, nous hâtâmes-nous d'occuper la place abandonnée par les fuyards. Une heure après, libres de tout souci, nous suivions la plage sablonneuse du Nyassa qui, au dire des Anglais, fut découvert par le Dr Livingstone[2]. Les eaux de ce grand lac sont excellentes et bien supérieures à celles du Tanganika, qu'il nous avait pourtant fallu boire faute de mieux. Aussi, après les boues noirâtres de la route, je laisse à penser si toute la caravane s'en donna à cœur joie.

A trois heures de l'après-midi, après une marche des plus fatigantes dans des sables fuyant sous le pied, nous arrivâmes au village indigène de *Karonga,* dont toute la population se porta au-devant de nous pour nous saluer et nous complimenter. Aux salves indigènes répondait la bruyante fusillade des hommes de notre groupe : c'étaient des cris, des chants à n'en plus finir. Pour exprimer leur contentement, les naturels laissent filer de leur gosier un son aigu, qu'ils modulent en appliquant leur main ouverte sur leur bouche. Ce fut de la sorte qu'on nous accueillit à Karonga ; et notre troupe, déjà considérable, s'était encore beaucoup accrue lorsque nous nous présentâmes à la porte de la station anglaise.

Au moment même où nous y arrivions, le petit steamer *Charles-Janson* mouillait sur rade. Ce vapeur qui, depuis trois ans, navigue sur les eaux du Nyassa, appartient à la mission des universités d'Oxford et de Cambridge. M. Maples, le missionnaire géographe bien connu par ses longs et

[1] Nous pouvions être environ 250 personnes.

[2] Il est établi qu'un voyageur autrichien a vu le Nyassa avant Livingstone. Ce voyageur, il est vrai, est mort avant d'atteindre la côte ; mais les papiers qu'il a laissés font mention de ce lac.

sérieux travaux sur la Rouvouma et les pays environnants, se trouvait à bord; il m'offrit gracieusement le passage jusqu'à Livingstonia, ce que j'acceptai avec reconnaissance; car à la suite de certaines avaries, l'*Ilala*, steamer de la Compagnie des Lacs africains, était retenu au sud du lac pour un temps indéterminé.

L'*Ilala* est le premier steamer qui ait navigué sur le Nyassa : ce nom lui a été donné en souvenir du pays où mourut Livingstone, au sud du lac Bengouelo, le 4 mai 1873.

Toute la journée du 16, je demeurai à la station de Karonga, et j'en profitai pour recueillir le plus de renseignements possible sur les mœurs du pays et les ressources du sol. Je fus mis en relation avec M. Johnston, le consul anglais de Mozambique, et j'appris que ce diplomate se disposait, non seulement à essayer de la paix avec les Arabes, mais encore à passer des traités de protectorat avec tous les chefs des contrées qui s'étendent jusqu'au Tanganika.

« Nous avons déjà notre charte royale, m'assura l'un des membres de la station anglaise[1]; les habitants nous sont acquis, et nous ne voulons pas que le fruit de nombreuses années de travail puisse profiter à des étrangers. Par notre faute — car notre influence prédominait sur la côte Est — nous avons laissé prendre par les Allemands ce qui aurait dû rester notre propriété, et nous ne voulons pas qu'il en soit de même quand ils viendront dans l'intérieur, comme telle est évidemment leur intention. En passant des traités avec les différents chefs, M. Johnston pourra opposer des pièces officielles aux prétentions des envahisseurs. Pour cette fois donc, les Allemands en seront pour leurs frais de promenade[2]. »

---

[1] Était-ce bien exact?

[2] Je ne fais que rapporter ici ce qui m'a été dit à Karonga. La suite nous apprendra si toutes les précautions ont été bien prises pour éviter cet envahissement, que l'on semblait tant redouter.

Pendant cette journée du 16, je pus à loisir me mettre au courant des choses d'Europe, et, parmi les journaux que me procura avec une extrême obligeance M. Monteith, je trouvai, dans l'*Illustrated London News* du 16 février 1889, quelques lignes relatives au capitaine Wissmann, l'explorateur allemand bien connu. Il est indéniable que cet officier a rendu d'éminents services à l'État indépendant du Congo, et ses découvertes géographiques ont à coup sûr une grande valeur; mais quand M. Charles Wilson, président de la « British Association » à Bath, en 1888, s'écrie en parlant du voyageur allemand : « He possesses all Livingstone's » indomitable courage... and his kindly feelings towards the » natives [1], » je trouve qu'il est excessif.

Sont-ce des *kindly feelings* d'avoir pris des indigènes sur les bords du Lulua, de les avoir arrachés à leurs familles pour leur faire traverser l'Afrique? Sont-ce des *kindly feelings towards the natives* que de les avoir emmenés jusqu'à l'île de Kavala, pour ensuite les abandonner à leurs seules ressources? N'eût été la mission française de Kibanga, au nord du Tanganika, ces malheureux mouraient de faim ou étaient réduits en esclavage.

M. Wissmann est certes un homme de valeur. S'il brûle les villages, s'il détruit les récoltes, s'il massacre les populations, c'est dans le programme allemand, et sous ce rapport nous n'en sommes pas surpris; mais que l'on ne vienne pas nous parler de son amour immense et sans bornes pour les populations indigènes: c'est là une tout autre question.

M. le capitaine Wissmann n'est pas responsable des atrocités que ses troupes commettent sur la côte orientale, non; mais pour ce qui est de l'abandon, à cinq cents lieues de leur pays, des hommes qui l'ont conduit et protégé jusqu'au

[1] Ce qui signifie en bon français : « Il possède tout l'indomptable courage de Livingstone et il fait preuve des mêmes sentiments bienveillants à l'égard des naturels. »

Tanganika, cela lui revient, il n'y a pas à dire le contraire : *suum cuique* [1] !

Le 16, à la nuit, j'étais à bord, et le 17, au matin, nous jetions l'ancre à *Deep bay* [2] pour y faire du bois. Deep bay est une station située à 35 milles au sud de Karonga. Un seul Européen, un Anglais, y habite. Tour à tour officier dans l'armée active, puis missionnaire, il a cru trouver dans les chasses d'Afrique l'idéal de la vie, et il s'est fixé sur les bords du Nyassa, avec quelques serviteurs pris dans la contrée.

En peu de temps nous refîmes notre combustible, qui se compose uniquement du bois mort coupé par les indigènes. Ce bois, débité sous forme de rondins, s'achète à la mesure d'un mètre de longueur sur 40 centimètres à peu près de hauteur et se paie par un mètre d'étoffe.

Nous passâmes toute la journée à Deep bay, mais sans recevoir la visite du Nemrod de ces lieux. Parti pour aller au delà des montagnes, à la poursuite sans doute de quelque grosse pièce, il n'était pas encore rendu au coucher du soleil, et nous prîmes le large, en route pour *Bandaoué*. Le 18, nous étions au mouillage.

J'eusse fortement désiré visiter cette principale station des missionnaires écossais; mais l'impitoyable fièvre africaine me courbait sous son étreinte, et force me fut de rester à bord. Vers le soir, me trouvant un peu mieux, le Dr Laws que l'on considère comme le chef de la mission, et qui était venu nous voir, voulut à toute force m'emmener chez lui. Je cédai sans trop me faire prier.

---

[1] Ces lignes sont de la plus scrupuleuse exactitude. A mon passage à Kavala, les hommes que je cite comme ayant été abandonnés étaient toujours à Kibanga, au nord du Tanganika, sous la protection des Pères blancs. Ce récit, qui tout d'abord m'a été fait par M. Swann, le missionnaire anglais qui a conseillé à M. Wissmann de diriger ses hommes sur la mission française plutôt que de les abandonner dans l'île où ils devaient forcément devenir les esclaves des habitants, m'a encore été confirmé par les Pères de M'pala. Il ne saurait donc y avoir le moindre doute à cet égard.

[2] La baie profonde.

Pour la première fois en Afrique, je vis de véritables constructions européennes, vastes, aérées, bien comprises. Les principaux bâtiments, tels que maisons d'habitation, ateliers de charpenterie, école, sont construits avec des briques, cuites dans le pays même. J'ai retrouvé chez le Dr Laws tout le luxe d'une civilisation raffinée. Il y avait des vitres aux fenêtres.

En raison de l'état de délabrement de mon estomac, il me fut impossible de faire honneur au repas que nous servit Mme Laws; je me contentai d'y assister en compagnie de tout le personnel blanc du bord.

Le territoire de Bandaoué comprend environ trente mille habitants, disséminés dans de nombreux villages, et ces indigènes envoient journellement leurs enfants en classe chez les révérends écossais.

— « Parfois, me disait un des professeurs, nous avons jusqu'à douze cents écoliers; maintenant nous en comptons à peine cinq cents, sur lesquels soixante savent lire et écrire, et cent vingt lire seulement. Nos livres, imprimés en langue du pays, mais avec des caractères européens, arrivent de Zanzibar [1]; et, pour s'en procurer, l'élève doit les payer par son travail manuel. Nous ne donnons rien : ni crayons, ni plumes, ni papier; tout doit être acquis par le travail. Nos heures de classe sont parfaitement réglées, ainsi que le temps du repos et des travaux des champs.

» Au début, nous avons eu beaucoup de difficulté pour obtenir des écoliers, les parents exigeant un paiement; mais aujourd'hui il n'en est plus de même, Dieu merci! et c'est à qui se fera inscrire sur nos listes.

» Il y a quatorze ans que je suis sur le Nyassa, ajouta M. Laws; j'y suis venu le premier, à bord de l'*Ilala,* et

---

[1] A mon arrivée à Matopé, sur le Chiré, le nouveau steamer *Domira* emportait au Nyassa une presse et des caractères d'imprimerie.

malgré ce long séjour, je me sens heureux, car je suis payé de mes peines par les résultats acquis. »

Ces résultats, sont-ils dus à M. Laws, missionnaire, ou à M. Laws, médecin? Là est la question. Pendant l'année 1888 il n'a pas soigné moins de sept mille personnes, ainsi que le constate son registre; et, pendant la journée que je passai à Bandaoué, je pus constater par moi-même qu'il reçut la visite de *vingt-deux* clients! Il va de soi que consultations et médicaments sont donnés gratuitement.

Il faisait nuit lorsque nous prîmes congé des Écossais; aussi nous fut-il recommandé de bien regarder à nos pieds en nous rendant au rivage, la route étant fréquemment infestée de serpents. Ces ophidiens fuient bien à l'approche de l'homme; mais si, par mégarde, on pose le pied sur l'un d'eux, le reptile, se croyant attaqué, se redresse et mord son agresseur.

Notre retour à bord eut lieu sans incident, et le lendemain 19, au soleil levant, nous étions en route pour *Likoma,* station principale des missionnaires de l'Église d'Angleterre.

A huit heures, nous passions devant l'île *Kisamoulou* [1], où habite l'un des missionnaires. Dans sa partie nord, l'île est terminée par une montagne assez élevée, qui s'aperçoit de fort loin : son aspect est aride, le sol en est pierreux; les rochers apparaissent de toutes parts. La partie sud est très basse sur l'eau et m'a paru boisée. D'après ce que m'a assuré M. Maples, les indigènes y sont au nombre de quatorze à quinze cents.

---

[1] Plusieurs cartes étrangères, et en particulier celle de Justus Perthes de Gotha de juin 1887, portent par 12° de latitude Sud, et à la partie moyenne de Nyassa, une petite île qu'y a dessinée un géographe fantaisiste. Cette île n'existe pas. Si l'on a voulu mentionner *Membé*, je dois dire que cette île se trouve *au sud de Kisamoulou.* Si au contraire il est question de *Machin's rocks*, j'en demande bien pardon aux dessinateurs des cartes, mais ces récifs sont situés à un mille de la pointe Misangi, partie ouest du Nyassa. Entre Machin's rocks et Kisamoulou, il n'existe aucune île, aucune terre, et la navigation y est parfaitement libre.

Après avoir communiqué avec M. Williams, le seul habitant blanc de Kisamoulou (entre parenthèses, il est rouge comme une pivoine), nous fîmes route sur Likoma, que nous mîmes peu de temps à atteindre, la distance entre ces deux îles n'étant guère que d'environ huit milles.

Les eaux de l'île sont assez profondes pour nous permettre de mouiller près de terre, où nous arrivons en peu de temps. La plage et le sol sont recouverts d'un fin gravier, et pour y faire venir les quelques fleurs que j'y remarquai, il a fallu demander à la terre ferme l'humus que l'on ne rencontre pas sur l'île.

Aux abords de la station anglaise croissent de nombreux baobabs de dimensions modestes; ces arbres, qui d'ordinaire sont de véritables géants, avaient jusqu'à 6 mètres de tour. Les cultures y sont difficiles; aussi n'y rencontre-t-on que le manioc, que l'on mange réduit en farine. Malgré l'aridité du sol et le mal qu'ont les indigènes à se procurer de l'eau — car il n'y a de citerne nulle part et l'on est obligé d'en puiser au Nyassa, — on n'y compte pas moins de trois mille habitants, qui reconnaissent la suzeraineté de deux chefs puissants établis sur la terre ferme.

Cette forte agglomération de naturels sur une île aussi minuscule est due à ce que les habitants, à l'abri des tribus féroces de l'Est, ne craignent ni pour leur vie ni pour leur liberté, non plus que pour leurs maigres récoltes. A Likoma, la vie est restreinte, difficile même; mais, je le répète, on y est en sécurité. Les insulaires n'ont point besoin, comme il est d'usage de le faire sur le continent, de s'entourer de murailles de bois et d'y entretenir des veilleurs jour et nuit; aussi les gros propriétaires de l'endroit ont-ils profité de cette situation tout exceptionnelle pour vendre à un prix très élevé le terrain que les Anglais avaient occupé et détiennent encore.

Pendant la saison pluvieuse, le poisson abonde dans les

eaux de l'île, et il constitue, avec quelques rares féculents, l'exclusive nourriture de la population noire. Les Anglais ont bien fait quelques essais de plantations; mais jusqu'ici le succès n'a pas répondu à leurs efforts.

A part quelques serpents, Likoma ne recèle aucun animal dangereux : on y trouve bien, à la vérité, le serval et le chat-tigre, mais ces félins ne se hasardent que fort rarement aux alentours des habitations.

Quant à la flore, elle y est très pauvre. Par contre, le climat est excellent, et l'on n'y connaît aucune de ces épidémies si communes en Afrique. La petite colonie anglaise qui habite ces lieux est bien, de temps à autre, visitée par la fièvre; mais quelques grammes de quinine en ont vite raison. Dans tous les cas, on n'a pas affaire ici à ces cruelles fièvres d'Oudjiji qui troublent les cerveaux les plus solides, non plus qu'à ces terribles affections bilieuses qui font au Congo tant de victimes. En un mot, pour des personnes qui, en outre du feu sacré, se sont décidées pour un motif quelconque à s'expatrier, Likoma peut et doit être l'idéal terrestre. C'est là, du reste, affaire de tempérament!

L'archidiacre Maples m'ayant prié de lui raconter quelques-unes de mes impressions de voyage, je m'empressai de lui lire plusieurs passages de mon journal, au grand ébahissement des indigènes, tout surpris qu'un blanc pût s'exprimer autrement qu'en anglais ou en portugais.

— Oui, oui, c'est bien comme cela, me dit en souriant M. Maples : pour ces pauvres gens, il n'y a de blancs que les Anglais et les Portugais [1].

Ce n'était malheureusement pas la première fois que je constatais, durant mon voyage, un fait semblable.

Dès le matin même de mon arrivée dans l'île, j'eus la fièvre, qui ne me quitta que le 22, au moment même où

[1] Et l'on peut se demander : Pourquoi les Anglais ne les détrompent-ils pas?

nous nous embarquions sur le *Charles-Janson*. Après avoir suivi la côte ouest de Karonga à Bandaoué, nous allons maintenant suivre le littoral oriental jusqu'au cap Mac-Lear. Brave et excellent petit navire que ce *Charles-Janson*, car malgré une brise assez forte et les lames qui viennent s'abattre sur le pont, il n'en fait pas moins ses huit milles à l'heure. Le capitaine Belcher connaît à merveille son lac Nyassa, et il sait profiter de toutes les circonstances qui lui sont favorables pour accélérer la marche de son navire. C'est ainsi que, tour à tour entrant dans les baies, doublant les pointes et nous glissant au milieu des récifs, nous arrivons à midi à *Maendaenda*, village indigène de la côte Est, où nous devons prendre du combustible. — A deux heures, le transbordement était terminé, et le soir nous mouillions dans la baie de *Malaouili*, où nous passâmes la nuit.

Le 23, à quatre heures, nous arrivions au cap *Mac-Lear*, à l'extrémité de la péninsule sud du lac.

Livingstonia est la première station européenne qui ait été fondée au Nyassa. Le commander Young y éleva, en 1875, avec l'aide du Dr Laws, les belles et solides constructions qui s'y trouvent encore. Durant de nombreuses années, ce fut le siège de prédilection des missionnaires écossais; mais les fièvres firent de si nombreuses victimes parmi eux que force fut aux blancs de déserter la contrée. De cette première occupation il ne reste plus aujourd'hui que trois maisons construites à l'européenne.

Le *Nyassa*, improprement appelé ainsi — car les indigènes prononcent *Nyandjia* — est renommé pour ses fortes lames, qui le rendent souvent impraticable aux embarcations indigènes. Aussi, tout d'abord Livingstone lui avait-il donné le nom de *Lac des tempêtes*, qu'il changea bientôt en celui de *Nyandjia*, pour se conformer à la langue des indigènes. Ce mot signifie : *lac*, *grande eau*, et n'est nullement une appellation particulière donnée à ce vaste bassin. La langue

qui y est parlée est le *tchinyangia,* ou langue du lac, qui diffère absolument du souhahili et reste tout à fait étrangère aux populations des terres.

La flotte nyassienne est loin d'être comparable à celle du Tanganika. A *Kotakota,* le chef possède, m'a-t-on dit, plusieurs boutres, genre arabe, servant à faire traverser le lac aux caravanes se rendant à la côte Est. Mais c'est à ces barques primitives que se réduisent tous les moyens de transport. Le commerce étant des plus pauvres, ces caravanes ne se mettent en route que lorsque le stock d'esclaves à vendre est assez considérable pour permettre d'entreprendre avec profit une pareille expédition.

A Livingstonia, les vivres sont rares, et par suite assez chers. Le poisson, fort bon d'ailleurs, sert en partie à la nourriture des indigènes.

En raison du peu d'eau qui, au lac Pamalombé, à la fin de la saison sèche, rend la navigation impossible aux steamers du lac, nous devions trouver des embarcations pour nous rendre jusqu'à *Matopé,* sur le Chiré; mais les hostilités qui régnaient parmi les peuplades avaient sans doute mis la rivière en interdit, car aucun canot n'était arrivé. Grâce à M. Bell, ingénieur civil de la Compagnie des Lacs africains, qui attendait depuis un mois l'arrivée d'une pirogue quelconque, je pus visiter les environs.

Comme site, la station de Livingstonia a été admirablement choisie : le paysage est splendide, au pied de ces monts rocheux couverts de verdure et en face de cette mer intérieure dont le flot bleu vient doucement se briser sur le sable d'or de ses plages. Les indigènes y vivent, ou du moins paraissent y vivre très heureux, exempts de tout besoin, libres de tout souci, et se contentant de ce que leur donnent la terre et l'eau, c'est-à-dire de la farine et du poisson. Mais il est écrit que le bonheur complet n'est pas de ce monde : en effet la quiétude des habitants n'est

qu'apparente, car, fanatiques au suprême degré, ils ont une peur atroce du « mauvais œil ». Sans se rendre compte de ce qu'est l'hypnotisme ou la suggestion, ils croient à l'influence maligne et se figurent que leur vie en dépend. Cette idée est du reste accréditée un peu partout, sur les bords du Nyassa et du Chiré.

Lorsque Livingstone revint des chutes Victoria sur le Zambèze, il amena avec lui plusieurs noirs *Makololo* qui s'établirent dans le pays. L'un d'eux, Ramakakan, plus connu dans ces contrées sous le nom de Kasisi, devint le chef d'une nombreuse tribu, et à sa mort, en 1887, plus de deux cents personnes furent accusées d'avoir, par leurs sortilèges, amené le fatal dénouement [1]. Elles furent bel et bien condamnées à subir l'épreuve du *mouavi* [2] : soixante-dix indigènes en moururent! Aux yeux de la population, ils étaient certainement coupables, et, d'après elle, c'était leur mauvaise influence qui avait amené la mort de Kasisi.

Le *mouavi* est un poison assez commun dans le pays : il est tiré de l'écorce d'une légumineuse, l'*erythrophlocum guineense*. Son contre-poison est une espèce d'émétique appelée *massaï*. Il va de soi qu'il dépend de celui qui distribue le poison de forcer ou d'amoindrir la dose, et, par cela même, de tuer ou de sauver les accusés. Cette sorte

---

[1] Il en est de même dans le pays Aouemba : quelque temps après le retour de M. Giraud, le chef du pays étant décédé, on attribua la cause de sa mort à l'influence de l'officier français. Depuis cette époque, le pays est absolument fermé aux Européens.

[2] « L'épreuve du *mouavi*, dit Livingstone, est en usage dans cette région ; c'est à elle qu'on a recours lorsqu'une personne est soupçonnée d'un crime. Si l'accusé vomit le poison, il est déclaré innocent ; dans le cas contraire, il est reconnu coupable. Les indigènes ont tellement foi dans l'efficacité de cette épreuve que celui qu'on accuse à tort demande à la subir. Les chefs eux-mêmes n'en sont pas exempts.

» ..... Le chef d'une bourgade située au pied du mont Zomba avait subi cette épreuve avec succès la veille du jour où nous atteignîmes son village. Toute la population en témoignait sa joie par des danses, des roulements de tambour, des orgies de bière ; et la fête se prolongea pendant deux jours et deux nuits. » *(Découverte des lacs Chirona et Nyassa.)*

de jugement de Dieu est non seulement en usage au Nyassa, mais aussi dans nos possessions gabonaises et par toute l'Afrique centrale.

Le docteur Laws, qui est véritablement la providence de ce pays, sauva de la mort de nombreuses personnes qui, à la suite d'une accusation, avaient dû absorber une forte dose de mouavi. Le massaï se prend absolument comme notre ipéca, avec addition d'autant d'eau que l'on peut en boire; et, comme pour notre vomitif de prédilection, l'eau tiède est le meilleur des adjuvants.

Je restai à Livingstonia jusqu'au 30 octobre, admirant chaque jour le merveilleux panorama qui se déroulait sous mes yeux, sans jamais réussir à m'en lasser. Le 30 au soir, le *Charles-Janson,* à court de vivres, mouilla sur rade, et son capitaine nous proposa de nous conduire jusqu'au fond du Nyassa, dans la baie de *Makandangis,* où devait le rejoindre son canot, qui, à l'époque de la sécheresse, fait le service postal des missionnaires jusqu'à *Matopé.* Comme il s'agissait de voir des pays nouveaux j'acceptai avec enthousiasme cette proposition et, dès le lendemain, je m'embarquais avec M. Bell, qui avait pris, lui aussi, passage à bord.

La matinée était splendide, comme du reste le sont en général les matinées à Livingstonia : fraîche brise, eaux vertes, ciel bleu, montagnes rocheuses à l'aspect sauvage, riche végétation tropicale, rien n'y manquait; et sous la poussée de notre hélice, nous doublâmes rapidement le cap Mac-Lear, extrémité nord de l'île *Domoué.* Ce cap a été ainsi dénommé, en souvenir du savant Écossais qui pendant si longtemps étudia ces ravissantes contrées.

A neuf heures, nous passions à portée d'une énorme roche tombée de la montagne dans la mer. Ce monstrueux monolithe pouvait bien peser 600,000 kilogrammes.

Peu après nous arrivions au mouillage de *Monkey bay*[1] où notre steamer avait l'habitude de prendre son bois de chauffage. Entièrement abritée contre les mauvais vents soufflant du Sud, cette baie a été admirablement choisie comme port de refuge. Les naturels, assez farouches au début, se sont peu à peu humanisés au contact des blancs, et c'est avec la meilleure grâce du monde qu'ils leur procurent tout ce qui peut leur manquer. Ces eaux, où le poisson abonde, nous permirent de mouiller à vingt mètres de terre, par deux brasses de fond. Les canonnières de guerre qui sous peu sans doute sillonneront le Nyassa, trouveront à Monkey bay un excellent ancrage : c'est là un point fort important à noter.

A une heure, nous reprenions notre navigation un instant interrompue; bientôt après nous passions à portée d'un îlot couvert de guano et d'aspect blanchâtre, qui, sous les rayons du soleil, frappe l'œil à trois milles de distance. A quatre heures, enfin, nous étions à *Makandangis*. C'est là que s'arrête le Nyassa.

J'aurais bien voulu visiter les nombreux villages qui bordent le fond du golfe, mais on me conseilla de n'en rien faire, le pays étant habité par les Hiyaos, naturels sauvages parmi les plus sauvages, et qui ne se font aucun scrupule de piller et de tuer les étrangers qui se hasardent sur leurs terres. Ce sont ces mêmes Hiyaos qui, en 1887, s'emparèrent de l'embarcation du *Charles-Janson,* tuèrent un des matelots noirs, firent les autres prisonniers, et gardèrent dans leur village, pendant deux jours, le consul anglais et M. Johnson, le missionnaire de l'île Likoma.

Le 1er novembre, le canot que nous attendions n'étant pas arrivé, je dus me résigner à prendre un repos forcé. Que faire à bord d'un navire à l'ancre, sinon dormir?

---

[1] La baie du Singe.

Malheureusement le sommeil a une fin, surtout quand de nombreux insectes vous assaillent; aussi, malgré tout le confort désirable, le séjour sur ce steamer immobile me parut-il bientôt intolérable. Le 2, je me hasardai à faire une petite promenade en embarcation.

— Prenez garde aux crocodiles, me dit le capitaine.

— Faites attention aux hippopotames, insinua un autre blanc.

— Surtout ne prenez pas terre, ajouta un troisième.

Devant ces observations pleines de sollicitude, je partis seul, ne voulant pas, pour satisfaire un caprice, exposer la vie de mes hommes.

Une heure plus tard j'étais de retour : j'avais visité toute la baie, qui est presque exclusivement bordée par le vulgaire roseau qui a nom *papyrus,* dont est si friand le grand pachyderme amphibie.

Pas plus que lui, les sauriens et les indigènes ne m'inquiétèrent; et si j'étais rentré aussi promptement à bord, c'est que le soleil commençait à chauffer sérieusement.

Cette troisième journée à bord fut terriblement longue! Le steamer est trop petit et trop encombré pour nous permettre la promenade sur le pont; aussi sommes-nous obligés de nous rabattre sur les coussins du salon. Personne ne s'en plaint, je le reconnais, et j'apprécie fort ce sentiment de délicatesse; mais, quand bien même, nous sentons que nous sommes une gêne pour les gens de l'équipage.

Ne pouvant supporter davantage cette vie d'immobilité et ne prévoyant pas l'arrivée probable du canot attendu, M. Bell et moi convenons de faire la route à pied, et nous nous rendons au village de *M'kata* pour y engager des porteurs qui seront en même temps nos guides. Nous avions à peu près cinquante lieues à faire pour atteindre *Matopé.*

Nous pénétrons sans difficulté dans le village, et nous

réussissons, grâce au souhahili[1], à nous faire comprendre du chef. Nous sommes bien un peu harcelés de demandes, un peu rançonnés, mais nous avons l'air de ne pas comprendre et nous offrons nos cadeaux de bonne grâce. En dépit de nos dons généreux, nous ne pouvons obtenir les porteurs nécessaires au transport de nos bagages; aussi, nous résolvons-nous à laisser à bord tous les colis embarrassants et à ne prendre avec nous que quelques vivres et des couvertures. C'est à grand'peine que le chef nous promet quatre hommes pour nous conduire.

Nous revenons à bord pour mettre en ordre nos bagages afin qu'ils n'aient pas trop à souffrir pendant notre absence, et le soir nous prenons gîte dans le village. Un indigène veut pénétrer dans notre case, mais il est repoussé par mon Sénégalais Baba. Pris de boisson sans doute, et furieux de n'avoir pas été admis, cet homme se précipite dans sa hutte, prend son fusil et revient pour assassiner mon soldat. Par bonheur, il avait été vu, et, sur un signe du chef, trois hommes se jetèrent sur lui. Son arme lui fut arrachée; puis, malgré la résistance qu'il opposait, on lui lia fortement les mains. M'kata lui-même, le vieux chef à barbe blanche, avait également pris son fusil et s'apprêtait à loger une balle dans la tête de ce forcené. Mais son arrestation évita l'effusion du sang; et ce fut dans un hangar en plein air, au milieu de cette population sauvage, que je m'endormis, heureux d'entrevoir enfin, à quelques jours de date, la fin de mon voyage.

Si peu que je sois resté à M'kata, j'ai néanmoins constaté que là, comme sur tout le littoral du Nyassa, les indigènes se frottent le corps d'huile de ricin. C'est également le pays de la polygamie par excellence, et les grands personnages

[1] Bien que la langue du pays ne soit pas le souhahili, j'ai constaté que les chefs des différents villages en contact avec les Arabes comprennent fort bien ce langage.

rendent à cet égard de nombreux points à messieurs les Mormons de l'Amérique du Nord : le chef M'kata avait au moins deux cents femmes; M'ponda, m'a-t-on dit, en possède quatre cents, et ainsi de suite. Mais ces nombreuses compagnes sont plutôt considérées comme des domestiques que comme des épouses.

Malgré la pauvreté et le délabrement de notre demeure, le propriétaire n'en vint pas moins, le 4 au matin, réclamer le prix de son loyer : c'était la première fois que pareille chose nous arrivait, et je la notai pour la rareté du fait. Afin de ne pas être en reste, nous remîmes à notre hôte un morceau de calicot que, tout naturellement, il trouva un peu court. Mais nous répondîmes à ses exigences par un refus formel, et notre homme s'éloigna de fort mauvaise humeur.

Pour éviter la marche par le plein soleil de midi, il avait été convenu que nous partirions de grand matin. A quatre heures nous avions déjà pris le café, et notre mince bagage ficelé nous attendait au dehors; mais nos porteurs n'avaient pas encore paru. Ce fut grâce à l'intervention du chef que nous dûmes de partir à sept heures; toutefois, la mauvaise volonté était trop évidente pour que nous n'eussions pas à craindre d'être abandonnés par la suite; aussi fis-je passer les porteurs en avant, donnant pour consigne à mes Sénégalais de rester auprès des traînards dans le cas où ils prétexteraient le besoin de s'arrêter dans la brousse.

A neuf heures, nous passions tout près d'un campement abandonné où nous trouvâmes des fourches à esclaves. La traite a beau être défendue, il n'en passe pas moins sur la route que nous suivons de nombreuses caravanes conduisant à la vente des troupeaux humains. Dans tout le pays Matchéoua, à l'ouest du Nyassa, la traite se pratique sur une très vaste échelle, et c'est à la côte occidentale, dans les pays compris entre Mozambique et Bagamoyo, que se trou-

vent surtout les acquéreurs. Je n'en suis pas à dire que les gouvernements portugais et allemand autorisent ou tolèrent l'infâme commerce; mais j'ai constaté que c'était surtout sur leurs terres qu'un pareil trafic avait lieu. Quoi qu'il en soit, si les chefs indigènes de l'intérieur persistent malgré tout à faire la chasse à l'homme, c'est qu'ils savent fort bien que rien ne leur sera plus facile que de se défaire de leur marchandise vivante. Cela est triste à dire; mais, malheureusement, rien n'est plus exact!

CHAPITRE XVI

Du Nyassa à la côte.

SOMMAIRE

Le village de Nikololo et les Hiyaos. — Ils veulent tuer Baba. — Encore la vermine. — Nos porteurs nous abandonnent. — Nous traversons le Chiré. — Le village de Malemba. — Nouvel abandon des porteurs. — Je reste à Maperera. — Départ de M. Bell. — Matopé et le steamer *Domira*. — Blantyre et Mandala. — Les Makololos et les Portugais. — Entrevue avec Serpa Pinto. — Arrivée à Quilimane. — La douane portugaise. — Retour en France.

A trois heures du soir, et par une chaleur suffocante, nous arrivions à *Nikololo*, village situé sur la côte est du petit lac Pamalombé. Depuis notre départ du Nyassa, nous n'avions trouvé d'eau nulle part. Sur cette route chauffée par un soleil de plomb, je n'avais rencontré aucun lit de rivière, aucune dépression de terrain indiquant un ruisseau quelconque, même à l'époque des pluies.

Après avoir absorbé plusieurs gourdes d'eau aux premières maisons du village, nous nous fîmes indiquer l'habitation du chef, qui nous reçut assez cordialement. Je lui demandai un abri, car l'orage se préparait, et je me jetai comme une masse sur la natte qu'il me désigna. Mais malgré la fatigue que je ressentais, il me fut impossible de dormir. Horreur! la natte qui me servait de couche était couverte de poux sordides, et pour ajouter à notre malaise, de véritables escadrons de punaises nous harcelaient sans

trêve. Vaincu, j'abandonnai la place et je courus me réfugier sous la véranda de la cour intérieure. A peine y étais-je installé que Baba m'arrivait tout courant; il m'annonça qu'il était poursuivi par un homme qui cherchait à lui porter des coups. Décidément, le pauvre garçon n'a pas de chance, et si cela continue, il finira certainement par y rester. Hier c'était à M'kata, aujourd'hui à Nikololo : tout cela ne me dit rien qui vaille! Je fis cacher mon laptot dans la maison du chef, à qui je racontai sur-le-champ ce qui se passait. Voici ce qui était arrivé : un chien s'était jeté sur mon Sénégalais et avait déchiré son pantalon. Prenant un bâton, Baba avait chassé l'animal qui, hurlant de douleur, s'était réfugié chez son maître. Celui-ci, furieux, s'arma de son fusil, et il aurait certainement tué mon soldat, si ce dernier n'avait pris soin de se dérober par la fuite. En Afrique, les choses les plus insignifiantes ont parfois les plus terribles conséquences.

Le lendemain, avant le jour, nous quittions ce village : j'avais hâte de me séparer d'une population aussi malveillante qu'irascible. Après nous avoir fait faire plusieurs détours, deux de nos porteurs nous abandonnèrent sous le faux prétexte d'aller acheter des vivres; déjà, la veille au soir, ils nous avaient demandé de leur faire des avances de calicot. Nous leur avions refusé le tissu, mais ils avaient profité des restes de notre table.

A la suite de leur désertion, nous trouvant en rase campagne, sans espoir de recruter personne, nos soldats se chargèrent des colis abandonnés, et nous continuâmes notre marche. Les deux indigènes de M'kata qui nous restaient nous avouèrent en tremblant qu'ils ne connaissaient pas la route, et ce fut en nous orientant à l'aide du soleil et en consultant l'heure de ma montre que nous nous dirigeâmes : nos boussoles étaient restées à bord du *Charles-Janson*.

Après le coucher du soleil, je fis reprendre la marche;

mais, sans nous en douter, nous revînmes sur nos pas. A dix heures du soir, nous étendîmes nos couvertures près d'un marais à l'eau croupissante, que nous fûmes cependant très heureux de trouver afin d'apaiser notre soif, et nous envoyâmes les deux porteurs couper du bois sec pour les feux de la nuit, car le pays regorge de fauves. Ces hommes ne revinrent pas : nous étions désormais livrés à nos seules ressources.

Si, la nuit précédente, nous avions été assaillis par les punaises, cette nuit-là les moustiques les remplacèrent. Nous nous installâmes tant bien que mal, et plutôt mal que bien, pour dormir; mais, à minuit, la pluie commença à tomber, et elle dura jusqu'au jour. Nos feux s'éteignirent, nous étions trempés jusqu'aux os; le jour parut enfin vers cinq heures, et nous pûmes nous remettre en marche. Nous arrivions peu après à un cours d'eau que nous reconnûmes pour le Chiré, car à peu de distance apparaissait le lac Pamalombé.

Sur la rive opposée, nous aperçûmes quelques cases dont nous hélâmes les habitants. J'avais bien envie de me rendre chez eux, mais M. Bell m'apprit qu'alliés à M'ponda, ces gens-là étaient ennemis des blancs; aussi, chargés de nos colis, nous engageâmes-nous aussitôt dans la brousse.

Malgré l'absence de tout sentier, nous étions désormais fixés sur notre position : le *Chiré* à droite, le soleil à gauche — c'était le matin — nous ne pouvions nous tromper; aussi fut-ce sans la moindre hésitation que nous continuâmes cette rude étape.

Le Chiré a un cours des plus tourmentés, qui peut se comparer à celui de la Seine entre Quillebeuf et Rouen. A dix heures, nous arrivions à l'un des coudes qu'il décrit, et, avisant sur le bord de l'eau un épais tapis de verdure, nous nous y installâmes pour déjeuner. Sur la rive droite s'élevait un grand village. A notre appel, deux indigènes traversè-

rent immédiatement le fleuve en pirogue et vinrent au-devant de nous. Ils nous apprirent qu'il n'existait aucun chemin frayé sur la rivage que nous suivions, et que généralement tous les voyageurs traversaient le Chiré en cet endroit, afin de rejoindre le bon chemin sur la rive droite. Obligeants jusqu'au bout, ils nous proposèrent de nous prendre dans leur pirogue, mais M. Bell, qui depuis plusieurs années habite ce pays, me conseilla de n'en rien faire, ajoutant que le chef du dit village était justement celui qui défendait le passage aux embarcations, et que par conséquent il nous serait hostile.

— Si nous nous rendons chez lui, reprit l'ingénieur, nous risquons fort d'être maltraités. Quant au vol de nos armes et de nos bagages, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Bien heureux encore serons-nous s'ils s'en tiennent là!

Devant la perspective de voir se perdre en quelques instants le fruit de seize mois de voyage, je n'insistai pas et nous reprîmes notre marche sur la rive gauche. Les taillis étaient épais, inextricables; les lianes, enchevêtrées aux buissons, nous barraient la route. Il fallait pourtant sortir du fourré.

Comme je marchais en avant, j'entendis bientôt, à une courte distance de nous, le bruit que fait une hache en coupant du bois. Je me dirigeai de ce côté, et je fus bientôt en présence de plusieurs hommes qui me dirent de nouveau que la seule route praticable pour aller au sud était sur l'autre bord, où se trouvait également leur village. Ils nous offrirent de nous y transporter moyennant un paiement convenu d'avance. Ma foi, j'en avais assez de cette marche pénible à travers les broussailles, sans chemin tracé, sans boussole, ignorant absolument où nous aboutirions: j'acceptai donc l'offre des indigènes. Deux pirogues cachées dans les roseaux de la rive suffirent pour nous transporter, nous et nos bagages, et dix minutes après nous accostions la rive opposée.

Une brise légère ridait à peine la surface de l'eau lorsque nous traversâmes le Chiré; les lames embarquaient bien un peu dans nos informes embarcations, mais nous primes cependant gagner l'autre bord sans accident.

Le Chiré roule des eaux dont la teinte bleu pâle est de toute beauté. Son courant presque nul me fit admettre la supposition qu'il atteignait au même niveau que les eaux du lac Pamalombé [1]. Son lit est de sable; à l'endroit le plus profond nous avons trouvé 4 mètres d'eau, mais cette hauteur est loin d'être générale, et c'est en cette saison, que, par suite du manque d'eau, la navigation de Matopé au Nyassa est impossible. Les rives sont bordées de papyrus géants, et ce n'est qu'en face des villages que l'on peut atterrir, grâce au chenal ménagé par les indigènes. Les hippopotames et les crocodiles sont fort nombreux en ces parages, et ces derniers surprennent souvent sur les bords du Chiré les femmes et les enfants qui viennent y puiser de l'eau.

Nous arrivâmes sans encombre, et le chef de *Malemba*, chez qui nous primes terre, se montra des plus avenants. Nous lui achetâmes quelques vivres, nous engageâmes cinq porteurs et, à quatre heures du soir, nous primes congé de lui.

Les indigènes avaient dit vrai : la route était bonne, sans accident de terrain, et se continuait sur un plan sensiblement uniforme. Nous traversâmes rapidement cinq ou six villages, car les bords du Chiré sont extrêmement populeux; nous voulions marcher jusqu'à minuit, favorisés que nous étions par la clarté de la lune; mais au coucher du soleil, un orage nous obligea à nous arrêter : nous étions alors au village de *Maperera*.

Depuis le matin, j'avais remarqué un arbre particulier que

[1] A la saison des pluies, lorsque les eaux sont hautes au Nyassa et au Pamalombé, le courant du Chiré est plus rapide.

je n'avais vu nulle part jusque alors. A ses feuilles et aux forts piquants de ses branches, je reconnus bientôt qu'il appartenait à la famille des acacias épineux; le tronc, qui s'élevait à 5 mètres du sol, était recouvert d'une croûte jaune verdâtre très prononcée; son bois, excellent pour tous les travaux de bâtisse, est très dur et d'une couleur rouge qui rappelle assez exactement l'acajou.

— C'est le *Fever tree* (l'arbre à fièvre), me dit M. Bell.

En effet, partout où cet arbre croît, le pays est des plus malsains. Ce géant des solitudes africaines ne jouit certes pas de la propriété d'accélérer les pulsations ou d'amener des désordres dans l'économie, mais on ne le trouve que dans les marécages, dans les terres d'alluvions recouvertes d'eau, milieu éminemment propice au développement du microbe palustre : de là le surnom de *Fever tree,* qui lui a été donné par Livingstone et ses successeurs.

Le 6 au matin, nous étions prêts avant le jour : nous comptions arriver à Matopé le lendemain soir; mais les porteurs sont ici les véritables maîtres de la situation, et tant qu'ils sont à proximité de leur village, il est fort difficile de les décider à s'en éloigner. L'un des miens prétexta une indisposition subite et déclara ne pouvoir aller plus loin. Il reprit la route de Malemba; les autres le suivirent.

De nouveau donc, nous étions seuls. Nous fîmes tout notre possible pour nous procurer d'autres hommes, mais personne ne voulut s'engager à nous conduire. Deux choses y mettaient obstacle : la traversée d'un pays en guerre et le commencement des pluies. C'était même pour ce dernier motif que les hostilités avaient été momentanément suspendues. D'un commun accord entre tous les chefs, une trêve avait été consentie, afin de permettre aux indigènes de cultiver leurs jardins. Depuis le 1er novembre, en effet, nous avions chaque soir régulièrement orage et pluie; le sol détrempé se laissait facilement pénétrer par la bêche, et

chaque naturel voulait profiter des premières averses pour assurer sa récolte.

Sur ces entrefaites, M. Bell, qui parlait la langue du pays, m'assura qu'à quelques lieues de là il trouverait à coup sûr des villages amis, où il pourrait entrer en pourparlers afin d'obtenir les moyens de gagner rapidement Matopé. Il fut décidé qu'il se porterait en avant, et que, dès son arrivée à la station européenne, il m'expédierait un canot.

A sept heures, M. Bell se mit donc en route avec ses deux domestiques. Quant à moi, je restai seul avec mes deux laptots au village de Maperera, afin de veiller sur les bagages.

Les indigènes nous accueillirent assez bien; aussi malgré ce fâcheux contre-temps, ne regrettais-je que modérément le séjour que je me voyais forcé de faire sur les bords du Chiré. En passant trop rapidement dans un pays, il y a tant de choses qui échappent!

Comme sites, les bords du Chiré sont véritablement enchanteurs, et je ne connais rien en Afrique qui puisse leur être comparé. A partir de sa source — en admettant que le Nyassa puisse être ainsi qualifié — les villages sont fort nombreux sur les deux rives. Les principales cultures sont : le maïs, le millet, le manioc, ainsi qu'un tubercule qui n'est ni la patate douce ni l'igname, mais qui tient des deux : la pellicule extérieure est rougeâtre, et l'intérieur est blanc. A tout prendre, ce farineux remplace assez bien notre pomme de terre d'Europe.

Les forêts donnent abri à tous les gibiers que peut envier le chasseur le plus difficile : lions, éléphants, bœufs sauvages, sangliers, zèbres, léopards et antilopes, tout se trouve réuni en ce lieu. Dans la rivière, les crocodiles et les hippopotames se rencontrent par troupeaux. Aussi voit-on chaque année de nombreux amateurs de chasse

venir d'Europe dans le seul but de satisfaire leur passion favorite. Ces voyageurs, est-il besoin de le dire, sont surtout des Anglais.

Je restai quatre jours dans le village hospitalier, et j'étais sur le point de m'en remettre pour mes colis à la bonne foi problématique du chef, lorsque, le 10 novembre, à six heures du soir, huit porteurs vinrent se mettre à ma disposition : ils m'avaient été expédiés par M. Bell, qui était arrivé sain et sauf à Matopé.

Dès le lever de la lune, vers neuf heures, nous partîmes, et, le lendemain matin, à quatre heures, nous arrivions à *M'pasa,* où je trouvai M. Johnson, un des missionnaires de Likoma. Il était sur le point de s'embarquer dans son canot et de partir pour le Nyassa : c'était lui que nous attendions quatorze jours avant, à bord du *Charles-Janson.* J'eus à peine le temps de lui souhaiter un bon voyage. Ce missionnaire, qui dépense la plus grosse partie de sa fortune personnelle à faire des cadeaux aux indigènes, était, disait-on, la seule personne qui pût se permettre impunément de parcourir ces contrées sauvages.

La note, en cela comme en beaucoup d'autres choses, a été forcée. Sans doute ce serait un tort que de se fier outre mesure à ces populations du haut Chiré; mais je crois que tout voyageur qui se garde sévèrement, sans jamais se permettre la moindre familiarité avec les indigènes, peut les visiter sans courir aucun risque.

Sur la rive gauche du Chiré, bordée de montagnes aux pentes abruptes, il n'existe pas de route proprement dite, et les habitants se servent généralement du cours de la rivière pour communiquer entre eux. Je l'ai déjà dit, le seul chemin praticable se trouve placé sur la rive droite : tour à tour il longe la rivière ou s'avance dans les terres, afin de couper court aux nombreux méandres et aux mille sinuosités du fleuve.

Pendant la nuit, nous traversâmes de populeux villages, et partout nous trouvâmes les enfants debout : les uns frappaient avec une baguette sur une boîte en fer-blanc, d'autres jouaient du tam-tam; ici, on chantait, ou pour mieux dire on hurlait; plus loin, on dansait malgré l'heure avancée : c'était un vacarme infernal. Ces « réjouissances » nocturnes n'ont lieu qu'à certaines époques de l'année, et lorsque les céréales sont en pleine maturité. Outre les hippopotames, très friands de la tige du maïs ou du millet, le pays abonde en bœufs sauvages, non moins gourmets que les fissipèdes des eaux. Ruminants et pachydermes aiment à s'ébattre sur les récoltes, mais le moindre bruit les en tient éloignés : de là le motif de ces bacchanales indigènes.

A M'pasa, nous nous reposâmes de notre longue course de la nuit, et à une heure du soir nous nous remettions en marche. Nous fîmes une délicieuse promenade sur les bords ravissants du Chiré; aussi fut-ce presque sans nous en apercevoir qu'à huit heures nous arrivâmes à *M'pimbi,* grand village en partie palissadé, mais dont les portes nous furent aussitôt ouvertes, malgré l'heure avancée et la nuit noire. Nous hélâmes les mariniers de la grande pirogue qui fait l'office de bac, et en quelques minutes nous étions au village, sur la *rive gauche.* J'ai souligné avec intention ces derniers mots, parce que la carte de Stieler a placé cet important village sur la rive droite.

A peine rendu, je me couchai sous un hangar, en plein vent, espérant bientôt m'endormir; mais le chef, personnage d'une haute importance, vint me rendre visite et m'apporta des fruits et des cannes à sucre. A toute force, il voulait me donner une case; mais ayant mis dans mes projets de repartir au lever de la lune, je refusai son offre obligeante. Nous nous bornâmes donc à causer. Il m'assura que son village n'avait jamais été sur la rive opposée; et, sur la question que je lui posai pour savoir s'il existait une autre

localité du même nom, il me répondit qu'il n'en connaissait aucune, du moins aux alentours.

M'pimbi comprend deux centres bien distincts : l'un, qui borde le Chiré, est palissadé : c'est là qu'habitent le chef et ses notables. Le *vulgum pecus*, c'est-à-dire les gens de peu, gîte en dehors des fortifications.

A minuit, la lune étant déjà haute, j'appelai mes noirs. Les malheureux me prièrent de leur accorder encore quelques heures de répit : ils étaient littéralement rendus. Cette marche rapide, pieds nus, sur un terrain caillouteux et surchauffé, les faisait cruellement souffrir. Moi-même, malgré mes chaussures européennes, aux semelles épaisses, je ne dus d'éviter toute blessure qu'aux nombreux bains de pieds que je prenais à chaque marigot.

A deux heures de la nuit, ne pouvant attendre plus longtemps, je restai sourd à toutes les supplications, et, lentement au début, nous nous mîmes en marche pour la dernière étape; du moins nous le pensions. Nous avions environ quinze milles marins à faire, et je voulais arriver avant la grande chaleur. Cette marche ne fut pas très pénible, car j'étais soutenu par la perspective d'un prompt retour à la vie civilisée.

A sept heures, nous étions à *Matopé*, où chacun me fit fête et me reçut du mieux qu'il put. Je trouvai là le nombreux personnel blanc de la Compagnie des Lacs africains (African Lakes Company), mettant la dernière main à l'installation du nouveau vapeur destiné à la navigation du Nyassa. Ce steamer, fort bien compris, s'appelle *Domira*, du nom d'un ancien chef indigène, grand ami des blancs. Il cale fort peu d'eau et peut, par conséquent, braver impunément la saison sèche. En outre, il possède de luxueux aménagements. En sus de son combustible, il peut fort aisément charger quarante tonneaux.

Le besoin d'un nouveau steamer au lieu et place de

l'*Ilala* se faisait grandement sentir, et la Compagnie n'a reculé devant aucune dépense pour donner au *Domira* tout le confort des grandes lignes postales.

Le 13 novembre, ce vapeur quittait Matopé, emportant tout le personnel blanc de la station. Parmi ses passagers se trouvait M. Sharpe, un Anglais dont le nom n'est pas inconnu dans nos contrées méridionales de France, car pendant six ans, ce fut son père qui dirigea les travaux de la voie ferrée de Perpignan à Prades. Grand amateur de chasse, M. Sharpe fils en était à son cinquante-septième éléphant depuis son arrivée en ces parages. Quant aux autres animaux, buffalos, antilopes, zèbres, qui sont tombés sous ses coups, il ne les compte plus. Son intention pour le moment était de s'enfoncer dans le pays compris entre le Bengouelo et le Nyassa, où, paraît-il, les éléphants sont moins pourchassés que partout ailleurs. A l'occasion de ce premier départ, M. John Moir, agent général de la Compagnie, nous rendit visite, et il m'apprit que le chef makololo M'laoré ayant déclaré la guerre aux Portugais, le passage par le bas Chiré me serait certainement fermé.

— Il vous faudra peut-être reprendre la marche, me dit-il; dernièrement l'évêque anglais Smithies, en tournée d'inspection, s'est vu obligé de partir à pied pour Quilimane, ne prévoyant pas le prochain départ de notre steamer.

« Après tout, me disais-je à l'annonce de ces nouvelles, il n'y a guère qu'une centaine de lieues à faire pour gagner l'océan Indien par la route la plus directe. » J'en étais arrivé à ne plus considérer que le chemin parcouru, et non celui à parcourir.

Et dire qu'à Karonga, je croyais en avoir fini avec ces marches pénibles sous un soleil de feu. Non, en Afrique, on ne peut jamais prévoir à l'avance ce que l'on fera. Ce sont les circonstances qui vous guident, et il faut s'inspirer du moment, tout en s'aidant, bien entendu, de l'expérience

acquise. En venant dans ce continent noir, on doit s'attendre à toutes les surprises, à toutes les misères, et il faut en prendre son parti. — « Si le bas Chiré m'est fermé, me disais-je, s'il m'est interdit de gagner le Zambèze et le Quaqua, eh bien! j'irai à pied à travers les hautes herbes. »

Midi. — Pour la quatrième fois, je suis seul à la station de Matopé, seul comme à Fouambo, seul comme au lac Pamalombé, seul enfin comme à Maperera. Espérant toujours recevoir, par une occasion quelconque, mes bagages demeurés à bord du *Charles-Janson,* j'attendis et allai visiter le pays avant de me rendre à *Mandala* [1], qui est située à trente-six milles dans le sud.

A Matopé, les crocodiles sont nombreux et voraces : tapis dans les herbes de la rive, ils attendent patiemment leur proie, et malheur à celui qui, le premier, vient puiser de l'eau. Deux jours avant mon arrivée, un adolescent d'une quinzaine d'années avait été emporté par l'un des reptiles. Pour éviter de pareils accidents, les porteurs d'eau se postent sur une berge à pic inaccessible aux sauriens; puis, au moyen d'une calebasse emmanchée à l'extrémité d'une perche, ils emplissent leurs cruches.

Habitués aux blancs, les naturels de Matopé les voient d'assez bon œil; mais là comme ailleurs il ne faut attendre d'eux aucun labeur suivi. A une aisance relative due au travail, ils préfèrent la médiocrité sans dépense de forces. J'en ai pourtant vu quelques-uns occupés à filer, au moyen d'une quenouille des plus primitives, le coton qui croît partout ici à l'état sauvage. D'autres s'occupaient à façonner des manches en bois pour les bêches, les houes et autres

[1] En langage du pays, *Mandala* veut dire *quatre yeux*. Cette singulière dénomination de la station écossaise vient de ce que son directeur, M. Moir, porte des lunettes. Avant son établissement, le coin de terre qu'il habite n'avait pas de nom, et lorsqu'un indigène se rendait chez lui, il disait qu'il allait chez Mandala. Le nom donné à l'homme s'est étendu à la localité.

outils; mais à part ces rares exceptions, ils vivent dans l'oisiveté la plus absolue, accroupis et causant sous l'auvent des cases.

Le vendredi 15, le canot attendu du Nyassa n'étant pas encore arrivé, n'ayant plus rien à voir à Matopé ni aux environs, je pris congé du chef Tchigaro et me mis en route pour *Blantyre* et *Mandala,* que l'on m'avait cités comme dignes d'être visités[1]. A la tête de trois porteurs et de mes deux fidèles Sénégalais, je partis vers trois heures du soir, comptant franchir rapidement les 68 kilomètres qui me séparaient de la station écossaise. A sept heures, il faisait déjà sombre — car en ces parages, il fait nuit aussitôt après le coucher du soleil — lorsque nous arrivâmes au *Lorangoué*[2], que nous trouvâmes absolument à sec. En fouillant parmi les ronces du ruisseau, mes porteurs découvrirent quelques trous ménagés dans le lit du torrent, d'où l'on voyait sourdre une eau assez épaisse, qui, néanmoins, fût déclarée excellente; en quelques minutes, Ali avait préparé le repas. En cet endroit, m'a dit depuis M. Moir, la terrible tsétsé se trouve en abondance et devient un obstacle insurmontable au passage des animaux domestiques.

Notre repas terminé, nous étendîmes nos couvertures auprès des grands feux allumés pour éloigner les fauves, et malgré les moustiques, nous nous endormîmes d'un profond sommeil.

A une heure, au lever de la lune, je sonnai le branlebas, et, par une route splendide, au milieu d'une contrée boisée

---

[1] C'est du reste la seule route pour tourner les chutes de Murchinson et rejoindre le Chiré, navigable à Katunga.

[2] Il est évident que ce nom de *Lorangoué* est d'origine indigène, *Lorangoua* signifiant rivière, cours d'eau. En anglais, la lettre *a* se prononçant *é*, rien d'étonnant à ce que les Écossais de Mandala aient dénommé ce cours d'eau *Lorangoué*.

mais absolument déserte, nous nous acheminâmes vers Blantyre.

En tant que rapidité, ces marches de nuit ne valent certainement pas celles de jour, mais on ne souffre ni de la chaleur ni de la soif; aussi ai-je toujours profité de la lune lorsqu'elle pouvait éclairer notre marche.

Aux premières clartés du jour, vers cinq heures du matin, nous passions le charmant petit cours d'eau *Lououndzou*, qui coule limpide et frais au milieu de ses bordures de forêts. C'était la dernière eau qu'il nous fût donné de rencontrer jusqu'à Blantyre; nous en profitâmes pour faire notre thé matinal. Nous avions encore quatorze milles à franchir, et le ciel, d'une très grande pureté, nous promettait une de ces chaudes journées qui nous sont octroyées avec tant de libéralité depuis que le soleil est au zénith; aussi, absorbâmes-nous notre déjeuner à la hâte, voulant arriver avant le moment de la grande chaleur.

A dix heures, je traversai à cheval — car, prévenu de mon arrivée, M. Moir m'avait envoyé le sien — la ville de Blantyre, qui est entièrement construite à l'européenne. Les pierres ne manquent pas, et partout ce ne sont que roches granitiques; mais les indigènes ignorent l'art de les tailler, de sorte que tous les édifices sont construits en briques. Sans m'arrêter, je traversai cette localité, et par un chemin où les pieds enfonçaient dans une poussière de mica miroitant au soleil, nous arrivâmes, un mille plus loin, à *Mandala*. Dans les granits de cette contrée, le mica domine. Sur les bords du Tanganika, c'est au contraire le quartz.

De même que Blantyre, Mandala possède des habitations vastes, aérées, entourées de larges vérandas, au milieu de jardins où la flore exotique se mêle à celle de nos contrées. La principale culture, celle à laquelle se livrent avec une sorte de prédilection tous les Européens, est le café, et cette graine a obtenu en 1888 jusqu'à 120 francs sur le marché de

Londres. C'est certainement un prix fort élevé, qui laisse une bonne marge aux cultivateurs, et il n'est pas inutile d'ajouter que ce café est excellent.

M. Buchanam qui, à mon passage à Mandala, remplissait par intérim les fonctions de consul anglais, me fit visiter quelques-unes de ses plantations qui avaient une étendue de 200 acres[1]. Le caféier y vient très bien à l'abri du vent et, malgré sa jeunesse, celui que j'avais sous les yeux portait déjà de nombreuses graines.

M. Moir, lui aussi, en dehors de ses fonctions de directeur de la Compagnie des Lacs africains, s'adonne tout particulièrement à la culture du café et pense avoir trouvé dans ce commerce l'avenir de cette contrée africaine. Enfin M. Scott, l'évangéliste de l'Église d'Écosse, me disait qu'il payait presque toutes ses dépenses avec ses exportations de café en Europe.

Dans l'immense jardin de M. Moir, j'ai remarqué un pied d'olivier planté depuis trois ans, et qui vient à merveille à deux pas des frais caféiers à la feuille vernie; et, chose difficile à croire, j'ai vu des plants d'artichauts qui, à la saison, donnent de belles têtes de cet excellent légume. Il y avait de tout dans ce jardin : des laitues, du thym, des arbres à caoutchouc, et des fleurs parmi lesquelles je pus admirer de superbes roses. Un jardinier émérite — un blanc — est chargé du soin des plantes, et, sous son habile direction, les noirs commencent à avoir une teinte de jardinage.

Indemnes de la terrible tsétsé, les villages de Blantyre et de Mandala possèdent un certain nombre de troupeaux, qui dans les frais pâturages des alentours trouvent une nourriture saine et abondante. Les bœufs sont soumis au joug et servent au transport des bois et des matériaux. C'est grâce

[1] L'acre est une mesure de superficie usitée en Angleterre et autrefois aussi dans le nord de la France, et dont la contenance a beaucoup varié. En Angleterre, l'acre est de 40 ares et demi.

à eux que l'on a pu transporter si rapidement les différentes pièces des steamers du Nyassa et du Tanganika.

M. Moir me disait que les troupeaux étaient trop précieux comme instruments de travail dans ces contrées pour qu'on songeât à les tuer; en effet, outre le lait qu'ils fournissent en abondance et les services qu'ils rendent comme animaux de trait, ils « font » le terrain où ils paissent, et le sol, qui aux premiers jours de l'occupation blanche était assez maigre, devient meilleur de jour en jour.

Sur la route qui conduit de Blantyre à Mandala, j'ai remarqué de nombreux spécimens d'*Eucalyptus globulus* qui croissaient à merveille.

A 40 milles de Blantyre, au nord, et à peu de distance du lac Shiroua, se trouve *Zomba,* autre station des missionnaires écossais. Outre le café, on y récolte la canne, qui jusqu'à ce jour a une production suffisante pour la consommation de tout le pays. Le sucre qu'on y fait n'est point cette « bonne quatrième » que nous recevions si abondamment de nos Antilles avant la concurrence de la betterave : c'est un grain cristallin très fin et qui possède au suprême degré des qualités saccharines. Depuis que la petite usine de Zomba fonctionne, elle suffit amplement aux besoins de la population blanche.

D'après ce que m'ont dit MM. Scott, Moir et Buchanam, le climat de Mandala est excellent et les épidémies y sont rares. Les Européens sont bien, de temps à autre, sujets à la fièvre; mais ces indispositions ne sont que passagères et n'ont jamais de graves conséquences. Un point à noter et qui a bien sa valeur, c'est que Mandala ne reçoit jamais la visite des moustiques.

La population blanche se compose d'environ quarante individus des deux sexes, qui paraissent vivre heureux et à l'abri de ces préoccupations qui obsèdent l'homme civilisé. Je passai trois jours à Mandala, et, malgré le vif désir

que j'éprouvais de revenir promptement eu Europe, je ne trouvai pas le temps trop long.

Le mardi 19, je devais partir de grand matin pour gagner le village de *Nyamalindi,* sur le Chiré; mais la pluie qui tombait dru retarda notre départ, et ce n'est que vers neuf heures et demie que nous pûmes quitter l'hospitalière station écossaise.

Vingt-six milles séparent Mandala du Chiré. Grâce à l'obligeance de M. Moir, qui me prêta son cheval, je pus, sans fatigue, faire la moitié de la route. Malheureusement une nouvelle averse nous retarda quelques heures en chemin, et ce fut seulement à une heure que nous arrivâmes à *Ambamé,* où nous laissâmes nos montures.

De ce village jusqu'au Chiré, la route a été tracée et élargie par la main des blancs. Les grandes montées et les rapides descentes des chemins africains ont été aplanies, et c'est presque sans peine que nous arrivâmes à *Nyamalindi* à sept heures du soir. Prévenu de notre arrivée par un courrier spécial, le personnel blanc nous attendait... les pieds sous la table.

Nyamalindi est l'appellation du village indigène, mieux connu dans le pays sous la dénomination de *Katunga,* qui est le nom du chef. Ce chef est un Makololo d'environ quarante ans, peut-être davantage. Après avoir accompagné le docteur Livingstone dans ses pérégrinations sur le Zambèse et le Chiré, Katunga se fixa sur les bords de ce cours d'eau et devint bientôt le premier magistrat de son village. Malgré le temps écoulé, Katunga se rappelle toujours le bon docteur, et c'est en baissant les yeux et avec le plus profond respect qu'il prononce le nom de son premier maître.

Il était trop tard pour nous rendre à bord du steamer *Lady-Nyassa,* qui devait nous emporter; d'ailleurs le dîner attendait, et, le poète l'a dit :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien...

Aussi remîmes-nous au lendemain cette première visite, quoiqu'elle me tînt beaucoup à cœur.

Et, de fait, ce fut un grand jour pour moi que ce *20 novembre :* c'est celui qui couronne le succès de mon entreprise, celui qui voit finir nos longues marches, nos cruelles privations, notre horrible nourriture indigène; celui enfin qui termine cette première traversée de l'Afrique par un Français, car ce qui reste à faire pour atteindre la côte peut être considéré comme une quantité négligeable. Privations, misères, fatigues, tout est oublié, et, en cette journée du 20 novembre, je salue avec bonheur mon retour à la vie civilisée.

La station anglaise de Katunga, entourée de palissades, s'élève sur les bords mêmes du Chiré et possède plusieurs constructions fort bien agencées. Nous aurions certainement prolongé notre conversation très avant dans la nuit, mais les moustiques nous forcèrent bientôt à chercher un abri sous la gaze, indispensable à tout Européen qui veut reposer.

Le 20, dès le point du jour, je commençai l'inspection de la localité, non loin de laquelle se trouve le village indigène.

Le steamer *Lady-Nyassa,* à bord duquel j'allais m'embarquer, a été ainsi dénommé en souvenir du premier vapeur du docteur Livingstone. Le nôtre est un bateau à roues d'une vingtaine de mètres de longueur et calant fort peu d'eau — à peine 60 centimètres — lorsqu'il est chargé. C'est une coque en fer informe, faisant eau de toutes parts, bosselée dans ses tôles, percée dans ses préceintes et possédant une chambre à l'avenant. Malgré ce manque absolu de confort, le *Lady-Nyassa* a rendu déjà d'assez grands services à la population blanche, et il a l'immense mérite à mes yeux d'avoir inauguré la nouvelle route que dorénavant les voyageurs devront prendre s'ils veulent gagner rapidement la région des Grands Lacs.

Le même jour, à onze heures du matin, nous quittions Katunga; mais à cette époque de l'année, qui est de beaucoup la plus mauvaise, les eaux sont si basses et les bancs de sable si nombreux, qu'il faut un pilote bien expérimenté pour découvrir le bon passage au milieu des méandres sinueux de la rivière. Dix minutes après notre départ, nous étions ensablés. Les hommes se mirent à l'eau, qui leur arrivait à peine aux genoux, et ils essayèrent de nous dégager. Malheureusement ils n'étaient pas en nombre suffisant, car la guerre qui régnait alors dans le bas Chiré avait effrayé les naturels, et personne n'avait voulu se hasarder à la descente. C'était donc avec un personnel fort restreint et insuffisant que nous étions partis. Après cinq heures d'infructueux efforts, nous envoyâmes chercher du secours à la station de Katunga, et peu après, nous flottions de nouveau.

La descente du déversoir recommença, timide au début; puis bientôt nous nous enhardîmes, et nous nous lançâmes à toute vapeur dans le courant : nous raclâmes bien un peu le fond de-ci de-là, mais enfin nous passâmes, et, à six heures, nous amarrions notre steamer au rivage de *Masséa*. Ce village, comme celui de Katunga, porte le nom de son chef. De même que Katunga, Masséa est un des nombreux Makololos venus des hautes régions du Zambèze à la suite de Livingstone. Bien bâtis, d'une force herculéenne, braves à l'excès, ces Makololos sont presque tous devenus chefs des villages où ils se sont établis. Ils sont nombreux sur le bas Chiré, et presque tous ont de quarante à soixante ans. Ils paraissent être amis avec les blancs, autant du moins qu'un noir peut aimer un homme d'une autre race que la sienne.

En ces contrées, la politique anglaise paraît être essentiellement pacifique; trop peut-être, car je doute que par ce moyen on puisse arriver à un résultat appréciable. Chez ces

populations farouches, belliqueuses, toujours en guerre avec leurs voisins, c'est la force seule qui prévaut. Tel n'est pas cependant l'avis du directeur de la Compagnie des Lacs africains, qui espère, à force de cadeaux, pouvoir passer librement partout. Cet excès de bonté passe aux yeux des noirs pour de la faiblesse, voire même pour de la peur, et je suis persuadé qu'on sera obligé un jour ou l'autre d'avoir recours à un régime plus énergique.

Malgré les excellents rapports que les Anglais prétendent avoir avec les indigènes, nous n'en restâmes pas moins au mouillage de Masséa, afin d'attendre la venue du messager que nous avions envoyé à M'laoré pour demander le passage. Ce chef, qui a si sottement déclaré la guerre aux Portugais et qui a été si cruellement châtié par eux, a, plus d'une fois déjà, arrêté le petit steamer dans sa montée du Chiré, et il se pourrait fort bien qu'il en fit de même aujourd'hui. Bref, les blancs sont entièrement à la discrétion des indigènes : c'est assez humiliant à confesser, mais c'est là l'exacte vérité.

Le 23, averti que M'laoré, complètement démoralisé par sa défaite du 8 novembre, ne mettrait aucun obstacle à notre descente, nous continuâmes notre route, et à midi nous accostions le village de *M'bévé,* où le terrible Makololo s'était réfugié.

Je descendis à terre et demandai à voir ce vieux compagnon du Dr Livingstone, faveur qui, du reste, ne me fut pas accordée, car, m'assura-t-on, il se trouvait absent. Je pus néanmoins obtenir des renseignements intéressants.

Les Makololos demandaient la paix, et ils se déclaraient prêts à satisfaire à toutes les exigences du colonel Serpa Pinto, commandant en chef des forces portugaises. Ils étaient, d'après ce qu'ils me dirent alors, fort mécontents de la conduite des Anglais qui, après leur avoir promis aide

et protection, les avaient abandonnés et laissés battre à plate couture. Ils se figuraient, ces braves indigènes, que le gouvernement britannique, par cela seul qu'il leur avait donné des drapeaux, allait épouser leurs querelles et leur envoyer des navires de guerre pour les soutenir. Bien douce illusion et dont il leur fallut rabattre!

A mon passage à M'bévé, je vis de suite que le prestige des Anglais de Blantyre et de Mandala était perdu au profit des nouveaux maîtres du pays, commandés par Serpa Pinto. Les indigènes de M'bévé frissonnaient de peur rien qu'en prononçant le nom de leurs vainqueurs.

— « Avec leurs machines [1], me disait l'un d'eux, les hom-» mes tombaient comme les épis sous la faucille du moisson-» neur. Impossible de résister. Nos guerriers étaient cepen-» dant des plus braves et se portaient en avant sans » s'inquiéter s'ils étaient ou non suivis. Un tour de la » machine des blancs, et ils tombaient morts. Oh! les Portu-» gais sont bien forts, et les Anglais eux-mêmes en ont peur » sans doute, puisqu'ils ne viennent pas nous délivrer [2]. » Quant à vous, ajouta le lieutenant de M'laoré, vous pouvez » partir, vous ne serez pas inquiétés. Par qui, du reste, le » seriez-vous? poursuivit-il avec une certaine amertume. » Tous les villages sont abandonnés; ceux des nôtres qui » n'ont pu rallier M'bévé errent dans la forêt, se contentant, » pour toute nourriture, des quelques céréales qu'ils ont » emportées dans leur fuite. Partez, mais partez vite; aujour-» d'hui nous sommes abattus, demain nous pourrions être » moins faciles et redresser la tête [3]. »

Nous partîmes aussitôt. Je constatai en effet qu'ainsi que nous l'avait dit le Makololo de M'bévé, tous les vil-

---

[1] Les mitrailleuses portugaises.

[2] Depuis, l'ultimatum de lord Salisbury a dû contre-balancer l'effet de la victoire du colonel Serpa Pinto.

[3] Ce sont les propres paroles des indigènes de M'bévé.

lages étaient déserts. La fuite avait été si précipitée, que les primitives poteries de la cuisine indigène gisaient à terre sous l'auvent des cases abandonnées. Pas de feux allumés, pas de cris à notre passage, pas de vie, aucune animation; rien, le silence partout! Les pirogues elles-mêmes, indispensables à tout riverain du Chiré, avaient été laissées au plein par leurs propriétaires. Dans les plantations, aucun chant joyeux ne se faisait entendre; tout était vide et morne. Un silence glacial planait autour de nous.

Le 24, vers midi, un orage assez violent nous força à chercher un refuge dans une petite baie, et nous étions fort tranquillement installés dans la chambre du *Lady-Nyassa*, lorsque, par la porte entr'ouverte, nous vîmes poindre la dragonne d'un sabre européen. Immédiatement un officier fit son entrée et intima au capitaine l'ordre d'amener son pavillon: celui du Portugal, disait-il, devant seul flotter dorénavant sur les eaux du Chiré.

La prise de possession étant toute récente, et les puissances européennes n'ayant pas encore reconnu la conquête, je ne sais jusqu'à quel point l'officier portugais avait le droit d'intimer un ordre pareil. Les Anglais voulurent discuter, ou tout au moins se faire donner une raison plausible; peine inutile. L'officier avait sa consigne; et, poliment, mais en termes énergiques, il commanda de nouveau au nom du roi de Portugal d'amener le pavillon anglais. Le lion britannique dut céder [1].

Mon amour-propre national n'étant pas en cause, nous causâmes, et j'appris que le colonel Serpa Pinto, commandant en chef l'expédition du Chiré, se trouvait à *Tchiroumo*, village auparavant habité par M'laoré. Par cet officier supérieur, qui s'est acquis un si grand renom dans le monde géographique, je pouvais avoir d'intéressants détails; aussi,

[1] Depuis, on l'a vu, il s'est cruellement vengé.

malgré l'averse, me rendis-je immédiatement à terre dans un canot armé en guerre et appartenant aux Portugais. Après s'être fait un instant attendre, Serpa Pinto se montra; lorsque nous eûmes décliné nos noms et qualités, nous entamâmes la conversation.

Ce fut le vendredi 8 novembre, à quatre heures et demie du matin, que les Makololos, « très mal conseillés », pour employer les paroles de M. Moir, attaquèrent les Portugais sur leur territoire de M'pasa.

« Ils étaient braves, les guerriers noirs, me dit Serpa » Pinto, mais tous tombèrent à quelques mètres de nos » mitrailleuses. Terrifiés par cet engin de guerre nouveau » pour eux, ne comprenant pas qu'un seul tour de manivelle » pût ainsi terrasser tant de vaillants soldats, les agresseurs » eurent peur et s'enfuirent précipitamment. Après l'action, » continua le colonel, je comptai cent soixante-douze cadavres » devant mes pièces, et encore je ne cite ni les blessés qui » étaient en nombre considérable, ni les hommes que nous » fîmes prisonniers. Je dois aussi mentionner la capture de » deux drapeaux anglais, que nos ennemis portaient au » moment de l'attaque. »

A mon passage à Tchiroumo, les forces portugaises — et je tiens ces renseignements de Serpa Pinto lui-même — se composaient de cinq mille hommes, dont trois mille postés sur la rive gauche et deux mille sur la rive droite. Tous étaient armés à l'européenne. En outre, le camp possédait quatre canons de 8 centimètres (système français), plus trois mitrailleuses.

Trois navires de guerre étaient à l'ancre devant Tchiroumo : l'un, le *Moravi*, avait deux mitrailleuses; le *Chirim* possédait un canon-revolver Hotchkiss et deux mitrailleuses; quant au troisième, le *Silveira*, il n'avait qu'un canon. Tour à tour, ces navires sillonnaient les eaux du Chiré, ainsi que celles de son affluent le Rouo.

Le village de Tchiroumo, construit au confluent de ces deux cours d'eau, tire justement son nom de cette position géographique. En langage indigène, *Tchiroumo* signifie *confluent*.

« Avec les forces dont je dispose, me dit Serpa Pinto, je » vais me porter en avant et nettoyer le Chiré, jusqu'au » Nyassa, de toutes ces bandes de pillards et d'assassins. » Nous étions parfaitement décidés à vivre en paix avec ces » voisins désagréables et sans honneur; mais ils sont venus » chez nous, ils nous ont attaqués, sans déclaration préalable » de guerre, sans motifs, uniquement pour piller; il leur » faut une leçon : nous allons la leur donner. »

On sait que ces projets du colonel portugais ont été enrayés par l'ultimatum du cabinet anglais.

En ma qualité de Français, seul témoin oculaire des événements qui se sont passés au Chiré en novembre 1889, je n'ai pas à porter de jugement sur les faits auxquels je me suis trouvé indirectement mêlé; aussi me suis-je borné à rapporter impartialement les diverses conversations que j'ai eues avec les Anglais, les Portugais et les Makololos.

Ayant appris tout ce que je voulais savoir, je priai le colonel Serpa Pinto de vouloir bien m'excuser si je le quittais aussi vite pour revenir à bord; mais, ainsi que je le lui expliquai, il me tardait d'atteindre la côte afin de télégraphier mon arrivée en France; je ne devais pas oublier en effet que chaque heure perdue était une heure d'angoisse de plus pour les miens.

— « Vous voulez télégraphier? me dit Serpa Pinto. » Mais, dans ce cas, à quoi bon attendre d'être rendu à » la côte? Pourquoi ne pas le faire d'ici? A mesure que » je m'avance dans le pays, le fil électrique me suit. Si » donc vous le désirez, je puis expédier votre dépêche dès à » présent. »

J'acceptai avec empressement cette offre obligeante, et à quatre heures de là, je remettais au commandant Cardoso, à *M'pasa,* le télégramme qui annonçait à la *Gironde* mon heureuse arrivée [1].

M'pasa est le nom du village où s'arrêtaient autrefois les possessions portugaises. C'est là qu'eurent lieu le combat du 8 novembre et la déroute des indigènes. Tôt ou tard, il aurait fallu en finir avec ces riverains du Chiré, qui se croyaient invincibles parce qu'ils avaient pu impunément arrêter et piller plusieurs fois le petit steamer anglais.

Le 26 novembre, vers deux heures du soir, nous arrivions à *Morumbala,* où nous nous arrêtâmes pour faire du bois. Les lenteurs du bord étaient telles que je résolus de partir à pied avec mes deux laptots. Il me restait à faire environ 90 kilomètres pour gagner *Vicenty,* sur le Zambèze; mais peu m'importait la fatigue, si j'arrivais à temps pour prendre la malle anglaise, qui devait être à Quilimane le 1er décembre. Devant l'impossibilité de trouver des porteurs, je partis à quatre heures du soir dans le petit canot du bord, et après avoir fait bonne route, aidé du courant descendant, à neuf heures, nous étions au mouillage au milieu des roseaux de la rive. Nous y passâmes la nuit.

Avant le jour nous repartions, et le 27, à sept heures, je passai du Chiré dans le Zambèze, sans même m'en apercevoir.

A cette époque de l'année, le grand fleuve ne laissait couler qu'un mince filet d'eau entre les nombreux bancs de sable qui obstruent son lit. Aussi, malgré la faible calaison de notre léger canot, nous échouâmes-nous fréquemment.

---

1 Voici quel fut le sort de mon télégramme: Le câble sous-marin ne touchant pas à Quilimane, ma dépêche, reçue par le gouverneur de cette ville, fut confiée à un navire de guerre portugais qui la porta à Laurenzo Marques, où elle fut transmise au gouverneur-général de Mozambique. Elle arriva tronquée en cette ville et ne put être expédiée en Europe.

Pour dîner, nous descendîmes dans un des nombreux villages de la rive gauche. Il était déjà facile de sentir qu'on se rapprochait des régions civilisées. Pour me saluer, les hommes s'avançaient vers moi, tapant leurs mains l'une contre l'autre et frottant leurs pieds sur le sol, comme s'ils les eussent essuyés sur un paillasson. Quant aux femmes, elles grimaçaient un semblant de sourire qui les rendait plus affreuses que nature, et elles se prosternaient devant moi comme devant la plus importante de leurs divinités. Enfin, les représentants de l'un et l'autre sexe écorchaient tant bien que mal quelques mots de mauvais portugais. Toutefois, je parvins assez aisément à me faire comprendre d'eux.

A trois heures, je m'arrêtais à *Tchipanga*. Si, à Oudjiji, j'avais contemplé avec une sorte de religieux respect les lieux où vécut l'illustre docteur Livingstone, il me fut donné de visiter à Tchipanga, sur la rive droite du fleuve, la modeste tombe où sont déposés les restes de sa vaillante compagne, fille du voyageur Moffat[1]. A cinq heures j'étais à *Vicenty*. C'est en ce point que je devais quitter le Zambèze.

Le 28 novembre, à trois heures du matin, bien avant le jour, nous prenions la route de terre. J'aurais pu me rendre en un quart d'heure au Quaqua, distant d'un mille environ; mais, à cette époque de l'année, le courant y est presque nul, et il m'eût fallu au moins cinq jours pour atteindre Quilimane. Le paquebot parti, je me serais vu contraint de passer *un mois entier* dans l'inaction la plus absolue. J'avais donc résolu de marcher pendant près de soixante-dix kilomètres pour gagner *Mogourumba*, où j'étais certain de trouver des embarcations. De là, en deux marées, je devais pouvoir atteindre Quilimane.

---

[1] C'est le 27 avril 1862 que mistress Livingstone cessa de vivre. Son mari aida lui-même à son ensevelissement et l'enterra de ses propres mains au pied d'un grand baobab, tandis que le révérend James Stewart lisait l'office des morts.

Pendant quatre heures, nous suivîmes les bords du Zambèze; et, pour la première fois depuis mon départ de l'Atlantique, je revis le cocotier. Cette sorte de palmier est tout à fait inconnue dans les régions centrales, l'air salin lui étant absolument nécessaire. A vingt-cinq lieues de la mer il disparaît complètement.

Trois heures après notre départ, nous atteignîmes le village de *Machetta*, et nous nous installâmes pour déjeuner sur les bords du Quaqua [1], large de dix mètres à peu près.

Parmi les cases du village, j'eus l'heureuse chance de découvrir la demeure d'un Banian. Ces gens, originaires de Bombay, se sont emparés de cette partie de la rive africaine et y vivent du commerce. Dans les ports de la côte ils s'approvisionnent de toutes les denrées qu'ils savent pouvoir vendre plus tard; puis ils remontent le Quaqua, jusqu'à la destination qu'ils ont choisie. Chez le bimbelotier de Machetta, je trouvai toutes les provisions européennes, et je n'eus garde, comme bien on le pense, d'oublier d'acheter du tabac, de bon et de vrai tabac. Et, quand je dis *bon*, j'entends par là du tabac qui se laisse fumer sans produire sur le palais une sensation par trop désagréable. Mais il ne faudrait pas se faire illusion; car, mal préparée par les indigènes, la solanée africaine laisse au fumeur un goût âcre qui n'a rien de commun avec celui du londrès de Cuba. Je fis donc ma provision, et sous les délicieux ombrages de la rive, au bord de ce Quaqua si frais et si poétique, je humai tout doucement, béatement, l'arome qui s'échappait de mon cigare. A partir de ce moment, la route ne me parut plus ni aussi longue ni aussi pénible; mais il n'en fut pas

[1] Le Quaqua est une petite rivière qui prend sa source dans les montagnes de Morumbala et sur leur versant oriental. Elle court parallèlement au Zambèze, mais n'a rien de commun avec lui. C'est donc à tort que beaucoup de cartes placent Quilimane sur un des bras du delta du Zambèze.

de même de mes porteurs, qui, après douze heures de marche, réclamèrent instamment du repos.

Je campai donc sous la véranda d'une case construite par les Portugais, qui s'occupaient alors de l'établissement d'une route large et facile, parallèle à la ligne télégraphique.

Le lendemain 29, par une très forte chaleur, j'étais de nouveau sur les bords du Quaqua, à un village peu éloigné de Mogourumba, où je devais aboutir, lorsque je fis la rencontre d'un négociant du pays, M. Jesus Maria, qui voulut à toute force me conduire chez lui pour m'y faire prendre le repos dont j'avais grand besoin. Ayant appris que je venais de traverser le continent africain, il ne voulut en aucune sorte me laisser continuer mon voyage à pied, et il me prêta son embarcation dont il porta l'équipage à treize hommes, douze pagayeurs et le patron.

Grâce à cet aimable Portugais, je prenais terre le 1er décembre, à cinq heures du matin, sur le môle de la douane de Quilimane.

Cette fois, la traversée totale de l'Afrique était un fait accompli, et, en moins d'un an, malgré l'abandon fréquent de mes porteurs, l'hostilité des indigènes et les retards produits par un changement forcé d'itinéraire, j'étais passé de l'Ouest à l'Est du continent noir. Malgré le délabrement de mes effets rougis par le soleil et mon état peu présentable, j'étais heureux et fier d'avoir réussi, et d'avoir mené à bonne fin l'œuvre que j'avais entreprise.

Mon arrivée à Quilimane étonna bien du monde. Personne ne pouvait croire qu'avec deux laptots pour seuls défenseurs j'étais arrivé à franchir ces contrées sauvages où tant de martyrs avant moi avaient succombé. On alla même plus loin, et j'appris par la suite que mes deux Sénégalais avaient été soudoyés par les habitants du pays, qui leur avaient donné à boire et leur avaient adressé de nombreuses

questions, afin de savoir si oui ou non j'avais réellement traversé le continent mystérieux. Interrogations aussi indiscrètes qu'absurdes, on l'avouera; car, je le demande, où trouver des preuves plus indéniables? N'ai-je pas pris terre à Loango en décembre 1888? N'y ai-je pas reçu les soins de l'excellent docteur Pinard? N'est-ce pas au Stanley-Pool que je me suis vu refuser le passage sur un des navires du Congo? N'est-ce pas au Stanley-Pool qu'on a tout fait pour décider mes laptots à m'abandonner? Et aux Falls, n'ai-je pas trouvé le capitaine Becker, l'obligeant officier belge? A M'pala, n'ai-je pas été reçu à la mission française? Partout enfin, n'ai-je pas laissé des traces de mon passage? Pour terminer, n'est-il pas vrai que mon malheureux compagnon de voyage, Émile Weissemburger, a été tué sur le plateau de Fouambo, à Penza?

Quilimane a véritablement fort bon air et mérite une mention spéciale. Ses maisons, peintes extérieurement en jaune ou en bleu, sont vastes, aérées, bien comprises, et s'élèvent au milieu de jardins ou de massifs de verdure toujours frais. Ses avenues, c'est-à-dire ses rues, très larges, laissent librement circuler l'air au milieu de leur double rangée de flamboyants[1]. A Quilimane je trouvai les deux maisons Régis et Fabre, de Marseille. Je m'empressai de rendre visite à ces compatriotes : j'avais hâte, on le comprendra, de parler français et surtout d'avoir des nouvelles de mon pays.

Là, j'appris le résultat des élections, les faits et gestes de l'illustre général Boulanger, l'éclatant succès de notre Exposition universelle, le rappel du duc d'Aumale, que sais-je encore? Et, pendant l'unique journée que je passai

[1] Le flamboyant est un arbre des colonies au beau feuillage vert sombre et aux fleurs d'un rouge éclatant. A part leur couleur, ces fleurs ont exactement la forme du lis.

dans cette ville portugaise, je pus me mettre au courant de la situation politique en Europe.

Le commerce de Quilimane consiste surtout dans l'exportation des graines oléagineuses, sésames et arachides, qui ont généralement Marseille pour destination. Le riz, dont le grain est admirable, vient à merveille dans les marais environnants; mais son prix de revient est trop élevé pour supporter les frais d'un transport en Europe. Il sert à l'alimentation des populations noires.

Sur les bords du Quaqua, on commence à faire des plantations de café d'Inhembane, le meilleur du monde à mon avis, et je crois connaître assez bien cette fève. A ce propos, le Portugais dont j'ai eu tant à me louer, le senhor Romão de Jesus Maria, me dit qu'il faisait venir d'Europe des machines à triple cylindre destinées à broyer la canne afin d'en extraire le suc et d'en faire du tafia.

La vie est relativement chère à Quilimane, mais ce sont surtout les droits de gabelle imposés aux articles européens qui en sont cause. Les droits d'entrée sont exagérés, et les voyageurs sont soumis à des formalités arbitraires, parfois même vexatoires, qui font cordialement détester le gouvernement de Bragance. Même en transit, bien qu'elles ne doivent pas être consommées sur le territoire portugais, les marchandises à destination des Grands Lacs sont soumises aux mêmes droits que celles vendues à Quilimane. Ce système fiscal est tout simplement désastreux pour le pays, qui, avec plus de tolérance, verrait affluer sur son marché tous les articles qui passent d'ordinaire par Bagamoyo et Tabora pour gagner Oudjiji.

Malgré les dangers à courir par cette voie de l'Est, malgré le manque d'eau du pays Ougogo, les tributs à payer pour droit de passage et les vols des *Rougas-Rougas,* on hésite encore à prendre la voie de Quilimane, tant sont lourdes et vexatoires les innombrables formalités de douane. Et pour-

tant, je le répète, là est la vraie route à suivre, la plus rapide et la moins dispendieuse à la fois pour tout voyageur qui veut gagner l'Afrique centrale[1].

Comme conséquence des agissements allemands sur la côte orientale, le chemin ordinaire, celui suivi par Stanley, Cameron et tant d'autres, est fermé aux blancs par suite des hostilités indigènes; c'est donc sur Quilimane que tout voyageur doit se diriger. Les grands amateurs de chasse — et ils sont nombreux — l'ont si bien compris, qu'aujourd'hui ils se hâtent de profiter des réels avantages que leur concède l' « African Company » pour gagner le haut Chiré et le Nyassa.

Sans être déclaré port libre, car ses dépenses sont payées par la douane, Quilimane pourrait, nous le croyons, abolir les droits d'entrée sur les marchandises en transit, c'est-à-dire ne se consommant pas sur son territoire; et ce simple bureau de douane, ce bureau de sortie établi à l'extrême limite des possessions portugaises, assurerait le service.

Espérons que, comprenant son véritable intérêt, le Portugal, par des mesures sages et pratiques, fera de son beau port du Quaqua l'entrepôt obligé de toutes les marchandises à destination de l'Afrique centrale.

Le 2 décembre je m'embarquais sur le *Dunkelt*, et je disais adieu aux eaux limoneuses du Quaqua. Deux jours plus tard, le 4, nous arrivions à Mozambique, et le 13 je débarquais à Zanzibar.

Les paquebots des Messageries maritimes ne prenant la route de France qu'au commencement de chaque mois, je fus obligé d'attendre, dans une impatience fébrile, que sonnât pour moi l'heure du départ. Les jours s'écoulaient

---

[1] Surtout depuis que la Compagnie des Lacs africains a abaissé son tarif de transport, ainsi que me l'a écrit M. Moir depuis son arrivée à Glasgow.

bien lentement au gré de mes désirs; mais je profitai de mon séjour forcé dans ces parages pour parcourir dans tous les sens la curieuse île arabe.

Enfin, le 4 janvier 1890, je me séparais définitivement, non sans un grand serrement de cœur, de cette terre africaine où pourtant j'avais tant souffert, et qui, dans son impitoyable cruauté, m'avait ravi mon compagnon de voyage, mon camarade Émile.

Le 21, à trois heures et demie du matin, nous entrions dans le port de Marseille. — Affreuse et fatale coïncidence : à cette même heure, mon vieux père mourait à Rochefort!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS ..... page VII

CHAPITRE PREMIER

De Bordeaux à Dakar. — De Dakar à Loango.

Démarches préliminaires. — Le journal *la Gironde* et M. Gounouilhou. — Préparatifs de départ. — Mon compagnon de route. — En mer. — La Corogne, Vigo et Lisbonne. — Dakar. — Mes laptots sénégalais. — La côte d'Afrique. — Le Gabon : Libreville. — Le cap Lopez. — A Loango! 1

CHAPITRE II

De Loango à Brazzaville (Stanley-Pool).

Loango, son port, son commerce, son climat. — Formation des caravanes. — La question de l'esclavage. — Les chefs indigènes John Dick, Makosso, Mabongo. — La forêt du Mayomba. — Je deviens médecin. — Les postes français de la route : Ludima-Niari, Boanza, Comba. — Arrivée à Brazzaville 12

CHAPITRE III

Séjour à Stanley-Pool.

Brazzaville : M. Dolisie; sa table. — Je retrouve mes anciennes connaissances du Gabon. — L'hospitalité hollandaise. — Visite à Léopoldville. — Fin de non-recevoir. — Cultures congolaises. — Steamers du haut Congo. — Différentes routes pour gagner le Pool. — Bêtes et gens 36

CHAPITRE IV

Sur le Congo.

Embarquement sur la *Holland*. — Les « Dover Cliffs ». — Notre combustible. — Le Makoko de N'gantchou. — Bolobo et la *Ville-de-Bruxelles*. — La mission de Stanley. — Surnoms des Européens. — Missions sur le haut Congo. — L'Oubangui et l'Ouellé. — La « Sanford Company ». — L'État indépendant et sa flotte. — L'Oumangui et ses habitants 55

CHAPITRE V

Arrivée à la station des Falls.

Le village de Bumba. — Le « gong » royal. — Salutations indigènes. — Raschid et l'épisode de 1886. — Le télégraphe africain. — Arrivée chez Tippo-Tib. — Le sultan noir. — La station des Falls. — Mort d'un pagayeur. — La cinquième cataracte. — Omonga. — Les mendiants..... 79

CHAPITRE VI

D'Oussaou à Nyangoué.

Oussaou et ses habitants. — Le drapeau français. — Kibongué. — Les consultations médicales. — La fabrication du savon indigène. — Anthropophagie. — Naufrage sur le Congo. — La manière de faire du feu. — Les chasses d'Émile. — Ferments de révolte. — Pirogue chavirée par un hippopotame. — Erreur géographique. — Moules et huîtres. — Nyangoué. — La question de l'esclavage chez les Arabes..... 101

CHAPITRE VII

Nyangoué et Kassongo.

Nyangoué; la maison de Cameron. — Marché indigène. — L'occupation arabe. — Kassongo et le sultan N'zigué. — Tribunal indigène; exécution. — Cannibalisme. — L'*Ateuchus doré*. — L'école des tirailleurs. — La vie indigène à Kassongo. — Les cérémonies funèbres.... 123

CHAPITRE VIII

Mon traité avec Tippo-Tib.

Les femmes arabes. — Les indigènes. — Division du temps. — Mœurs du Manyéma. — Projet de voyage de Tippo-Tib. — Dangers des observations solaires. — La fièvre du Manyéma. — Retour de Moueni. — Préparatifs de départ. — Lettre et contrat de Tippo-Tib. — Départ de Kassongo. — Messengia. — La danse du ventre. — Agression d'un indigène. — Mon petit discours à la population. — La Loulindi. — Empoisonnement..... 145

CHAPITRE IX

Séjour au pays Manyéma.

Un peu de linguistique et de géographie. — Les routes du pays Manyéma. — Mes rapports avec N'zigué. — Les Arabes blancs et les

Arabes noirs. — Le village de Kabonga. — Abondance de vivres. — La reconnaissance chez les noirs. — La foudre. — Incendie. — Progrès réels de la civilisation arabe. — Émile reste en arrière. — Cadavre d'un enfant sur la route. — Les expédients de Moueni. — La question des vêtements. — Kabambaré. — Kouamafou. — Karonda. — Marines indigènes. — Effet de la civilisation allemande..... 172

CHAPITRE X

De l'Ouboudjou au lac Tanganika.

Le pays Ouboudjou. — Mœurs et armes des indigènes. — Villages brûlés. — Ma demeure à Oaïa. — M'zer, l'envoyé de Roumariza. — La route de la mission française de Massanzé. — Les fauves. — Traversée du désert herbeux. — La Louama. — Le sultan de Lambo. — Surnoms des chefs arabes. — Fruits sauvages. — Le village de Mikéto. — Les étoffes françaises. — La fin du Ramadan. — Le passage de la Lougoumba..... 202

CHAPITRE XI

Au Tanganika et à Oudjiji.

Le 2 juin, arrivée au Tanganika. — L'île de Kavala. — Les missionnaires de la Société de Londres. — Récoltes de l'île. — Secousse de tremblement de terre. — La *tsétsé* à Kavala. — Arrivée à Oudjiji. — Le sultan Roumariza. — Tenue de livres. — L'abolition de la traite. — Vivres en abondance. — Le Dr Livingstone. — Les industries à Oudjiji. — Courrier de Tippo-Tib. — Changement d'itinéraire. — Départ d'Oudjiji. — Les équipages noirs. — Arrivée à Kavala.. 224

CHAPITRE XII

Exploration du Tanganika.

La Loukouga. — Déductions hypsométriques. — Arrivée à M'pala. — La station française. — Le retrait du Tangauika. — Navigation sur le lac. — La fièvre palustre. — Atterrissage dans la baie de Cameron. — La route de Moëro. — Takouatouta. — Kisera. — Itaoua. — Retour à Rouemba. — Les termitières de l'Itaoua. — Le Pori et ses grands fauves. — Nous allons au Sud. — Exécution capitale à Itémia.. 249

CHAPITRE XIII

Du Tanganika à Fouambo.

Itémia; sa malpropreté. — La rivière Kafou. — Je deviens borgne de l'œil gauche. — Une lettre au désert. — L'ascension des montagnes tanganikiennes. — Arrivée à Pambété. — Chasse à l'hippopotame. — Niomkolo et les Missionnaires. — Le sultan Kahounda. — Les armes

de M. Giraud. — Fouambo. — Désertion de ma troupe. — Coutumes et mœurs de Mamboué. — Les Anglais et les Arabes. — Le lac Roukoua. — Influence des missionnaires anglais sur les indigènes. — La guerre entre Penza et Fouambo. — Suzerain et feudataire. — Bataille rangée. — Les guerilleros noirs. — Missionnaires français et missionnaires anglais. — Statuts de la Société de Londres. — Essais de photographie en temps de guerre..... 274

CHAPITRE XIV

Disparition d'Émile.

Disparition d'Émile. — Recherches infructueuses. — Hypothèses sur sa disparition. — Nouvelles ultérieures sur la mort d'Emile Weissemburger..... 309

CHAPITRE XV

En route pour le Nyassa.

Départ pour le Nyassa. — Les véritables sources du Congo. — La chorale de Tchireza. — Mouenamembo et sa capitale. — L'eau! — Passage du lion. — Velléités de pillage. — Arrêts à Moandzo, Manda, M'panza, Nimbo, Socquié, Manakitipa et Kinga. — Le pays Kondé. — Petite correction géographique. — Les crocodiles de la Louvira. — Arrivée à Karonga. — Rencontre du consul Johnston. — Prévoyance anglaise. — M. Maples et son steamer — Navigation sur le Nyassa. — Bandaoué, Likoma, Livingstonia. — Les missionnaires du Nyassa. — Instruction des indigènes. — Le mauvais œil. — Le poison mouavi. — Départ pour Makandangis. — Le pays des Hiyaos. — La polygamie. — La traite au Nyassa..... 319

CHAPITRE XVI

Du Nyassa à la côte.

Le village de Nikololo et les Hiyaos. — Ils veulent tuer Baba. — Encore la vermine. — Nos porteurs nous abandonnent. — Nous traversons le Chiré. — Le village de Malemba. — Nouvel abandon des porteurs. — Je reste à Maperera. — Départ de M. Bell. — Matopé et le steamer *Domira*. — Blantyre et Mandala. — Les Makololos et les Portugais. — Entrevue avec Serpa Pinto. — Arrivée à Quilimane. — La douane portugaise. — Retour en France..... 350

Bordeaux. — Imp. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 11.